

# UNE ADHÉRENTE ANGLAISE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

HÉLÈNE-MARIA WILLIAMS  
ET SES AMIS

« Si, en décrivant ce que j'ai vu et ressenti, ma plume  
est restée fidèle à mon dessein, on s'apercevra que j'ai tou-  
jours essayé de justifier ce que la Révolution a fait d'excu-  
sable, de déplorer ce qu'elle a fait de mal, et surtout d'ad-  
mirer ce qu'elle a fait de sublime. »

*Souvenirs, p. 200.*

---

THÈSE PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES  
pour le Doctorat d'Université

PAR

LIONEL-D. WOODWARD, B. A.



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS

1930













UNE ADHÉRENTE ANGLAISE  
DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE













Miss Hélène-Maria WILLIAMS

*Portrait gravé par Singleton*

(British Museum)

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

---

# UNE ADHÉRENTE ANGLAISE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

HÉLÈNE-MARIA WILLIAMS  
ET SES AMIS

« Si, en décrivant ce que j'ai vu et ressenti, ma plume est restée fidèle à mon dessein, on s'apercevra que j'ai toujours essayé de justifier ce que la Révolution a fait d'excusable, de déplorer ce qu'elle a fait de mal, et surtout d'admirer ce qu'elle a fait de sublime. »

*Souvenirs*, p. 200.

---

THÈSE PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES

pour le Doctorat d'Université

PAR

LIONEL-D. WOODWARD, B. A.



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS

1930



**La Faculté n'entend donner aucune approbation  
ni improbation aux opinions émises dans les  
thèses ; ces opinions doivent être considérées  
comme propres à leurs auteurs.**



## PRÉFACE

*Voici l'étude la plus complète qui ait été faite sur cette intéressante Anglaise qui a joué pendant la Révolution française un rôle assez important, mais ignoré aujourd'hui. Beaucoup d'écrivains, célèbres de leur vivant, sont oubliés de nos jours. J'espère que cet ouvrage ne manquera pas d'avoir un certain intérêt. On y trouvera, je crois, quelque chose de nouveau.*

*Je remercie tous ceux qui m'ont aidé, soit par des documents, soit par des renseignements précieux : Mmes Coquerel et J. Réville ; M. A. Féron, de Rouen ; miss Edith Morley ; le Dr Theissen, conservateur de la Bibliothèque municipale d'Amsterdam, et M. le professeur G. M. Harper, de l'Université de Princeton. Je tiens surtout à remercier Mlles I.-M. Blanche et M. White, et Mmes Petermann et Roy.*

*Ma profonde reconnaissance est due à MM. les professeurs Fernand Baldensperger, qui m'a suggéré ce sujet, C. Cestre, A. Mathiez et J. Viénot, qui par leur appui toujours sympathique ont beaucoup facilité mes recherches.*

L.-D. W.

Paris, mars 1930.





## INTRODUCTION

---

Quand on reçut en Angleterre la nouvelle que la Révolution avait éclaté en France, ce fut une explosion de joie et la sympathie pour les révolutionnaires fut d'abord générale. Grand nombre de Britanniques se rendirent à Paris pour voir ce « spectacle sublime ». Signalons, entre autres, le Dr Moore, le Dr Warner, Samuel Rogers, Sampson Perry, Priestley et son fils, Paine, Merry ; Hayley, Oswald, Watt (fils du grand ingénieur) et son ami Wilson, Mackintosh, George Grieve, le général Money, Thomas Christie, Hélène Williams, Mary Wollstonecraft, lord Edward Fitzgerald, Robert Smith. Il y avait des Américains comme Blackden, Joël Barlow, Eustace, Paul Jones ; des Allemands tels que Cloots, Trenck, Forster, Schlaberndorf ; des Espagnols tels que Miranda ; des Hollandais tels que Kock (1). Ceux-là croyaient voir dans la révolution la fin de toutes les injustices, de tous les maux ; et faisons remarquer qu'ils étaient tous gens éclairés.

En même temps, les « radicaux » anglais formèrent des sociétés enthousiastes de la Révolution, à l'instar de la *Society for the Commemoration of the Revolution of 1688 (Revolution Society)*. Cette société, présidée en 1789 par lord Stanhope comptait, parmi ses membres les plus distingués, Price, Kippis, Rees, T. Brand Hollis, J. H. Stone, les Kemble, Reynolds (2). Il y avait aussi la *Society of the Friends of the People* et la *Corresponding Society*, fondée par Thomas Hardy, et où figuraient James Mackintosh, Stone, Hollis, les Rogers,

(1) Voir Alger : *Englishmen in the French Revolution*, London, 1889, in-16, et *Napoleon's British Visitors and Captives*, Westminster, 1904, 8° ; A. Mathiez : *La Révolution et les étrangers*, Paris, 1918, 8°.

(2) Voir *Abstract of the History and Proceedings of the Revolutionary Society in London*, London, 1789 (British Museum).



Thelwall; Sheridan, Kippis, Kemble, Capel Lofft, Thomas Holcroft, Horne Tooke, etc. (3). Cette société compta enfin quelque 30.000 membres à Londres seul. Joel Barlow, traducteur des *Ruines* de Volney, Horne Tookè, le peintre Romney, le Dr Priestley, Mary Wollstonecraft, se voyaient souvent chez Clio Rickmann (4). Dans les réunions du libraire Johnson, on trouvait bon nombre d'« intellectuels » radicaux, comme Priestley et Price, Godwin et ses amis, Paine, Mary Wollstonecraft, le poète Blake, l'artiste Fuseli, Holcroft, etc. (5). Ces sociétés et ces réunions avaient une grande influence : elles correspondaient ensemble, elles recevaient des délégués français comme Français de Nantes et Bougon, et comme Bancal des Issarts. En même temps, les Français, suivant leur exemple, forment des clubs et des sociétés semblables. Il y en eut à Paris, à Rouen, à Clermont (fondée par Bancal), à Strasbourg, dans presque toutes les grandes villes (6), et les sociétés comptent chaque jour de nouveaux adhérents. En parlant de la *Revolution Society* de Londres, un journal français dit : « Cette société de philanthropes jure que si le gouvernement britannique s'engage dans la ligue des tyrans, contre nous, elle emploiera toute son influence contre une conjuration qui est aussi dirigée contre elle » (7). En Irlande, mécontente du gouvernement britannique, mêmes sociétés, même enthousiasme pour la cause des Français. A une séance de l'Assemblée (18 août 1792), Français de Nantes lit une adresse des amis de la liberté à Newry en Irlande (8). La société des Irlandais-Unis qui se formera sera une

(3) Voir *Proceedings of the Friends of the People... in the Year 1792*, Londres, 1793, 8° (British Museum); et voir H. N. Brailsford : *Shelley, Godwin and their Circle*, London, 1927, 8°, Ch. I.

(4) Gould : *Thomas Paine*, London, 1925, 8°, p. 89.

(5) Voir C. Gardner : *W. Blake, the Man*, London and New-York, 1919, 12°, pp. 81 et suiv. ; et cfr Mona Wilson : *Life of William Blake*, London, 1927, 12°, pp. 37 et suiv.

(6) Voir l'étude de M. Roth dans *Etudes et Documents divers*, XVIII<sup>e</sup> siècle (n° VII), Paris, 1922, 8°, pp. 97-121. La société des Amis de la Constitution de Strasbourg écrit à la *Revolution Society* de Londres (27 août 1790) : « L'exemple de votre honorable société a fait naître toutes celles des Amis de la Constitution que le patriotisme établit dans la plupart des villes de France ».

(7) *Patriote français*, 23 nov. 1792. Extrait de la séance de l'Assemblée nationale (22 novembre, présidence de Grégoire).

(8) Adresse du 14 juillet 1792. B. N. Le 33/3x (94). On offre en même temps un « don patriotique » considérable.

source de troubles. A une réunion du club des Whigs qui eut lieu en décembre, Fox prononça un discours où il fit entendre que « si l'orgueil, le préjugé, la corruption s'opposaient à la réforme des abus, il se joindrait avec le club pour soutenir une nouvelle révolution » (9). Cependant, Fox était un modéré. Les disciples de Paine étaient plus fous, et s'il faut en croire un contemporain, la *Corresponding Society* accordait à ses opinions son assentiment unanime (10). Paine, parti pour la France en 1791, confia à Godwin, à Holcroft et à Brand Hollis la publication des *Droits de l'homme* (11).

Les « dissenters », surtout, étaient épris de la Révolution. Ils ne jouissaient pas de tous les privilèges des membres de l'Eglise anglicane, et ils cherchaient depuis longtemps à avoir les mêmes droits. On s'étonne du grand nombre de « dissenters » qui sont membres des sociétés politiques à cette époque. Les journaux contemporains annoncent constamment des sermons prononcés en faveur de la Révolution par des prédicateurs dissidents. Les noms de Price, Rees, Priestley, Towers, Kippis, nous sautent continuellement aux yeux. Ils avaient la sympathie des grands démocrates Fox, Sheridan, Shelburne, Vaughan, Horne Tooke et Wilkes (12). Un journal contemporain déclare que « les hommes, les plus instruits, les plus humains, les plus désintéressés de l'Angleterre, sont ceux qui ont cru devoir célébrer notre révolution comme une victoire de l'humanité sur les funestes erreurs

(9) *Patriote* (16 déc. 1792).

(10) Voir l'intéressant livre de W. H. Reid : *Rise and Dissolution of Infidel Organisations, etc.*, London, 1800 (2<sup>e</sup> édit.), 8°, p. 5 : « In the hour of its admiration, this rhapsody (*Age of Reason*), was ridiculously termed the *New Holy Bible*; a circumstance which fully evinced the intentions of Mr Paine's partisans : in fine the attachment of the party was carried so far, that the bare circumstance of having the *Age of Reason* in a house, was deemed a collateral proof of the civism of the possessor ».

(11) Gould : *Paine*, p. 86. Horne Tooke, semble-t-il, en avait corrigé des défauts de style. Voir M. Yarborough : *John Horne Tooke*, London, 1926, 8°, pp. 192-3, et cf. Conway : *Life of Paine* : 1909, 8°, I, 336.

(12) « There are not in Europe, disait Wilkes, men of more liberal ideas, more general knowledge, more cultivated understanding, and in all respects men better calculated to form the rising generation, to give the state wise and virtuous citizens, than the doctors Price, Priestley and Kippis. Yet the rod of persecution hangs over them by a single thread, if they do not subscribe thirty-five articles and a half to our Church » (Bleackley, *Life of J. Wilkes*, London, 1917, 8°, p. 311).



de l'oppression... Ces hommes sont presque tous non-conformistes » (13). Godwin et Holcroft étaient les élèves de Kippis ; Mary Wollstonecraft et Rogers écoutaient dans la même église les sermons de Price (14). Mrs Barbauld et Hélène Williams ont les mêmes idées ; Stone et ses amis sont les disciples de Price et de Priestley. Mais je ne signale ici que ceux qui nous intéressent plus particulièrement. Hamilton Rowan avait étudié à Warrington sous la direction de Priestley. Godwin fréquente tous les « dissenters » avant de publier sa *Political Justice*. Après l'insuccès des « dissenters » en 1790, qui voulaient faire rapporter le *Test Act*, ils n'en furent que plus enthousiastes de la Révolution (15). Ce fut un discours de Price sur l'amour de la patrie (4 nov. 1789, anniversaire de la Révolution de 1688) qui provoqua l'éloquente réponse de Burke (16), son ancien ami. Mackintosh, Thomas Christie, Mary Wollstonecraft, Priestley, Thomas Paine ripostèrent à Burke, Hélène Williams, de retour en Angleterre, publie ses *Lettres écrites de France* (fin de 1790) où elle adopte la thèse contraire de celle de Burke. C'est alors que Godwin prend sa plume pour écrire son célèbre ouvrage, *Political Justice*.

Les poètes même partagent la joie générale. Le jeune Wordsworth s'empresse d'aller en France, et se rend chez Miss Williams. Il écrira (*Prélude*) :

A benignant spirit was abroad  
Which might not be withstood, that poverty  
...would in a little while,  
Be found no more...  
And finally, as sun and crown of all,  
Should see the people having a strong hand  
In framing their own laws ; whence better days  
To all mankind.

Et Coleridge parle de cette époque palpitante :

When from the general heart of human kind  
Hope sprang like a full-born deity.

(13) *Patriote* (août, 1791).

(14) Clayden : *Early life of Rogers*, p. 29 ; et cfr Godwin : *Vie et mémoires de Mary Wollstonecraft*, Paris, Testu, 1802, 12°, p. 17.

(15) Sur l'histoire des « dissenters » voir H. W. Clark : *History of English Nonconformity*, London, 1913, 2 vol. 8° (II, 290).

(16) H. Prosser : *A Glamorgan Worthy*, London, 1912, 8°, pp. 108-9.

Southey et Blake s'en éprennent, et le poète écossais Robert Burns envoie en même temps un âpre souffle du nord (17). Des femmes telles que Mrs Barbauld, Hélène Williams, Charlotte Smith, Mary Hays, Anne Yearsley écrivent avec éloges de la Révolution. Les brochures et les opuscules pullulent. On forme des clubs populaires où on lit les ouvrages de Voltaire, Godwin, Paine, etc. (18). Des poètes de second ordre, tels que Hayley, Merry, Edward Jerningham, Clio Rickman font paraître des vers élogieux des révolutionnaires. Thelwall écrira une parodie de *God Save the King* (19).

Mais déjà après la publication des *Reflections* de Burke, le parti ministériel, craignant une révolution en Angleterre, s'émue des agissements des radicaux. On peut comprendre son attitude d'après une lettre de Channing (4 sept. 1792) : « L'état du pays à présent est peut-être aussi alarmant qu'il « est possible de le concevoir. Le progrès rapide des armées « françaises et la propagation de leurs principes ont donné « ici au parti républicain une telle puissance que, à mon « avis, il y a beaucoup à craindre. Le plan de tous ces mes- « sieurs n'est qu'une exacte imitation de ce qui s'est fait en « France; et pour le réaliser, ils cherchent l'aide française. « Vous n'en douterez pas, lorsque vous lirez le décret du « conseil exécutif, où l'on promet d'aider tous les peuples « qui ont à se plaindre de leurs gouvernements... J'ai ren- « contré plusieurs personnes, et des personnes d'éducation, « qui ont parlé du débarquement d'une force armée fran- « çaise, en Ecosse ou en Irlande, comme d'un événement non « seulement probable, mais très raisonnablement à désirer. « En Ecosse, le peuple est prêt à s'insurger... Quelque chose « qui ressemble à une insurrection a eu lieu à Dundee, où

(17) Sur l'attitude des poètes britanniques devant la Révolution, voir C. Cestre : *La Révolution et les poètes anglais*.

(18) Voir W. H. Reid : *Ouvr. cit.*, p. 8 : « Next to songs, in which the clergy were a standing subject of abuse; in conjunction with pipes and tobacco, the tables of the club-rooms, were frequently strewed with penny, two-penny, and three-penny publications, as it were so many swivels against established opinions ; while to enable the members to furnish themselves with the heavy artillery of Voltaire, Godwin, etc., reading-clubs were formed ».

(19) Je trouve cette parodie aux Affaires étrangères, *Corres. ang.*, vol. 592, f. 148, publiée au mois de nivôse l'an VII. Sur Thelwall, voir l'ouvrage de M. Cestre : *John Thelwall*.



« les émeutiers ont incendié la douane, à ce qu'il paraît, « pendu un douanier, et planté l'arbre de la liberté avec « solennité et acclamation... Lord Sempill et lord Edward « Fitzgerald, qui ont été très actifs, l'un en Angleterre, l'autre à Paris, faisant des discours et des souscriptions pour « les *Friends of Freedom in France*, ont été privés de leurs « brevets à l'armée » (20).

Il dit vrai : radicaux et réformateurs sont d'abord très populaires chez les Français. Les Américains et les Britanniques à Paris envoient des adresses encourageantes et élogieuses à l'Assemblée et font des « dons patriotiques » d'argent et de souliers. Des Irlandais deviennent même généraux dans les armées françaises. Les Irlandais-Unis aspirent à secouer le joug anglais avec l'aide des révolutionnaires. On confère le titre de citoyen (26 août 1792) à des étrangers : Priestley, Paine, Bentham, Wilberforce, Clarkson, Mackintosh, David Williams, Anacharsis Cloots, Pestalozzi, Washington, Hamilton, Maddison, Klopstock, Kosciusko, Schiller ; et plus tard (25 sept.), à T. Cooper, Horne Tooke, Oswald, Christie, le Dr Joseph Warner, Joel Barlow, etc. (21). Paine siège dans l'Assemblée. Priestley est élu député à la Convention par le département de l'Orne, mais il refuse cette distinction.

Cependant, si les radicaux anglais sont accueillis en France, les opinions en Angleterre sont divergentes. Immédiatement après la publication des *Reflections* de Burke, le gouvernement britannique commence à s'inquiéter des machinations des sociétés jacobines en Angleterre. Une foule hostile brûle la maison de Priestley à Birmingham (14 juillet 1791). Celui-ci écrit à Condorcet, en le remerciant des condoléances de l'Académie des Sciences : « Ayant toujours été « l'avocat déclaré de la liberté publique, tant civile que religieuse, cela m'a engagé tout naturellement à écrire pour « défendre votre dernière et glorieuse Révolution. Le grand « corps du clergé de ce pays-ci, et plusieurs de ceux qui se

(20) J. Bagot : *George Canning and his Friends*, I, p. 30-33, cit. par Lucy Ellis et J. Turquan : *La belle Pamela*, Paris, 1923, 2 vol. 8°, 11, 10.

(21) Voir C. B. Todd : *Life and Letters of Joel Barlow*, New-York, 1886, 8°, p. 97 ; Conway : *Life of Paine*, New-York, 1892, 2 vol., 8°, I, 350 ; J. Guillaume, *Etudes révolutionnaires*, 2<sup>e</sup> série, Paris, 1909, 8°, Introduction.

« disent les amis du roi, ont été depuis longtemps mes ennemis et dans la destruction qu'ils ont faite de tout ce que je possédais, ils n'ont pas épargné mes instruments de cette science qui, en m'y étant appliqué, a donné quelque poids à mes travaux dans une autre carrière... Mais ne croyez pas, Monsieur, que ces amis du clergé et du roi forment la nation anglaise, ils n'appartiennent qu'à une faction désespérée d'avoir succombé dans les combats de la raison. La partie sage de notre nation pense d'une manière plus sérieuse et désapprouve également les maximes de ces factieux, et les moyens qu'ils emploient pour leur donner de la force. La nation anglaise en général respecte les Français... » (22). Dans une révolte semblable pratiquée à Manchester, Benjamin Cooper, secrétaire de la *Revolutionary Society*, périt malheureusement (23). On poursuit les écrivains. Paine, averti par le poète Blake (24), ainsi que Sampson Perry, rédacteur de l'*Argus*, se sauve en France (1792). Ridgeway, libraire du parti populaire, est arrêté le 3 décembre (25) ; mais si une faction brûle l'effigie de Paine, une autre faction acclame Erskine, l'avocat qui l'avait défendu. Des poèmes anti-révolutionnaires circulaient déjà. J'en trouve un intitulé :

*The New Hearts of Oak :*

Come rouse up my lads  
And defend the great cause,  
Of our Country and King,  
Our Religion and Laws ;  
These, in spite of the maxims  
Of Priestley and Paine,  
Each true-hearted Briton  
Would die to maintain (26).

Ce qui transforma en hostilité l'enthousiasme de beaucoup d'Anglais, ce fut l'exécution de Louis XVI et les mas-

(22) *Patriote*, 28 août 1791.

(23) *Ibid.*, 25 décembre 1792.

(24) C. Gardner : *William Blake*, London and New-York, 1919, 12°, p. 93.

(25) Voir *Patriote*, 12 déc. 1792.

(26) *Affaires étrangères : Corresp. angl.* 585, f. 121. Poème écrit en 1792.



sacres de 1793 et 1794. On ne comprenait ni la part de Pitt dans les troubles économiques qui surgirent en France à cette époque, ni la raison des agissements des révolutionnaires. Les Anglais, dit Benjamin Vaughan en 1794, « étaient en faveur de la première révolution, mais pas de la seconde » (27). Les agents et les espions dénoncent les « patriotes » anglais, et le parlement britannique porte l'*Alien Bill* et le *Traitorous Corresspondence Bill* pour empêcher leur retour en Angleterre. Les Irlandais-Unis cabalent contre le gouvernement et poussent les Français à faire une descente en Irlande.

C'est vers cette époque que commence ce qu'on peut appeler la « terreur de Pitt ». L'histoire de l'Angleterre est ternie par des procès honteux. Les « patriotes » sont poursuivis avec acharnement. Il n'est pas nécessaire de nous étendre sur les procès de Horne Tooke, Hardy, Thelwall (1795) (28), d'O'Coigley, O'Connor, Leary (1793) (29) et, en Ecosse, ceux de Gerrald, Thomas Muir (1793), Margarot, Palmer, Skirving (1794), font sensation. Les Français suivent de près les événements d'Angleterre et le Comité de salut public ordonne même de saisir le bateau conduisant Muir et ses amis à Botany Bay (30). On attaque jusqu'aux libraires et aux éditeurs. Thomas Williams est mis en jugement (1797) pour avoir publié l'*Age of Reason* de Thomas Paine (31). Les Irlandais-Unis périssent misérablement, dénoncés par des espions comme Turner et Mc Nally (32). Erskine, qui est généralement l'avocat des « patriotes », est très populaire. Les procès de William Stone et de William Jackson, accusés de haute trahison, ont un grand retentissement (33). Sheridan, Rogers, Lauderdale, William Smith, y sont mêlés. Vaughan est obligé de se sauver en France. Cependant, le peuple anglais semble généralement sympathique pour les accusés.

(27) Howell : *State Trials*, XXV. Rapport de Vaughan sur l'état de l'Angleterre.

(28) *Ibid.*, XXIV, 232 et suiv.

(29) *Ibid.*, XXVI, 1191 et suiv.

(30) Affaires étrangères, *Corresp. angl.*, 588, f. 74 ; signé : Prieur, Lindet, Carnot, Collot d'Herbois, Billaud Varenne, 30 pluv. l'an II.

(31) *State Trials*, XXVI, 653.

(32) Voir Fitzgerald : *Secret Service under Pitt*, London, 1892, 8°.

(33) *State Trials*, XXV.

En France, la plupart des Anglais, par suite des machinations de Pitt, deviennent suspects. Certains, comme Arthur, dénoncent leurs compatriotes, et d'autres, comme Paine lui-même, sont emprisonnés (1793-94). Miss Williams, bien qu'ayant fait l'éloge de la Révolution dans ses écrits, est incarcérée avec sa famille. Nombreux Anglais se sauvent après la proscription des Girondins, et échappent ainsi à la proscription générale qui sévit contre les étrangers. Beaucoup, comme les émigrés, dégoûtés du sang répandu, se mettent à dénigrer la Révolution. Alors le peuple anglais, perplexe, hésite, balance, et les Français perdent beaucoup de partisans. Les persécutions du gouvernement britannique répriment toute liberté. Une foule d'écrivains stipendiés s'attachent à dénigrer les avocats des idées révolutionnaires. Des libelles paraissent, on imprime des poèmes grossiers, surtout dans l'*Anti-Jacobin*. Voici un exemple de la poésie anti-jacobine, où l'on s'en prend aux poètes et aux radicaux contemporains :

And ye five other wandering bards that move  
In sweet accord with harmony and love  
See C...dge and S...th...y, L...d, and L...be and Co.,  
Tune all your mystic harps to praise Lepaux !  
Pr...st...y, and W...f...ld, humble, holy, men,  
Give praises to his name with tongue and pen !  
Th...lw...l, and ye that lecture as ye go,  
And for your pains get pelted, praise Lepaux !  
.....

All creeping creatures, venomous and low,  
Paine, W...ll...ms, G...dw...n, H...lc...ft, praise Lepaux ! (34)

Dans un compte rendu d'un poème anonyme intitulé *The Unsexed Females*, composition calquée sur *The Pursuits of Literature*, on attaque miss Williams, Anne Yearsley, Mary Hays, Mrs Charlotte Smith et Mrs Barbauld, comme ayant de la sympathie pour les radicaux :

The veteran Barbauld caught the strain,  
And found her strings of love, her lyrics vain...  
And Charlotte Smith resigned her power to please,  
Poetic fancy and poetic ease... (35).

(34) *Anti-Jacobin*, 9 juillet 1798, p. 286.

(35) *Ibid.*, 1799, III, 27 et suiv. et cfr O. Elton : *Survey of English Literature*, London, 1912, 2 vol., 8°, I, 144 (note).



Ces attaques eurent pour effet de décourager les « patriotes » anglais. « Les amis de la liberté ont peur », déclare Vaughan en 1794 <sup>(36)</sup>. Les excès des Français finissent par aliéner même des champions ardents de leur cause. Des enthousiastes rares restent encore fidèles. Mais après 1800, on sent que la Révolution a trahi les espérances. Miss Williams est un produit de son milieu et de son siècle. Il sera donc intéressant de voir l'attitude d'une femme pendant ces années orageuses et de suivre le cours de ses idées à travers la révolution.

(36) *State Trials*, XXV (Procès de W. Stone).

## CHAPITRE PREMIER

### ANNÉES D'ENFANCE ET DE JEUNESSE (1761-1791)

Hélène-Maria Williams naquit à Londres le 17 juin 1761 (1). On l'avait crue fille de David Williams, ami de Mme Roland et ministre « unitarien », que l'Assemblée législative honora du titre de citoyen français (2). Mais elle était la fille d'un ancien officier de l'armée anglaise, Charles Williams, d'Aberconway, dans le pays de Galles. Sa mère, Hélène Williams, née Hay de Naughton en Ecosse, fut la dernière descendante d'une famille écossaise illustre. Elle était née en 1732 (3). Plus tard, son petit-fils Coquerel disait que, protestante dévote, elle aimait à rappeler que ses parents

(1) La date de sa naissance a été contestée. On l'a fait naître en 1769, d'après ses lettres de naturalisation où elle déclare être née le 17 juin 1769, on ne sait pas pourquoi. Dans ce cas-là, elle n'aurait eu que douze ou treize ans quand elle composa *Edwin and Eltruda*, publié en 1782. Plusieurs auteurs ont adopté cette date, et un biographe, tout en disant qu'elle avait dix-huit ans quand elle écrivait *Edwin and Eltruda*, la fait naître en 1759! Dezobry et Bachelet : *Dictionnaire de biographie, d'histoire et de géographie*, Paris, 2 toin., 1889 ; II, 2954). Le *Dict. Nat. Biog.* dit 1762, et l'auteur de cet article, sir J. K. Laughton, écrivait à M. Funck-Brentano le 6 août 1907 : « I think there can be no doubt that 1762 is the correct date. I see that I adopted that in my memoir in the *Dictionary of National Biography*, and though I do not, at this moment, remember what my authority was, I am perfectly sure that I had a sufficient one. Besides, as she wrote « a legendary tale in verse », in 1780 or 1781, the date 1769 is clearly impossible. It just occurs to me that, when she took up with Stone in 1794, it may have suited her to represent herself as only 25 instead of, as she was, 32. It is only a suggestion, which greater knowledge of feminine weaknesses may enable others to appreciate. » F. Funck-Brentano : *Le règne de Robespierre*, Paris, Fayard, 1909, p. 153. Cependant, je crois avoir pu résoudre cette question d'après un document que je trouve à la bibliothèque bodléienne à Oxford, où ses neveux lui donnent l'âge de 66 ans au moment de sa mort. (MS. Montagu, d. 19, f. 185.)

(2) *Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, t. X, 166; et voir *Ibid.* X, 218.

(3) Elle mourut le 13 avril 1812, d'après les registres du Père-Lachaise, à l'âge de 80 ans.

avaient combattu sous les drapeaux du Covenant « pour la liberté et la religion protestante ». La famille possédait une bannière bleue, rouge et blanche, avec une devise : *Tu Clypeus, Covenant for Religioun, Crown and Country*. Une sorte de blason inscrit par Charles Coquerel en 1827, porte l'inscription suivante :

*Serva iugum*

A. D.

1643

Sous le règne de Charles I

ce drapeau

du

COVENANT

Portant pour devise

Tu Clypeus, Covenant for Religioun, Crown and Country,

Fut déployé par l'ancienne et honorable maison d'Ecosse

Hay of Naughton

Et il a été transmis à A.-L.-C. Coquerel et à C. Coquerel

par leur aïeule

Dame Williams née demoiselle Hay of Naughton

Et

Afin de conserver à toujours une bannière qui fut arborée

par notre famille

POUR LA RELIGION PROTESTANTE

et

POUR LA LIBERTÉ

Charles Coquerel a fait cette inscription en cette année

1827 <sup>(4)</sup>

Le père de Mrs Williams était George Hay, capitaine d'infanterie. Il avait épousé en 1724 Mary Balfour. Son frère, David Hay, colonel d'artillerie, fut secrétaire de lord Blackeney, gouverneur de Port-Mahon, en 1756. Il mourut en 1785 <sup>(5)</sup>. Charles Williams devait avoir du vieux sang huguenot français dans ses veines, puisque, au dire d'Athanase

(4) Ses reliques précieuses, j'ai pu les voir, grâce à l'amabilité de M. Charles et Mme C. Coquerel, de Paris. Je saisis cette occasion de les remercier de leur obligeance.

(5) Ces renseignements, je les ai pris à la même source.



Coquerel, un de ses aïeux avait épousé la fille d'un marchand de La Rochelle réfugié en Angleterre après la révocation de l'Edit de Nantes (6). Hélène avait une sœur, sans doute plus âgée qu'elle, nommée Cécile. Le père mourut en 1769, et c'est vers cette époque que la famille alla se fixer au nord de l'Angleterre, à Berwick-on-Tweed, près de la frontière de l'Ecosse. Ce fut ici, au milieu de riants paysages arrosés par la charmante petite rivière, la Tweed, que miss Williams passa sa première jeunesse. Son ami Kippis nous informe que « la seule instruction que reçut Hélène fut celle que put lui donner une mère vertueuse, aimable et sensible » (7).

Cette période de sa vie reste donc très obscure. Les biographies les plus détaillées que j'aie pu trouver au sujet de miss Williams se trouvent dans le *Règne de Robespierre*, par M. Funck-Brentano, dans l'*English Record of Unitarian Worthies*, par Spears, et dans l'*Unitarian Review*, dans des articles qui lui ont été consacrés par A. P. Putnam, mais il n'y est jamais fait mention de ses premières années. Kippis nous dit qu'il était tellement difficile de se procurer des livres, que lorsque miss Williams publia ses premiers vers, elle n'avait pas lu l'*Armine and Elvira* de Cartwright, le *Hermit of Warkworth*, de Percy, et « d'autres belles productions de ce genre-là ».

Quoi qu'il en soit, quand Percival Stockdale vint visiter Berwick-on-Tweed en 1779, il fut très agréablement frappé par Hélène. « A ce moment-là, écrit-il, un éclair de bonheur vint... égayer ma vie assombrie. Hélène-Maria Williams demeurait alors à Berwick-on-Tweed. Les grâces de son esprit étaient alors aussi attrayantes et charmantes que celles de sa personne. Elle ne manquait ni de tendresse, ni de délicatesse d'âme, et elle était une amie sincère de tout ordre moral, civil et religieux... Ses talents ...étaient beaux ; et elle avait un goût littéraire élégant » (8).

(6) Athanase Coquerel, fils : *Notice biographique sur Athanase Coquerel père*, extraite du *Lien*, journal des Eglises réformées de France, Paris, Alcan-Lévy, (s. d.), 4°. p. 4.

(7) Préface par Kippis du poème intitulé *Edwin and Eltruda*. Nous rencontrerons plus tard une certaine Persis Williams, qu'on déclare être la sœur de miss Williams ; mais cela me semble encore douteux : Je n'ai pu établir sa parenté d'une manière précise.

(8) P. Stockdale : *Memoirs of the Life and Writings of Percival Stockdale*, London, 1809, 8°.

Donc, malgré ce que dit Kippis, elle avait déjà acquis des connaissances assez étendues. En effet, je crois que Kippis, en déclarant que miss Williams n'avait pas beaucoup d'instruction, voulait rehausser son mérite auprès de ses lecteurs ; et vraiment l'influence qu'elle montre le plus dans son *Edwin and Eltruda*, c'est précisément celle des auteurs que, selon Kippis, elle n'avait pas lus. Vers 1781, elle était déjà occupée à écrire ce long poème. C'est en tout cas vers cette époque qu'elle se rendit à Londres, emportant son poème. Spears nous donne un long récit de sa rencontre à Londres avec Kippis (9).

Celui-ci semble être un des premiers amis de la famille Williams. Je ne sais pas quand il en fit connaissance. Lui-même nous apprend que « déjà depuis longtemps il était lié d'amitié avec la famille ». Ce savant distingué jouissait alors d'une grande réputation, bien que, aujourd'hui, il soit à peu près oublié. C'est lui qui encouragea notre jeune auteur dans ses travaux littéraires ; il lui servait de critique, et retouchait ses poèmes avant qu'ils fussent publiés.

When first with timid hand I touch'd the lyre,  
And felt the youthful poet's proud desire ;  
His liberal comment fann'd the dawning flame,  
His plaudits sooth'd me with a poet's name ;  
Led by his counsels to the public shrine,  
He bade the trembling hope to please be mine... (10)

Ce fut en février ou en mars 1782 que le docteur publia *Edwin and Eltruda, a legendary Tale*, « par une jeune dame » (11), et il en parle avec éloges (12). Voici que commence la vie littéraire de la jeune Hélène ; et on nous dit que « le succès de ce poème fit venir toute la famille à Londres, où elle s'entoura d'un cercle littéraire choisi qui appréciait

(9) Spears : *Record of Unitarian Worthies*, 1876, 8°, p. 294.

(10) *Ode on the Death of Kippis*, publié dans le *Gentleman's Magazine* de janvier 1796, p. 66.

(11) Voir Halkett and Laing : *Dictionary of anonymous and pseudonymous Literature*, Edinburgh, 3 vol. 8°, I, 728.

(12) « I with pleasure undertake the talk of editor ; and my pleasure will be greatly increased, if this performance shall meet with a favourable reception from the judges of poetical merit ». Préface du 23 février 1782.

pleinement les rares talents et le bel esprit de miss Williams » (13).

Elles se firent vite des amis ; déjà vers 1782 Fanny Burney, qui devint plus tard Mme d'Arblay, les avait rencontrées (14). C'est sans doute Kippis qui leur avait présenté ses propres amis, et l'enjouement de notre débutante devait lui en attirer beaucoup d'autres. C'est peut-être vers 1783 qu'elle fit connaissance de la célèbre Mrs Montagu, reine des « Bas-bleus » (15) et du poète William Hayley (16), ami des Kemble, de Mrs Charlotte Smith, de Kippis, etc. En effet, il paraît que Mrs Montagu avait bien voulu être la protectrice de la jeune femme-auteur, à qui elle témoigna beaucoup d'amitié. Hayley, écrivant à sa femme le 9 janvier, dit : « Quand j'ai passé hier chez la jeune Muse (H.-M. Williams), elle m'a dit qu'elle avait l'intention de dédier son *Poème* à Mrs Montagu, qui s'est comportée, en effet, avec la plus grande politesse envers elle ; et quand j'ai approuvé son intention elle a sorti une lettre que Mrs Montagu lui avait écrite à ce sujet... Elle avait dîné chez Mrs Montagu le jour précédent. Son manuscrit se trouve actuellement dans Portman Square, où j'ai l'intention de présenter mes hommages ce matin, comme cette grande dame a manifesté une grande joie d'apprendre que l'on m'attendait à Londres » (17).

Le poème dont parle Hayley, c'est l'*Ode on the Peace*, qui parut dans cette même année. Les admirateurs de miss Williams firent une souscription pour le faire publier, et le succès qu'elle eut prouva qu'elle avait gagné de nouveaux titres à une réputation littéraire.

Le 14 janvier de cette année, nous trouvons la protégée de Kippis dans une autre réunion brillante, dont cependant elle n'est pas la moins distinguée. Fanny Burney décrit une réception chez un nommé Hoole, ami de Johnson. Il donnait sou-

(13) Spears : *Ouvr. cit.*, p. 295.

(14) *Early Diary of Fanny Burney*, London, Bohn's Standard Library, 1907, 2 vol. 8°, II, 296.

(15) Elizabeth Robinson (1720-1800) épousa en 1742 Edward Montagu. Elle tint salon à Londres jusqu'à sa mort. Elle est l'auteur de l'*Essay on the Writings and Genius of William Shakespeare* (1769). Voir Doran : *A Lady of the last Century* (1873) ; L. Huchon : *Mrs Montagu and her Friends* (1907).

(16) W. Hayley (1745-1820) auteur de *The Triumphs of Temper* (1781).

(17) John Johnson : *Memoirs of William Hayley*, London, 1823, 2 vol., 12°.



vent des soirées littéraires, bien que lui-même n'écrivît rien de vraiment important. Parmi les invités, miss Burney nomme le Dr Warton (18), « homme très agréable », son frère Thomas Warton (19), « le plus grand lourdaud que j'aie jamais vu » ; un nommé Blunt (père), qui lui plaisait. Puis il y avait le docteur Franklin, et miss Williams « auteur de conte, jeune fille plutôt jolie, mais si excessivement affectée que, bien que j'eusse l'honneur de lui être présenté, il me fut impossible de converser avec elle ». Parmi les autres convives, se trouvaient un Italien nommé Sastres ; le général Paoli (20) ; miss Polly Todd ; Mathias le jeune qui intéressait beaucoup miss Burney, et qui fut présenté à Hélène (21).

En même temps il y avait chez celle-ci des réunions que fréquentaient non seulement des littérateurs, mais des personnes célèbres à divers titres ; des artistes et des cantatrices telles que Mrs Siddons et Mrs Bates. Hayley, écrivant à sa femme le 17 janvier 1783, annonce qu'il « devait prendre le thé avec Mrs Bates (la cantatrice exquise), jeudi prochain, à la maison de la jeune muse (miss Williams) qui est elle-même musicienne » (22) ; et ses parties et ses soirées semblent avoir été assez nombreuses. Miss Williams devait alors se répandre dans une société à la fois élégante et cultivée. Nous sommes encore redevables à miss Burney de la description d'une autre soirée où notre auteur se rencontra avec le peintre Romney (23) ; Kippis ; le capitaine Romney, frère du peintre ; les Kirwan (24) ; le capitaine Phillips ; le père de miss Burney ; le Dr Rose ; Mr G. Blunt ; Mr et Mrs Shadwell ; le comte Alfieri et un certain Mr Paradise (25).

(18) Joseph Warton, de l'école de Winchester, né 1722, mort 1800, auteur de l'*Essay sur Pope*.

(19) Thomas Warton (jeune) (1728-90), poète, auteur des *Observations on the Faerie Queene of Spenser* (1754) et *The History of English Poetry from the close of the 11th to the commencement of the 18th century* (1774-81). Il fut poète lauréat.

(20) Pascal Paoli (1725-1807), patriote corse. Défait par le comte de Vaux en 1768, il se retira en Angleterre, où il mourut obscurément à Londres.

(21) *Early Diary*, II, 301.

(22) *Memoirs*, I, 289.

(23) George Romney (1734-1802), célèbre peintre anglais.

(24) C'est sans doute Richard Kirwan (1733-1812), chimiste et philosophe. A Londres (1777-1787) il fréquenta Priestley, Cavendish, Burke et Horne Tooke. Voir *D. N. B.* XXXI, 229.

(25) *Early Diary*, II, 316.

En 1784, miss Williams publia un long poème intitulé *Peru*, qui eut beaucoup de succès, à en juger par la nombreuse liste des souscripteurs. Nous trouvons même des vers en son honneur dans les journaux contemporains. Son infatigable amie Anna Seward fait son éloge dans le sonnet qui suit :

Poetic filter, who with daring hand,  
 Ere thy fourth lustre's last soft year is flown (26),  
 Hath seiz'd the epic lyre-with harp divine  
 Wak'd on its golden strings each spirit bland,  
 Or bade its deep sonorous notes expand :  
 Shalt thou the claim to glory's meed resign,  
 Call other strains, less silver sweet than thine,  
 To hymn the fate of a disastrous land ?  
 See! at thy call, Peru's wild genius flies  
 To Thespian bowers : — there, as Urania strays,  
 Grasps her bright robe, and thus impatient cries,  
 With bending knee and supplicating gaze :  
 Be mine alone, thou lovely female bard,  
 O from obtrusive lyres my well-sung story guard (27).

Dans la même revue, on trouve un autre poème plus long, dont je transcris quelques vers :

...While others waste their smiling youthful hours  
 In dissipation's light fantastic maze,  
 You in a bright display of mental powers  
 Burst on our reason, and command our praise.  
 Your polish'd verse with every beauty shines,  
 Which just design and harmony can give ;  
 While brilliant fancy decorates your lines,  
 And in your sentiment doth feeling live.

.....  
 You, who so well sharp misery can paint  
 You who so sweetly can the passions lead,  
 May all your hours be kept from keen complaint,  
 And from love's grief your gentle breast be freed... (28).

(26) Raison de plus pour croire était née avant 1769.

(27) *Gentleman's Magazine*, 1784, II, 613 : *Sonnet to miss Williams on her epic poem, Peru*; Lichfield, le 3 mai 1784. Anna Seward (1745-1809), femme auteur d'un sentimentalisme fade. Dans ses lettres, poésies, et autres écrits on trouve toutes les recherches artificielles du style. Auteur de *Louisa*, roman versifié, 1782.

(28) *Gent. Mag.*, 1784, II, 532. *Poem to Miss Helen Maria Williams on her Poem of Peru*, signé : Eliza, Woolwich, le 25 juin 1784.

Anna Seward était une des meilleures amies de la jeune Hélène, avec laquelle elle correspondait souvent. Elle avait dû faire sa connaissance déjà avant 1784, car le 14 février de cette année, elle se plaignait de ne pas avoir reçu de nouvelles de miss Williams depuis à peu près trois mois (29). En 1785, celle-ci préparait un recueil de poésies qui, grâce à un grand nombre de souscripteurs, admirateurs de ses talents, devait être publié l'année suivante. Cette fois, semble-t-il, c'est George Hardinge (30), figure bien connue à cette époque, qui entreprit la tâche de les faire publier. Il fit tout ce qu'il put pour l'auteur, et il alla jusqu'à écrire à des gens distingués comme Beilby Porteus, d'abord évêque de Chester et plus tard évêque de Londres, qui promit d'envoyer sa souscription en parlant avec éloges des talents de la jeune femme auteur (31). Puis nous trouvons une autre lettre du docteur B. North, évêque de Winchester, qui loue notre débutante (32). Enfin, les poèmes furent publiés en deux volumes (33), et l'auteur les dédia à la reine d'Angleterre, en la remerciant de « sa gracieuse protection ». Dans ce recueil, on retrouve ses trois

(29) Rev. Hill Wickham : *Memoirs of Doctor Whalley*, London, 1863, 2 vol., 8°, I, 345.

(30) (1743-1816), auteur et ami de Walpole. Voir *D. N. B.*, XXIV, 340.

(31) Il écrit à Hardinge le 24 décembre 1785 : « Miss William's history is a very interesting one, and she has an Historian whose powers of description are worthy of the benevolent cause in which they are engaged. If my subscription was to bear any proportion to her merits and your eloquence, it would be a very large one... You will, I hope, accept the enclosed guinea as a small testimony of the high opinion I hold of Miss William's talents and virtues... » B. Chester. *Nicholl's Literary Illustrations*, London, 1818, 8°, III, 149.

(32) Lettre adressée à Hardinge le 16 janvier 1786 : « Your good work recommends any object of relief to me, and your approbation bears an ample testimony to the excellence both of the morals and writings of Miss Williams ; but I am sorry you should have had the trouble of writing in this instance, because Mrs Bates hath already taken my name and guinea on Miss Williams' account. Had not this been the case, I should have begged for a place in your list. » *Ibid*, III, 150.

(33) Cfr *Ibid*, III, 148 : « Two small volumes of *Poems* were published in 1786, under the patronage of a very numerous and respectable list of subscribers warmly promoted by Mr Hardinge. »

Mme Réville a bien voulu me faire voir un exemplaire des *Poems*, contenant cette liste nombreuse. On y trouve les noms de : Adair et Erskine, Mrs Boscawen, Joanna Baillie, Dr Bates, Cosway, Hardinge Warren Hastings, Hayley, Hoole, Jerningham, Kemble, Kippis, l'évêque de Llandaff, Layard, Mrs Montagu, Dr Moore, Hannah More, Dr Price, Reynolds, Rees, miss Seward, Mrs Siddons, J. H. Stone, Towgood, Joshua Toulmin, J. Towers, Turnbull, Twiss, Benjamin Vaughan, H. Walpole, Dr Warren, Wilberforce, etc., etc. On remarque qu'elle connaissait déjà bon nombre de « dissenters ».



premiers poèmes. Seulement, elle les a revus et corrigés. Parmi les autres poèmes, on peut signaler le *Sonnet to Twilight*, que Wordsworth goûtait.

Sa réputation et sa popularité n'en furent qu'augmentées. Miss Seward, venue à Londres en 1786, nous apprend comment se passaient les jours de son amie. Ecrivant à un ami, le 5 juin, elle dit : « Vous parlerais-je de nos régals littéraires animés, à la maison de miss Hélène Williams, de Mr Mathias, etc., etc..., des beaux esprits des deux sexes, dont le génie, l'esprit et les connaissances rendent ces petites réunions si brillantes » (34). Et, pleine de reconnaissance des efforts de Hardinge en faisant publier les poèmes de son amie, elle lui envoie une lettre de remerciements (35). Pendant son séjour à Londres, miss Seward fréquenta beaucoup la jeune Hélène et parle avec enthousiasme des réunions chez elle (36). Dans un long poème, Hardinge prône les talents de sa jeune protégée, dans les poésies de laquelle il voit l'influence de Thomson et d'Ossian :

Sweet is thy Muse, though plaintive is her tone  
 Since Love his myrtle to the cypress turn'd ;  
 But Melody has made her tear her own,  
 And heaven-born genius in the song has mourn'd.

.....  
 But happier omens in *her* vision bright  
 The Muse for thee discerning shall proclaim;  
 There views thee firm upon the mountain's height,  
 Thy laurels there entwin'd in *England's* fame (37).

On trouve d'autres vers adressés à notre jeune muse dans les journaux contemporains et suivant le goût fade du temps.

(34) A. Constable : *Letters of Anna Seward*, Edinburgh, 1811, 6 vol., 8°. I, 151, lettre XXXI.

(35) *Ibid*, I, 171, lettre XXXVI : « ...His generous exertions to promote the amiable and highly ingenious Miss Williams' interest, in the subscription to her poems, do equal honour to his benevolence ».

(36) *Ibid*, lettre du 13 août au docteur Whalley, alors en France ; et cfr vol. II, p. 4.

(37) J. Nicholls : *Miscellaneous Works of George Hardinge in Verse and Prose*, London, 3 vol. 8°, 1818. Vol. II, p. 98 : *Verses to Miss Williams, addressed by her grateful admirer and Friend, whose opinion she consulted upon her Ode to Poetry* (B. M. 93 e. 16 ; et cfr II, 15).

Un poète trouve cependant que la muse de la femme-poète est

Inrob'd in Pity's mild, benignant gray,  
Pure, simple nature unadorned by art,  
With native beauty in thy song we trace,  
Where beaming Fancy with poetic grace,  
Portrays the softer feelings of the Heart (38).

Hardinge essayait même de faire présenter miss Williams à la cour, mais je ne sais pas s'il y réussit (39). Cependant celle-ci se tenait au courant des productions littéraires, et sa correspondance, en tant qu'elle a été conservée, a rapport presque exclusivement aux sujets littéraires de cette époque (40).

Depuis quelques années sans doute, elle connaissait le Dr John Moore (41), écrivain distingué de son temps, et dont on estimait la critique littéraire, peut-être à l'égal de celle du célèbre Dr Johnson. Grâce à lui, elle entra en relations avec l'un des hommes les plus importants de ce siècle : c'est le poète écossais Robert Burns. Il ne paraît cependant pas que l'Anglaise l'ait jamais vu, bien que nous possédions quelques lettres d'une correspondance assez intéressante. John Moore, qui avait vécu en Ecosse, était lié avec Mrs Dunlop, amie intime de Burns. Moore, dans ses lettres, faisait la critique des poèmes de Burns. Il lui avait évidemment parlé de miss Williams, et elle croyait que celle-ci, grâce à la réputation qu'elle avait acquise, pourrait être utile à Burns (42). Comme elle admirait le docteur, elle le lui fit connaître,

(38) Signé : J. B...o dans l'*European Magazine* de 1787, p. 144.

(39) Voir *Lady Llanover : Autobiography and Correspondence of Mary Granville (Mrs Delany)* 2nd series, London, 6 vol. 1861-62, 8°, VI, 394; Lettre de miss Seward à Mary Granville du 3 octobre 1786, où elle parle des efforts de Hardinge.

(40) Par exemple, cfr *Memoirs of William Hayley*, vol. VII, p. 354 où miss Seward, le 13 juillet 1787, félicite Hayley de ses *Dialogues*, dont lui avait parlé miss Williams.

(41) Auteur de *Zeluco* (1786), où il attaque la traite des nègres.

(42) Voir William Wallace : *Robert Burns and Mrs Dunlop*, London, Hodder and Stoughton, 1898, 8° pp. 3-4 : « The lady he mentions, Miss Williams, has a very general acquaintance, and has been, I believe, obliged to Mr Moore's introduction for part of the patronage she has met among the first people in Britain; even her praise will add ornament to merit far superior to her own. » Lettre de Mrs Dunlop à Robert Burns, du 30 décembre 1786.

en montrant au poète les lettres que Moore lui avait écrites (43). Burns remercia le docteur de son intérêt, et celui-ci, en lui répondant, envoya en même temps un sonnet écrit par Hélène, après avoir lu la *Mountain Daisy* de Burns. Je transcris ces vers :

While soon « the garden's flaunting flowers » decay,  
And scattered on the earth neglected lie,  
The « Mountain-Daisy », cherished by the ray  
A poet drew from heaven, shall never die.  
Ah! like that lovely flower the poet rose ;  
Mid penury's bare soil and bitter gale ;  
He felt each storm that on the mountain blows,  
Nor ever felt the shelter of the vale.  
By genius in her native vigour nurst,  
On nature with impassion'd look he gazed ;  
Then through the cloud of adverse fortune burst  
Indignant, and in light unborrowed blazed.  
Scotia! from rude affliction shield thy bard,  
His heaven-taught numbers Fame herself will guard (44).

Le 15 février 1787, Burns répondit à Moore en ces termes :

« Edinburgh, 15th February 1787.

« ...For the honour Miss Williams has done me, please, Sir,  
« return her in my name, my most grateful thanks. I have  
« more than once thought of paying her in kind, but have  
« hitherto quitted the task in hopeless despondency. I had  
« never before heard of her, but the other day I got her  
« poems, which, for several reasons, some belonging to the  
« head, and others the offspring of my heart, gave me a  
« great deal of pleasure. I have little pretensions to critic  
« lore : there are, I think, two characteristic features in her  
« poetry—the unfettered wild flight of native genius and the  
« querulous, *sombre* tenderness of time-settled sorrow.

« I only know what pleases me without knowing why.

« Robert BURNS » (45).

(43) *Ibid.* : « His literary knowledge, his fame as an author, his activity in befriending that merit of which his own mind is formed to feel the real force, — all led me to believe I could not do so kind a thing to Mr B(urns) as by introducing him to Dr Moore, whose keen passions must at once admire the poet, esteem the moralist, and wish to be useful to the author. »

(44) *Works of Robert Burns*, 1814, 5 vol. 8° II, 34, lettre du Dr Moore.

(45) *Ibid.*, Lettre XV, II, 37.



Moore s'occupa de trouver des souscripteurs pour les poèmes de Burns, qui parurent en avril 1787. Il n'est pas nécessaire de dire que notre auteur était de ce nombre <sup>(46)</sup>. Deux mois après, elle écrivait à Burns :

« London, June 20th 1787.

« Sir,

« Your friend Dr Moore, having a complaint in his eyes, « has desired me to become his secretary, and thank you, in « his name, for your very humorous poem, entitled, « Auld « Willie's Prayer », which he had from Mr Creech.

« I am happy in this opportunity of expressing my obliga- « tions to your for the pleasure your poems have given me. I « am sensible enough that my suffrage in their favour is of « little value, yet it is natural for me to tell you that, as far « as I am capable of feeling poetical excellence, I have felt « the power of your genius. I believe no one has read ofte- « ner than myself your Vision, your Cotter's Evening, the « Address to the Mouse, and many other of your poems. My « Mother's family is Scotch, and the dialect has been familiar « to me from my infancy ; I was therefore qualified to taste « the charm of your native poetry, and, as I feel the stron- « gest attachment for Scotland, I share the triumph of your « country in producing your laurels.

« I know the enclosed poems, which were addressed to me « by Dr Moore, will give you pleasure, and shall, therefore, « risque incurring the imputation of vanity by sending them. « I own that I gratify my own pride by so doing. You know « enough of his character not to wonder that I am proud of « his friendship, and you will not be surprised that he who « can give so many graces of wit and originality to prose, « should be able to please in verse, when he turns his « thoughts that way. One of these poems was sent to me « last Summer from Hamilton House ; the other is so local,

(46) *Ibid.*, II, 53. « My most respectful compliments to miss Williams. If once this tangent flight of mine were over (il allait faire un voyage au nord de l'Angleterre) and I were returned to my wonted leisurely motion in my old circle, I may probably endeavour to return her poetic compliment in kind ». (*Ibid.*, p. 54).

« that you must take the trouble to read a little history be-  
 « fore you can understand it. My mother lately removed to  
 « the house of a Captain Jacques, in Southampton Row,  
 « Bloomsbury Square. What endeared this situation not a  
 « little to my imagination was the recollection that Gray  
 « the poet, had resided in it. I told Dr Moore that I had very  
 « solid reason to think that Gray had lived in this very house,  
 « and had composed the Bard in my little study ; there were  
 « but fifty chances to one against it, and what is that in poe-  
 « tical calculation? I added, that I was convinced that our  
 « landlord was a lineal descendant of Shakespeare's Jac-  
 « ques. Dr Moore laughed, as he often has occasion to do,  
 « at my folly ; but the fabric which my fancy had reared  
 « upon the firm substantial air, soon tottered ; for it became  
 « a matter of doubt if our habitation was in Southampton  
 « Row, or in King Street, which runs in a line with it. In the  
 « mean time, Dr Moore called upon me, and left the enclo-  
 « sed verses on my table.

« It will give me great pleasure, Sir, to hear that you find  
 « your present retirement agreeable, for indeed, I am inte-  
 « rested in your happiness. If I only considered the satisfac-  
 « tion I should derive from your acquaintance, I should wish  
 « that your fortune had led you towards London ; but I  
 « am persuaded that you had the wisdom to chuse the situa-  
 « tion most congenial to the Muses. I am, Sir, with great  
 « esteem, your most obedient servant,

« H. M. WILLIAMS » (47).

Quelques semaines plus tard, Burns répondit à cette lettre, mais par l'entremise de Moore. Il remerciait miss Williams qu'il appelle son amie :

« Mauchline, August 2nd, 1787.

« ....In the very polite letter Miss Williams did me the  
 « honour to write me, she tells me you have got a complaint  
 « in your eyes. Pray God it may be removed : for, conside-  
 « ring that lady and you are my common friends, you will  
 « probably ask her to read this letter ; and then good-night to

(47) *Scots' Magazine*, 1817, I, 109 et suiv.

« that esteem with which she was pleased to honour the  
 « Scotch bard!... My most respectful compliments to Miss  
 « Williams. The very elegant and friendly letter she honou-  
 « red me with a few days ago I cannot answer at once, as  
 « my presence is required at Edinburgh for a week or so,  
 « and I set off to-morrow...

« Robert BURNS » (48).

Peu de temps après, Moore envoya à Burns une lettre contenant quelques vers qu'il avait adressés à Hélène lors d'une visite à Southampton. Au dire du docteur, elle voulait envoyer à Burns son portrait fait par lui. Il a exagéré, dit-il, car elle est remarquablement jolie :

I confess I have said-but pray do not pout,  
 That your chin is too fond of your aquiline snout,  
 Like the world disposed from inferiors to fly,  
 It always looks up to the features on high.  
 That I said of your back and I still must say so,  
 It resembles the back of an Indian canoe :  
 What was straight like an arrow you've bent like a bow.  
 I must own too I hinted your waddling walk  
 Was much like a parrot's and sometimes your talk.  
 Yet these observations as plainly you'll view  
 Tho' they touch on your person, don't touch upon *you*;  
 For *you* never can think-you're too much refined-  
 That your body is *you*-you's entirely your mind.  
 And when your sweet genius so gracefully flows,  
 In melodious verse or poetical prose,  
 Who thinks of your chin or the turn of your toes ?  
 For you, my dear Helen, have proved by your works,  
 That women have souls, in the teeth of the Turks.  
 Your person and face in the hands of those  
 Who think upon nought but the care of their bodies  
 It is true would be ranked for beauty and air  
 In a pretty high class of the graceful and fair,  
 And would doubtless extract from the thoughtless and gay  
 A more pointed regard to your fabric of clay,  
 But all those you will treat with scorn eternal  
 Who sigh for the shell and taste not the kernel (49).

(48) Charles Annandale : *The Poetical Works of Robert Burns*, London 1909, 4 vol. 8°. II, XII: Lettre autographe de Robert Burns au Dr Moore.

(49) *Robert Burns and Mrs Dunlop*, p. 34: Lettre de Moore à Burns du 8 novembre 1787.



Après cela, paraît-il, miss Williams n'écrivit à Burns qu'environ deux années plus tard. Elle était occupée, en 1788, à faire un poème sur la traite des nègres, car à ce moment-là, la question était fort discutée. Elle envoya ce poème à Burns pour lui demander son opinion là-dessus. Voici sa lettre :

« Madam,

« Of the many problems in the nature of that wonderful  
 « creature, Man, this is one of the most extraordinary, that  
 « he shall go on from day to day, from week to week, from  
 « month to month, or perhaps from year to year, suffering a  
 « hundred times more in an hour from the impotent consciousness of neglecting what he ought to do, than the  
 « very doing of it would cost him. I am deeply indebted  
 « to you, first for a most elegant poetic compliment ; then  
 « for a polite obliging letter ; and lastly, for your excellent  
 « poem on the slave trade ; and yet, wretch that I am!  
 « though the debts were debts of honour, and the creditor a  
 « lady, I have put off even the very acknowledgement of the  
 « obligation, until you must indeed be the very angel I take  
 « you for, if you can forgive me.

« Your poem I have read with the greatest pleasure. I  
 « have a way, whenever I read a book, I mean a book in  
 « our trade, Madam, a poetic one, and when it is my own  
 « property, that I take a pencil and mark at the ends of  
 « verses, or note on margins and odd paper, little criticisms  
 « of approbation or disapprobation as I peruse along. I will  
 « make no apology for presenting you with a few unconnected thoughts that occurred to me in my repeated perusals of your poem. I want to show you that I have honesty  
 « enough to tell you what I take to be truths, even when they  
 « are not quite on the side of approbation ; and I do it in  
 « the firm faith, that you have equal greatness of mind to  
 « hear them with pleasure.

« I had lately <sup>(50)</sup> the honour of a letter from Dr Moore,  
 « where he tells me that he has sent some books. They are  
 « not yet come to hand, but I hear they are on their way.

(50) Le 10 juin 1789.

« Wishing you all success in your progress in the path  
 « of fame ; and that you may equally escape the danger  
 « of stumbling through incautious speed, or losing ground  
 « through faltering neglect.

« I have the honour to be, etc...

« Robert BURNS » (51).

Burns fit une très bonne critique du poème, tout en relevant quelques petites imperfections. Il trouve des passages qui imitent certains vers de Thomson, et, à vrai dire, il est un peu trop disposé à prôner cette composition (52). Malheureusement, il n'y a pas de place pour reproduire ici sa critique qui est assez longue (53). Elle provoqua une prompte réponse de miss Williams. Le 7 août 1789, elle écrivait au poète écossais :

« Dear Sir,

« I do not lose a moment in returning you my sincere  
 « acknowledgements for your letter, and your criticism of  
 « my poem which is a very flattering proof that you have  
 « read it with attention. I think your objections are perfect-  
 « tly just, except in one case...

« You have indeed been very profuse of panegyric on my  
 « little performance. A much less portion of applause from  
 « *you* would have been gratifying to me; since I think its  
 « value depends entirely upon the source from which it  
 « proceeds-the incense of praise, like other incense, is more  
 « grateful from the quality, than the quantity of its odour.

« I hope you still cultivate the pleasures of poetry, which  
 « are precious, even independent of the rewards of fame.  
 « Perhaps the most valuable property of poetry is its power of  
 « disengaging the mind from worldly cares, and leading the  
 « imagination to the richest springs of intellectual enjoy-

(51) *Works of Robert Burns*, II, 182, lettre LXXXI.

(52) Le rédacteur du *Scots' Magazine* dit très justement : « The critique, though not without some traits of his usual sound judgment and discrimination, appears on the whole to be much in the strain of those gallant and flattering responses which men of genius usually find it incumbent to issue, when consulted upon the productions of their female admirers ».

(53) *Scots' Mag.*, 1817, I, 109-111.

« ment ; since, however frequently life may be chequered  
 « with gloomy scenes, those who truly love the Muse can  
 « always find one little path adorned with flowers and chee-  
 « red by sunshine...

« H. M. WILLIAMS » (54).

C'est là, sans doute, la dernière lettre de cette correspondance entre les deux écrivains : l'année suivante, l'Anglaise va se rendre en France. Le poème sur la traite des nègres fut bien accueilli. James Currie, un des amis de notre jeune muse, le loue, et annonce son intention d'en féliciter l'auteur (55).

Une autre connaissance importante de miss Williams vers cette époque, était Samuel Rogers. La seule lettre de Kippis qui ait été conservée est datée de Westminster, du 14 novembre 1787 ; c'est pour informer Rogers que « miss Hélène Williams voudrait l'avoir à un thé chez elle. Elle habite chez Mr Jacques, première maison de Southampton Row, Bloomsbury, en face de Russell Street » (56). Elle demeurait avec sa mère et sa sœur. Elle avait à peu près le même âge que Rogers. Clayden nous dit que Rogers devint à cette époque de sa vie très intime avec elle. Il l'admirait, mais il ne la trouvait pas belle. C'était une femme qui savait bien entretenir une conversation, et « elle avait le charme qui naît de la sympathie et l'art de rapprocher les gens » (57). C'est peut-être chez elle que Rogers fit connaissance avec le Dr Moore, et tout différents qu'étaient les deux hommes, ils se lièrent d'une étroite amitié. Il faut se rendre compte qu'à ce moment-là, Rogers se trouvait en rapport avec un milieu d'hommes politiques, tels que Godwin, Price, Priestley, John Towgood, John Hurford Stone ; il connaissait Mary Wollstone-

(54) *Ibid.* et cfr *Works of Robert Burns*, II, 184, lettre LXXXII.

(55) William Wallace Currie : *Memoir of the Life, Writings and Correspondance of James Currie, M. D., of Liverpool*, London, 1831, 2 vol. 8°, vol. I, p. 117, lettre XXX, écrite en 1789. Il ajoute : « Whether the poem will add to her laurels, I do not know. Very considerable beauties it certainly contains : but such a reputation as hers is not easily kept up and is still less easily augmented ».

(56) P. W. Clayden : *Early Life of Samuel Rogers*, London, 1887, 8°, p. 78.

(57) *Ibid.*, p. 77.



craft et Mrs Barbauld et presque tous ses amis les plus influents étaient des non-conformistes ou des « dissenters ».

Miss Williams connut aussi le célèbre Dr Johnson et en devint l'amie. Peut-être est-ce Kippis qui la présenta à lui, mais la date de leur rencontre n'est pas certaine. Elle vit le grand littérateur deux fois. Boswell écrit : « Johnson avait déjeuné ce jour-là chez Mr Hoole, et, comme on attendait miss Helen Maria Williams dans la soirée, on lui mit entre les mains sa belle *Ode on the Peace*... Johnson la lut deux fois, et quand cette jeune femme élégante et accomplie lui fut présentée, il la prit par la main de la manière la plus polie, et répéta la plus belle strophe de son poème ; ce fut là le compliment le plus beau et le plus délicat qu'il pût lui adresser. Son respectable ami, le docteur Kippis, de qui je tiens cette anecdote, se tenait tout près, et n'en fut pas peu enchanté » (58). Miss Williams raconta à Boswell que la seconde fois qu'elle se trouva dans la compagnie de Johnson, il la pria de s'asseoir auprès de lui ; ce qu'elle fit. Mais quand elle lui demanda comment il se portait, il répondit : « Je suis très malade, madame. Je suis malade même quand vous êtes près de moi ; comment serais-je si vous étiez loin ? » (59).

Vers la même époque sans doute, elle connaissait déjà le poète Edward Jerningham et ses amis nombreux. « Il fréquentait, écrit son biographe, les réunions de maîtresses de maison, telles que Mrs Montagu, Mrs Vesey, miss Elizabeth Harvey et miss Monckton. Il connaissait un grand nombre des amies de Johnson, Hannah More, Elizabeth Carter, Fanny Burney et Helen Maria Williams » (60).

Il est probable que celle-ci fit connaissance de Mrs Piozzi par leur ami commun, le Dr Moore, mais il est plus probable que ce fut par le colonel Barry ou par le Dr Whalley, qui étaient tous deux liés avec Mrs Piozzi. A ce qu'il paraît, miss Williams avait écrit à miss Seward pour savoir comment se faire présenter à la dame en question. Miss Se-

(58) G. B. Hill : *Boswell's Johnson*, London, 1887, 6 vol. 8°, IV, 282 et cfr *Gentleman's Magazine*, 1783, 245.

(59) *Ibid.*

(60) Lewis Bethany : *Edward Jerningham and his Friends*, London, 1919, 8°, p. 6.

ward répond le 25 décembre 1787: « Oui, il est bien vrai, le  
 « soir dont le colonel Barry vous avait parlé, quand Mrs Pioz-  
 « zi honora ce toit, sa conversation contribua beaucoup à son  
 « esprit attique. Avant ce jour-là, je n'avais jamais conversé  
 « avec elle. Il n'y a pas d'exagération, il ne pourrait  
 « pas y en avoir, dans la description que l'on vous a faite  
 « quant aux talents de Mrs Piozzi dans la conversation, du  
 « moins comme allusion classique et comme esprit brillant...  
 « Vous pourrez facilement vous procurer de Mr Whalley  
 « une lettre d'introduction à Mrs Piozzi... J'éprouve à peu  
 « près les mêmes sentiments que vous, au sujet des Years-  
 « ley <sup>(61)</sup> ...et des Burns. Ils sont tous deux des merveil-  
 « les » <sup>(62)</sup>.

Miss Williams connaissait sans doute la plupart des amis de Mrs Piozzi, sir Joshua Reynolds, Garrick, Mrs Siddons (à qui elle adresse un sonnet), A. Murphy, traducteur de Tacite, et peut-être Burke même <sup>(63)</sup>. Josiah Wedgewood était son ami : il lui donnera plus tard de petits camées à distribuer en France, représentant un noir à genoux, plaidant sa propre cause en montrant ses fers <sup>(64)</sup>. Elle faisait des visites un peu partout. Miss Seward nous informe que Miss Williams, Albinia Mathias (sœur de Vincent Mathias) et peut-être Mathias lui-même, « homme de talent très distingué », devaient lui faire visite avec des amis <sup>(65)</sup>. Hélène était d'ailleurs intime avec Penelope Weston (plus tard Mrs Pennington), et elle lui écrira longtemps après la tourmente révolutionnaire. C'est Mrs Piozzi elle-même qui témoigne de son amitié, dans une lettre à miss Weston du 2 novembre 1789 : « Mille amitiés de ma part à miss Williams, quand vous la reverrez, et dites-lui qu'elle est l'une des personnes que je me flatte d'espérer voir beaucoup cet hiver » <sup>(66)</sup>. C'est vers ce moment qu'elle rencontra des amis italiens de Mrs Piozzi, parmi lesquels on peut signaler le comte Andriani <sup>(67)</sup>.

(61) Anne Yearsley, laitière qui faisait des vers. Elle sera éprise de la Révolution.

(62) A. Constable : *Letters of Anna Seward*, I, 390, et cfr A. Hayward : *Mrs Piozzi*, II, 212.

(63) Voir O.G. Knapp : *Ouvr. cit.*, pp. 371-2.

(64) *Souvenirs*, p. 197.

(65) *Letters*, II, 312, lettre au Dr Whalley, du 7 avril 1789.

(66) O. G. Knapp : *Ouvr. cit.*, p. 3.

(67) R. B. Johnson : *Letters of Mrs Thrale*, p. 185.

Vers 1789, notre muse s'occupait de plus en plus de politique et fréquentait sans doute les « dissenters » radicaux Price, Priestley et leurs amis. Son amitié pour Godwin, Holcroft, Robert Merry, etc., devait la mettre en relations avec d'autres philosophes anglais. Un coup d'œil jeté sur les connaissances de Godwin, par exemple, à cette époque, nous permet d'orienter un peu la tendance des idées de la jeune femme-auteur comme de celles des penseurs anglais.

Elève du Dr Kippis à Hoxton <sup>(68)</sup>, Godwin était lié avec presque tous les « dissenters » célèbres : les docteurs Rees, Price, Kippis, Priestley (dont il avait lu les *Institutes*), Towers <sup>(69)</sup> ; Lindsey, Belsham, Morgan, Listers, Samuel Rogers, avec lesquels il dînait assez souvent ; Fox, Adair, Vaughan, Stone ; Stanhope, Horne Tooke, le comte Zenobio, Capel Lofft, Sheridan, Denis O'Brien ; Paine, Joel Barlow, Paradise, Mary Wollstonecraft, le libraire Johnson, chez qui on tenait des réunions et où l'on discutait la politique ; T. Wedgewood, le savant Richard Porson, Joseph Gerrald, Robert Merry, Joseph Ritson <sup>(70)</sup>. Presque tous les grands penseurs anglais, écossais, américains, français, paraissaient se connaître à cette époque. Miss Williams rencontre Français de Nantes en 1788, au moment où elle était en relations avec les savants anglais et avec la plupart des hommes dont je viens de mentionner le nom. On peut donc supposer que leur influence devait être pour quelque chose dans la formation de ses idées.

Godwin la fréquentait beaucoup. Selon son biographe, « Godwin très répandu dans le monde cette année-là, faisait de fréquentes visites chez Hélène-Maria Williams, où nombre de gens de lettres se réunissaient presque tous les soirs vers l'heure du dîner ». Il rencontrait presque journellement son ami Holcroft, et ils prenaient le thé ensemble chez Hélène <sup>(71)</sup>.

Cependant, la Révolution avait éclaté, les esprits étaient exaltés, on tournait les yeux vers la France, on louait les premiers efforts des Français pour se débarrasser de leur joug.

(68) Kegan Paul : *William Godwin*, I, 15.

(69) *Ibid.*, p. 19.

(70) Voir *Ibid.*, pp. 60-70.

(71) Kegan Paul : *Ouvr. cit.*, pp. 65-67.



Miss Williams, entraînée par le torrent de l'opinion publique, s'éprend, elle aussi, des principes révolutionnaires, et va se montrer leur ardent champion.

En 1790, elle se rendit en France, et ce voyage changea tout le cours de sa vie. C'est une chose très importante pour elle, et sans l'amitié d'un certain Augustin du Fossé, elle n'aurait peut-être pas pu s'y fixer.

C'est vers 1786 qu'elle fit connaissance d'Augustin Thomas du Fossé, fils aîné du baron du Fossé, conseiller au parlement de Normandie, et de sa femme. Né en 1750, sa jeunesse avait été remplie d'amertume par la dureté de son père, aristocrate hautain, qui défendait ses droits avec une inflexible sévérité. Ayant montré dès son enfance du goût pour la littérature, il reçut une bonne éducation. Plus tard, il rencontra Monique Coquerel, qu'il épousa, à l'insu de son père. Quand celui-ci apprit ce mariage, il sollicita et obtint une lettre de cachet contre son fils et sa belle-fille. Les jeunes époux s'enfuirent à Genève, mais toujours poursuivis par le père, ils se rendirent en Angleterre, où ils furent remariés. Là, ils vécurent dans la gêne à Londres, jusqu'au jour où du Fossé trouva une place comme maître de langue dans une pension. Du Fossé, trompé par son père qui lui promettait son pardon, retourna en Normandie. Mais celui-ci qui avait obtenu du parlement de Rouen un ordre qui annulait son mariage, le fit enfermer dans un cachot. On exigeait qu'il renonçât à sa femme, mais il refusa. Aussi passa-t-il misérablement deux hivers rigoureux. Enfin, il parvint à s'échapper et à retourner à Londres. Les habitants de Rouen étaient tellement surexcités contre le baron qu'il fut forcé d'accorder à son fils une pension annuelle. Du Fossé donnait maintenant des leçons de français, et plus tard Hélène et Cécile devinrent ses élèves et il leur raconta ses malheurs.

Le baron mourut en 1787. Du Fossé obtint la révocation de la lettre de cachet contre lui et, retourné en Normandie, il partagea son immense fortune avec ses frères. Ceux-ci conspirèrent contre lui, et Augustin, craignant une autre lettre de cachet, s'enfuit de nouveau en Angleterre, d'où il retourna reprendre possession de ses biens le lendemain de la prise de la Bastille. Presque immédiatement il invita les Williams

à faire un séjour chez lui en Normandie (72). Hélène s'empressa d'accepter. Avant de se rendre en France, cependant, elle écrivit au colonel Barry, lui demandant des lettres d'introduction. Cette lettre a été conservée :

« June 25, 1790.

« When I went to Streatham, I said to Mrs Piozzi, not all  
 « (which you, who are a man of eloquence, would have said  
 « for yourself), but all which, in my simple phrase, I could  
 « say for you. You are very high in the list of her favourites,  
 « and when you return she will be very happy to see you  
 « at Streatham, where time passes in a manner, I believe  
 « very congenial to your taste ; for we have literary con-  
 « versation, a fine library, charming music and sweet walks ;  
 « but soothing as these enjoyments are, I must renounce  
 « them a little while, for the sublimer delights of the French  
 « Revolution. The French family which my sister is gone  
 « to visit in Normandy, have some thoughts of going to see the  
 « solemnities of the 14 th of July. You are too well acquaint-  
 « ed with my devout admiration of the National Assembly  
 « to wonder that I, who think myself happy in living when  
 « such an assembly exists, intend to set off for Normandy  
 « next week, in the blessed expectation of this glorious spec-  
 « tacle at Paris ».

Elle déclare qu'elle voudrait voir beaucoup de Français, mais elle ignore si le baron, habitant la province, pourra les présenter à des Parisiens distingués (73).

Sa sœur Cécile était déjà partie ; mais le récit des malheurs des du Fossé avait renforcé l'enthousiasme de miss Williams pour la Révolution. « C'est une bonne raison pour aimer la révolution de France, dit-elle, que d'avoir eu un ami

(72) Voir : *Lettres écrites de France pendant l'été de 1790*, dernière lettre. L'histoire des malheurs des du Fossé fut publiée seule, aussi bien que dans les *Lettres*, sous ce titre : *The unfortunate young Nobleman ; a Tale of Sympathy, founded on fact, in which are depicted, the unprecedented sufferings of an affectionate Husband, and the forlorn State of an amiable mother, and her infant child*, London, (s. d.), 68 pp., in -12. Le nom de l'éditeur, R. Harrild, 20, Eastcheap, a été biffé et remplacé à la plume par celui de John Choppell, n° 41, Haydon Square Minoriss. Mme Coquerel en possède le seul exemplaire que j'aie vu.

(73) Cette lettre se trouve au British Museum (Addit. Mss.), dans un catalogue des livres du Napoleon Museum.

persécuté, jeté dans les fers, mutilé et presque assassiné sous son ancien gouvernement... c'est en vain que les aristocrates auraient tâché de m'expliquer les droits des rois » (74). Elle fit ainsi ses débuts dans la révolution, et le fond de ses principes est toujours resté le même. Il faut cependant avertir le lecteur que miss Williams, dans certaines observations qu'elle portera sur les hommes et les événements, se trompera assez souvent, ou parce qu'elle n'a pas pu se dégager tout à fait de l'influence de ses premiers amis, ou parce qu'elle n'a jamais pu oublier les peines qu'elle a souffertes. Par exemple, les accusations qu'elle portera contre Robespierre ne sont pas toutes fondées, et d'autre part, son éloge de gens comme Miranda n'est pas tout à fait justifié, d'après des recherches plus récentes. Cependant, il ne faut jamais perdre de vue que miss Williams a toujours été sincère.

Elle partit de Brighton pour Dieppe peu de jours avant le 14 juillet 1790, et après un voyage très rapide, elle arriva à Paris la veille de la grande Fédération (74). « Si le paquebot qui m'a conduite, dit-elle, eût fait voile quelques heures plus tard ; si le vent m'eût été contraire, enfin si je n'étais pas arrivée à Paris au moment où je suis arrivée, j'aurais manqué le plus beau spectacle qui peut-être ait jamais été représenté sur le vaste théâtre du monde » (75). C'est un moment important dans l'histoire de la France. Notre jeune auteur assista à la Fédération et elle en fut émue : « Je vous parlerai de « mille drapeaux ondoyant dans les airs, d'arcs de triomphe « décorés avec art, d'autels sur lesquels fumait l'encens, de « cent mille hommes formant une longue et majestueuse procession ; mais comment vous peindre la conduite et les « impressions des spectateurs ? Comment rendre les sensations impétueuses, l'ivresse et la joie de cette immense « multitude, un demi-million d'hommes, contemplant un spectacle qui offrait à leurs regards tout ce qui peut élever « et flatter l'esprit humain ; qui réunissait aux idées morales les plus propres à exciter l'enthousiasme, la pompe et

(74) C'est sa première visite. On s'est trompé sur la date. On a mis cette visite en 1787 (O.G. Knapp) ; en 1788 (*Ladies' Monthly Museum* de janvier 1816 ; *Unit. Rev.*, IX, 305 ; *Dict. Nat. Biog.*, et ailleurs). Les autres dates sont évidemment impossibles ; les du Fossé ne rentrèrent dans la possession de leurs biens que le 15 juillet 1789.

(75) *Lettres de 1790* (édit. franç.), p. 1.



« l'éclat d'une cérémonie religieuse qui parlait à l'imagina-  
 « tion, au cœur, et à la raison ? » (76).

Puis, dans un style éloquent, elle décrit le beau spectacle que présentait le Champ de Mars où se trouvait un vaste amphithéâtre « autour duquel régnaient quarante rangs de sièges élevés en gradins sur un terrain en pente et formés avec des planches ». Puis suit une description du roi et de la reine et de l'Assemblée nationale. Elle nous donne ici des esquisses saisissantes de cet événement historique : « On célébra une  
 « grand'messe après laquelle M. de la Fayette qui avait été  
 « nommé, par le roi, major-général de la fédération, monta  
 « à l'autel, donna le signal, et prêta lui-même le serment  
 « civique. A l'instant toutes les épées furent tirées, toutes les  
 « armes furent levées. Le roi prononça le serment que le pré-  
 « sident de l'assemblée répéta ; six cent mille voix répétèrent  
 « à l'envi les mots sacrés, pendant que la reine élevait le  
 « dauphin dans ses bras, et le montrait au peuple et à l'ar-  
 « mée... Quelques instants d'un silence majestueux furent  
 « suivis par les acclamations et les bénédictions de la mul-  
 « titude. On pleura, on s'embrassa mutuellement ; enfin, on  
 « se dispersa » (77).

Miss Williams ne fut pas spectatrice indifférente d'une pareille scène : « Oh, non ! dans un pareil moment, toute  
 « idée de patrie était effacée de ma mémoire ; c'était le  
 « triomphe du genre humain que je voyais, c'était l'homme  
 « réclamant et établissant les plus nobles de ses droits, et  
 « il n'avait fallu qu'un simple sentiment d'humanité, pour  
 « devenir en cet instant citoyen du monde. Pour moi, j'avoue  
 « que mon cœur partagea, avec une vive sympathie, l'en-  
 « thousiasme général ; mes yeux se remplirent de larmes, et  
 « tant que ma mémoire vivra, je n'oublierai jamais les sen-  
 « sations éprouvées en ce beau jour » (78). Puis elle ajoute :  
 « ...Et moi aussi, quoique étrangère sur cette terre de bon-  
 « heur, je me réjouis de la joie de ses habitants ; je joignis  
 « ma voix à ce concert général, et de tout mon cœur, de  
 « toute mon âme, je criai à l'unisson : « Vive, vive la na-  
 « tion » (79).

(76) *Ibid.*, p. 10.

(77) *Lettres de 1790*, p. 16.

(78) *Ibid.*, p. 17.

(79) *Ibid.*, p. 23.

Elle visita la Bastille et elle en fut dégoûtée: « Dieu de bonté ! s'écrie-t-elle. Et dire que l'on traînait des créatures humaines dans ces horribles habitations, au gré d'un pouvoir arbitraire et despotique... On a trouvé dans quelques-uns de ces cachots, des squelettes desséchés, portant encore des fers sur leurs os à moitié réduits en poussière » (80). Elle s'étonne en effet, qu'une nation aussi éclairée que la France ait pu si longtemps « se soumettre à toutes les oppressions d'un tel gouvernement ; mais on ne doit pas s'étonner qu'à la fin, dans un accès d'indignation, elle ait brisé ce joug insupportable » (81). «... Puissent les rayons de la liberté, pareils à ceux du soleil, verser leur douce influence sur la chaumière du paysan, aussi bien que sur le palais des princes ! » (82).

Elle fit connaissance de Mme de Genlis. Le poète Edward Jerningham, lui avait donné une lettre de recommandation pour elle (83). Hélène avait sans doute déjà lu les ouvrages de la Française en Angleterre. Sa nouvelle amie la reçut avec la politesse la plus obligeante quand elle alla la voir à Saint-Leu, « jolie habitation située dans la riche vallée de Montmorency ». C'est à Mme de Genlis que le duc d'Orléans avait confié ses enfants. La princesse avait seulement treize ans et M. de Chartres près de dix-huit. Non seulement miss Williams fut contente des manières du jeune prince, mais elle fut encore plus satisfaite de le trouver « chaud partisan de la nouvelle constitution de France, et déterminé, avec tout l'enthousiasme d'un esprit jeune et d'une âme ardente, à sacrifier la splendeur de ses titres au bien de son pays... Un prince démocrate ! C'est en soi quelque chose d'assez extraordinaire. Je fus moins surprise de trouver chez Mme de Sillery des sentiments qui conviennent si bien à un esprit éclairé et à une âme élevée (84). ...Elle m'a parlé des distinctions de rang en vrai philosophe ; et m'a dit qu'il lui semblait absurde et ridicule de faire des récompenses du mérite personnel, l'héritage des gens qui ont souvent si peu de droit à de pareilles distinctions, qu'elles

(80) *Ibid.*, p. 25.

(81) *Ibid.*, p. 26.

(82) *Ibid.*, p. 27.

(83) *Souvenirs*, p. 70.

(84) *Lettres de 1790*, 39.

semblent destinées à leur reprocher tacitement leur conduite et leur caractère » (85). Dans l'une de ses visites elle rencontra le duc d'Orléans lui-même (86). Mais elle ne va pas garder cette bonne opinion qu'elle avait alors de Mme de Sillery.

Plus tard, sa sœur et elle étaient à l'Assemblée nationale, où elles entendirent parler, entre autres, Barnave, dont notre auteur loue l'éloquence, les talents et la vertu, et Mirabeau « dont le génie est de premier ordre... Il est l'ami décidé des « malheureux Africains, et c'est à ce titre que je ne puis « ni ne veux cesser de l'aimer. Il a proposé l'abolition de « la traite des nègres à l'Assemblée nationale, et quoique la « discussion sur ce sujet ait été nécessairement différée pour « des délibérations d'un intérêt majeur pour la patrie, il « pourra bien arriver, si nos sénateurs laissent traîner encore « en longueur cette question intéressante, que les Français « aient la gloire de donner un pareil exemple, et que nous « soyons réduits à les suivre » (87). Dans cette assemblée, elle remarqua Rabaut Saint-Etienne, dont elle loue l'éloquence et le génie.

Pendant leur séjour à Paris, les sœurs virent tout ce qu'elles purent, car Paris, à ce moment-là, avait pour elles un intérêt tout nouveau et elles se flattaient d'y être arrivées au moment le plus palpitant de son histoire. Elles visitèrent tous les beaux monuments, et, grâce à l'obligeance de Mme Brûlart (Sillery — elle avait supprimé pour le moment le *de* comme signe de noblesse), elles accompagnèrent M. de Chartres pour voir la galerie du palais royal qu'on ne montrait plus au public. Miss Williams fut ravie des chefs-d'œuvre de la peinture qu'elle y vit. Elle fut frappée de la gaieté qui régnait partout : « La voix de la gaieté seule se faisait entendre de toutes parts ; on n'y voyait que des figures riantes ; de sorte que je ne crains pas d'assurer qu'on ne trouve en aucun endroit sur la surface de la terre, un lieu aussi amusant que le palais royal » (88).

En sortant de l'hôtel de ville, elles virent la *trop fameuse*

(85) *Ibid.*

(86) *Souvenirs*, p. 70.

(87) *Lettres de 1790*, p. 51.

(88) *Ibid.*, p. 82.



lanterne où avaient été immolées les premières victimes de la fureur populaire. Hélène eut peur : « J'avoue que la vue  
« de la lanterne m'a glacé le sang : ce fut alors que pour la  
« première fois, je blâmai la révolution et que, oubliant l'im-  
« prudence, ou pour mieux dire, les crimes de ces malheu-  
« reux, je ne pouvais penser qu'avec horreur à la manière  
« horrible dont ils les ont expiés : les angoisses de leurs fa-  
« milles et de leurs amis, se peignaient dans mon imagina-  
« tion, et il m'était très difficile de chasser de mon âme ces  
« images affligeantes ». C'est la femme sensible qui parle ;  
et, en tout cas, pour réussir avec le public anglais, il fallait le  
ménager un peu. « Cependant, observe-t-elle, si la révolu-  
« tion de France peut s'achever sans une plus grande effu-  
« sion de sang, il faut avouer que malgré quelques exemples  
« affreux de vengeance publique, la liberté de vingt-quatre  
« millions d'hommes aura été achetée à un prix infiniment  
« au-dessous de ce que l'expérience et l'histoire nous don-  
« naient le droit d'attendre » (89). Observation qui lui attirera  
plus tard la colère d'un Bertrand de Moleville.

Augustin Thomas du Fossé était à Paris pour les emmener, sa sœur et elle, à son château de Rouen. Les sœurs passèrent par Versailles. La jeune femme-auteur, qui a l'imagination très sensible, a son mot : « En regardant ce fastueux séjour d'un despote, je croyais voir dans l'ombre du tableau les noirs cachots de la Bastille ; ils affectaient encore mes sens, et leur souvenir m'empêchait d'être trop frappée de la magnificence de ce superbe palais » (90). Après un voyage délicieux de Paris à Rouen, on arriva au château du Fossé. En traversant, à Orléans, la place où l'on avait supplicié la Pucelle, elle ne put s'empêcher de rougir pour son pays : « On y voit sa statue, monument éternel de notre honte » (91).

La société du château, elle la trouva charmante et elle parcourut avec délices la campagne environnante. Et le soir, c'étaient des réunions agréables et des entretiens intéressants. Une fois même on joua une pièce, *la Fédération* ou *la Famille patriotique*. « Elle parut dans la dernière scène, nous dit-elle, sous la figure de la Liberté », ornée de tous ses

(89) *Ibid.*, p. 85.

(90) *Ibid.*, p. 87.

(91) *Ibid.*, p. 104.

attributs, ayant sous sa sauvegarde le drapeau sacré de la Nation, tandis que retentissait « le Carillon national » (92). Mais à la longue, elles durent quitter le château et ce fut dans les premiers jours de septembre qu'elles rentrèrent en Angleterre. Mais les impressions de cette visite s'étaient gravées dans l'âme de miss Williams. Déjà à ce moment-là, elle prononce des mots qu'elle va répéter, mais bien des années plus tard : « Oui, la nation française maintiendra et « transmettra d'une manière inviolable à ses derniers ne-  
« veux les droits sacrés de la liberté... Je me répète avec  
« transport : « J'ai été témoin de la Fédération » (93).

Ses amis l'accueillirent avec joie dès son retour en Angleterre. Mais pour se servir de ses propres paroles « mon  
« premier devoir, mon premier soin fut de publier le récit  
« de cette journée mémorable (la Fédération); et, en forme  
« de commentaire à la *Déclaration des droits de l'homme*,  
« je joignis l'histoire de M. du Fossé. Les maux qui l'avaient  
« accablé, et qui avaient leur source dans les lois arbitraires  
« par lesquelles on se jouait autrefois en France de la liberté  
« des citoyens furent décrits avec la vivacité du sentiment  
« qu'ils avaient fait naître. Dans la sincérité de mes émo-  
« tions, je racontais ce que je sentais moi-même; et ce récit,  
« d'un effet frappant, fit quelque sensation dans mon pays  
« natal, où plus que dans aucun autre peut-être, on abhorre  
« l'injustice » (94). Les opinions en Angleterre, sur la Révolution étaient alors très diverses. Charmés des aspirations des révolutionnaires, il y avait des écrivains qui en faisaient l'éloge ; et les sociétés qui se formèrent dès le commencement des troubles montrèrent à quel point grand nombre de gens étaient devenus enthousiastes des Français. D'un autre côté, surtout parmi les « tories », il y avait des contre-révolutionnaires. Burke publia ses *Réflexions*, chef-d'œuvre d'éloquence, de passion, de style, sans doute, mais dont l'influence en France ne pouvait être que mauvaise. Burke, tout conservateur qu'il était, craignait la Révolution et n'en ménageait

(92) Contredanse par Bécourt, et dont la mélodie devint le célèbre refrain de : « Ah! ça ira! ça ira! ça ira! »

(93) *Lettres de 1790*.

(94) *Souvenirs*, p. 10. L'ouvrage parut en Angleterre sous le titre : « *Letters written in France in the summer of 1790*, London, 1790, 12°.

point les meneurs. Il se rappelait la guerre d'Indépendance américaine. Il eut, assurément, des antagonistes pour lui répondre ; et voici qu'Hélène Williams, jeune et enthousiaste, vint jeter dans le creuset de la pensée son ouvrage éloquent.

Ce livre, lui aussi, eut un retentissement. Et le pouvoir s'en émut, à en juger par les critiques hostiles qui devaient l'attaquer plus tard. Serait-il ridicule de mettre son ouvrage à côté de celui de Burke ? Non, car tous les écrits sur la Révolution étaient alors lus avec avidité par un public curieux, et qui voulait savoir à quoi s'en tenir. Voyons ce qu'une contemporaine observe au sujet de ces deux livres : « Tout impartiale que je me flatte d'être quant à ma raison, « M. Burke trouvera difficile de me convaincre que la monarchie oppressive et barbare de la France aurait dû exister ; « et je suis disposée à espérer, d'après l'intéressante brochure épistolaire de miss Williams, que les nuages dont son « imagination cherche à offusquer le soleil de la liberté « n'ont pas d'existence réelle, ou que l'éclat de ses rayons « les dispersera » (95).

Ailleurs, cette même personne, dans une autre lettre, préconise le talent de notre auteur. Elle déclare qu'elle avait lu les *Lettres* de son amie avant l'ouvrage de Burke. « Elle (miss Williams) « s'était réjouie de l'idée d'une grande nation « qui se délivre d'un joug oppressif. Miss Williams m'a fait « voir tout en rose, et j'ai regardé d'un œil bien disposé. « J'ai pris ensuite l'opuscule de Burke, certaine que je le « détesterais ; pourtant, comme je ne laisse jamais aveugler « ma raison par mes désirs, je n'ai pas pu m'opposer à son « exposé des faits, ni à ses raisonnements lumineux. Ces « faits me montrent l'assemblée nationale comme une ribambelle d'enthousiastes emportés, qui ruinent leur pays, sous « prétexte de le délivrer ». Ailleurs, elle écrit à une amie : « Ces Lettres... ne cherchent pas à raisonner, elles ne font que peindre, et montrent tout en rose. Mon propre enthousiasme, que la peur avait glacé, se ralluma sous la chaleur de ses sentiments et de son imagination » ; mais elle doute

(95) Miss Seward au docteur Whalley, le 19 décembre 1790 (*Letters*, III, p. 47.)



que la France ait des chefs assez capables. Elle a lu Burke avec indignation quand il tâchait de dénigrer les principes qui avaient inspiré la Révolution, mais en même temps elle admet qu'il montre beaucoup de bon sens, mais que Paine avait démontré que Burke avait faussé bien des faits <sup>(96)</sup>.

Donc, les Lettres exerçaient déjà leur influence. Bientôt vont paraître des réponses éloquentes aux *Réflexions* de Burke. Les sociétés révolutionnaires, en Angleterre, discutaient la Révolution avec acharnement. Paine y était revenu pour assister à la réunion de la *Revolution Society* à la taverne de l'*Ancre et la Couronne*, à Londres. Il paraît que miss Williams, elle aussi, devait s'y trouver. Walpole, écrivant à miss Berry, le 26 juillet 1791, parle en ces termes : « Ce scélérat  
« de Paine est revenu assister à l'*Ancre et la Couronne*, mais  
« trouvant que sa brochure n'avait pas produit beaucoup  
« d'effet, et que le 14 juillet était aussi peu à la mode que  
« l'ancienne Conspiration des Poudres, il déjeuna à une  
« autre taverne avec quelques conspirateurs tremblants ; et  
« probablement il est retourné à Paris, où il engage une  
« discussion avec l'abbé Siéyès sur le *plus* ou *moins* de la  
« révolution. Les émeutiers au Worcestershire dont j'ai parlé dans ma dernière lettre, n'étaient pas un détachement de

(96) Lettre de miss Seward à Mrs Knowles, le 19 mai 1791. (*Letters*, III, 75, lettre XXIV.) Je trouve ce poème dans un journal contemporain :

« While Burke, equipped for daring fight,  
Steps forth a literary knight,  
In folds of ancient armour drest,  
And boldly rears his feudal crest ;  
Waves high in air his burnished lance,  
And his huge gauntlet throws at France ~  
Near the stern chief, a lovely maid  
Comes in simplicity array'd :  
The flowing robe in which she moves  
Wove by the graces and the loves ;  
She tries no formal refutation  
Of his elaborate speculation,  
Nor raves of governments and laws,  
For she to Nature trusts her cause ;  
Makes to the heart her strong appeal,  
Which all who have a heart must feel ;  
Bids the quiet tear of pity roll,  
And seizes on the vanquished soul ».

(*Eur. Mag.*, déc. 1790, XVIII, 472). Le poème, pour mauvais qu'il soit, ne manque pas de vérité. Il est signé : « E. J. » (Edward Jerminham ?)

« Birmingham, mais des incendiaires volontaires de la capitale ; qui s'y étaient rendus (selon les *droits de l'homme*) dans le seul but de piller et de rançonner les « gentlemen » en les menaçant de brûler leurs maisons. Onze de ces disciples de Paine sont maintenant en prison, et M. Merry, Mrs Barbauld et miss Helen Williams auront probablement des sujets d'élégie. Débora et Jaël, je crois, ont été invitées à l'*Ancre et la Couronne* et s'étaient laissé par conséquent croître les ongles ; mais, je ne sais pas comment, il ne s'y est pas trouvé de Poissardes, et les deux prophétesses n'ont pas eu l'occasion ce jour-là d'employer leurs talents ou leurs talons. Leurs alliés français, *coqs et poules*, ont un champ plus ouvert ; et les jacobins, je crois, forceront bientôt les membres de l'Assemblée Nationale à être meilleurs royalistes que jamais ils ne l'ont été, pour se dé fendre » (97).

Miss Williams ne resta pas longtemps en Angleterre ; mais elle s'entoura d'amis épris de la Révolution. Samuel Rogers rencontra chez elle Henry Mackenzie, auteur du *Man of Feeling*, qu'il avait déjà vu à Edimbourg. On y voyait Joanna Baillie, Cadell (sans doute l'imprimeur), Edward Jerningham, le Dr Cadogan, Robert Merry, qui parlait avec admiration de Thomas Paine ; le Dr Moore et Kippis, qui y discutaient de politique et de la traite des nègres (98).

L'ardeur de l'Anglaise pour la Révolution n'avait pas diminué pendant son court séjour en Angleterre : « J'avais alors l'esprit rempli des rêves d'un nouvel âge d'or, déclarai-elle, et le cœur tout occupé de l'espoir de voir redresser tous les torts et protéger toutes les innocences. Je m'étais bercée de si beaux rêves !... » (99). Elle désirait tellement revoir la France qu'elle persuada à sa mère d'y aller résider pendant deux ans ; et le prétexte de cette immigration, c'était le désir « de bien parler français, *langue constitutionnelle* ; mais la raison secrète et véritable, c'était l'espoir d'assister de près aux victoires de la liberté ; cette attente faisait battre mon cœur » (100). Elle y arriva peu de jours avant le 19 juil-

(97) H. Walpole : *Letters*, vol. XV, p. 25.

(98) Clayden : *Rogers' Early Life*, p. 165.

(99) *Souvenirs*, p. 10.

(100) *Ibid.*, p. 11.

let 1791. Sa mère et sa sœur étaient déjà parties avant le 13 juillet, car Mrs Barbauld écrivait ce jour-là à Samuel Rogers une lettre annonçant le départ de Mrs Williams et de Cécile, et le départ prochain d'Hélène. Elles devaient visiter d'abord un ami à Rouen, avant de se fixer à Orléans (101).

Les amis de notre auteur désapprouvèrent son retour en France. Miss Seward déclara qu'elle serait perdue pour sa patrie si elle restait encore longtemps dans ce pays-là (102). Philip Thicknesse écrit de Paris le 19 juin 1791 à Mr Urban : « Ici j'ai rencontré notre vieil ami, le Dr Warner, et la vive et ingénieuse miss Williams. Celui-là retourne en Angleterre, s'étant mis dans la tête que Stourhead est un lieu plus joli que Paris; et celle-ci vient de partir pour Rouen » (103).

On ignore combien de temps elle y resta, comme d'ailleurs la durée de son séjour à Orléans. Une lettre de Mrs Piozzi nous apprend qu'au mois de septembre 1792, Cécile et sa mère se trouvaient à Montreuil (104). Mais Hélène était déjà dans la capitale, comme le dit M. Perroud; et elle-même déclare dans ses *Souvenirs* qu'elle était fixée à Paris à l'époque où Pétion était maire de cette ville.

Mais pendant leur séjour à Rouen, et avant l'arrivée de miss Williams, sa mère et sa sœur avaient voulu être admises aux séances de la Société des Amis de la Constitution de Rouen. Le 15 juillet, elles vinrent faire hommage à la Société, des *Lettres* de miss Williams (105), et la lecture publique qu'on en donna produisit un grand effet sur ceux qui assistaient à cette séance. Voici ce qu'en dit la Société :

« Le Tableau de la Fédération française par miss Williams a été traduit dans toutes les langues de l'Europe sous

(101) Clayden : *Ouvr. cit.*, p. 204.

(102) *Letters*, III, 39, lettre XXVII.

(103) Nicholls : *Literary Anecdotes*, IX, 287.

(104) O. G. Knapp : *Ouvr. cit.*, p. 59.

(105) Voir Clérembray : *La Terreur à Rouen* (1793-1795), Rouen, 1901, 8°, p. 107. M. Clérembray dit que miss Williams se trouvait à ce moment-là au château du Fossé, chez Thomas du Fossé. Cette précision est une inexactitude. Il est fait mention de la lettre de la Société dans Sanson : *Répertoire bibliographique* (1789-1801), II, (Rouen-Le Havre), p. 316 : *Lettre de la Société des Amis de la Constitution à Rouen à miss Williams et réponse de miss Williams*, Rouen, P. Seyer et Behourt, s. d. (1791), 8°, 8 pp.

« Congratulations sur le bienfait de la Révolution. Miss Williams, auteur du tableau de la Fédération française, traduit sous le titre de : *Lettres écrites de France pendant l'été de 1790* ». (Exemplaire à la bibliothèque de Rouen.)



le titre de « Lettres écrites de France à une amie en Angleterre pendant l'été de 1790 » suivies de l'histoire des malheurs de Monsieur et Madame Thomas du Fossé. La mère de cette aimable et illustre Anglaise ont, à la scéance du 15 juillet, fait hommage à la Société des Amis de la Constitution à Rouen d'un exemplaire de ces lettres. Un Membre en a donné lecture au public ; les applaudissements les plus vifs ont exprimé les sentiments d'admiration et de reconnaissance dont toutes les âmes étaient pénétrées. La Société a arrêté qu'elle adresserait à miss Williams le procès-verbal de cette scéance avec une lettre de félicitations.

« Mademoiselle,

« La Révolution française offre un tableau sublime, sans doute, mais il fallait un peintre qui en présentât l'image à tous les peuples de la terre. C'était à vous, Mademoiselle, c'était à votre cœur pur et sensible, à votre âme énergique et idolâtre de la liberté, qu'il appartenait d'exprimer dignement les nobles transports d'un grand peuple au moment où il devient libre. Vous l'avez fait, Mademoiselle, de manière que nul rêvant à des gloires n'a pu jusqu'à présent se placer à côté de vous. Si la lecture de vos premières lettres nous a fait verser des larmes d'admiration, les dernières en ont fait couler de bien plus abondantes. Quel douloureux tableau que celui du despotisme torturant les victimes innocentes ! Monsieur Thomas du Fossé, sa digne épouse, Mademoiselle Thomas, leur jeune et aimable enfant, feront aux yeux de la postérité la plus reculée, un exemple des crimes du pouvoir arbitraire ; on saura que la famille la plus respectable, celle qui présente le modèle de toutes les vertus et l'exemple de l'union la plus sainte, celle enfin qui reçoit les bénédictions de tous ceux qui la connaissent, fut sous le règne de la tyrannie, persécutée pendant quinze ans, embastillée, tourmentée, et qu'elle faillit y périr. C'était dans ce que nous avions de plus sacré que le despotisme exerçait ses fureurs. Il lui fallait des victimes sans tache.

« Le double tableau des charmes de la liberté et des erreurs de l'esclavage que vous avez su peindre avec des traits qui lui sont propres, a été reçu avec la plus vive reconnaissance par la Société des Amis de la Constitution ; elle en a fait

publiquement lecture, tous les citoyens y ont applaudi. Jugez, Mademoiselle, du degré d'intérêt que tout le monde y attachait. Nous avons alors le bonheur de posséder Madame votre mère, Mademoiselle votre sœur et la famille entière de Monsieur Thomas. Vous seule manquiez à nos désirs. Puisse un jour la Société des Amis de la Constitution vous posséder dans son sein. Elle regardera cet heureux moment comme un précurseur de la parfaite union dans laquelle vivront un jour deux peuples faits pour s'aimer et s'estimer.

« En attendant, recevez, Mademoiselle, le témoignage de l'attachement et de la reconnaissance que la Société vous adresse.

« La Société des Amis de la Constitution à Rouen,

« Signé : HARDY.

« Par les membres du bureau de correspondance,

« Signé: LAUMONIER, LE CONTOUR, BLANCHE, THIESSE. »

Le procès-verbal de cette séance parut dans le *Journal de Rouen*, à la date du jeudi 14 juillet 1791. Il n'est pas douteux qu'il se rapporte bien à la présentation de l'ouvrage de miss Williams, quoique, fait assez curieux, elle n'y soit point nommée :

« Société des Amis de la Constitution. — Extrait du procès-verbal de la séance publique des amis de la Constitution, du 13 juillet 1791.

« On a annoncé que plusieurs dames anglaises désiraient d'être admises dans la séance, l'assemblée a voté par acclamation d'admettre ces dames.

« Une d'elles a présenté à la Société un ouvrage fait par une de ses filles.

« Cet ouvrage, connu avantageusement dans la littérature, a été d'autant mieux accueilli par les amis de la Constitution qu'il offre un tableau énergique de la Révolution française et de la célèbre fête de la Fédération.

« M. le Président, organe de la société, a exprimé ses sentiments à ces dames, en leur adressant le discours suivant :

« Mesdames,

« La Société est très sensible aux marques d'estime que vous lui témoignez en assistant à la séance. Votre présence

donne dans ce moment un nouveau lustre à l'école de la liberté et du patriotisme ; les sentiments et les principes qui animent cette Société ne vous sont point inconnus puisque votre patrie jouit depuis longtemps du bonheur d'être libre. Tout annonce que votre pays et le nôtre, si longtemps rivaux dans l'art funeste de la guerre, ont un penchant irrésistible à se jurer une fidélité inviolable. Il est presque impossible que deux nations libres n'aient pas l'une pour l'autre la plus haute estime, et ne se concertent pas pour s'assurer de la paix et de la liberté nécessaires à leur bonheur. La visite amicale que vous nous faites est pour nous un pronostic heureux de ce grand événement, il ne pouvait nous être donné par des personnes plus capables d'en faire désirer la réalité et d'en rappeler (*sic*) à notre mémoire un souvenir aussi intéressant que flatteur.

« Il a été délibéré que le procès-verbal ferait une mention honorable de cet intéressant événement, et qu'extrait en serait envoyé à la Société des Amis de la Constitution de Londres et aux journalistes patriotes.

« Signés : LE CONTOUR, ex-président; PIMARE, secrétaire » (106).

Réponse de miss Williams à la Société des Amis de la Constitution à Rouen.

« Du Fossé, le 13 septembre 1791.

« Messieurs,

« La distinction avec laquelle vous daignez honorer mon ouvrage, m'y rend on ne peut pas plus sensible. La Révolution française est un événement capable de fournir à l'esprit humain les spéculations les plus sublimes, mais les effets qu'elle a déjà produits la rendent non seulement un sujet de raisonnement mais de sentiment encore. Car pour sentir le bonheur général, il n'est pas nécessaire de posséder la sagesse d'un philosophe, il suffit d'avoir la sensibilité d'une femme. Née dans un pays libre, pourrais-je voir sans attendrissement

(106) Extrait du *Journal de Rouen et du département de la Seine Inférieure* (ci-devant de Normandie); numéro du jeudi 14 juillet 1791. C'est M. A. Féron, membre de la Société de l'Histoire de Normandie qui m'a signalé et qui m'a envoyé cet extrait.



les bienfaits de la liberté répandus sur le grand peuple qui avant ce moment jouissait de toutes les richesses de la nature, était malheureux, condamné à gémir dans le sein de l'abondance et d'envier le sort des habitants de ces climats sauvages où la liberté est l'unique bien ? Il me fut impossible d'être spectatrice insensible de l'auguste solennité que j'ai essayé de peindre. Je me rappellerai toujours avec enthousiasme le bonheur d'avoir assisté à la première célébration du 14 juillet, ce beau jour où tous les siècles à venir célébreront avec des acclamations de reconnaissance, et dont la nature humaine doit être glorieuse. Puisse la liberté naissante de la France durer à jamais ! Puisse la vertu n'être plus opprimée par des malheurs qui m'ont coûté tant de larmes pour en faire le récit ! Puisse la nouvelle Législature soutenir avec fermeté les principes de cette Constitution qui consacra la première Assemblée Nationale de la France à l'admiration éternelle de la postérité. Souffrez, Messieurs, que mes vœux s'unissent aux vôtres pour que la France et l'Europe suivent l'exemple que les peuples les plus éclairés leur donnent et qu'ainsi la Révolution française soit l'époque illustre d'où le genre humain apprenne qu'il ne fut pas créé pour l'esclavage, la haine et la misère, mais pour la liberté, la fraternité et le bonheur.

« *Signé* : Helen Maria WILLIAMS. »

« La Société a eu depuis le bonheur de posséder miss Williams dans son sein. Elle a vu que les talents les plus rares, l'âme la plus sensible, n'étaient pas les seuls avantages qui la distinguaient. Aimables Françaises, vous qui comme miss Williams, joignez aux charmes enchanteurs de la figure, toute la fraîcheur de la jeunesse, développez avec énergie toutes les facultés que le Ciel vous a départies. Faites aimer la Paix, la Concorde, la Fraternité, mais surtout la Patrie. C'est le plus bel emploi de votre sexe. Il est né pour persuader, puisqu'il est né pour être aimé. Vous remplirez ensuite comme Mères de famille le plus respectable comme le plus saint des devoirs, vous inspirerez à vos enfants l'amour de la liberté et le plus profond respect pour les lois. Ainsi notre courage aura fait la Révolution et vos vertus l'auront affermie ».

## CHAPITRE II

### PREMIÈRES AMITIÉS FRANÇAISES

#### *Miss Williams et Madame Roland : Bancal des Issarts amoureux. — Relations politiques.*

Avec les derniers mois de 1792, voilà l'Anglaise en plein monde girondin.

Elle avait écrit un poème intitulé : *Farewell for two Years to England* (1); mais désormais elle ne se rendra plus en Angleterre, elle va se fixer définitivement en France ; elle sera spectatrice des vicissitudes de la Révolution, à laquelle elle accordera toute la sympathie et tout l'encouragement d'une âme chaleureuse et sensible. « J'ai pu être témoin de tous les autres événements de la Révolution, dira-t-elle plus tard ; car mon séjour à Paris commença peu de jours avant le 10 août. Mes remarques ont donc au moins la valeur d'un témoin oculaire. J'ai vu ce qui s'est passé, et je raconte ce que j'ai vu » (2) Seulement, ce sera toujours le point de vue d'une bourgeoise, d'une girondine enfin, qui se laissera influencer par les idées de ceux qui l'entourent. Cette influence se montrera nettement dans ses écrits, et c'est sans doute Mme Roland qui lui inspirera beaucoup de ses opinions.

Dans ses *Souvenirs*, miss Williams déclare avoir fait connaissance de Mme Roland dès sa première visite ; mais elle ne devint intime avec celle-ci que dans sa seconde visite.

(1) Il en parut un compte rendu dans l'*European Magazine* d'août 1791, XX, 114.

(2) *Souvenirs*, p. 11.

Mme Roland l'avait déjà remarquée et en avait parlé à Bancal des Issarts. Grâce à Bancal, paraît-il, elle arriva à connaître intimement miss Williams.

Bancal des Issarts, né en 1750, avait donc quatre ans de plus que Mme Roland. Il avait été notaire, mais le désir de se rendre utile et de « trouver une sphère plus en rapport avec son amour des occupations intellectuelles lui fit quitter la profession de notaire et rechercher les fonctions politiques » (3). Elu en 1789 par le district de Saint-Eustache, et plus tard député, il revint en 1790 à Clermont, où il s'occupa de fonder la *Société des Amis de la Constitution*. C'est dans cette année, dit Dauban, qu'il entra en relations avec Mme Roland.

Dans une lettre à Bancal (à Paris), datée du 5 novembre 1790, Mme Roland lui fait une demande : « Faites-moi connaître les Anglaises, dont je n'ai vu que l'extérieur aimable et décent, qui promet un cœur sensible auquel elles ont la réputation de joindre un jugement exquis, et un esprit cultivé. Lanthenas parlait l'autre jour d'Anglaises qu'il avait vues à Paris, que vous et M. Garran devez connaître et qui pourront peut-être nous procurer des relations agréables » (4).

Selon M. Perroud, c'est probablement de miss Williams qu'elle parle. Bancal l'avait déjà vue. Vers 1790, il avait voulu rencontrer en Angleterre les Amis de la Paix, ces Quakers dont l'esprit l'attirait. « Il voulut inaugurer les campagnes de pacification qu'il méditait, dit son biographe, en cherchant à détruire la haine qui divisait depuis longtemps la France et l'Angleterre » (5). Il partit pour Londres au commencement de novembre 1790, et là « il entra en relations suivies avec tous les philanthropes, avec tous les écrivains sympathiques à la France et à la cause de la liberté ». Un autre critique nous dit que « son humeur inquiète, son humeur voyageuse, son désir de voir de près les unitariens anglais dont Brissot lui avait tant parlé et de travailler avec

(3) C. A. Dauban : *Etude sur madame Roland et son temps*, Paris, 1864, 8°, p. XCII.

(4) Claude Perroud : *Lettres de madame Roland*, Paris, 1900-1902, 2 tom., 8° I, 194; lettre 389.

(5) Francisque Mège : *Le conventionnel Bancal des Issarts*, Paris, 1887, 8°, p. 29.



eux à la confédération universelle des peuples donnent une explication générale qui pourrait suffire » (6). A Londres, il se répandit dans la société des amis de Brissot, quakers, déistes, unitariens, amis de la Révolution et de la France. Il fréquenta Thomas Paine, Clarkson, Stone, Stanhope, Vaughan, David Williams, Grandville Sharpe, Mrs et miss Williams, Arthur Young, etc. (7). On peut ajouter à cette liste d'autres noms, tels que Thomas Christie, Mme Macaulay, l'historien républicain, enfin « tous les membres de la Société pour l'abolition de l'esclavage reçurent ses visites et furent initiés à ses plans » (8). Cela nous donne peut-être une idée des amis de la jeune Anglaise elle-même à cette époque. Bancal demeura à Londres jusqu'au 2 juin 1791. Pendant son séjour, il avait correspondu avec Bosc, avec Mme Roland, avec Lanthenas, etc. (9). M. Perroud dit qu'Hélène avait déjà fait connaissance de Brissot et de ses amis dès sa première visite à Paris (10). « Une communauté d'idées, de vues, observe M. Dauban, la rapprocha de Pétion, de Vergniaud, de madame Roland et d'autres Girondins » (11). Elle le dit elle-même : « Madame Roland aimait sa patrie avec passion, « parce que les femmes n'aiment point à demi; *ses principes étaient complètement républicains*. Suivant ses vues, les « abus de l'arbitraire sont inséparables d'un gouvernement « monarchique, et elle ne concevait pas ce que pouvait être un « régime royal tempéré par des formes constitutionnelles et « la représentation nationale. Madame Roland a été l'une « des premières personnes que j'aie connues en France. Je ne « me lassais pas de l'éclat entraînant de sa conversation, de « cette éloquence qui partait du fond du cœur. *Elle goûtait assez mes sentiments, et notre amitié se resserra*. Je fus « plusieurs fois avec elle aux séances des jacobins, non pas « les jacobins de la race de Robespierre, mais du temps où « Brissot et Vergniaud montaient à la tribune » (12).

Cependant, cette amitié de Mme Roland va l'introduire

(6) Perroud : *Ouvr. cit.*, II, 743.

(7) *Ibid.*, p. 744.

(8) Mège : *Ouvr. cit.*, p. 30.

(9) Perroud : *Ouvr. cit.*, II, 743.

(10) *Ibid.*, II, 194, note.

(11) Dauban : *Ouvr. cit.*, p. CVIII.

(12) *Souvenirs*, p. 72.

dans le monde politique et littéraire qu'elle aimait tellement. Quand elle partait pour la France pour la seconde fois, une de ses amies avait dit : « Si Hélène Williams va de nouveau en France, et pour si longtemps, il est probable qu'elle sera perdue pour son pays. Ses charmes mettront en feu quelque cœur patriote dont elle sera, à son tour, charmée » (13). Voilà à peu près ce qui arriva.

Bancal des Issarts s'était d'abord épris de Mme Roland, qu'il aurait voulu épouser. Mais, s'il faut en croire M. Mège, cette propension au mariage n'était pas nouvelle chez lui. Mme Roland, si elle était touchée de son amour, lui fit voir assez vite que ses aspirations à son égard étaient impossibles. « Elle se gardait... de laisser ses amis descendre au rôle de soupirants fades, sans caractère et sans utilité pour leur pays. Tout au contraire, elle prenait part avec l'intérêt le plus sincère aux objets de leurs études, entrant dans leurs projets et leur indiquant au besoin les routes à suivre, les écueils à éviter » (14). Ainsi fit-elle à l'égard de Bancal.

C'est dans le salon de Mme Roland que celui-ci rencontra de nouveau notre auteur, vers la fin de 1792. « Il avait été séduit par sa conversation, par le charme de son esprit et de ses manières, plus encore que par ses agréments physiques. La concordance des sentiments et des opinions politiques avait achevé la conquête, mais trop timide pour se déclarer ouvertement, il avait confié à Mme Roland ses impressions et ses craintes de n'être pas agréé » (15). Son amie, avec la bonté qu'il lui était naturelle, encouragea l'amoureux transi, lui donna des conseils et chercha à aplanir les difficultés. Elle lui offrit même d'être son intermédiaire. « Je ne jurerais point, déclare M. Dauban, que la sainte amitié ne perdît rien de son ancienne ardeur à la suite de ces services délicats ; cependant, nous voyons Bancal dénoncé et mentionné par Hébert au nombre des assidus les plus zélés du salon de Mme Roland » (16). On peut faire remarquer, en passant, que l'époque de cette liaison coïncide avec celle du procès de Louis XVI. Bancal était violemment épris : Mme Roland dut

(13) Anna Seward : *Letters*, III, 89, Lettre à miss Weston, du 7 juillet 1791.

(14) Mège : *Ouvr. cit.*, p. 28.

(15) *Ibid.*, p. 163.

(16) Dauban : *Etude*, p. CIX.

le soutenir : « J'ai beaucoup réfléchi à votre situation, et  
« je crois n'y voir rien de redoutable que les effets de cette  
« excessive sensibilité qui procure tant de jouissances et de  
« douleurs. Ou je n'entends absolument rien au cœur hu-  
« main, ou vous devez devenir le mari de mademoiselle... (17)  
« si vous vous conduisez bien et qu'elle demeure ici trois  
« mois. Constance et générosité peuvent tout sur un cœur  
« honnête et sensible qui n'a point d'engagements.

« Votre idée de la respecter trop pour continuer de la  
« voir si toute espérance vous est ôtée, me paraît plus bril-  
« lante que délicate et juste, dès qu'on vous permet de venir  
« et qu'on veut vous recevoir. Ne dirait-on pas que vous avez  
« tous les droits, ou que vous vous craignez vous-même ?  
« Soyez plus équitable envers vous, et ayez plus de confiance  
« dans un sentiment pur qui n'a pour objet qu'un lien sacré.  
« M. W. vous accorde estime, intérêt, amitié, sympathie ;  
« méritez sa reconnaissance et son attendrissement ; gémis-  
« sez avec elle du sujet mélancolique de ses regrets ; que  
« votre passion généreuse devienne pour elle le premier, le  
« plus doux des consolateurs ; aimez-la assez pour adoucir  
« sa tristesse (18) ; songez qu'elle ne peut encore parfaitement  
« vous connaître et vous apprécier ; mettez-la dans le cas de  
« juger que l'ardeur de vos souhaits ne tient pas uniquement  
« à l'idée de votre bonheur en obtenant sa main, mais à  
« l'espoir, à la conscience d'opérer le sien. Commencez donc  
« à prouver que vous en êtes capable ; ayez assez d'empire  
« sur vous pour être son meilleur ami, il sera impossible  
« que son cœur tendre ne vous choisisse enfin pour le pre-  
« mier objet de ses affections. L'excès du sentiment, son  
« délire, ses emportements, peuvent frapper, séduire, entraî-  
« ner l'imagination et les sens ; mais une véritable passion  
« tire d'elle-même la puissance de se contraindre et de  
« se dévouer pleinement à son objet, et sa délicatesse, sa  
« persévérance sont les seuls, mais les sûrs moyens de s'atta-

(17) Note de Dauban : « Miss Williams » (p. 402) ; et cfr p. CIX : Ces initiales M. W. se rapportant à une femme ne désignent-elles pas évidemment Maria Williams que Bancal devait voir à cette époque (fin de 1792 ou commencement de 1793). ?

(18) Je ne sais pas la cause de cette tristesse. M. Dauban dit qu'elle avait perdu son père ; mais celui-ci était mort en 1769 (information privée).



« cher pour jamais la femme respectable dont on veut faire la compagne de sa vie » (19).

Sans doute, Hélène lui accordait tout ce que dit Mme Roland ; mais elle évita de se prononcer. Bancal fut désolé, sans aucun doute, et cette situation durait lorsque le procès du roi eut lieu. La Gironde était encore restée maîtresse de l'Assemblée après le 10 août ; mais le procès du roi l'épouvantait. La discussion s'ouvrit le 13 novembre ; mais malgré les efforts des Girondins pour éviter le procès, Robespierre voulut que le roi fût mis en jugement : « Vous n'avez point une sentence à rendre pour ou contre un homme, mais une mesure de salut public à prendre, un acte de providence nationale à exercer » (20). Quand, le 11 décembre, le roi fut interrogé par Barère, son manque de bonne foi milita contre lui. Pitt ne fit aucun effort pour sauver Louis XVI, malgré les pétitions des libéraux anglais du 21 décembre. Bancal fut secrétaire de l'Assemblée du 10 au 24 janvier et le scrutin commença le 14. En sa qualité de secrétaire, Bancal donna lecture ce jour-là de l'opinion de Thomas Paine sur le procès de Louis XVI. Tous deux se prononcèrent *contre* la mort du roi, proposant l'emprisonnement jusqu'à la paix et le bannissement ensuite. Or, c'est un fait curieux, s'il faut en croire miss Williams, qu'elle intervint en faveur du roi, et que c'est sur ses instances que Bancal se détermina. En effet, le nom de Bancal faillit être rayé de la Société des Amis de la Constitution à Clermont, devenue le Club des Jacobins (21). Dans ses *Souvenirs*, notre auteur fait l'observation suivante : «... Louis XVI fut condamné à une faible « majorité : quelques voix miséricordieuses de plus, et le « monarque était sauvé! Je crois que mes remontrances lui « ont procuré un vote pour la vie sans condition, et je me « rappelle toujours ce petit succès avec quelque joie. Je plai- « dai pour lui auprès de plusieurs de ses juges ; il n'y en « eut qu'un qui m'écouta, ce fut M. Bancal des Issarts » (22).

Sans doute Hélène eut-elle quelque influence sur le vote de Bancal. Cependant M. Mège en doute : « Miss Williams

(19) Dauban : *Etude*, p. 403 et suiv.

(20) Voir A. Mathiez : *La Révolution*, II, ch. IV.

(21) Perroud : *Ouvr. cit.*, p. 749.

(22) *Souvenirs*, p. 39.

« se flatte et s'attribue un mérite auquel elle n'a certaine-  
 « ment pas droit. Si Bancal n'avait fait qu'obéir à des exhor-  
 « tations féminines, à des considérations de pitié, s'il n'avait  
 « pas puisé dans une conviction raisonnée les motifs de son  
 « vote, jamais il ne se serait décidé à affronter les objur-  
 « gations des clubs, les reproches inévitables de ses élec-  
 « teurs, et surtout les menaces et les vociférations des tri-  
 « bunes » (23). M. Mège a peut-être raison, mais c'est sans  
 doute à Bancal que miss Williams pensait quand elle disait  
 plus tard, en parlant du sexe féminin : « Ce sexe qui exerce  
 « sur l'homme un empire aussi durable que la nature qui  
 « le lui donne; empire que ses impérieuses lois n'anéantiront  
 « jamais, est regardé comme un être passif dans les intérêts  
 « de l'Etat, tandis que son pouvoir peut fixer à son gré les  
 « bases qui le soutiennent, ou en ébranler les derniers fon-  
 « dements » (24). M. Mège veut que ce soit Thomas Paine qui  
 « encouragea et soutint Bancal dans cette période diffi-  
 « cile » (25). Mais si Bancal avait cette conviction raisonnée  
 comme le prétend M. Mège, Paine n'aurait sans doute pas  
 eu plus d'influence sur lui que l'Anglaise qu'il aimait. Il vou-  
 lait l'épouser, et Mme Roland lui écrit : « Je songe si peu à  
 « tout ce qui vous est étranger lorsque vous m'entretenez  
 « de vos intérêts les plus chers, que j'ai déjà oublié cinq à  
 « six fois de vous faire la question que voici : auriez-vous  
 « des doubles des numéros de la *Société d'Agriculture*, ou  
 « plutôt de quelques-uns des mémoires de celle de Londres  
 « que vous eûtes la complaisance de nous donner à votre re-  
 « tour d'Angleterre ? Je ne mêlerai pas à ces questions d'af-  
 « faire des réflexions sur un sujet autrement touchant, mais  
 « je ne cesserai de vous rappeler à cette disposition calme et  
 « sage dans laquelle on médite avec fruit sur les moyens de  
 « s'assurer le bonheur, et où l'on nourrit sans excès tous les  
 « sentiments qui peuvent le mériter et l'obtenir ; il nous est  
 « assuré si les vœux de l'amitié peuvent être de quelque  
 « poids dans la balance des destinées... » (26).

Malgré toute sa philosophie, Bancal n'était pas philosophe,

(23) Mège : *Ouvr. cit.*, p. 93.

(24) *Aperçu de l'état des mœurs*, etc. (édit. franç.), 1802, II, 50, lettre XXV.

(25) Mège : *Ouvr. cit.*, p. 93.

(26) Perroud : *Lettres de madame Roland*, lettre 522.

et Mme Roland dut l'encourager davantage : « Je me suis  
 « affligée de vos chagrins, j'ai besoin d'apprendre ce qui  
 « vous concerne, ne laissez point s'écouler la journée sans  
 « m'en instruire. Rappelez vos forces et votre courage, songez  
 « qu'une véritable passion ne connaît point d'obstacles, dès  
 « que la vertu n'est pas contre elle. Votre constance doit  
 « toucher une personne aimable et finira par vous mériter sa  
 « main. Si vous croyez que je puisse vous être utile dans la  
 « maison W(illiams), j'irai, et je me conduirai comme vous  
 « le jugerez meilleur, c'est-à-dire en paraissant ignorer ou  
 « non l'objet et la nature de vos affections.

« Adieu, mon ami. L'amitié et la philosophie sont les  
 « deux consolateurs du monde ; je puis vous promettre  
 « l'une, aidez-vous de l'autre, mais sans abandonner un  
 « espoir qui doit se fonder sur votre propre persévé-  
 « rance » (27).

Mais peu de temps après survint la mission de Bancal auprès de Dumouriez, et son long emprisonnement à Olmütz, en Autriche. Pendant sa captivité de trois ans, il n'oublia pas l'Anglaise. M. Mège demande même : « Qui sait si ce n'est pas ce chagrin de la perdre au moment d'obtenir sa main qui avait causé à Bancal ces violents accès de désespoir dont on trouve la trace dans son rapport au conseil des Cinq-Cents et dans son *Nouvel ordre social fondé sur la religion ?* » (28). Il est cependant douteux que Bancal eût jamais réussi avec Hélène, déjà liée avec John Hurford Stone. Dès son retour Bancal alla s'enquérir des dames Williams, mais il n'eut pas de chance. Madame Roland était morte. Ce fut donc à l'évêque Grégoire qu'il s'adressa, et qu'il pria de faire la demande en mariage.

« A Mademoiselle Williams, rue de Verneuil, faubourg  
 « Saint-Germain, n° 433 ou 434. Paris, 15 prairial, an IV de  
 « la République.

« Mademoiselle,

« Ai-je assez mérité votre estime pour être chargé près  
 « de Madame votre mère et de vous, d'une commission de

(27) *Ibid.*, lettre 523.

(28) F. Mège : *Ouvr. cit.*, p. 165.



« confiance, et qui serait déplacée si elle n'était avouée par  
« la religion et la vertu ? Il s'agit de mon collègue et ami  
« Bancal. A ce nom, si votre cœur ne vous explique pas ce  
« dont il s'agit, ou si, en vous indiquant l'objet de cette  
« commission, vous ne me croyez pas digne de m'en acquit-  
« ter, ne répondez pas à cette lettre. Dans le cas contraire,  
« daignez me le marquer. Quelle que soit votre décision, elle  
« ne changera rien aux sentiments d'estime, d'attachement  
« et de respect que j'ai voués à Mademoiselle Williams et  
« à sa famille.

« GRÉGOIRE, *Membre du Corps législatif* » (29).

Evidemment, notre auteur n'y répondit pas. Bancal se résigna, puisque, peu de temps après, il épousa certaine Marie Girard en 1803.

Cette petite affaire d'amour nous a cependant conduits un peu loin. Revenons aux premières années et jetons un coup d'œil sur les amis de notre auteur.

Miss Williams, pendant son séjour à Rouen, se lia avec Léon et Nicolas Thiessé, amis de Thomas du Fossé. Mais bientôt, sans doute grâce à Mme Roland, elle fut introduite dans le monde girondin, partageant ses idées et ses aspirations, et élargissant ses connaissances politiques. Son neveu Coquerel dira : « S'étant jetée de bonne heure, par volonté  
« et par enthousiasme, au milieu des orages de notre révolu-  
« tion, en ayant embrassé les principes avec toute la ferveur  
« du patriotisme d'une femme, elle a été spectatrice de ce  
« qui s'est passé ; elle s'est liée avec les acteurs principaux  
« de ces grands jours. Son salon est toujours resté ouvert,  
« et l'on sait que les événements publics, et surtout les pas-  
« sions qui les amènent, se réfléchissent assez fidèlement  
« dans les rapports de la société. Dès lors, il est instructif

(29) M. Albert le Roy donna cette lettre dans le journal le *Parlement* du 17 mai 1882. Voir F. Mège : *Ouvr. cit.*, p. 165.

« pour nous de l'entendre nous raconter ce qu'elle a vu » (1).

Elle retrouvait chez Mme Roland ses visiteurs habituels : Brissot, Pétion, Robespierre, Gensonné, Vergniaud, Guadet, Buzot, Fonfrède, Valazé, etc... (2). Et à la longue, Hélène Williams devint célèbre à Paris, elle aussi, et son hôtel fut le rendez-vous d'un grand nombre de libéraux, de philosophes, de personnes de tous les pays.

Elle assistait souvent, au Lycée, aux cours des savants. Elle nous informe dans ses Lettres de 1792 (3) : « Je passe une partie de chaque journée au Lycée, charmante institution... Au Lycée il est donné des conférences par les professeurs les plus célèbres de Paris, sur la philosophie naturelle, la botanique, l'histoire, et les belles lettres; et on enseigne les langues grecque, italienne, française et anglaise ». Elle assistait, continue-t-elle, aux conférences sur la chimie données par Fourcroy, et la chimie était à son avis « la science la plus charmante du monde ». Garat, membre de la première Assemblée Nationale, lui donnait des conférences sur l'histoire romaine, « et fréquemment il faisait des comparaisons tellement sublimes entre la révolution française et l'histoire romaine qu'il faisait monter à mes yeux des larmes de joie et d'admiration ». Quelquefois elle entendait l'abbé Delille, « premier poète français, déclamer « ses vers harmonieux » ; quelquefois on y étudiait avec accompagnement de musique. Ce qui l'étonnait, c'était de n'y trouver que fort peu de ses compatriotes, qui, selon elle, perdaient beaucoup en n'y assistant pas, « puisque les hommes forment un club tous les soirs, quand on lit les journaux du jour et qu'on discute la politique ».

Mais l'esprit révolutionnaire augmentait de jour en jour. La vie du roi était menacée. Brunswick vint lancer son violent manifeste. On prépara une insurrection qui finit par les violences du 10 août. Pétion était alors maire de Paris. Miss

(1) *Souvenirs*, préface, p. VI.

(2) Voir la Duchesse d'Abrantès : *Les salons de Paris*, Paris, 1836-38, 6 vol., 8°, II, 45.

(3) Il n'en existe aucun exemplaire ni au British Museum ni à la Bibliothèque Nationale. C'est dans le compte rendu qu'en fit la *London Monthly Review* de 1792 (III, 96), que j'ai trouvé ces faits. Cet ouvrage, paraît-il, ne fut pas traduit en français. Bertrand de Moleville en parle dans sa *Réputation*. Ces lettres pourraient nous éclairer un peu sur ce qu'elle avait fait après avoir quitté le château du Fossé.

Williams avait déjà rencontré Mme Pétion, semble-t-il, et elle fut présentée à Pétion lui-même. « Je vis Pétion pour la première fois, écrit notre auteur, à l'hôtel de ville, où il demeurait, lorsqu'il était maire de Paris. Je fus invitée à dîner par Mme Pétion, qui recevait grand monde. La conversation fut vive et animée au dernier point. On parlait peu des causeries ordinaires de la société. Les femmes paraissaient oublier le soin de plaire, et les hommes songeaient moins à les admirer » (4). Chacun semblait pressentir les tristes événements à venir. Et, en effet, plus d'un homme, plus d'une femme de cette assemblée devait tomber victime de la tourmente révolutionnaire. « Il y avait dans ce salon-là, observe miss Williams, quelque chose de mieux que la galanterie. Une estime mutuelle, un intérêt commun pour les grandes questions du jour, étaient ce qui paraissait le plus. On parlait de la liberté avec des accents profonds et sincères, qui approchaient de l'éloquence. La joie de ce repas patriotique était augmentée, plutôt que distraite, par la foule immense qui encombrait la Place de la Ville, et mille voix confuses faisaient parvenir jusqu'à nous le cri répété de : « Pétion ou la mort » (5).

Notre romancière, comme nous l'avons vu, arriva à Paris peu de jours avant le 10 août. Elle savait bien que l'horizon politique était couvert de nuages, mais elle ignorait que l'explosion dût éclater si tôt. Ce fut Chamfort, de l'Académie Française, « l'un des meilleurs écrivains et des meilleurs esprits du jour », qui l'instruisit le premier sur le véritable état des choses. « Il avait vu le monde et les hommes de si près, dit miss Williams, qu'il était devenu misanthrope; mais la misanthropie n'avait pas gagné son cœur. Son esprit était à la fois étendu et sarcastique ». C'était sa nature, comme dit Shakespeare, de pénétrer dans les abus. « Il avait vu de près les innombrables torts de l'ancien régime, et il adopta la cause de la révolution parce qu'il la croyait la cause de l'humanité même » (6). On avait assuré notre auteur que Chamfort rédigeait souvent les discours de Mirabeau, « mais en même temps, il voyait à la fois les mesures offi-

(4) *Souvenirs*, p. 19.

(5) Pétion était maire depuis novembre 1791.

(6) *Souvenirs*, p. 24-25.



cielles et le dessous des cartes ; aussi était-il plein d'inquiétudes pour l'avenir » (7). Et, semblait-il, les idées de miss Williams s'accordaient assez bien avec celles de Chamfort. « Il m'approuvait, moi, et mon enthousiasme un peu naïf » alors ; mais il m'avertit souvent, que je devais songer que « je n'étais pas en France uniquement destinée à voir les « triomphes de la liberté et ses joies tranquilles, mais que « je verrais aussi des tempêtes qui à toutes les époques de « l'histoire ont agité son berceau » (8).

L'insurrection du 10 août vint tout ébranler. La foule, poussée à bout, se rua partout, fondit sur les gardes suisses aux Tuileries. Ce fut une véritable bataille. Miss Williams, alors logée dans un hôtel de la rue de Lille, près de la rue du Bac, pouvait voir de loin ce qui se passait. « A plusieurs « reprises, le peuple fut repoussé et nous vîmes des multi- « tudes comme frappées de terreur, se précipiter en fuyant, « et traverser le pont des Tuileries. Bientôt ces masses désor- « données se ralliaient, et se portaient de nouveau à l'atta- « que. Vers le soir, la victoire fut décidée, et les assaillants « s'établirent dans le château » (9). Un jeune suisse, gagnant sa porte avec difficulté, lui demanda à boire et y mourut. Plus tard, en sortant pour se promener un peu, elle vit des cadavres, et, pleine d'effroi, elle se sauva (10).

Peu de temps après cette sanglante journée, elle se trouvait chez le célèbre Bitaubé, prussien de talent (11). Le général Thiébault nous a fourni des observations intéressantes sur cette rencontre. Tous les jeudis, il était d'un dîner chez Bitaubé où il rencontrait des personnages marquants, comme Chamfort, « si brillant quand il était en verve, si froid quand il n'y était pas ». L'Anglaise l'avait déjà rencontré chez

(7) *Ibid.*

(8) *Ibid.*

(9) *Ibid.*, p. 31.

(10) *Ibid.*, pp. 31-32.

(11) Bitaubé avait été membre de l'Académie de Berlin ; mais le roi fit rayer son nom à cause de ses principes révolutionnaires. « J'avais cultivé sa société et celle de son épouse, déclare miss Williams, peu de temps après mon arrivée en France, et je n'ai jamais rencontré de vieillards qui sussent si bien allier tout ce que la jeunesse a d'aimable avec la sagesse et la gravité qui conviennent à leur âge. Bitaubé était lié avec Robespierre dès les commencements de la Révolution. Il le recevait souvent chez lui ». Plus tard les deux hommes se brouillèrent. Bitaubé et sa femme seront mis en prison. (*Lettres sur les événements, 1793-1794, I, 188*).

les Bitaubé. « Il était arrivé à Paris, écrit Thiébault, une « demoiselle Williams, auteur d'un ouvrage qui faisait quel- « que bruit. Elle paraissait marcher à une célébrité qu'elle « n'a pas eue, à ma connaissance du moins. Chamfort désira « la connaître, et comme elle avait été recommandée à « M. et Mme Bitaubé, ils donnèrent un dîner auquel il n'y « eut en étrangers que Mlle Williams, Chamfort et moi ! Je « ne sais s'il y avait simple désir de plaire ou quel motif « Chamfort pouvait avoir pour désirer étonner ; mais chacun « de ses mots était une sentence, chacune de ses répliques « une saillie ; jamais il ne fut aussi brillant, et, s'il confon- « dit Bitaubé, il enchanta miss Williams ». Celle-ci dit par hasard quelque chose au sujet des sentiments qui devaient animer les bataillons de la garde nationale, qui semblaient déjà disposés à rejoindre les armées, et Chamfort, nous dit Thiébault, « fit à l'instant un couplet de cette pensée et termina ce couplet par

Troupes guerrières,  
Sur vos drapeaux,  
Placez ces mots :  
Paix aux chaumières  
Guerre aux châteaux (12).

Miss Williams demanda à Chamfort ce qu'il pensait de Delille, comme poète. « Un moulin à vers », répondit-il. Mais ce qui frappa Thiébault le plus, c'était « l'exagération politique de Mlle Williams, qui se montra enthousiaste de notre Révolution et même des excès qui selon moi, la condamnaient ».

« Que Chamfort se fût évertué à renchérir sur tout ce « que cette demoiselle disait, continue Thiébault ; qu'il se « fût emparé d'une de ses pensées pour en faire un joli « couplet (il était encore jeune, elle était jolie, il était poète « et Français), certes, il n'y aurait pas eu de quoi me scan- « daliser, loin de là ; mais que M. et Mme Bitaubé qui avaient « passé la soixantaine, qui étaient ce qu'il y avait de meil-

(12) « Lorsque, le 15 décembre 1792, observe Thiébault, Cambon termina un de ses discours par cette phrase : « Paix et fraternité à tous les « amis de la liberté ; guerre aux lâches partisans du despotisme ; guerre « aux châteaux, paix aux chaumières », il se servait d'une formule dont il n'était pas l'auteur. »

« leur sur la terre, qui se distinguaient, lui par son mérite, « elle par l'esprit le plus ingénieux, le plus fin, le plus doux, « se montrassent plus révolutionnaires que leurs deux con- « vives, que par exemple, ils devinssent les apologistes du « 10 août, cela me confondit ! Ce n'est pas, au reste, le « seul exemple que je puisse citer de ces sortes d'aberra- « tions ! Et combien ai-je vu d'êtres bons par excellence « paraître par vertu capables de tous les crimes et à force « de philanthropie ne pas conserver trace d'humanité » (13).

Pendant l'hiver de 1793, le salon de miss Williams était très fréquenté : plusieurs membres girondins venaient passer habituellement leurs soirées chez elle. « Souvent, déclare-t-elle, la conversation s'animait à ce point que le sentiment du danger personnel peut seul faire naître » (14). Quelquefois Vergniaud lui-même répétait dans son salon ses discours éloquents pour un cercle d'admirateurs. « Quelquefois, il « nous donnait, en un langage pur et brillant, comme le « prélude des discours admirables qu'il dirigeait de la tribune, sur les jacobins. Il me parut qu'il parlait avec « un accent irrésistible ; ses périodes étaient sonores et mélodieuses. C'est un de mes regrets de ne pouvoir me rappeler les expressions de cet orateur éloquent, qui discourait « alors avec l'abandon d'une conversation privée sur les « plus profondes questions politiques. Vergniaud parlait en « pleine liberté chez moi, parce que mes sentiments lui étaient « connus, et, j'ose le dire, parce qu'il les appréciait » (15).

Ici venaient d'ailleurs Joseph Chénier et d'autres membres de la Convention. Ceux-ci ne pouvaient nécessairement pas avoir les mêmes opinions que les Girondins, mais ils étaient bien accueillis, parce qu'ils « se réunissaient à eux en une haine commune pour le jacobinisme ». Brissot était un des amis intimes de miss Williams. Elle prendra plus tard sa défense contre Mme de Staël, bien qu'elle « ait toujours admiré le beau talent » de celle-ci « Les principes de

(13) Claire Thiébault : *Mémoires du général baron Thiébault*, Paris, 1893, 5 vol., 8°, I, 312 et suiv. et cfr Nesta H. Webster : *The French Revolution*, pp. 282-3 : « Yet it is no barbarian, but an educated Englishwoman, an « intellectual », and a sentimentalist, that we find dining out amidst these ghastly scenes and enthusiastically applauding them ».

(14) *Souvenirs*, p. 50.

(15) *Ibid.*, pp. 50-51.



« Brissot, déclare miss Williams, étaient clairement ceux de  
 « la République. Longtemps habitant de l'Amérique, il pen-  
 « sait que la nation française était capable d'une pareille  
 « organisation politique. Il s'est trompé, et il a expié sur  
 « l'échafaud sa glorieuse erreur. Je l'ai connu pauvre, vivant  
 « de la manière la plus modeste, au moment où les Jacobins  
 « l'accusaient de recevoir à pleines mains des guinées de  
 « l'Angleterre. Mme Brissot partageait l'enthousiasme de son  
 « mari pour les principes qui firent la règle de sa conduite.  
 « Trop fière pour paraître s'apercevoir de l'oubli d'une patrie  
 « ingrate, elle a souffert ses peines sans se plaindre, et elle  
 « a vécu retirée » (16).

Et, le croirait-on ! un de ses visiteurs les plus assidus, c'était Barère, alors assez modéré, paraît-il. Hélène fait ressortir quelques traits de comparaison entre Barère et Vergniaud : « Quoique, suivant moi, très inférieur en tous points  
 « à Vergniaud, M. Barère ne manquait ni de connaissances  
 « ni d'esprit. Sans partager les vues ni les projets de la  
 « Gironde, il s'élevait souvent contre la violence démago-  
 « gique de leurs adversaires, les montagnards. On a pensé  
 « qu'il devint terroriste par poltronnerie ». (17). Mais miss Williams ne croyait pas que ce fût la peur ou la cruauté qui firent un terroriste de Barère.. « ... Ce fut un autre sentiment,  
 « non moins fort, la vanité.. Il était jaloux des Girondins...  
 « Il était tourmenté par le succès de Vergniaud, et, si son  
 « génie n'eût pas été humilié, il est probable qu'il fût resté  
 « modéré. M. Barère se jeta entre les deux partis comme  
 « une sorte de pouvoir neutre que chacun cherchait à gagner.  
 « Ses réflexions furent bientôt faites. Il recula devant l'idée  
 « de venir après Vergniaud. Dès lors, il se voua aux succès  
 « de la Montagne qui voulait proscrire les Girondins, et donna  
 « tête baissée dans l'abîme de la terreur » (18) :

Rabaut Saint-Etienne, journaliste de grand talent, fréquentait le salon de l'Anglaise, et il y rencontrait beaucoup de littérateurs et de savants. Ceux-ci, admirant son savoir, le consultaient et sollicitaient ses critiques (19). Selon notre

(16) *Souvenirs*, p. 22.

(17) *Ibid.*, p. 51.

(18) *Ibid.*, p. 51-52.

(19) Voir la *Révolution française*, XXXV, 85 (juillet-décembre 1898).

auteur, Rabaut « était un des hommes les plus vertueux et  
 « les plus éclairés dont la Révolution ait fait sortir les talents  
 « et le caractère. Il avait acquis l'estime générale comme  
 « législateur et une grande réputation par ses ouvrages de  
 « littérature. Il fut le président de la fameuse commission  
 « des douze créée par la Convention antérieurement au 31  
 « mai, pour éclairer les complots qui menaçaient de la dis-  
 « soudre. Cette mesure, qui paraissait sage et nécessaire, ne  
 « servit malheureusement qu'à hâter la dissolution d'une  
 « partie de la représentation nationale » (20).

Dès son arrivée en France, elle fit connaissance de l'aventurier Miranda ; et bientôt elle se lia intimement avec lui, séduite par le charme de ses manières. « Son caractère enthousiaste et ses aventures romanesques (21) m'inspirèrent quelque intérêt. Je goûtais beaucoup l'éloquence de sa conversation » (22). Miranda, disait-elle, était venu à Paris pour admirer la Révolution, et il sollicita bientôt des places militaires. Miss Williams l'aida dans ses démarches : « Je le fis  
 « connaître à Mme Roland, qui le présenta au général Ser-  
 « van (23). On avait besoin d'officiers, et, à sa grande surprise,  
 « Miranda se vit subitement transformé, de sa qualité de  
 « spectateur oisif, au poste réel de général de division » (24).

Miranda était de sa société habituelle. « Il avait un esprit fort élevé, des connaissances générales et un goût très vif pour la littérature ; de plus il parlait plusieurs langues » (25). Plus tard, quand il fut arrêté en vendémiaire, il obtint la permission de sortir de sa maison, accompagné d'un officier de police. Miranda tira parti de cette permission en allant visiter miss Williams qui dut aussi recevoir l'officier de police ; il mit à profit cette liberté et Hélène nous raconte comment il s'évada : « Miranda se fatigua un beau jour  
 « de la condition à laquelle il s'était soumis... oubliant notre  
 « attachement et méprisant le danger de nous compromettre,

(20) *Lettres sur les événements* (1793-1794), I, 167 (édit. franç.).

(21) Miranda avait déjà mené une vie pleine de vicissitudes. Voir l'ouvrage de Parra-Pérès sur Miranda, et *Miranda dans la Révolution française* (1792-1798). Caracas, 1889, 8°.

(22) *Souvenirs*, p. 97.

(23) Alors ministre de la guerre.

(24) *Souvenirs*, *ibid.*

(25) *Souvenirs*, pp. 98-99.

« oubliant les *grands principes*, il se promena longtemps de « long en large en prenant le café, ouvrit la porte et disparut » (26). Pendant quelques semaines, on fit des perquisitions chez l'Anglaise, qu'on accusait de complicité. Les perquisitions, bien entendu, furent infructueuses (27).

Ce fut une année agitée que 1792. Après le 10 août, l'Assemblée dut, bon gré mal gré, ratifier la victoire des insurgés. Elle vota la déchéance du roi, après avoir décrété que le peuple français, sans distinction, serait invité à élire une Convention.

La fin de la monarchie constitutionnelle était décidée. Désormais ce sera un régime républicain et démocratique. La famille royale est emprisonnée, et la grande querelle des Girondins et des Montagnards commence. Les Girondins s'opposent à la dictature de la Commune de Paris, et accusent Robespierre d'aspirer à la dictature lui-même. Le 21 janvier, le roi est exécuté, et son exécution sert de prétexte à la formation d'une coalition qui comprend les puissances de l'Europe. Dumouriez devient suspect. On institue un Tribunal révolutionnaire, on crée un Comité de Salut public (mars-avril 1793). La trahison de Dumouriez amène de vives discussions entre les factions opposées, qui s'accusent mutuellement de complicité avec le traître. La Commune organise une nouvelle « journée ». Après les événements du 31 mai 1793, Hanriot, commandant en chef de l'armée de Paris, entoure la Convention nationale avec un grand nombre d'hommes. C'est la chute des Girondins et le triomphe de Robespierre.

Miss Williams passa la journée du 31 mai dans la plus cruelle agitation, sachant que ses amis avaient tout à redouter. « Le soir, dit-elle, quelques députés de la plaine arrivèrent, parmi lesquels se trouvait Cambacérès... Je vis « aussi, dans la soirée, Dupin, autre conventionnel, qui pleura « bien souvent avec moi le funeste sort de Louis XVI » (28).

(26) *Ibid.*

(27) Plus tard Miranda obtint légalement sa liberté ; mais c'est là la dernière fois que miss Williams le vit. Il passa en Angleterre après le coup d'Etat de fructidor, et après avoir tenté de « délivrer l'Amérique du Sud », il mourut dans les prisons de Cadix. Il avait été intime avec Stone, Thomas Paine, Christie, Joel Barlow, avec Charles Fox même. Plus tard, grâce à Thomas Muir, miss Williams changera d'opinion sur Miranda. Voir *Voyage en Suisse*, II, 173, note.

(28) *Souvenirs*, p. 55.



Ses visiteurs avaient l'air un peu triste, et elle pressentit que leur froideur mystérieuse ne présageait rien de bon pour ses amis. Un domestique l'appela pour lui dire de passer dans une chambre voisine. Elle y trouva Rabaut Saint-Etienne dans un état de grande agitation. « Pendant que la Convention rédigeait le décret d'accusation de la Commission des Douze, observe-t-elle, on l'avait fait évader secrètement de la salle. Je le vis alors pâle, défait, accablé de fatigue, et encore plus accablé des cruelles agitations de son esprit; il me supplia de lui donner asile jusqu'à minuit. A cette heure, il me dit adieu; hélas ! c'était pour toujours ! » (29).

M. Perroud, qui dresse la liste des membres proscrits, déclare que, au total, 144 furent frappés ou poursuivis et que 34 continuèrent à siéger, notamment M.-J. Chénier, Grégoire, Creuzé-Latouche, etc. (30).

Miss Williams dit que Barère vint lui faire visite le lendemain de l'insurrection du 31 mai. « Je le vis se jeter sur une chaise et pleurer amèrement sur le sort de la patrie, faisant des vœux pour retourner à sa demeure solitaire au pied des Pyrénées ; il parlait avec enthousiasme de la grandeur de la nature, et alors il avait encore le droit d'en parler; il ne s'était pas fait l'ennemi de la chose publique ; il n'avait pas encore osé lire à la tribune l'acte d'accusation des Girondins... Sans doute il sauva ses jours, mais à quel prix ! De quel opprobre il les a payés ! Peut-être il envia (*sic*) plus tard, l'échafaud de la Gironde et sa gloire sans tache. J'ajouterai seulement, par justice, que durant le règne de la terreur, M. Barère eut quelques retours de vertu, et qu'il saisit quelques occasions de faire le bien » (31).

(29) *Ibid.*, p. 56. Rabaut avait été décrété d'arrestation le 2 juin 1793 ; voir C. Perroud : *Proscription des Girondins*, Paris, Toulouse, 1917, 8°, p. 8. Le 28 juillet, il fut déclaré traître à la patrie et mis hors la loi. Il se réfugia aux environs de Versailles. Quelques mois plus tard, il fut arrêté rue du faubourg Poissonnière dans l'appartement de la famille Paysac. Il fut exécuté le 5 décembre. Voir la *Révolution française*, juillet-décembre 1898, XXXV, 87. Pour son arrestation, voir le *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme*, XLIV, 544.

(30) C. Perroud : *Ouvr. cit.*, p. 8.

(31) Miss Williams ajoute une anecdote piquante : « Une des personnes à qui il avait rendu d'éminents services l'engagea à une soirée. La réunion était nombreuse, mais à peine eut-on annoncé Barère, qu'à l'instant les dames reprirent leurs schals, les hommes mirent leurs chapeaux, et silencieusement chacun s'éclipsa, laissant M. Barère en tête-à-tête avec les maîtres de la maison ». *Souvenirs*, p. 52.

Quelques Girondins s'étaient retirés dans les départements; d'autres restés à Paris furent arrêtés. Certains gardés chez eux par des policiers, ne pouvaient circuler dans Paris qu'accompagnés par un gendarme (32). Hélène allait voir quelques-uns de ses amis à cette époque-là. « Je fus souvent visiter Fonfrède, dit-elle, dans son hôtel, rue de Clichy, où Vergniaud et Ducos étaient en état d'arrestation avec lui » (33). On leur permettait de se promener, et les gendarmes se tenaient très loin, de sorte que les prisonniers eussent pu facilement s'évader. Hélène les supplia de profiter de ces occasions, pour s'échapper, mais ils refusèrent.

Pétion fut décrété d'arrestation le 2 juin et mis hors la loi le 28 juillet. Il passa chez notre Anglaise, paraît-il, peu de temps avant sa mort. « La dernière fois que je vis Pétion, » écrit-elle, il fuyait dans la rue, poursuivi de près par une « bande de la canaille des jacobins, qui l'abreuvait de mille « outrages; il arriva en cet état jusqu'à la porte de notre « maison. Il se disposait alors à prendre la fuite... A partir de ce jour, je ne le vis plus » (34).

Mme Roland fut écrouée à Sainte-Pélagie le 15 juin 1793 (35). On permettait aux amis de visiter les prisonniers, et miss Williams en profita pour aller voir Mme Roland dans sa prison (36). Elle la visita deux fois. « Je fus extrêmement « émue, dit-elle tristement, à l'idée de son sort, mais je lui « trouvai ce courage mesuré et froid qui dédaigne les pleurs. « Son patriotisme inflexible se fût mal accommodé de ma « pitié; il obtint mon admiration... Elle eût été digne d'être assise à la droite de Washington » (37).

(32) Louis Blanc : *Histoire de la Révolution française*, XI, 290. Il faut être juste : les Girondins, même après le 31 mai, continuèrent à injurier leurs ennemis, par écrit et de vive voix, et traitèrent les membres du Comité de Salut public d'imposteurs et d'assassins (*Ibid.*, p. 291). Miss Williams se montre, sincèrement, il est vrai, l'amie des Girondins. Elle-même admet qu'on « les traita avec quelque modération » (*Souv.*, 59), mais elle ajoute : « ...Jusqu'au jour où les Jacobins se crurent tout à fait certains de leur triomphe ».

(33) *Souvenirs*, p. 59.

(34) *Ibid.*, p. 20. Il mourut à Saint-Emilion le 20 juin 1794. On trouva son cadavre étendu à côté de celui de son ami Buzot.

(35) Elle demeurait rue de la Harpe, n° 51. Sur madame Roland, voir Claude Perroud : *Mémoires de madame Roland*, Paris, 1905, 2 vol., 8°.

(36) Mme Roland fut transférée de Sainte-Pélagie à la Conciergerie le 31 octobre ; miss Williams était alors en prison elle-même.

(37) *Souvenirs*, p. 73; et cfr *Lettres sur les événements (1793-1794)*, I, 157 (édit franç.) : « J'allais la voir dans la prison de Sainte-Pélagie, où

On peut encore citer au nombre des amis de l'Anglaise, le jeune Duprès, collaborateur de Brissot pour le journal du *Patriote français*. Duprès, au dire de notre auteur, « fut un « de ceux qui se distinguèrent le plus par l'énergie de leur « courage et par leur mépris de la mort. J'ai beaucoup connu « ce jeune homme, qui, à l'âge de vingt-quatre ans, ayant « déjà acquis une grande réputation littéraire, employait ses « talents à faire vivre honorablement sa mère... Il avait « défendu les députés de la Gironde avec trop d'énergie pour « n'être pas enveloppé dans leur proscription, et il était « d'ailleurs intime ami de Brissot. Duprès, forcé de fuir pour « échapper à ses persécuteurs, chercha dans Bordeaux un « asile ; il y fut pris et emmené à Paris, chargé de fers... Lui « aussi, fut mis à mort » (38).

Voilà une esquisse des amis français de miss Williams à cette époque tragique. Mais sa société était beaucoup plus cosmopolite, comme nous le verrons dans les chapitres suivants.

son âme supérieure aux circonstances, conservait toujours la même sérénité... Elle me dit qu'elle s'attendait à périr; et l'air de résignation qu'elle avait en me parlant, ne me laissa point douter qu'elle ne fût prête à recevoir la mort avec la fermeté digne de son caractère ».

(38 *Lettres sur les événements* (1793-1794), I, 176-177.



### CHAPITRE III

#### MISS WILLIAMS ET LA COLONIE ETRANGERE A PARIS

JOHN HURFORD STONE.

Les relations de miss Williams avec John Hurford Stone sont des plus intéressantes, et eurent peut-être une influence ineffaçable sur ses idées et ses écrits. Ce Stone est un homme curieux. Né à Tiverton, dans le comté de Devon, en Angleterre, le 19 décembre 1763 (1), il se montra de bonne heure épris des idées radicales, en s'attachant au docteur Price, avec lequel il était très intimement lié au collège de Hackney près de Londres. Parmi ses amis à cette époque, on peut nommer Benjamin Vaughan, Fox, Sheridan, Samuel Rogers, Mrs Barbauld, Mrs Charlotte Smith et surtout Priestley. Il était membre de la *Revolution Society* (de 1688) et il y présida quand les deux délégués de Nantes, Français et Bougon, vinrent faire leurs discours auprès de la Société, le 29 décembre 1790. Ceux-ci parlèrent de lui avec éloges (2). Selon Alger, Stone avait vu la prise de la Bastille, mais on ne trouve pas son nom parmi ceux qui signèrent l'adresse de Cloots en 1790. Après les émeutes de Birmingham, quand une foule hostile brûla la maison de Priestley, ce furent Stone et ses amis qui l'invitèrent à accepter la chaire de feu le Dr Price à Hackney (3).

Miss Williams était en quelque sorte liée avec Stone lors de sa première visite à Paris, elle l'avait même présenté à

(1) Je prends ces détails dans les lettres de naturalisation de Stone, Archives Nationales, BB, II, 125, dossier 7020BB. et cfr *Dict. Nat. Biog.*

(2) Alger : *Paris in 1793-1794*, p. 355; et voir *Correspondance of the Revolution Society*, Londres, 1792, 8°, p. 65. B. N. Nc. 2570.

(3) T. J. Rutt : *Works of Priestley*, II, 170-171. La lettre est signée : Benjamin Travers, Thomas Rickards, John Hurford Stone, John Towgood, Joseph Spurrell.

Mrs Piozzi qui en fut choquée : « Hélène Williams devrait faire attention aux gens qu'elle fréquente : cet individu qu'elle a conduit chez nous ne demeure pas dans un hôtel d'émigrés à Paris, mais dans un logement commun, dans une maison où nombre de gens logent. Il n'emmena ni sa femme ni ses enfants avec lui en France ; ils restent à Hackney, me dit-on. Sa mère (celle de miss Williams) et sa sœur sont à Montreuil » (4). Stone avait dû assister à la réunion de la *Revolution Society* qui eut lieu le 14 juillet 1791 à Londres.

Une lettre de Mrs Piozzi nous apprend que Stone accompagna miss Williams quand elle passa en France pour la seconde fois, au mois de juillet 1791 (5).

Evidemment, Stone ne resta pas longtemps en France. Il possédait avec son frère William, un établissement à Oldford en Angleterre. C'était un marchand de charbon très riche, et il voulait établir des manufactures en France, surtout une manufacture de sel ammoniac. Il s'y rendit de nouveau au commencement de 1792 (6). Il était là encore en avril de cette année et il y trouva Miranda. « Dans toutes les conversations que j'eus avec Miranda à cette époque, dit-il, il me semblait être de plus en plus convaincu de la vérité de ses propres principes » (7). Stone passa en Angleterre au mois de juin 1792, mais il fut de retour en France en août (8), et en septembre, d'après une lettre de Bland Burgess à lord Auckland (9). Le Dr Priestley, Thomas Paine, Oswald, Mackintosh, se trouvaient à Paris à ce moment-là.

(4) O. G. Knapp : *Piozzi-Pennington Correspondence*, p. 59. Lettre de Mrs Piozzi à Mrs Pennington, du 15 septembre 1792.

(5) *Ibid.*, p. 91. Lettre de Mrs Piozzi à Mrs Pennington, du 10 juin 1793.

(6) Howell : *State Trials*, XXV, 1173.

(7) *Bulletin du Tribunal révolutionnaire* : Procès de Miranda, n° 37, suppl.

(8) *Ibid.* : Il parlait à Miranda dans les premiers jours d'août.

(9) Lord Auckland : *Correspondence*, Londres, 1861-62, 4 vol. 8°. Lettre du 4 septembre 1792, de Whitehall : « Tom Paine is at Paris and has just been appointed to some post in the executive government. Dr Priestley is also there, and is looked upon as the great adviser of the present ministers, being consulted by them on all occasions. There are also 8 or 10 other English and Scotch who work with the Jacobins and in great measure conduct their present manoeuvres. I understand these gentlemen at present are employed in writing a justification of democracy and an invective against monarchy which is to be printed at Paris, and dispersed through England and Ireland. The names of some of them are Watts and Wilson, of Manchester ; Oswald, a Scotsman ; Stone, an Englishman, and Mackintosh who wrote against Burke ».

Il ne faut pas se tromper sur le caractère de Stone. Oublié à peu près aujourd'hui, il comptait cependant parmi ses connaissances des hommes réellement supérieurs. « Il avait fait des études classiques et s'était livré spécialement aux discussions théologiques. Il adoptait sur ces matières les principes sociniens de Priestley son ami » (10). Nous avons vu qu'il était lié avec Godwin et ses amis (11). « Savant imprimeur à Paris, dit-on, en parlant de Stone (12). Venu en France sans doute avec des recommandations de ses amis radicaux anglais pour les révolutionnaires français, il se lia avec le monde girondin et bientôt devint assez connu. Dissident, il prit un intérêt bien vif à la politique, et il s'éprit de la Révolution. Tout en étant idéaliste, Stone était un homme d'affaires très intelligent, et peu après son arrivée en France, il établit des manufactures de papiers-peints, de soieries (de bas de soie et de coton, etc.), et, chose plus importante encore, une imprimerie. Le 27 septembre 1792, il informe son frère qu'il va établir une usine (13). Il pensait en effet à acheter une maison d'émigré comme étant d'un prix avantageux. Il voulait importer du sel ammoniac (14). Par suite de ces entreprises, Stone devint passablement riche.

Il était déjà en relations avec des personnages importants. « Nous avons une chose qui est bien en notre faveur, écrit-il à son frère le 30 avril 1792, c'est que la personne avec laquelle je suis le plus intime, c'est M. Français, que vous vous rappellerez d'avoir vu chez moi, et qui est l'un des membres les plus éclairés de l'Assemblée Nationale » (15). Français, en sa qualité de président du Comité de Commerce, avait promis à Stone toute l'aide qui était en son pouvoir. Pétion offrait de faire tout ce qu'il pouvait pour l'Anglais.

A ce qu'il paraît, les Girondins estimaient beaucoup les opinions de Stone, et lui demandaient son avis sur divers Anglais auxquels ils voulaient conférer le titre de citoyen (16). Il reproche à l'Assemblée d'avoir voulu le conférer à Wil-

(10) *Biographie Universelle*, XL, 277-8.

(11) J. Kegan Paul : *William Godwin*, I, 61-70.

(12) *Biog. Univ.*, *Ibid.* Il avait un associé nommé Benjamin Beresford, beau-frère de Hamilton Rowan.

(13) *State Trials*, XXV, 1298.

(14) *Ibid.*, p. 1301. Lettre à son frère du 24 octobre 1792.

(15) *Ibid.*, p. 1279. Lettre de J. Stone à son frère du 30 avril 1792.

(16) Alger : *Paris in 1789-94*, p. 356.



berforce, qui le refuserait avec indignation ; à David Williams, qui ne le méritait pas ; et à Clarkson, qui ne prenait aucun intérêt à la politique. L'Assemblée, observe-t-il, est fort mal informée sur les personnages publics de l'Angleterre (17). Mackintosh disait en 1824 que Stone lui avait procuré l'honneur d'être citoyen français (18). Mais au mois de novembre 1792, Stone écrivait à Sheridan pour le dissuader d'accepter le titre et voilà peut-être pourquoi Priestley lui-même l'avait refusé. Stone considérait que la valeur du titre avait baissé depuis que David Williams et quelques autres l'avaient reçu (19). Ses arguments avaient évidemment du poids auprès de Brissot (20). Ses amis l'avaient consulté sur le caractère de Miranda, et ils s'en rapportèrent à l'opinion favorable qu'il avait émise sur ce dernier (21).

Stone envoyait à ses amis en Angleterre des renseignements sur la France, et il se trouvait bien placé pour s'en procurer : les députés l'informaient de leurs plans et des événements qui s'étaient passés (22). Il en faisait part à lord Lauderdale ou à Fox, avant que les autres les eussent appris. Il conversait avec des généraux et des commissaires de la Convention (23) ; il envoyait à Sampson Perry, rédacteur de l'*Argus*, les informations les plus récentes qu'il lui faisait parvenir par Verdun et aussi par Hambourg (24). Perry écri-

(17) *State Trials*, *Ibid.*, p. 1297. Lettre à son frère du 27 août 1792.

(18) Alger : *Paris*, p. 356.

(19) *State Trials*, p. 1299. Lettre à W. Stone, de Paris, le 26 novembre 1792 : « I have prevented Fox and Sheridan's citizenship, and my own, and I hope everyone's else at this time ».

(20) Alger : *Englishmen in the French Revolution*, p. 64.

(21) *Bulletin du Tribunal révolutionnaire*, n° 37 (Procès de Miranda, 1793).

(22) *State Trials*, p. 1298. Il écrit à son frère le 24 oct. 1792 : « You may depend on the authenticity of the intelligence, for I have access to the secretary's table, and the despatches into the provinces through which you receive my letters. Surely it's worthy the attention of government to have someone here to give them information ; but it has been so deceived that I do not wonder at its ignorance in this respect ». Cette lettre va compromettre Stone plus tard auprès du gouvernement français, qui le regardera comme espion ; ce que Stone n'était évidemment pas, comme on le verra dans la suite. Sans doute, Stone croyait que le gouvernement britannique était hostile aux Français parce qu'il ignorait les faits véritables.

(23) *Ibid.*, p. 1303.

(24) *Ibid.* : « You will have received from Verdun, écrit-il à son frère le 24 octobre 1792, an immense packet of information, which you will have distributed according to the addresses. »

vait une histoire très démocratique de la Révolution, et il empruntait beaucoup de détails à son ami Stone. Celui-ci, craignant un jour la publication de certains renseignements secrets qu'il avait donnés à Perry, regretta son imprudence et il se retira à Orléans. A son retour à Paris, il changea d'adresse (25). Mais ses craintes n'étaient pas fondées : ses lettres furent traduites et publiées dans les journaux français.

Cet homme remarquable voulait assurer l'établissement d'une colonie à Sierra Leone. Le 26 novembre 1792, il dîna chez sir Robert Smith avec Kersaint. Celui-ci, afin de mettre la France et l'Angleterre en plein accord l'une avec l'autre, voulait raffermir Stone dans son projet. Ils voulaient que les frais de l'établissement fussent partagés entre les deux pays qui devait abolir la traite des nègres. Cependant Stone était trop homme d'affaires pour ne pas engager son frère à faire des spéculations au cas où ses espérances seraient réalisées (26). Il était en correspondance avec les philanthropes Wilberforce et Thornton ; avec Priestley et Horne Tooke, et d'autres radicaux.

L'année 1792 vit beaucoup d'étrangers à Paris. Il s'y trouvait surtout toute une colonie de radicaux anglais, écossais et irlandais, qui désiraient changer le système de gouvernement de leur pays. Lord Edward Fitzgerald était à Paris en 1792, et logeait dans le même hôtel que Thomas Paine. Il écrit à sa mère le 30 octobre : « Je suis arrivé vendredi dernier. Je loge chez mon ami Paine. Nous déjeunons, dinons et soupons ensemble. Plus je le vois dans l'intimité, plus je l'aime et le respecte. Je ne puis vous dire combien il est aimable pour moi ; il y a une simplicité, une bonté de cœur et une puissance d'âme en lui que je n'ai connue chez aucun autre homme. Je passe le temps très agréablement » (27). Il logeait à l'hôtel de White, passage des Petits-Pères.

(25) *Ibid.*, p. 1304.

(26) *Ibid.*, p. 1305. Lettre datée du 27 novembre 1792.

(27) Voir Ida A. Taylor : *Life of lord Edward Fitzgerald (1763-1798)*, Londres, 1903, 8°, p. 138 ; Joseph Turquan et Lucy Ellis : *La belle Pamela*, Paris, 1923-4, 2 vol., 8°, II, 6 ; T. Moore : *Memoirs of lord Edward Fitzgerald*.

Dumouriez gagna la bataille de Jemmapes le 6 novembre 1792, sur les troupes impériales, et les Anglais demeurant à Paris, s'assemblèrent à l'hôtel de White, pour célébrer les victoires des armes françaises (28), le 19 novembre. Quoique l'assemblée fût censée purement britannique, il s'y trouvait des députés de la Convention (29), des généraux et des officiers d'armées stationnées ou de passage à Paris. Stone présidait (30), et l'on porta les toasts suivants : « A la République française, fondée sur les droits des hommes ; aux armées françaises et à la destruction des tyrans ; à la Convention nationale, suivi de la chanson marseillaise ; à la prochaine convention de l'Angleterre et de l'Irlande ; à l'union de la France, de la Grande-Bretagne et de la Belgique, et puissent les nations voisines s'unir par les mêmes sentiments ; à la république des hommes, accompagné d'une chanson en anglais, faite par une dame anglaise (31).

« A la dissolution prochaine du cercle germanique, et puissent leurs habitants être libres ; abolition des titres héréditaires dans tout le monde, proposée par lord Edward Fitzgerald et le chevalier Smith; Thomas Payne (*sic*), et à la nouvelle méthode de faire connaître les bons ouvrages par des proclamations royales, en poursuivant les auteurs à la cour du banc du roi; aux dames de la Grande-Bretagne, et particulièrement à celles qui se sont distinguées par leurs écrits pour la Révolution française : Mme Smith, miss H. M. Williams ; aux dames de la France, et particulièrement à celles qui ont eu le courage de prendre les armes pour défendre la cause de la liberté, les citoyennes Fernig et Anselme, etc. ; à la paix universelle, fondée sur les bases de la liberté universelle » (32). Sans doute on porta ce toast : « Aux patriotes de l'Angleterre, et surtout à ceux qui se sont distingués par leurs écrits et par leurs discours pour propager les opinions de la Révolution française : Fox, Sheridan, Cooper, Barlow, Tooke, Mackin-

(28) Un compte rendu de cette réunion parut dans le *Moniteur* du 26 novembre 1792. *Réimp.*, XIV, 562.

(29) Plusieurs étrangers, tels que Paine et John Sheares (Irlandais), avaient été élus à la Convention.

(30) Cfr *State Trials*, XXV, 1299.

(31) Sans doute par miss Williams.

(32) *Patriote français* du 21 novembre 1792, p. 588.



« tosh, » (33). Mais on protesta (34) et ce toast ne fut pas porté, car lorsque Burke reprocha à Fox et à Sheridan d'avoir été acclamés dans cette réunion, Sheridan lui fit lire une lettre où Oswald disait : « Nous n'avons pas porté ces toasts-là, « et nous ne le pourrions pas même, sans tomber dans une « absurdité frappante. Réunis pour célébrer les progrès rapides des principes éternels de la liberté et de l'égalité, « comment songer à faire des flagorneries aux chefs et aux « instruments d'un parti quelconque ? Comment prononcer « les noms de Fox, Sheridan et Mackintosh » (35).

Le comité élu dans cette réunion comptait cinquante membres, et il y avait peut-être une cinquantaine d'autres gens, y compris des députés et des officiers français. Le général Arthur Dillon et Paine étaient là (36). L'assemblée décida de présenter une adresse à la Convention nationale (37). Cette adresse est signée par les personnes suivantes :

|                         |                     |
|-------------------------|---------------------|
| Francis A. Tweddell     | Joseph Webb         |
| Matthew Bellews         | William Newton (38) |
| John Frost              | J. Tickell          |
| Richard Joyce           | Harold Mowatt       |
| Joseph Green            | L. Masquerier       |
| J. Skill                | R. Smyth            |
| J. Usher Quartermain    | N. Hickson          |
| David Gibson            | T. J. Gastineau     |
| Thom. Armfield          | Stephen Sayre       |
| Ed. Fitzgerald          | B. Bulmer           |
| William Duckett         | Pearce Lower        |
| J. O' Neill             | Bernard Mac Sheehy  |
| Edward Ferris           | Jeremie Curtayn     |
| B. Murray               | Will. Choppin       |
| J. H. Stone (Président) | Will. Wardell       |

(33) Ce toast paraît, du moins, dans le *Patriote*.

(34) Peut-être Stone fit-il cette objection.

(35) Voir Alger : *Paris in 1789-1794*, p. 356; *Patriote* du 26 novembre 1792.

(36) Ce fait paraissait douteux ; mais l'*Annual Register* de 1792 (II, 153) déclare que Paine était bien là.

(37) Selon Alger (*Paris*, p. 327), écrite par Stone . V. *Moniteur* (29 novembre).

(38) Officier anglais; c'est parmi les papiers relatifs à cet homme que se trouve l'ordre d'arrestation de miss Williams (Arch. Nat.).

|                     |                        |
|---------------------|------------------------|
| N. Madgett          | Thomas Marshall        |
| James Gamble        | John Oswald            |
| Thom. Mac Dermott   | John Walker (senr)     |
| William Ricketts    | Thom. Potier           |
| Robert Rayment      | Henry Sheares          |
| Wm. Francis Jackson | John Sheares           |
| Robt. Merry         | Rose (39)              |
| Robt. May O' Reilly | John Bradley           |
| J. E. Mac Donnell   | William Maxwell        |
| William Watts       | Caesar Colclough (40). |

Ces noms donnent une assez juste idée des amis de Stone à cette époque et sans doute la plupart de ces hommes étaient connus de miss Williams. Nous rencontrerons plus loin quelques-uns de ces personnages.

L'adresse qu'on prépara ne fut cependant présentée à la Convention que le 28 novembre. On attendait sans doute l'arrivée de Frost et de Barlow, chargés par la *London Society for the Diffusion of Constitutional information*, le 9 novembre, de présenter une autre adresse. Stone lui-même avait été choisi comme orateur de la première députation, distinction qu'il refusa (41). Les deux adresses furent lues à la séance de la Convention du 28 novembre, et la société de Londres donna mille paires de souliers « en don patriotique aux soldats de la liberté » (42). Stone dut être là, et les orateurs furent vivement applaudis.

Il y eut une autre réunion de cette société le 16 décembre. Merry présida (43). Le 5 janvier 1793, les étrangers résidant à Paris déclarèrent qu'ils se réuniraient tous les dimanches et jeudis sous le nom de *Société des Amis des Droits de l'homme*, à l'hôtel de White (44). Mais la société diminua peu à peu, et le 27 décembre, l'espion Monro déclare qu'elle est

(39) C'est peut-être le Rose par lequel Stone recevait ses lettres.

(40) Alger (*Paris*, ch. IX) donne des renseignements intéressants sur ces hommes.

(41) *State Trials*, XXV, 1299. Dans une lettre à son frère du 27 novembre 1792, Stone observe : « ...An address was to be presented to the Assembly : that is to be done this morning. I was chosen president and orator, but I have declined both ».

(42) *Ancien Moniteur*, réimp. XIV, 593 (29 nov. 92).

(43) Alger : *Paris*, p. 330.

(44) *Moniteur*, XV, 57 (7 janvier 1793).

insignifiante (45). On présenta une autre adresse le 22 janvier (46), mais Paine était en province, Stone et Frost étaient en Angleterre en février (47). Merry était las. On se querelait, et en mai 1793, Merry adressa à David une pétition pour avoir des passeports pour sa femme (Anne) et leurs domestiques (48). Le club disparut en février (49), mais les Britanniques à Paris continuèrent à s'intéresser à la Révolution.

Thomas Christie, associé de la maison de Turnbull et Forbes, de Londres, était venu à Paris vers la fin de 1792 pour toucher une somme d'environ 2.800 livres sterling « en paiement des graines et farines que la maison avait achetées pour compte et par ordre de la municipalité de Paris en septembre 1789 » (50). Il y rencontra Stone alors bien établi à Paris. En novembre 1792, il avait demandé à son frère de lui envoyer du linge de maison, des ustensiles, etc., provenant de sa propre maison en Angleterre (51). Vers cette époque, il écrivait des lettres à miss Williams, apparemment sur la politique (52).

Il regrettera plus tard son intimité avec Christie. Celui-ci, neveu du docteur Priestley, était l'élève de Price et l'ami de Vaughan. Stone le connaissait probablement déjà depuis longtemps. Miss Williams elle-même l'avait peut-être vu en Angleterre, car miss Seward lui demandait vers 1787 si elle connaissait Christie (53). A Paris, Christie était associé d'un homme nommé Losack. Les affaires de Stone allaient bien au commencement de 1793 : il avait des agents en Allemagne, en Suisse et en Italie. Son imprimerie était déjà établie

(45) Alger, *Ibid.*

(46) *Ibid.*, p. 331.

(47) *Ibid.*, p. 341. Frost fut arrêté au mois de juin, et mis en prison pendant six mois. Cette mission en France lui valut un autre emprisonnement en 1794.

(48) Archives Nationales, F. 7/4412.

(49) Alger, *Ibid.*, p. 332.

(50) Arch. Nat. F. 7/4648 (d2) ; cfr Alger : Paris, p. 361.

(51) *State Trials*, XXV, 1307, lettre du 27 novembre 1792.

(52) *Ibid.*, p. 1302. Elle était sans doute alors à Orléans ou à Montreuil.

(53) Nicholls' *Literary Anecdotes of the Eighteenth Century*, IX, 373: « Do you know Mr Christie...?...a rising light in the philosophic and classic spheres, if I am not mistaken... » (Lettre du 25 déc. 1787).



et il voulait savoir de son frère si les livres anglais imprimés en France avaient libre entrée en Angleterre (54). Dans une lettre à son frère datée du 2 février 1793, Stone déclare avoir reçu une lettre équivoque de Christie qui ne tenait pas les promesses qu'il lui avait faites. Evidemment, sa maison, bien que bénéficiant de la prospérité de la maison Stone, n'avait pas payé ses actions. Plus tard il affirma que Christie lui avait fait perdre plus de 40.000 livres sterling (55). A cette époque, Barclay était le banquier de Stone, qui faisait aussi des affaires avec Perregaux. Christie redevait 400 livres à Mme Stone elle-même, et Stone disait que l'associé de Christie, Losack, n'était rien moins qu'un escroc, car il avait dupé d'autres personnes. Losack s'était enfui (56), à ce qu'il paraît, et selon Stone, Christie avait séduit une jeune fille qui avait intenté un procès contre lui (57).

Christie, arrêté le 2 août 1793, fut mis en liberté le 7 août, et il demanda des passeports pour se rendre à Genève avec sa femme et son enfant. On lui accorda même le droit de revenir seul plus tard pour régler ses affaires, car il avait reçu les droits de régnicole (58). Il se rendit en Suisse vers septembre, car le 8 de ce mois Colchen envoyait de Paris à Barthélemy à Bade une recommandation en faveur de Christie (59); et il était toujours là le 28 septembre : après avoir vu lord Robert Fitzgerald à Berne (60), il se rendit auprès de Barthélemy.

Joel Barlow, auteur du *Columbiad*, ancien aumônier de l'armée américaine, était venu en France en 1790, et le 10 juillet, signa, avec Paul Jones, Samuel Blackden et James Swan, une adresse à l'Assemblée (61). C'était un ami parti-

(54) *State Trials*, Lettre à W. Stone, du 2 fév. 1793.

(55) *Ibid.*, lettre du 24 janvier 1794.

(56) Losack demanda des passeports le 24 mai 1793 pour se rendre en Angleterre. Il renouvela sa demande en juillet. *Arch. Nat. F. 7/4412*. *State Trials*, lettre du 16 déc. 1794.

(57) Cette observation n'est pas exacte. La femme Lausac avait adressé au Tribunal civil de Paris une demande en remise d'un enfant né d'un mariage dissous par le divorce. Christie fut condamné à lui payer 1.200 livres de pension viagère (Douarche : *Les Tribunaux civils de Paris pendant la Révolution* (1791-1800), Paris, 1905, 2 tom., 8°, I, 637.

(58) *Arch. Nat.*, F 7/4648 (d2).

(59) Kaulek, *Correspondance de Barthélemy*, III, 27.

(60) *Ibid.*, III, 95.

(61) Alger : *Paris*, p. 72.

culier de Jefferson (62). Sa mission auprès de l'Assemblée en novembre 1792 devint suspecte au gouvernement britannique et Barlow ne pouvait retourner en Angleterre.

On dit qu'il avait contribué puissamment à la formation des sociétés révolutionnaires dans ce pays (63). Il reçut le 17 février 1793, pendant son absence en Savoie, le titre de citoyen français. Ami de Thomas Paine (64), il était également celui de Stone et de miss Williams. L'abbé Grégoire le considérait comme son ami (65). Barlow et Blackden logeaient en décembre 1792 dans le même hôtel, rue Jacob, avec leurs femmes qui avaient comme interprète Rachel Coope, femme de Stone. Vers la fin de cette année, Paine vint en France, où il se lia avec Mme Roland et ses amis (66).

Toutes ces personnes-là étaient en relations suivies à cette époque. Il y avait aussi des Allemands tels que Schlaberndorf, ou des Hollandais tels que le pasteur Marron (67). Forster, célèbre voyageur, fréquenta la colonie étrangère, surtout les Anglais, qui joignirent, suivant son expression, une réflexion froide à une chaude sensibilité (68). Forster était l'ami de Huber qui traduisit un des ouvrages de miss Williams.

Le salon de la jeune Anglaise attirait beaucoup de gens de lettres, la plupart radicaux. Mary Wollstonecraft, repoussée par l'artiste Fuseli dont elle était éprise, se rendit à Paris au mois de décembre 1792, pour y apprendre le français. « Pour détacher son cœur d'un amour malheureux, dit un

(62) Sur Barlow, voir C. E. Oelsner : *Notice sur la vie et les écrits de Joel Barlow* ; C. B. Todd : *Life of Barlow*.

(63) *Moniteur* du 17 fév. 1793, XV, 491.

(64) Voir T. Clio Rickman : *Life of Paine, passim* ; et cfr *Monthly Magazine* du 30 juillet 1819 ; XLVII, 614.

(65) Carnot : *Mémoires de Grégoire*, I, 372.

(66) Pour les relations de Mme Roland avec Paine, voir Mme Roland : *Appel à l'impartiale postérité, passim*. Sur Paine, voir les ouvrages de Conway, de Rickman et de Sherwin.

(67) M. Armand Lods dans le *Bulletin de l'hist. du protest. franç.* (XXXVII, 357-368) parle de Marron (1754-1832). Il cite un passage (*Arch. Nat.* F 7/4622) : « Le citoyen Marron, petit-fils de réfugiés français, persécuté d'abord au fond de la Hollande par le despote et la faction stathouderienne, nous donne l'exemple d'un homme libre plusieurs années avant la Révolution... Il a été toujours un des plus fermes appuis de la Liberté et de l'Egalité ; ses prédications furent à la hauteur de la Révolution, il a célébré cette mémorable journée du 10 août, comme consacrant à jamais la liberté de la République française ».

(68) Voir Chuquet : *Etudes d'histoire*, 1<sup>re</sup> série, 1905, p. 236.

journal contemporain, elle alla en France, et dans l'amitié d'Hélène Maria Williams, elle chercha et trouva un soulagement à sa douleur » (69). Mary Wollstonecraft écrit à sa sœur : « Miss Williams s'est comportée très honnêtement envers moi, et je lui ferai visite fréquemment, parce que je l'aime *plutôt*, et je vois du monde français chez elle. Ses manières sont affectées; cependant la simple bonté de son cœur perce continuellement sous le vernis, en sorte que l'on serait plus porté, au moins je le serai, à l'aimer que de l'admirer. La profession d'auteur est un lourd poids pour les épaules de la femme, surtout aux beaux jours de la prospérité » (70).

Elle renouvela connaissance avec Thomas Paine qu'elle avait vu autrefois à Londres (71), et pourvue de lettres de recommandation pour des personnalités connues, elle parvint à se lier avec plusieurs des chefs de la Révolution française et plus particulièrement avec le parti brissotin pour lequel elle se montra bien dévouée (72). Cependant, elle ne fut jamais présentée à Mme Roland. « Il n'y a pas à douter, observe Godwin, que si ces deux femmes extraordinaires se fussent rencontrées dans le monde, elles n'eussent éprouvé cette sympathie qui naît naturellement de la conformité des sentiments et des talents » (73).

Forster se lia vite avec cette société étrangère. Il connaissait déjà Christie et Mary Wollstonecraft depuis avril 1793 (74). Il avait rencontré Bernardin de Saint-Pierre ; il fréquentait ses compatriotes Schlaberndorf, Oelsner, ami de Barlow, mais surtout Christie et miss Williams « qui faisait de bons vers » (75). Nous avons de celle-ci une petite note

(69) *Annual Necrology*, 1797-98, et cfr W. H. Drummond : *Autobiography of Archibald Hamilton Rowan*, Dublin, 1840, 8°, p. 256. Sur les relations de Mary Wollstonecraft, voir J. Knowles : *Life of H. Fuseli*, Londres, 1831, 3 vol., 8°, I, 161 ; Kegan Paul : *William Godwin*, *passim*. Voir aussi l'article dans l'*Edinburgh Review* de juillet 1888, p. 155 et suiv.

(70) Kegan Paul : *Ouvr. cit.*, I, 283.

(71) W. Godwin : *Mémoires de Marie Wollstonecraft*, trad. de l'angl. Il en existe un exemplaire à la bibliothèque de Sainte-Geneviève, Paris. p. 45.

(72) *Ibid.*

(73) *Ibid.*, p. 46.

(74) J. G. Forster : *Briefweschel*, Leipzig, 1843, 9 vol., 12°, IX, 10, et cfr p. 62.

(75) Chuquet : *Etudes d'histoire*, 1<sup>re</sup> série, 1905, p. 236.





Hélène-Maria WILLIAMS

*Gravure de H. Lips*

(Bibliothèque Nationale)



adressée à Schlaberndorf, pour l'inviter à passer la soirée chez elle (dimanche matin, 30 brumaire, l'an II) (76).

Ce fut chez Christie que Mary Wollstonecraft, quatre mois après son arrivée à Paris, connut le perfide Gilbert Imlay, natif de l'Amérique septentrionale, et cette liaison eut des suites malheureuses pour le reste de sa vie. On a dit même que miss Williams avait cohabité avec Imlay (77); mais ce sont de ces calomnies qui couraient toujours à cette époque sur son compte, et on ignore d'où ce bruit provenait. Ceux qui connaissaient Hélène l'admiraient beaucoup. C'est Rachel Coope, c'est la femme de Stone, qui, selon notre auteur, avait des liaisons illicites qui compromettaient son mari.

Sampson Perry, chirurgien et journaliste, était l'ami de Stone et de Paine. Il avait été poursuivi en Angleterre par Pitt, à cause d'un libelle qu'il avait publié. Il vint se réfugier à Paris vers la fin de 1792. Il devait donc voir Stone et miss Williams à cette époque (78). Sans doute Stone assista au procès de Charlotte Corday, et, s'il faut en croire un biographe, son admiration non dissimulée pour Charlotte faillit lui coûter la vie (79).

En février 1793, Stone et quarante compatriotes arrivèrent à Douvres, mais sans les passeports qu'exigeait le *Traitorous Correspondence Bill* de Pitt. Le capitaine déclara qu'ils s'étaient introduits à bord pendant son absence et l'avaient forcé à mettre à la voile. Quelques-uns de ces hommes durent

(76) L'original se trouve à la bibliothèque municipale d'Amsterdam. C'est le professeur Baldensperger qui me l'a signalé. Gustave Schlaberndorf demeurait à Paris chez Lachaise depuis le 12 juillet 1790 (887, rue de la Loi). « Il vécut à Paris... sans voir d'étrangers, si ce n'est des philosophes révolutionnaires tels que l'Américain Barlow et l'Allemand Forster ». Il fut envoyé comme étranger par sa section à la mairie, le matin du 6 sept. 1793, et détenu sans examen. Il adressa une pétition de protestation, du Luxembourg, le 20 frimaire, l'an III. Cette pétition fut appuyée par Forster, Wedekind, Lenchseuring du Bas-Rhin, Thiébault, Borrelly, Bitaubé et Lachaise. Il fut mis en liberté le 27 nivôse an 3<sup>e</sup>. (*Arch. Nat.*, F. 7/4775 (20)).

(77) Roger Ingpen : *Love Letters of Mary Wollstonecraft to Gilbert Imlay*, Londres, 1908, 12°, p. XV; et cfr Chambers : *History of English Literature* où le biographe perd quelques lignes précieuses à raconter cette blague...

(78) *Edinburgh Review*, 1888, p. 163 (déjà citée). La *Chronique du mois* (Janv. 1793, p. 80), parle de cette visite de Perry et de Merry à Paris. Le journal ajoute que la Société anglaise des Droits de l'homme et autres écriront avec zèle des articles.

(79) *Biog. Univ.*, XL, 278. Charlotte Corday avait assassiné Marat le 13 juillet, elle montait à l'échafaud le 17 juillet 1793. (*Lettres*, 1793, I, 100.)

rester à bord pendant trois jours avant qu'on leur permit de débarquer. Mais Stone revint vite en France et au mois de mai, il parut comme témoin en faveur du général Miranda, qu'on soupçonnait de royalisme (80).

Peut-être que ce fut Stone qui présenta Miranda à miss Williams. « Robespierre persécuta avec la rage la plus violente le général Miranda, dit-elle. Né au Pérou, et très connu en Europe par son courageux esprit de philosophie, il fut envoyé à Paris rendre compte de sa conduite militaire à la barre de la Convention. Il subit l'examen le plus rigoureux par devant les comités de la guerre et de sûreté générale. Ils lui rendirent la justice de déclarer qu'on ne pouvait rien reprocher à sa conduite militaire, ni former le moindre doute sur sa fidélité pour la République » (81).

Stone, Paine, Sabonadière et Joel Barlow plaidèrent en faveur de Miranda. Paine le connaissait depuis dix ans, l'ayant déjà rencontré aux Etats-Unis, ensuite en Angleterre. « Il était regardé par les citoyens américains, déclare Thomas Paine, comme un grand observateur, entièrement dévoué à la cause de la liberté » (82). A Londres, Miranda avait fortement soutenu les idées de Paine contre Burke. Paine l'avait depuis rencontré deux fois à Paris, en compagnie de deux de ses concitoyens « qui m'avaient proposé un plan pour procurer à la France des armes des magasins de cette contrée » (83). Miranda voulait libérer l'Amérique espagnole.

Barlow déclara que ses amis de Londres « furent ceux de Miranda ; ils furent les amis les plus prononcés de la liberté, les défenseurs les plus zélés de la Révolution française » (84).

Stone, paraît-il, avait été dans l'armée des Ardennes, et, à son retour, il trouva Miranda à Paris, « il me communiqua des mesures qu'il allait prendre pour inspirer l'amour de la

(80) Alger : *Englishmen*, p. 65.

(81) *Lettres sur les événements* (édit. franç.), I, 195-198. Miss Williams ne laisse échapper aucune occasion de s'en prendre à Robespierre. Cette haine vient sans doute de son intimité avec Mme Roland.

(82) *Bulletin du Tribunal Révolutionnaire*, procès de Miranda, mai 1793, n° 37, supplément. Paine rencontra Miranda à New-York, en 1783 ; (Conway : *Life of Paine*, II, 22) ; Miranda avait un intérêt dans la maison de Turnbull et Forbes (*ibid.*, p. 23). Conway déclare que Miranda recevait de l'argent de Pitt. C'est Paine qui en avertit l'ambassadeur américain Monroe (*Ibid.*, p. 24).

(83) *Ibid.*

(84) Cependant, il ne connaissait pas Miranda, à cette époque du moins.



liberté aux soldats ». La prise de la citadelle d'Anvers <sup>(85)</sup> et la marche rapide qu'il exécutait vers les bords du Rhin, dit Stone, justifiait l'opinion qu'on avait de ses talents militaires. Stone avait eu le projet de visiter Miranda dans la Gueldre ; mais à son arrivée en Brabant, il trouva des lettres l'avertissant des dangers qui l'attendaient à Londres, à cause des discours qu'il avait tenus à Paris. Les événements désastreux d'Aix-la-Chapelle <sup>(86)</sup>, l'empêchèrent de reprendre ce projet. C'est à Paris que Miranda lui apprit la trahison de Dumouriez (avril 1793), que Stone signala tout de suite à trois députés de la Convention <sup>(87)</sup>.

Le procès de Miranda, qui commença le 12 mai 1793, dura quinze jours. Stone disait que le général avait gagné à Londres la sympathie d'autant d'amis qu'il y avait d'hommes éclairés, « je veux parler de Price, Fox, Priestley, Sheridan, Melville, Marshall, Pigot et autres qui sont trop connus des citoyens qui composent ce tribunal, et par toute l'Europe, pour rendre nécessaires leurs éloges » <sup>(88)</sup>.

Stone pouvait donc parler de « la probité de son caractère, de sa franchise et des recherches qu'il avait faites en philosophie et en politique ». Il se rappelait le jour où ils étaient à la table de Turnbull, négociant de Londres, où se trouvaient l'envoyé de France, Talleyrand; Las Heras, consul général d'Espagne, et peut-être Smith, ancien secrétaire privé de Pitt. On discuta la dernière constitution de France, et Miranda soutenait contre tous « l'arrivée prompte de sa dis-  
« solution et l'incompatibilité de la royauté et de la liberté.  
« Il était le plus chaud défenseur de cette nouvelle constitu-  
« tion, continue Stone, et c'était de lui que j'en appris à sou-  
« tenir les principes, lorsque j'en ai détaillé les causes et  
« en ai défendu la nécessité parmi mes compatriotes qui  
« furent égarés un instant par les représentants de l'aristo-  
« cratie en Angleterre ». Miranda fut mis en liberté pour le moment, se retira dans les environs de Paris, où miss Williams allait souvent le voir. « Il occupait ses loisirs de litté-

(85) Le 30 novembre 1792 ; voir A. Mathiez : *La Révolution française*, II, 154.

(86) Le 1<sup>er</sup> mars 1793. Stone s'était rendu en Angleterre en février.

(87) *Bulletin du Tribunal révolutionnaire*, déjà cité.

(88) *Ibid.*

rature, dit-elle, il vivait en sage avec ses tableaux et ses livres » (89). Elle déclare d'ailleurs que Miranda lui remit entre les mains un mémoire, qui était une histoire de sa vie politique.

Après les événements du 31 mai, le vieux marquis de Sillery fut incarcéré. Une circonstance singulière s'attache à ce nom de Sillery. Stone avait déjà rencontré, à Londres, la femme du marquis. Elle s'y était rendue en octobre 1791, en emmenant avec elle la jeune Pamela, Mlle d'Orléans, et les représentants français Voidel et Pétion. Il paraît que l'objet de la mission de Pétion était de marier Mlle d'Orléans avec un prince anglais (90). Mme de Sillery faisait quelque bruit à Londres. Miss Weston, amie de Mrs Piozzi, désirait beaucoup rencontrer la Française, « présentation que je pourrais si facilement me procurer par miss Williams » (91). Mais ce ne fut que dans les milieux exclusivement jacobins que la célébrité littéraire de Mme de Sillery se répandait à cette époque. C'est chez Stone que le poète Samuel Rogers la rencontra en 1792. « Au mois de février, dit-il, j'ai passé une soirée « chez Stone avec Fox, Sheridan, O'Brien, l'évêque d'Autun, « Mme de Sillery, Pamela que l'on dit être sa fille, Adélaïde, « princesse d'Orléans, et Henriette, sa nièce. Fox affirmait

(89) *Lettres sur les événements* (1793-94), I, 199 (édit. franç.). Il fut de nouveau décrété d'arrestation par la Convention, le 11 juillet 1793, comme mêlé à l'obscur conspiration d'Arthur Dillon. Quant à Sabonadière (Jean-Scipion), mentionné plus haut, il était lié avec Stone et avec Julien de Toulouse. Né à Nîmes, il devint pasteur de la religion réformée. Il avait visité successivement l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre et l'Amérique (où il fut témoin de la guerre d'Indépendance), et plus tard repassa en Angleterre. Il s'y établit et obtint une chaire de professeur dans le collège de Hackney, fondé par le Dr Price. Une lettre de cachet de Dundas, au nom de Pitt, le força, en 1793, à quitter l'Angleterre dans les vingt-quatre heures, et il se réfugia en France. (*Bulletin du Trib. Rév.*). *State Trials*, XXV, p. 1300. Il était à Nîmes en juillet, car Jumel lui demanda des papiers le 16 juillet ; mais il fut arrêté le 11 décembre 1793 en allant à Nîmes avec sa femme, comme mêlé à quelque obscure conspiration religieuse. (*Arch. Nat.* F 7/4775/9). Stone dut demander à son frère de lui procurer des lettres de recommandation de personnages en Angleterre pour convaincre le Comité de sûreté publ. de son patriotisme (*Trials*, p. 1223). Mais il fut mis en liberté le 14 janvier 1794, les dénonciations contre lui étant sans fondement (F 7/4775/9 ; AF\* II, 290, fol. 85, 86, 51).

(90) Voir Lucy Ellis et J. Turquan : *La belle Pamela*, I, 315.

(91) *Letters of Dr Whalley*, Lettre de miss Weston au docteur Whalley, le 18 novembre 1791.

« que tous les titres étaient également ridicules et qu'il « croyait que l'historien Hume avait vanté les Stuarts par « esprit d'opposition » (92).

De retour en France, Stone devait cultiver la société de Sillery, du général Servan et du général Valence. Sillery, incarcéré, n'avait point d'argent. Selon miss Williams, « les « amis de la liberté essayèrent à plusieurs reprises, et sous « plusieurs formes, de sauver les Girondins, et ils eurent « recours pour cela, non seulement à des prières, mais, ce « qui est d'ordinaire plus efficace, à des offres d'argent » (93). Et on tenta ainsi de sauver Sillery par l'entremise de Chabot, alors membre du comité de sûreté générale. « Chabot avait « beaucoup d'influence, déclare miss Williams, et on avait « lieu d'espérer qu'il se laisserait acheter. Mais M. de Sillery, « au fond de son cachot, n'avait aucun fonds disponible, et « il paraît qu'on avait estimé qu'il en coûterait des assignats « pour la valeur de 15.000 francs. Un Anglais, disciple et « ami de Priestley, M. Stone, que son amour de la liberté « avait amené en France, trouva moyen de se procurer cette « somme, ce qui était extrêmement difficile et dangereux « alors » (94).

La somme fut comptée, et Sillery, reconnaissant de cette action de la part de Stone, ne cessa de répéter dans sa prison que sa famille n'oublierait jamais cette dette d'honneur. Stone eut la délicatesse de ne rappeler cette obligation que lorsque la famille Sillery fut réintégrée dans la possession de ses biens, et ce ne fut qu'alors qu'il en parla au général Servan, et au général Valence, qui déclara qu'il acquitterait la dette aussitôt que la paix serait signée, car il était propriétaire d'une somme d'argent placée dans les fonds anglais. Mais après la paix d'Amiens, cette dette ne fut point payée, « et Mme de Genlis semble avoir perdu toute souvenance de cette affaire; quoique dans une lettre adressée à M. Stone, elle parle de son *éternelle reconnaissance* » (95).

Mme de Sillery voulait marier Pamela avec lord Edward Fitzgerald qui était venu à Paris en 1792. Elle-même s'y

(92) *La belle Pamela*, I, 323 ; et cfr A. Sharpe : *Recollections of the Table-talk of Samuel Rogers*, p. 44.

(93) *Souvenirs*, p. 66.

(94) *Ibid.*, pp. 66-7.

(95) *Ibid.*, p. 67.

trouvait vers le mois de novembre de cette année, accompagnée de Reid, ami de Sheridan, et de son mari qui revenait d'une mission dans l'Argonne <sup>(96)</sup>. Elle engagea Reid à descendre à l'hôtel White pour voir Stone et Fitzgerald. Stone devait présenter celui-ci à Pamela <sup>(97)</sup>. « Mon mari, dit « Mme de Sillery, nous mena dans une petite loge qu'il avait. « On jouait *Lodoïska* <sup>(98)</sup>: un Anglais, lord Edward Fitzgerald, était à ce spectacle: c'est celui dont j'ai déjà parlé, et « qui avait tant aimé Mme Sheridan. La ressemblance de « Pamela avec l'objet qu'il regrettait avec tant d'amertume, « le frappa si vivement qu'il devint passionnément amoureux de Pamela ; il se fit présenter dans notre loge par un « Anglais de notre connaissance, M. Stone » <sup>(99)</sup>. Le hasard a tout fait, ajoute cette singulière femme. Nous pouvons en douter ; mais, en tout cas, Fitzgerald épousa Pamela. Il semble avoir quitté Paris bien vite, et passa de Bruxelles en Angleterre au mois de décembre 1792 <sup>(100)</sup>.

Lors des défaites des Français, au mois de mars 1793, Mme de Sillery semble avoir été à Tournay avec Pamela <sup>(101)</sup>, et avant d'aller en Suisse <sup>(102)</sup>, elle chargea sa fille, Mme de Valence, d'une cassette contenant tous ses petits livres d'extraits et ses journaux, qu'il lui était impossible d'emporter avec elle. Elle avait déjà à Paris un grand coffre rempli de toutes ses lettres conservées depuis son enfance <sup>(103)</sup>. Ces lettres, sa fille les brûla plus tard et confia les extraits à Stone. « Si je les avais eus tous à Hambourg, déclare Mme de Sillery, je les aurais vendus 12.000 francs... ce qui m'aurait « rendue bien heureuse, et sans aucun travail. J'écrivis à

(96) *La belle Pamela*, II, 14.

(97) *La belle Pamela*, II, 18.

(98) Alger (*Paris*, p. 336) déclare qu'elle ne pouvait pas être à Paris le 1<sup>er</sup> nov., quand on jouait *Lodoïska* ; mais elle obtint des passeports le 8 nov. (*Aff. étrang. corresp. ang.*, vol. 585; *Arch. Nat.* F 7/4412 - passeports délivrés par Chauvelin pour Mme de Suffren, Pamela, Mlle Sircey, Mme Brûlart Sillery, et Egalité).

(99) Mme de Genlis : *Mémoires*, IV, 142.

(100) *Nouvelles politiques*, Paris, 1792-1797, numéro du 12 déc. 1792.

(101) *Mémoires*, IV, 160.

(102) Elle était à Lausanne le 10 mars 1793 (L. Ackard : *Rosalie de Constant*, II, 164) et elle se faisait passer pour une Irlandaise. Elle était à Bremgarten en juillet 1793 (Kaulek : *Corresp. de Barthélemy*, II, 382) et à Lausanne vers mars 1794 (*Ibid.*, III, 521).

(103) *Mémoires*, IV, 160.



« ma fille pour les demander, mais ils étaient perdus ! » (104).

Elle prétend ailleurs avoir remis en même temps que les extraits, cent louis d'or à sa fille, pour les remettre, en arrivant à Paris, au banquier Perregaux, qui devait les faire passer à lady Edward Fitzgerald. Et voici, selon Mme de Sillery, ce qui arriva : : « Je lui écrivis, et lui mandai que, pour « lui prouver (à Pamela) que j'emportais de l'argent de reste, « je lui envoyais ces cent louis. Elle reçut la lettre, qui en « effet la rassura entièrement, mais elle ne reçut point l'argent. Mme de Valence, au lieu de le remettre à M. Perregaux, chargea de cette commission M. Stone, qui garda « l'argent, et qui eut l'indignité de refuser de me le rendre « quand je revins en France » (105).

Mme de Sillery publia ses *Mémoires* en 1825, et ses lecteurs pouvaient ajouter foi aux accusations portées contre Stone, qu'elle accuse également d'avoir volé ses précieux extraits (106). Stone étant mort depuis quelques années, ne pouvait se défendre. Miss Williams venge noblement dans ses *Souvenirs* la mémoire de son ami. Déjà dans son *Nouveau Voyage*, elle semble attaquer Mme de Sillery (107). Celle-ci avait dit au poète Moore en 1821 qu'elle avait confié à Stone trente à quarante volumes d'extraits, et qu'elle les supposait maintenant dans la possession d'Hélène Maria Williams (108).

Miss Williams en prit ombrage et nous présente la chose sans doute sous son vrai jour. Stone « confia le billet à un Irlandais, ami de M. Madgett traducteur du comité de salut public (109), qui partait pour son pays, et qui promit de porter la somme, lui-même, à la personne à qui elle était destinée. M. Stone commit ici une imprudence, c'était toujours son tort d'être trop confiant en affaires d'intérêt » (110). Plus tard, Mme Sillery, oubliant ce qu'elle redevait à Stone, lui réclama cette somme, mais le procès intenté contre lui et son frère en 1796 l'avait ruiné. Stone, ne pouvant payer

(104) *Ibid.*, p. 161.

(105) *Ibid.*, p. 162.

(106) *Ibid.*, V, 339.

(107) *Nouv. Voy.*, trad. de Say, I, 221.

(108) Lord John Russell : *Memoirs, Journal and Correspondance of Thomas Moore*, Londres, 1853-56, 8 vol., 8°, III, 304-5 ; c'est le 30 novembre 1821, dans une réunion chez lord Bristol.

(109) C'était donc William Jackson, dont nous parlerons plus bas.

(110) *Souvenirs*, p. 68.

Mme Sillery, consentit à réduire cette somme sur la créance principale de 15.000 francs (111).

Et d'ailleurs, selon miss Williams, Stone avait rendu à Mme Sillery de grands services, en lui donnant une somme d'argent pour permettre au duc d'Orléans d'aller habiter le pays de Galles. Ce fut Priestley qui fit l'avance de trois mois de la pension, et Stone les lui remboursa. « Je lui ai souvent  
« entendu raconter ce fait, déclare miss Williams, à cause  
« de l'extrême singularité de voir un prince du sang royal  
« de France devoir quelques louis à un Anglais, pour loge-  
« ment au pied d'une montagne galloise. Mme de Genlis ne  
« le remboursa point, et le duc d'Orléans ne fut pas dans le  
« pays de Galles » (112).

Quant aux extraits, miss Williams nie les avoir gardés :  
« Il arriva par hasard, observe-t-elle, que je tiens le secret  
« de cette affaire. Quand M. Stone fut forcé, au plus fort de  
« la terreur, de se sauver en Suisse, il confia à ma mère,  
« Mme Williams, le soin et le dépôt de quelques cahiers  
« écrits, appartenant à Mme Genlis. Il y en avait, je garan-  
« tis, un fort petit nombre, et certainement pas soixante,  
« comme le raconte Mme de Genlis. Ma mère, pour les sau-  
« ver de tout accident, les renferma elle-même dans la bourre  
« d'un fauteuil qu'on vida et où elle prit la peine de les  
« coudre. Mais peu après (c'était en 1794), ma mère apprit  
« qu'on allait faire chez elle une visite domiciliaire ; elle  
« s'effraya, elle crut que les manuscrits étaient moins pré-  
« cieux que sa vie, à elle, et à toute sa famille... Je respecte  
« le talent de Mme de Genlis ; mais ce sentiment ne saurait  
« m'empêcher de venger la mémoire d'un ami qui n'est  
« plus » (113).

(111) *Ibid.*

(112) *Ibid.*, p. 69.

(113) *Ibid.*, pp. 69-70.

## CHAPITRE IV

### SOUS LA TERREUR ; EMPRISONNEMENT.

Pendant ce temps, miss Williams avait correspondu avec ses amis en Angleterre. Mrs Piozzi déclare avoir reçu une lettre de son amie peu avant le 10 août, dans laquelle on remarque un peu de tristesse. Elle voulait être rappelée au bon souvenir de Mrs Siddons. « Elle parle de notre bonheur à Streatham Park, dit Mrs Piozzi, et fait remarquer combien nous sommes tous heureux ici, tandis qu'elle n'écoute que le son du tocsin, « ce qui signifie plus que l'oreille ne comprend ». Telle est sa citation et elle me frappe fort, car dans ce jour même, ce 10 août, mon cœur me dit qu'il se passera des choses affreuses dans ce théâtre de massacres et de folie -- Paris. Que Dieu la garde ! » (1). Mais Mrs Piozzi annonce, dans cette même lettre, qu'elle n'écrit plus à Hélène : « Je n'aiderai point ceux qui font le mal ou qui tâchent de le faire ». Et plus tard, comme la situation à Paris devenait de plus en plus sombre, elle écrit : « La situation d'Hélène Williams est étrange, mais bien que mon affection et mon estime soient complètement pour elle, ma compassion penche vers la mère et la sœur malheureuses qu'elle a traînées dans ce guépier... Elles n'en sortiront jamais » (2).

Plus tard, les Français, craignant la « conspiration de l'étranger » commencèrent à proposer des mesures de représailles contre Pitt (3). Après la prise de Toulon par les Anglais

(1) G. Knapp : *Piozzi-Pennington Correspondance*, p. 96.

(2) *Ibid.*, lettre à Mrs Pennington du 19 septembre 1793.

(3) Voir A. Mathiez : *La Révolution et les étrangers*, ch. IX-XI.

on porta un décret ordonnant aux corps administratifs de considérer les Anglais comme otages (7 sept. 1793). Mais pour le moment un petit nombre d'Anglais seulement furent internés. Une perquisition par exemple, fut opérée à la banque de l'Anglais Walter Boyd, soupçonné d'être l'agent de Pitt, en octobre 1793. Les biens des Anglais furent séquestrés, le décret lancé contre eux fut rigoureusement appliqué. Les plus suspects furent emprisonnés (4).

Notre muse faillit se trouver au nombre des suspects : « Lors de la chute des députés proscrits, dans la journée du 31 mai, écrit-elle, les relations d'amitié, dont ils avaient honoré ma famille, attira sur nous la dangereuse attention du comité de salut public ; et si nous n'eussions pas partagé les dispositions du décret lancé contre tous les Anglais, on n'aurait pas manqué de nous faire incarcérer par un mandat d'arrêt personnel. La tyrannie générale nous a du moins soustraits aux atteintes de la vengeance particulière » (5).

Durant le cours du printemps qui précéda la funeste journée du 31 mai, il paraît qu'Hélène Williams écrivait une autre série de lettres sur la Révolution, qui parurent sans doute vers le mois de novembre. Mrs Piozzi écrit le 4 novembre 1793 : « Tout le voisinage m'emprunte la dernière publication d'Hélène, de sorte que je ne l'ai guère lue moi-même ; mais il en est comme vous le dites. Adviennne que pourra, chère amie, demeurons fidèles à nos principes chrétiens... Je crois vraiment... que cette admirable jeune fille perdra sa vie par violence parmi ces cruelles créatures » (6).

Et lorsque les députés de la Gironde passaient leurs soirées chez les Williams, Barère les accompagnait souvent, et Hélène croyait que c'était lui qui l'avait trahie. « Je ne leur cachai point, observe-t-elle, que je m'étais occupée à écrire quelques lettres imprimées depuis à Londres, dans lesquelles j'avais tracé le portrait du tyran (c'est de Robespierre qu'elle parle) avec les traits et le sombre coloris qui convenaient à son hideux caractère. Je me trouvais alors sous

(4) Alger (*Englishmen*) dresse une liste des Anglais prisonniers.

(5) *Lettres sur les événements* (1793-4), édit. franç., I, 133.

(6) O. G. Knapp : *Piozzi-Pennington Correspondance*, p. 99. Cependant je n'ai pu trouver aucun exemplaire de ce volume.



« le verge de Barrère (*sic*), le valet de Robespierre, et le « grand inquisiteur des Anglais résidents de Paris » (7).

Ses amis en Angleterre craignaient qu'il ne lui arrivât malheur (8). Miss Seward écrit : « Quand j'appris la situation périlleuse de miss Williams, je vis qu'elle avait mis au jour une autre publication sur la France, je fus affligée... Après avoir lu son livre, je tremble pour sa vie.. Il met sa tête sur la guillotine » (9). Miss Seward croyait en effet que son amie avait l'intention de retourner en Angleterre (10).

Selon miss Williams, ce qui rendait Barère encore plus implacable, c'était qu'il se rappelait quels sentiments il avait autrefois exprimés dans les réunions chez elle. « Il n'avait pu « oublier que le 3 juin, le lendemain de l'insurrection, il « était entré dans notre appartement avec le trouble de l'âme « et la douleur empreinte dans les regards, et que, les larmes « aux yeux, il nous dit avec l'accent de l'indignation, « que puisqu'on avait violé la représentation nationale, il « n'existait plus de liberté. Déplorant le sort des députés de « la Gironde, et particulièrement de Vergniaud ; maudissant « mille et mille fois les jacobins et la commune de Paris » (11). Et plus tard, peu de temps après le 31 mai, quand il voulut introduire quelques Montagnards dans la société de miss Williams, et qu'elle refusa de les recevoir, il n'y revint plus (12). D'ailleurs, le comité de salut public, dit-elle, en faisant traduire des passages entiers de ses lettres qui paraissaient dans les journaux anglais, se formalisèrent des sentiments dont elle y faisait profession. « Il se trouvait aussi à « Paris deux exemplaires de mon ouvrage, connus pour

(7) *Lettres sur les événements* (1793-4), I, 134 : Cfr ce qu'elle dit plus tard (*Souvenirs*, p. 82) : « J'avais écrit à mes amis en Angleterre quelques lettres sur le temps de la terreur, et, par malheur, on avait l'imprudence d'en insérer des extraits dans les journaux de Londres. Cette indiscretion me compromit auprès du comité de salut public, et même on s'occupa de moi dans cet affreux divan ».

(8) O. G. Knapp : *Ouvr. cit.*, p. 99 : « We shall... I fear, have to talk of poor Helen Williams in a way that shocks me... She will fall by French tyranny at last ». (Lettre du 4 novembre 1793.)

(9) A. C. Constable : *Letters of Anna Seward*, III, 332 (lettre du 31 oct. 1793).

(10) « She has sent out this work as her pallinode and harbinger, to smooth her reception here, and apologise for the too confident triumph of her former volumes ». (*Ibid.*).

(11) *Lettres sur les événements*, I, 135.

(12) *Ibid.*, p. 136.

« être de moi ; et quoique j'eusse obtenu d'en brûler l'un, on  
 « pouvait découvrir l'autre. Dans le cours des visites domi-  
 « ciliaires si souvent répétées, il était possible qu'il tombât  
 « dans les mains des commissaires chargés de ces expédi-  
 « tions » (13).

Quoi qu'il en soit, la jeune Anglaise devait être mise en prison. Elle raconte cet incident : « Un soir que Bernardin  
 « de Saint-Pierre, l'auteur du charmant roman de *Paul et*  
 « *Virginie*, prenait du thé avec moi, et que j'étais tout entière  
 « à écouter la description d'une maisonnette qu'il venait de  
 « faire bâtir au milieu d'une petite île de la rivière d'Essonne,  
 « qu'il était occupé à embellir ; son dessein étant d'y réaliser  
 « quelques-uns de ces sites délicieux que sa brillante imagi-  
 « nation avait placés dans l'île de France, tout à coup je  
 « suis arrachée de cette terre enchantée par l'arrivée sou-  
 « daine d'un de mes amis, qui, entrant précipitamment  
 « dans la chambre, nous annonce un décret de la Conven-  
 « tion nationale portant que tous les Anglais seront arrêtés  
 « dans les vingt-quatre heures, et leurs biens confisqués » (14).

Les Williams passèrent la nuit sans se coucher et le reste du jour très inquiètes. Elles attendaient chaque minute l'arrivée des commissaires du comité révolutionnaire. Le soir elles apprirent que tous les Anglais de leur connaissance avaient été mis en prison. La nuit arriva, apportant l'espoir qu'elles seraient épargnées comme étant femmes. Epuisées de fatigue, elles se mirent au lit. Vers deux heures du matin, « on frappa à la porte de notre hôtel, déclare notre Bas-bleu,  
 « nous n'ignorions pas que c'était là le signal de notre arres-  
 « tation ; en effet, quelques minutes après, nous entendons  
 « tirer avec violence la sonnette de notre appartement. Ma  
 « sœur et moi, nous nous habillons à la hâte. Nous nous traî-  
 « nons jusqu'à l'antichambre. Nous y trouvons deux com-  
 « missaires du comité révolutionnaire de notre section ; ils  
 « étaient suivis de gardes dont deux avec leurs épées nues  
 « étaient placés en sentinelles à la porte, le reste était répan-  
 « du dans la chambre » (15).

(13) *Ibid.*

(14) *Ibid.*, p. 5.

(15) *Ibid.*, p. 7.

Voici les documents relatifs à l'arrestation et à l'emprisonnement de miss Williams :

« Section de la Montagne, Comité de sûreté générale. Du  
« 20<sup>e</sup> du premier mois de la décade, l'an deuxième de la Ré-  
« publique française, une et indivisible (11 octobre 1793),  
« sept heures du soir. — Le Comité arrête que la nommée  
« Hélène Williams mère, âgée de cinquante ans, native de  
« Perle (Perth?) en Ecosse, Perlis (Persis) William, âgée  
« de..., Hélène-Marie William, Cécile William, Jeannette  
« Partoubas, toutes cinq anglaises, demeurantes à Paris, rue  
« Helvétius, dans l'étendue de notre section, seront envoyées  
« à l'instant par la force armée pour être détenues en la  
« maison de sûreté au Luxembourg, conformément à la loi  
« du dix-huit du premier mois de la décade (9 oct. 1793), dé-  
« libéré les jours et an que dusse.

« Thorel, président ; Mottet, commissaire ; Lemer cier,  
« commissaire ; Delassaux, commiss.; Simon, com-  
« miss.; Jobert, commiss. ; Boissière, commiss. ; De-  
« couste, commiss. ; Jarlat, secrétaire » (16).

Un autre document confirme la déclaration de miss Williams quant à l'heure de l'arrestation:

« Au nom du peuple premier le 11 octobre 1793, l'an 2 de  
« la république française une et indivisible, à un (*sic*) heure  
« après minuit.

« Nous, commissaire du comitté révolutionnaire de la sec-  
« tion de la Montagne en vertue des pouvoirs à nous donnés  
« par le comitté en exécution de la loi qui nous a été envoyé  
« par les... (illisible) en date du 10 courant afin de mettre  
« d'arrestation les Anglais, écossais (?) et irlandais (?), nous  
« nous somme transporté dan la rue Helvétius n° 105 mai-  
« son du citoyen Bondet. Nous y avons trouvé quatre anglaise.  
« A elle demandé le nom prénom âge qualité et demeure.  
« A dit le nommé la mère, a dit la nommée helene Williams  
« âgé de 50 ans natif de Perte en ecosse ensuite accompané  
« la citoyenne persis Williams.. ansuite accompané la citoyen-

(16) Arch. de la Préfecture de Police : AA 14, 130. Je trouve un document semblable aux Arch. Nat., parmi les papiers relatifs à un nommé William Newton (F. 7/4775 (52)).

« ne helena Maria Williams... et accompané à ... (laissé en  
 « blanc)... Williams et ensuite accompané la citoyenne Janette  
 « Pertoubas toute anglaise ensuite avons procédé à l'ap-  
 « position de nos scellé que nous allons mettre sur la porte  
 « d'entrée aux second étage et avons laissé le citoyen henri  
 « Thevenis natif de... (laissé en blanc)... départ de la Meuse,  
 « dixit de Verdun âgé de 55 ans, portier qui s'en est chargé  
 « pour la responsabilité nous a promis le nombre présenté  
 « sein et entier toute les fois qu'on fera réquisition en se  
 « conformant au peine porté par la loi en présence du ci-  
 « toyen Laboulbène caporal d'un détachement demeurant  
 « Helvétius n. 676.

« ...avec nous la citoyenne... (Pertoubas) a déclaré ne  
 « pas voir ligne.

|                     |                      |
|---------------------|----------------------|
|                     | Helen Williams       |
| « henry Thevenis    | Persis Williams      |
| « Laboulbène        | Helen Maria Williams |
| « Mottet (Commiss.) | Cecilia Williams     |
|                     | Decouse (commiss.)   |

« Et ensuite somme monte au troisième ou les citoyenne  
 « Williams nous ont déclaré être leur cuisine et avons apposé  
 « le scellé et le citoyen Thevenis les rendut gardien et nous  
 « a promis le nombre présenté toutes les fois qu'on fera  
 « requisit. A lui de se conformer au... (illis).. poste par  
 « la.. (illis.) et a signé avec nous  
 « Mottet (commiss.) Thevenis, Laboulbène, Decouse (com-  
 « miss.), Helen Williams, Helen Maria Williams, Persis Wil-  
 « liams, Cecilia Williams » (17).

« Ils dressent procès-verbal de nos noms, de notre âge,  
 « de notre pays, du temps que nous habitons la France, etc.,  
 « etc., déclare notre jeune auteur.. Chacune de nous eut la  
 « permission d'emporter autant de linge blanc qu'en pouvait  
 « contenir son mouchoir, et toute notre propriété consistait  
 « alors dans ce petit paquet ; car la nation déclara qu'elle  
 « s'emparait du reste » (18). Elles furent conduites au comité.

(17) Arch. Nat. F. 7/4775 (52). L'écriture est affreuse, souvent illisible, et l'orthographe est encore pire.

(18) *Lettres (Ibid.)*, I, p. 8.



La salle était remplie de commissaires et de soldats. « Des « troupes armées amenaient les Anglais presque toutes les « demi-heures. Nous étions les seules femmes, et nous passâmes là, jusqu'à huit heures du matin, une nuit longue « et pénible. On conduisit nos compatriotes à la maison d'arrêt des Madelonnettes, et nous continuâmes d'être retenues « au comité. Nous apprîmes depuis, que nous étions redoublablement de ce délai à l'humanité des commissaires chargés « de notre arrestation » (19). A ce qu'il paraît, on avait envoyé demander à la municipalité la permission de transférer les Williams au Luxembourg, où l'on était bien mieux. Les commissaires les traitaient bien, au dire de miss Williams, et ils n'affectaient d'être brusques que parce qu'ils avaient peur d'être flétris du surnom de *modérantistes*. Mais elles passèrent la journée entière comme la précédente nuit, dans la chambre du comité, avant d'être transférées au Luxembourg.

Benoît, qui était alors concierge de la prison, les reçut très honnêtement, et leur donna une bonne chambre ayant vue sur le jardin du Luxembourg. Seulement les fenêtres étaient murées jusqu'aux trois quarts et solidement grillées avec de forts barreaux (20). Elles habitaient la chambre de *Cincinnatus*, et celles de *Brutus* et de *Socrates* se trouvaient tout près. La prison était remplie de différentes gens, formant, au dire de notre auteur, « une sorte d'abrégé de tout l'univers ».

C'était là une vraie démocratie : « Chacun avait sa tâche; tous les prisonniers, tour à tour, étaient chargés d'allumer le feu, de faire les lits et de balayer la chambre... Quelques-uns faisaient eux-mêmes leur cuisine » (21). Hélène nous donne ensuite une description vive de sa vie de prisonnière, description souvent citée : « Si le système de l'égalité, dit-elle, « éprouvait dans le monde un peu de résistance, on le pratiquait du moins très exactement dans notre prison. Etroitement unis par les liens de l'adversité, les prisonniers se « croyaient obligés d'alléger, par de petits services, le poids « du malheur général... Le balai, qui appartenait à une com-

(19) *Ibid.*, p. 9.

(20) *Ibid.*, p. 14.

(21) *Ibid.*, pp. 17-18.

« tesses, servait alternativement à vingt petites mains délicates pour nettoyer leur appartement.

« Après le dîner, les prisonniers se rassemblaient dans une antichambre, d'où l'on avait la vue des jardins. Les uns formaient des groupes, et d'autres faisaient la conversation en se promenant d'un bout à l'autre de la chambre. Quelques-uns regardaient dans les allées du jardin où ils apercevaient peut-être quelques-uns de leurs amis, qui, n'ayant pas la liberté de les visiter dans leur prison, tâchaient de leur montrer par des regards de douleur, la part qu'ils prenaient à leur infortune » (22). Quelquefois le féroce Hanriot, dont la physionomie portait « toute la férocité sauvage d'un cannibale de la Nouvelle-Zélande », venait faire peur aux prisonniers et jurer formidablement. Alors on fuyait dans son appartement. On avait la permission d'écrire des lettres qui étaient cependant soigneusement examinées et lues. Au nombre des prisonniers se trouvait l'ex-ministre Amelot.

Au Luxembourg l'Anglaise rencontra deux hommes de sa connaissance : Sillery et Lasource, membre de la Convention. Sillery, ainsi que Lasource, « dans la société desquels, observe notre auteur, nous avons passé les plus agréables instants de notre séjour en France » (23), avait été décrété d'accusation le 3 octobre (24). Ils avaient été longtemps *en secret*, et bientôt ils devaient monter à l'échafaud. « Dans l'âme de Lasource, observe miss Williams, la liberté était moins un principe qu'une passion. Sa sensibilité était exquise et son horreur pour les crimes qui souillaient la Révolution, en proportion de son vif et sincère attachement pour sa cause.... Il avait du goût pour la musique et une fort belle voix » (25).

Comme ces deux hommes occupaient les deux chambres voisines, il venaient souvent causer avec Hélène qui les renseignait sur beaucoup de choses qui s'étaient passées depuis leur emprisonnement et qu'ils ignoraient. L'âme de Sillery paraissait moins ferme que celle de Lasource. Ils composèrent ensemble une petite hymne qu'ils « chantaient tous

(22) *Ibid.*, p. 19.

(23) C. Perroud : *Proscription des Girondins*, p. 8.

(24) *Lettres (Ibid.)*, p. 35.

(25) *Ibid.*, p. 38.

les soirs avant de nous quitter, à voix basse, de peur d'être entendus dans les appartements voisins » (26). Voici la petite chanson :

« Quand la tyrannie  
« Frappe notre vie,  
« Fiers de notre sort,  
« Méprisant la mort,  
« Nous te bénissons  
« Nous triomphons  
« Et nous savons  
« Qu'un jour la patrie  
« Vengera nos noms » (27).

Vers cette époque, le procès de Brissot eut lieu. « Brissot, « comme on sait, dit notre auteur, se défendit avec tant « d'éloquence devant le tribunal révolutionnaire que je fus « frappée de l'effet surprenant que son discours produisit « sur son collègue Lasource, comme lui accusé... Il m'assura « que l'auditoire, composé cependant de jacobins, fut ému « jusqu'aux larmes, et que le chef du jury, Antonelle, était « agité de convulsions nerveuses, qui le secouaient sur son « siège. *J'en avais presque pitié*, me dit Lasource; *il vaut « bien mieux mourir* » (28).

Selon miss Williams, Brissot aurait écrit ses mémoires dans sa prison, intitulés : *Legs à mes enfants*. « Le style de cet ouvrage n'est aucunement désordonné, observe l'Anglaise; au contraire, il est clair est ferme: il porte l'empreinte d'une âme toute préparée à quitter ce monde avec courage » (29). Elle dit que Mme Brissot lui en remit le manuscrit, dont elle traduisit un morceau en anglais; « mais je ne sais pas par quelle fatalité la publication de l'ouvrage fut différée jusqu'à des temps où Brissot et la liberté n'étaient plus à l'ordre du jour » (30).

(26) *Ibid.*, p. 42: Sur cet emprisonnement, voir Rabaud : *Alba Lasource*, où l'on retrouve reproduite mot pour mot cette description.

(27) Athanase Coquerel (*Libres études*, Paris, 1868, 8°, p. 278), en décrivant lui-même l'emprisonnement de Lasource, reproduit cette chanson. Voir aussi *Lettres sur les événements* (1819), pp. 32-33 (édit. franç.).

(28) *Souvenirs*, p. 23; et cfr Eloise Ellery : *Brissot de Warville*, etc., Boston et New-York, 1915, 8°, p. 382. Les observations de miss Williams sur Brissot sont inexactes.

(29) *Souvenirs*, p. 32.

(30) *Ibid.*

Quelques jours avant l'exécution des Girondins <sup>(31)</sup>, les Williams furent transférées au couvent des Anglaises, rue de Charenton, avec d'autres Anglaises. Il y a des documents relatifs à ce transfert :

« Le 5 du 2<sup>e</sup> mois de l'an second de la République française, une et indivisible (26 octobre 1793).

« Le concierge de la prison du Luxembourg mettra en « liberté les nommées Hélène Williams et Persis Williams, « Anglaises et Jane Barton, aussi Anglaise, qui y sont détenues par ordre de la police, pour être présentes à la levée « de leurs scellés, lesquelles seront de suite réintégrées dans « la maison d'arrêt des Anglaises, aux Quatre-Vingts. Les « administrateurs du département de la police : Marino, « Michel » <sup>(32)</sup>.

Quant à miss Williams et à sa sœur, elles sortirent en même temps.

« Le concierge de la prison du Luxembourg mettra en « liberté les nommées Cécile et Hélène-Maria Williams, Anglaises qui y sont détenues par ordre de la police, pour « être présentes à la levée de leurs scellés et être, après les « opérations de ladite levée, réintégrées dans la prison d'arrêt des Anglaises, aux Quinze-Vingts. Les administrateurs « du département de la police : Marino, Michel » <sup>(33)</sup>.

On les conduisit chez elles et on fit l'examen de leurs papiers, « qui consistaient dans quelques poésies échappées aux flammes auxquelles tout le reste avait été condamné. On fit un balleau des sonnets, des odes, et des élégies, et on les envoya soigneusement à la municipalité. J'assurai en vain mes gardiens que les muses auxquelles ces écrits étaient adressés, loin d'avoir conspiré contre la liberté, avaient toujours été les plus ardents auxiliaires » <sup>(34)</sup>. Dans cette visite, l'inspecteur qui les accompagnait se montra d'une grande délicatesse : il renvoya la garde, en disant aux Williams de ne pas se presser, qu'il voulait bien attendre; et en même temps il fit semblant de dormir sur le sofa. Hélène comprit, et s'empressa de brûler dans une chambre voisine, « des tas

(31) *Ibid.*, p. 61. C'est le 31 octobre.

(32) Arch. de la Préfect. de police : *Ecrous*, carton 17, n° 74.

(33) *Ibid.*, n° 75.

(34) *Lettres* (1793-4), I, 143.



énormes de papiers, dont la découverte nous eût été funeste; des billets de madame Roland, des lettres de Lasource, et autres correspondants conspirateurs ». Ce ne fut qu'après que cette opération fut terminée que l'inspecteur se réveilla et les reconduisit dans leur nouvelle prison (35).

On n'était pas aussi bien ici qu'au Luxembourg. Les murs étaient recrépis, il n'y avait ni poêle ni cheminée, mais on trouvait une consolation mutuelle dans l'esprit de fraternité qui unissait toutes les prisonnières. Plus tard, on permettait aux prisonnières de se promener au jardin. En effet, quand les Williams eurent désavoué le certificat de noblesse dont les administrateurs de police les avaient honorées, les membres du comité révolutionnaire de leur section commencèrent à les regarder avec des yeux moins défavorables. Hélène donne ici un récit saisissant de cette captivité, et ce que le couvent avait d'agréable elle le devait à l'aimable disposition de la sœur Thérèse, avec laquelle « il était impossible de converser sans bénir la révolution » (36). On leur permettait cependant de voir leurs amis à travers une grille, car, dit Hélène, nous en avons encore parmi les Français ». Elle en avait encore peut-être parmi les Anglais. Miss Seward lui adressa une lettre dans le *Gentleman's Magazine* de février 1793, mais qui est si prétentieuse et si enflée qu'elle ne mérite point qu'on la reproduise (37).

Les Williams restèrent dans cette prison pendant quelque temps. Elles durent leur liberté aux efforts infatigables de leur futur parent, Athanase Coquerel, parent des du Fossé que miss Williams avait aidés (38). Il avait été à Rouen quand il apprit le décret lancé contre les Anglais. Il se rendit sur le champ à Paris. « Il tourmentait tous les soirs la municipalité et se trouvait tous les matins aux levers des administrateurs de police, et après avoir couru mille et mille fois le risque de se faire lui-même emprisonner, en véritable chevalier errant, il renversa tous les obstacles et arracha sa maîtresse à la captivité » (39). A ce qu'il paraît, Coquerel

(35) *Souvenirs*, p. 81.

(36) *Lettres (Ibid.)*, I, 152.

(37) Voir ses *Letters*, vol. III, lettres LXXXIII, LXXXVI (édit. de A. C. Constable).

(38) *Lettres sur les événements (1793-4)*, I, 163.

(39) *Ibid.*, p. 164.

avait été forcé même de solliciter Chaumette, « l'exécrationnable Chaumette », pour nous servir de l'expression de miss Williams, « procureur de la Commune, qui avait servi de principal témoin contre les députés de la Gironde. Il est impossible d'imaginer une plus cruelle humiliation ». Mais le Conventionnel Jean Debry fut pour quelque chose dans cette affaire. On l'interpella de signer leur certificat de civisme. Il répondit : « *Je le signerais de mon sang* » (40). Selon Hélène, Jean Debry était un ardent révolutionnaire, et cependant il ne frayait pas avec les jacobins. Dans cette position, c'était un dangereux service à rendre que de répondre pour des étrangers, et surtout pour des Anglais » (41).

Joseph Chénier ne semble pas avoir été aussi courageux. Miss Williams dit que d'abord il n'hésita pas à signer, mais qu'ensuite il eut peur. « Cependant, ajoute-t-elle, Chénier parut me témoigner beaucoup d'amitié ; mais il était sans cesse obsédé de l'idée de la guillotine » (42). Mais puisqu'il fallait encore quelques signatures officielles de la Commune pour les mettre en liberté définitivement, ce fut le secrétaire-général Dorat-Cubières, à la recommandation de la « belle et bonne » Mme de Villette, qui leur rendit de grands services. Il les félicita plus tard d'avoir obtenu leur liberté (43).

Je ne sais pas la date précise de la mise en liberté des Williams. Hélène dit dans ses lettres (44) qu'elles furent élargies quelques semaines avant l'exécution de Rabaut Saint-Etienne (5 décembre 1793) ; et le 15 décembre Mrs Piozzi dit qu'Hélène n'est pas en prison, seulement en état d'arrestation, et gardée par un gendarme (45) ; et Stone déclare le 25 décembre avoir été invité par les Williams à dîner chez elles. Notre auteur nous apprend dans ses lettres (vol. II) ce qui se passa : « Immédiatement après être sorties de prison, « nous abandonnâmes notre appartement du centre de la ville « (rue Helvétius, aujourd'hui rue Sainte-Anne), pour essayer « de nous soustraire à la surveillance dont nous étions l'objet, et nous prîmes une habitation située dans la partie

(40). *Souvenirs*, p. 74.

(41) *Ibid.*

(42) *Ibid.*, p. 73, et cfr *Poems* (1823), préface, où elle parle de Chénier.

(43) *Ibid.*, p. 75.

(44) *Lettres sur les événements*, I, 167.

(45) O. G. Knapp : *Ouvr. cit.*, p. 104 : lettre à Mrs Pennington.

« la plus éloignée du faubourg Saint-Germain. De là, une  
 « promenade de quelques minutes nous mettait en pleine  
 « campagne ; mais nous n'osions plus, comme nous l'aurions  
 « fait l'année précédente, oublier des horreurs de notre  
 « situation, aller nous promener par occasion jusqu'au mi-  
 « lieu du beau parc de Saint-Cloud, des bois sauvages de  
 « Meudon, ou des jardins élégants de Bellevue, à une heure à  
 « cheval de Paris. Ces résidences, naguère à l'usage de la  
 « royauté, étaient alors hantées par des despotes vulgaires,  
 « par des commissaires révolutionnaires, par les espions de  
 « la police, et, parfois, par les sanguinaires décemvirs eux-  
 « mêmes. Dans ces lieux admirables se déroulaient leurs  
 « orgies ».

Les Williams furent définitivement libérées, à ce qu'il paraît, vers le 26 décembre. En tout cas, on ordonna le lever des scellés apposés à leur appartement : j'ai pu trouver ce document :

« Section de la Montagne. — Comité de sûreté générale,  
 « Du 5 du 2 nivôse 1793, l'an deuxième de la République fran-  
 « çaise une et indivisible,

« Nous commissaires du comité révolutionnaire de la  
 « section de la Montagne, en vertu d'un ordre de l'adminis-  
 « tration de police en date du 5 du 2 nivôse signé ..(illisible)..  
 « et Muget que nous a exhibé le citoyen Dufresne nous nous  
 « sommes transporté dans la rue Helvétius, n° 105, chez la  
 « citoyenne Williams. Nous sommes invités au 2 étage re-  
 « connu nos scellé sein et entier. Le gardien ne s'étant pas  
 « trouvé nous en avons fait le levé et avons procédé à la  
 « perquisition. N'ayant rien trouvé de suspect à l'exception  
 « de quelques feuilles de papier écrit en anglais que nous  
 « avons ..(illisible).. enveloppé pour être envoyé à l'adminis-  
 « tration de police. De suite nous sommes monté au troisième  
 « où nous avons apposé les scellé sur une cuisine où le  
 « citoyen Thevenis portier qui était gardien dudit scellé  
 « était venu nous avertir que les scellé avait été endommagé  
 « seulement par quelqu'un qui n'avait d'autre intention que  
 « de faire le mal. Ne quier rien dans la cuisine du tout que  
 « les ustensiles. Veuille tenir.

« Avons fermé le présent procès-verbal après avoir signé :

|                         |                      |
|-------------------------|----------------------|
| « Dufresne              | Helen Williams       |
| « Theveniz              | Persis Williams      |
| « Mottet (commissaire). | Helen Maria Williams |
|                         | Cecilia Williams »   |

(Suit une marque sans doute de la femme Partoubas) (46).

(46) Arch. Nat. F 7/4775 (52), parmi les papiers relatifs à William Newton.



## CHAPITRE V

### L'AFFAIRE STONE.

Tous les étrangers à Paris qui s'intéressaient à la Révolution avaient sans doute un but à remplir. La plupart des Irlandais étaient membres de la Société des Irlandais-Unis qui visaient à libérer leur pays du joug anglais. L'histoire de leur malheureux sort a déjà été écrite (1) ; mais les relations de Stone avec ces radicaux sont particulièrement curieuses.

Au commencement de 1793, l'Angleterre se préparait à déclarer la guerre à la France. On y prenait déjà des mesures contre les Français ; l'envoyé français fut expulsé de Londres. Ce fut la France qui déclara la guerre à l'Angleterre et à la Hollande le 1<sup>er</sup> février 1793. Les radicaux anglais, écossais et irlandais résidant en France devinrent suspects en Angleterre. Pitt avait des espions partout. En même temps les étrangers eux-mêmes en France étaient soupçonnés de fomenter des troubles. Ecrivant de Londres le 28 et le 29 janvier 1793, on avertit le ministre des Affaires étrangères à Paris que des espions anglais passaient le détroit (2). Le 25 février, les troubles économiques qui se produisirent furent attribués aux agents de Pitt (3).

Et, chose curieuse, ce sont les étrangers eux-mêmes qui se plaignirent des espions. Nicholas Madgett, ami de Stone, écrivit au ministre des Affaires étrangères le 13 mars 1793 : « Le citoyen ...ne pourra pas en douter quand il saura qu'au bout de quatre jours le ministre anglais a reçu une copie exacte de l'adresse présentée par un grand nombre de ci-

(1) Madden : *United Irishmen*.

(2) *Aff. Etrang.*, *Corresp. angl.*, vol. 586, f. 104, 117.

(3) Voir A. Mathiez : *La Révolution et les étrangers*, p. 122.

toyens britanniques à la Convention Nationale, avec la liste de tous ceux qui l'avaient inscrite » (4). Il dit vrai : Stone devint suspect en Angleterre, et Frost, par exemple, sera emprisonné. Voilà ce dont se plaint Madgett. Pour y remédier, il propose qu'il soit établi à Paris un comité composé de « citoyens britanniques d'un civisme éprouvé, pour purger la ville, autant qu'il sera possible, de tous les espions envoyés par le ministre anglais » (5). « J'ai déjà proposé au ministre de la marine, ajoute Madgett, d'établir des commissaires anglais ou irlandais, dans les principaux ports de la République pour y accueillir les matelots prisonniers. »

Sans doute Madgett pensait aussi aux quarante hommes qui avaient accompagné Stone en Angleterre. Celui-ci était ainsi un homme noté; et Madgett et lui jouent un rôle obscur, peut-être, mais important, dans l'histoire de la Révolution. Stone était toujours lié avec lord Edward Fitzgerald. Celui-ci était venu en France, non pour se marier, mais pour des affaires importantes, à en juger d'après un rapport fait par Thomas Paine au ministre des affaires étrangères : « Vers la fin de 1792 un Irlandais considérable, dont le nom est en marge (6), vint à Paris uniquement pour voir Payne et pour lui dire que s'il pouvait donner aux 40.000 volontaires qui ne s'assemblaient ordinairement que pour un jour, de quoi subsister pendant trois mois, une révolution serait inévitable » (7).

Stone était au courant de toutes ces choses. Madgett avait conseillé à Lebrun « d'envoyer et d'entretenir en Angleterre et surtout en Irlande un certain nombre de patriotes anglais ou irlandais pour y répandre les principes de la liberté et de l'égalité... Il faudrait pour cette mission des hommes d'une grande force tant pour les connaissances politiques que pour

(4) Aff. étrang., *corresp. angl.*, vol. 587, fol. 13.

(5) Les noms suivants furent présentés le 22 mars 1793 : Arthur, Gamble, Jackson, Perry, Barlow, Robert Smith, Sheehy (médecin), Gregory, Chopping (Choppin), Raymond, Johnson, Anderson, Richards, Rose, Merry, Thomson, Oswald, Mowat, Edwards, Fleming (Aff. étr. *Ibid.*, vol. 587, f. 28). Chose curieuse, on n'y trouve pas le nom de Grieve; mais peut-être que, si ce comité eut une existence réelle, il remplaça Oswald ou Jackson après leur mort; mais il ne faut pas supposer la liste définitive — Merry, par exemple, partit bientôt après pour l'Angleterre.

(6) Ce nom, écrit en grec à rebours, est celui de Fitzgerald.

(7) Aff. étr., *corr. angl.*, vol. 587, f. 101.

le talent d'écrire. J'en connais un qui à cette double qualité réunit celle du civisme le plus pur. Je l'ai déjà sondé sur l'entreprise et il paraît disposé à s'en charger s'il y est autorisé » (8).

Paine se rendit auprès de Lebrun, qui résolut d'envoyer secrètement en Irlande le colonel Oswald, pour sonder les dispositions du peuple (9). Oswald emportait à Fitzgerald en Irlande « deux lettres écrites à Paine par un autre Irlandais très influent, dont il m'a confié le nom ». C'est Lebrun qui parle. Plus tard, les Irlandais, quand le temps serait favorable, enverraient à Paris un agent secret qui n'aurait d'autre signalement que les deux lettres portées par Oswald.

Celui-ci quitta Paris le 20 février 1793, mais ne pouvant se procurer de passeport, il dut aller d'abord à Christiania, et passer par l'Ecosse en Irlande, où il arriva le 5 mai. Il vit les personnes auxquelles il avait été recommandé, revint à Paris le 8 juin de la même année (10) et, accompagné de Paine, il présenta son rapport à Lebrun. L'Irlande n'était pas encore prête à se révolter. En juillet, l'Irlandais Richard Ferris conseille au ministre « de produire une explosion en Angleterre et en Irlande » (11).

Stone semblait se regarder comme Français. Le lendemain du jour où la France déclara la guerre à l'Angleterre et à la Hollande, il écrivait à son frère : « Hier nous vous avons déclaré la guerre en bonne forme, avec l'approbation et le regret unanimes. On s'attend que la Hollande sera en notre pouvoir dans un avenir prochain » (12).

Au commencement de 1793, les Anglais craignaient que les Français ne fissent une descente sur leurs côtes. Stone confirme ce fait dans une lettre à son frère (18 mars). Le général Dillon l'avait consulté là-dessus. Stone conseilla à son

(8) Lettre de Madgett au ministre des Affaires étrangères, du 13 mars 1793, Aff. étr., vol. 587, f. 13 (corres. angl.).

(9) *Ibid.*, f. 101.

(10) Les détails concernant Oswald sont assez obscurs ; voir l'article sur Oswald par M. Lichtenberger dans la *Révolution française*, t. XXXII pour janv.-juin 1897 ; cfr Alger : *Paris*, p. 348, et *Revue Encyclopédique* du 21 nov. 1896. Mais je trouve le rapport d'Oswald lui-même à Lebrun, du 11 juin 1793 (Aff. étr., vol. 587, f. 100, *corr. angl.*).

(11) Aff. étr., *ibid.*, f. 161. Ferris, voulant garder son incognito, refusa une entrevue avec Thomas Paine même.

(12) *State Trials*, XXV, 1173, lettre du 2 février 1793.

frère de n'en pas souffler mot (13). La descente ne s'effectua pas alors, mais les Irlandais à Paris y poussaient continuellement. Un certain Eugène Callaghan offrit en octobre 1793 de visiter les chantiers anglais et irlandais afin de savoir quels bateaux on y construisait (14).

Le 9 décembre 1793, Stone informe son frère qu'un changement doit bientôt se produire en Angleterre et en France, et il lui conseille de vendre sa maison à Oldford sur-le-champ » (15). Nous sommes partout invincibles, dit-il le 26 « décembre... C'était hier notre fête de Noël. Ayant la goutte, « je ne pouvais sortir partager un déjeuner donné par les « Williams ; mais j'avais quelques compatriotes à la maison, « où nous avons bu à la santé de vous tous, et au succès « de la cause de la liberté. Pour avoir parfois une société « agréable et douce, nous avons les Barlow, les Paine, les « Williams, les Wollstonecraft, et quelques autres que vous « ne connaissez pas ; et rien ne nous divertit plus que de « lire vos journaux décrivant les excès des horreurs de Paris... » (16). Il conseille de nouveau à son frère de se débarrasser de sa maison, parce que les troupes françaises s'assemblaient sur les côtes.

Le 16 janvier 1794, il parle d'un homme mystérieux qui va se rendre en Angleterre, et qui lui expliquera tout. Stone attend l'événement du « 21 janvier », c'est-à-dire, la descente sur les côtes d'Angleterre. Selon lui, une perspective agréable va s'ouvrir pour le genre humain (17). Le 17 janvier, il l'aver-

(13) *Ibid*, p. 1300 : « At home a descent will be made upon England, with a force that will be almost irresistible, but in what manner I have not yet learnt : I was applied to by General Dillon on the subject, but I declined any interference. You must be careful not to mention these circumstances, especially as coming from me ».

(14) *Aff. étr., corr. angl.*, v. 588, f. 5.

(15) *State Trials*. Il avait déjà écrit, le 22 novembre (*ibid.*, p. 1211) : « I have reasons, at this distance, for wishing the house at Old Ford disposed of : if not by May, it will be taken ».

(16) *Ibid.*, p. 1214.

(17) *State Trials* : « ...I note what you say about the manufactory and Old Ford house ; the person alluded to will explain all the mystery-you will treat him with hospitality, for he is very much my friend. ...I speak to you hesitatingly about everything, nor can I speak with more assurance till I see the event of the 21st inst. I cannot convey to you our anxiety or our resolve : the events of the last month will have given totally a new turn, and it presents to my mind the most flattering prospects, not merely for my own interest, but for that of mankind : the events of the succeeding month will be more astonishing to you, and in the same way, than the last ».



tit qu'un « monsieur, un Américain » passera chez lui et le renseignera sur certaines choses (18). Il doit peser bien tout ce que cet homme lui dira. Le 24 janvier, Stone, sous le nom de Benjamin Beresford, déclare avoir donné à « l'Américain » une lettre de crédit sur son frère. Quant à la maison d'Oldford, la vente en peut être différée (19). Le 21 janvier s'était passé sans incident.

Une lettre de Stone à John Horne Tooke vers cette époque est significative, et, je crois, montre que les esprits en Angleterre s'attendaient à peu près à la même chose que Stone. Je reproduis cette lettre qui a, ce me semble, un intérêt particulier :

« Paris, 25 nivôse (15 janvier), second year of  
« the French Republic, one and indivisible.

« My dear Friend,

« The circumstances of the two countries have hitherto  
« prevented me from giving or receiving any information  
« respecting you, for as there have been few or no other  
« means of communication than the post, I have had the  
« traitorous correspondence bill too much before my eyes,  
« to hazard your tranquillity, though I have (nothing to  
« fear for my own ; this, however, will be delivered to you  
« by a gentleman, a citizen, I should have said, to whom you  
« have been heretofore known, and I introduce him as one  
« who will be able to give you the most accurate informa-  
« tion of what is doing, and has been done here-and recom-  
« mend him also as the person to whom you may confide  
« your own sentiments respecting the state of affairs in this  
« country or your own.

(18) *Ibid.* : « I have written to you by a gentleman, an American, who will call on you, and give you a long detail of various things. You will receive various propositions which you will weigh, and consider ; he will instruct you also what I meant respecting Old Ford house ; but the events of the last months I think will make any farther consideration of it unnecessary ».

(19) *Ibid.* : « I have written to you two letters by an American friend, to whom I have given a letter of credit on you for what monies he may want ; having received here, and arranged the mode of receiving whatever you may pay him ; you will of course receive the amount in return. I have recommended him to you as a person with whom he will have much business to transact of various kinds ».

« As I know your prudence keeps some pace with your patriotism, you may be satisfied that I am sure of the principles of the man I thus confidently introduce to you, and thus much may you repose on me. As to the rest, I leave you to arrange it, wishing myself a third in the party.

« And now, my patriotic friend, let me offer you my warmest and most heartfelt congratulations on the immense prospect of public happiness which is opening before us; you are amongst the small number of those, who in the worst of times have never despaired of the cause of liberty, and you are the only one who when the name was but a barbarian amongst us, taught the great principles of sacred equality which we have so completely reduced to practice. I look forward with transport and joy to the moment when the doctrines you have preached shall receive their due accomplishments, when the various parties of ministerialists and oppositionists, dissenters and churchman, nobles, priests and kings, shall sink into one undistinguished mass of ruins, and nothing shall be seen or acknowledged but the people, the sacred voice of the people.

« The little commission which you gave me to the milliner, I have properly executed ; it was to have been sent to the ladies last spring <sup>(20)</sup>, but the untowardness of events at that time hindered the completion, and I could not find anyone to whom I could properly intrust it, the fashion being a little changed ; if nothing unforeseen happens to hinder it, you may expect to have it over in two months at farthest ; and under happier auspices than the last spring; since the fashion is so much improved, and I have taken all the precautions and even more than you intrusted me with at Tuffins ; but the sending it, as you may suppose, will depend on circumstances.

« I leave my friend I introduce to you the relation of the history of this country for the twelve months last past. You will have fallen into a thousand errors on the subject of your politics, as I, though on the spot, have done ; but I think I now see land.

(20) Ces remarques ambiguës n'ont-elles pas évidemment rapport au projet de descente en Angleterre ?

« God bless you, we shall meet under happier auspices  
 « than our last, and drink a cool bottle of good Burgundy  
 « under the shade of our trees, an early day in the next sum-  
 « mer, if you can spare so much time from your legislative  
 « or ministerial avocations.

«Health and fraternity,

« J. H. STONE » (21).

Cette lettre ne laisse aucun doute sur l'intention de Stone. Le 14 février, il écrit à William Stone qu'il a pour le moment transféré son argent de la banque Barclay à la maison Jean Bourcard et fils à Bâle. Ses lettres peuvent être adressées chez Bourcard à Benjamin Beresford, son agent à Bâle. Beresford a passé un effet à l'ordre de William Stone, sur un banquier à Dublin, et soixante-quinze livres sterling sur une maison à Londres. Le 16 février, il veut encore que son frère voie l'envoyé secret dont il lui avait parlé.

Cet homme était William Jackson (22), Irlandais, chargé par le comité de salut public d'obtenir des rapports sur l'état de l'Angleterre et de l'Irlande, afin de savoir s'il serait possible de faire une descente sur les deux pays, et si le peuple était bien disposé envers les Français. Jackson arriva en Angleterre le 26 février 1794 et reçut de William Stone cinquante livres sterling et deux effets sur l'Irlande (l'un de vingt-cinq livres, l'autre de vingt livres sterling), contrevenant ainsi à une loi récente qui défendait tout versement d'argent aux personnes venant de France. Il laissa à William Stone l'adresse de personnes d'Amsterdam et de Hambourg, par l'entremise desquelles il pourrait faire parvenir des lettres à son frère (23).

(21) Cette lettre fut produite contre W. Jackson, mais non contre W. Stone. On la trouve dans les *State Trials*, XXV, procès de Jackson ; aussi, dans une petite brochure aux Affaires étrangères, *Corr. angl.*, vol. 588, f. 160. Elle fut publiée en partie dans l'*Anti-Jacobin* du 9 avril 1798.

(22) Voir *Dict. Nat. Biogr.*, article sur Jackson. Aux *Archiv. Nat.* je trouve les observations suivantes (AF. II, 294, f. 36) : « Le comité de sûreté générale de la convention nationale, après s'être convaincu par les informations qu'il a prises que les citoyens William Jackson, Wil-  
 ling, Francis Joseph Russell et Joseph Thiébaud, des Etats-Unis d'Amérique sont des patriotes irréprochables, jaloux de donner à nos frères les Américains le témoignage d'union et de fraternité, arrête que les citoyens ci-dessus dénommés jouiront dans Paris d'une entière liberté.  
 « Signé : Jagot, Vadier, Elie Lacoste, Louis du Bas-Rhin, Lavicomterie ».

(23) *State Trials*, XXV. Tous ces détails s'y trouvent.

William Stone alla voir des hommes haut placés, tels que Sheridan, le colonel Maitland, William Smith, lord Lauderdale, John Towgood, le poète Rogers, et Benjamin Vaughan, afin de s'informer des dispositions des Anglais envers les Français au cas d'une descente. Vaughan, Smith, Landsdowne et Lauderdale lui remirent des papiers à ce sujet.

Jackson, dans une lettre à John Stone, déclare lui avoir envoyé des copies de ces papiers (24) (17 mars 1794). Stone écrit à son frère (30 mars) qu'il n'a pas reçu les paquets, et qu'une de ses lettres est venue interrompre l'affaire dont s'occupait Jackson ; il veut que celui-ci adresse désormais sa correspondance à Nicholas (Madgett) et non pas à lui. Il envoie une note à Hamilton Rowan (25).

Or, en avril 1793, William Stone, pour disculper son frère auprès du gouvernement, avait montré à Pitt des *extraits* de ses lettres qui semblaient écrites dans de bons principes. Pitt garda le silence. Seulement, quand Jackson se rendit le 1<sup>er</sup> avril en Irlande, il était accompagné de Cockayne qu'il croyait son ami, mais qui était réellement un espion de Pitt (26). Le 5 avril, Jackson écrit à W. Stone qu'il a déjà vu des amis et qu'il lui enverra les lettres qu'il désire. Evidemment, J.-H. Stone communiquait au comité de salut public les renseignements qu'il recevait, car le 21 avril, il informe son frère que ses lettres « ont donné beaucoup de satisfaction » (27).

A Dublin, Jackson se fit présenter à un nommé Butler, fils de lord Mountgaret, qui devint plus tard traître à la solde

(24) *State Trials*, XXV, 1280 : « I enclosed your papers containing the opinions of the highest persons here, Lansdowne, Lauderdale, Smith in Pitt's confidence, but who has left him, Vaughan who writes the *Calm Observer*, I send duplicates of these papers ».

(25) *Ibid.*, p. 1190 : « The packets you allude to have not yet been received, and we know not where they rest. I have given all the information which I could on the subject... I wrote to you a post since, to desire you not to write to me, as I did not know exactly where I should be... As to our American friend, the account I gave was very satisfactory, and to myself highly useful. I would rather he did not write so much to me on the subject. Our friend you tell me is gone to Ireland : the business he spoke to you on is interrupted by this paper, which you sent me ; however, it may produce very beneficial results. Enclosed is a letter to Rowan ».

(26) Fitzpatrick : *Secret Service under Pitt*, p. 192.

(27) *Trials* : « The accounts which we received from you respecting the house concerns, which your American friend has talked to you on, has given much satisfaction, though they hoped to have something more favourable ».



du gouvernement britannique. Butler informa Jackson qu'une descente serait impossible. Hamilton Rowan (alors en prison à Newgate) et ses amis soupçonnaient Butler, et avaient d'autres idées sur la possibilité d'une descente (28). Jackson montra à Rowan un mémoire sur l'état de l'Angleterre, et désira en avoir un pareil sur l'état de l'Irlande qu'il pourrait envoyer en France. Rowan lui en procura un, et Jackson lui en demanda trois copies, afin d'en garder une et d'envoyer les deux autres par différentes voies en France. Rowan lui recommanda de ne point les mettre à la poste à Dublin. C'est Cockayne qui écrivit les adresses. Jackson lui avait dit qu'il était poursuivi par des créanciers et craignait qu'on ne reconnût sa propre écriture.

Le 11 avril, W. Stone répondit à la lettre de Jackson (du 5 avril). Il se déclare heureux d'apprendre qu'il se trouve parmi des amis ; son frère lui a écrit pour lui dire qu'il a reçu des lettres de Jackson, mais qu'il veut que celui-ci s'adresse à Madgett (Voir note 25) (29).

Cependant, Jackson avait fait connaissance avec Rowan qui l'invita à déjeuner le 16 avril, espérant que Tone serait de leur nombre (30) ; mais celui-ci s'excusa, en disant qu'il partait pour affaires, mais qu'il verrait Jackson dans une semaine (31). Jackson avait vu Leonard Mc Nally (32) qui avait montré à Tone un mémoire sur l'état de l'Angleterre (33).

(28) Je trouve ces détails dans un rapport fait par Rowan le 18 vend., an III (Aff. étr., corr. angl., 588, 274).

(29) *Trials*, XXV, Procès de *Jackson* : « I yesterday received yours of the 5th inst. I am happy you find yourself so agreeably situated where you are. I have received no letter for you, but the day after you left me I received one to say your first letters were received... I have not made use of what you left with me, what a wonderful change there is in the family. Will it tend to good ? I confess I think better of it now than before. I want what you possess, a knowledge of the several branches of it, to form a proper judgment of the conduct in the last Fracas... etc. ».

(30) *Ibid.*

(31) *Ibid.*... « Mr Tone presents his compliments to Mr Jackson, and is extremely concerned that indispensable law business hurries him out of town to-morrow morning. He is of course deprived of the honour of attending Mr Jackson at dinner, but will embrace the first moment of his return, which he hopes will be in a week, to pay his respects to Mr Jackson ».

(32) Mc Nally, à la solde du gouvernement, était un dénonciateur des plus monstrueux, trahissant jusqu'à ses amis les plus chers. Le grand Curran même se trompait sur son compte (Voir Fitzgerald : *Secret Service*, où l'auteur met à nu les trahisons de cet infâme).

(33) Voir Barry O'Brien : *Autobiography of Theobald Wolfe Tone*, I, 202-suiv.

Alors Tone écrivit lui-même un mémoire dont Rowan fit des copies. Tone fut furieux quand il apprit que Rowan en avait donné trois copies à Jackson. Mais Rowan déclara avoir détruit l'original. Toute cette affaire est ternie par la trahison. Mais pour bien comprendre les actions postérieures de Stone et de Vaughan, il faut donner l'historique de ce qui eut lieu. Une lettre de Jackson à W. Stone (21-24 avril 1794), qui fut saisie par la police, est d'une importance capitale. Jackson déclare qu'on lui a donné un mémoire sur l'état de l'Irlande, et veut être rappelé au bon souvenir de J.-H. Stone et de Madgett. Il parle d'un envoyé qui doit se rendre d'Irlande en France pour discuter l'affaire, et il va le lendemain expédier à Nicholas (Madgett) deux rapports faits par deux personnes éminentes (34). La personne qui devait se rendre en

(34) *State Trials*, XXV, Procès de Jackson : « Messrs Lawrence and Co. at their coal wharf, Rutland Place near Blackfriar Bridge, London, enclosing a letter directed to Mr. Stone : Dublin, 21 april 1794.

Dear Sir,

Yesterday your letters were delivered to me. I am glad to find that the patterns I sent have reached the persons for whom they were intended ; as from the silence of the parties I concluded that the Outriders (les bureaux de poste) had neglected the delivery of them. I do not see anything in the late change of fashions which alters, my opinion of the stability of the new institution, particularly as the principal persons who superintended it, I have never been able to detect in the slightest deviation from the line of consistency. The rest have at all times been suspected of sinister motives and tergiversation. The state of manufactures in England which your friend drew out and which you so obligingly gave, is very just, as far as it related to England ; but the principles of the people, with regard to trade, their opinion as to a change, to be brought about by industry and co-operating exertion are so totally different, as to throw all comparison out of the question. I am promised by a very sensible manufacturer a statement of the manufacturing branches here which will gratify you.

I shall obey the instructions of your sister-in-law (J.-H. Stone) by not writing to her, which does not however preclude me from requesting, that when you write you will remember me in the most affectionate manner to her and Mr Nicholas. Let them know where I am, and that I am doing everything in my power to serve M. Nicholas, and give him satisfaction in bringing his affairs to the issue he wishes. His friends here have it in agitation to send a person, on whom he and his family can depend, to him with copies of such covenants and leases, as will show the readiness of his sister-in-law here-to come to terms with him ; and I shall advise a junction of interest, rather than a tedious Chancery suit. I wish you would copy this part of my letter and send it to him ; a few days will decide whether the person goes or not ; if he should, he will go from me and the family here with full power to treat with Mr Nicholas, finally settle terms, and thus put an end to enmity and litigation. I am sure the medium of a third person is all that is wanting to bring the parties perfectly to accord. The sister-in-law (la France) is admirably disposed to a reconciliation. I hope this will be a

France est évidemment Wolfe Tone, de retour à Dublin, comme il l'avait promis. Il hésita d'abord, mais c'est lui enfin qui entreprendra la mission dangereuse.

Or, justement, le 24 avril, Jackson écrivit à Beresford chez Bourcard à Bâle, une lettre où il lui demandait de voir Madgett immédiatement, et où il l'informait de l'envoi de deux rapports <sup>(35)</sup>.

Ces lettres furent interceptées. Jackson, accusé de haute trahison, fut arrêté le 26 avril. Il avait été trahi. On trouva chez lui des lettres compromettantes, et le mémoire écrit par Rowan. Celui-ci, craignant pour sa vie, s'évada de Newgate et, le 1<sup>er</sup> mai, fit voile pour la France <sup>(36)</sup>. Tone resta à

effected, as one interview is better than a thousand letters. If the person should go, Mr Nicholas must receive him as he deserves, and treat him as he will merit. I had written the above during the discussion with the person to go to Mr Nicholas. He has this morning the 24<sup>th</sup> April, decided that his private affairs will not permit him. I shall therefore send a statement of the family expectations and situation here drawn up by as eminent a pleader as the gentleman who composed the paper in England.

I shall set out for Cork in a day or two, from which you shall hear from me ; and should you receive any intelligence from or of our friends, I entreat you to communicate it to me under cover to John Cockayne, Esq. ; to be left at the Post-Office, Cork. I wish you could write the first post-day to your sister-in-law (J.-H. Stone), and desire her to inform Mr Nicholas, that to-morrow I send off two letters for him from his friends here, containing opinions thoroughly considered and well digested by the first counsel here ; as such he may show them, and the family may act accordingly. As my time has been wholly employed in collecting them, and as they come from the first and most enlightened sources, let your sister-in-law desire Mr Nicholas to look out for them as matters of consequence ; they contain the real state of the case.

I sincerely wish you happiness, and that of your family, and am yours truly.

Thomas Popkins.

P. S. — Do not fail to communicate to Mr Nicholas by your sister-in-law what I have written ».

(35) *Ibid.* : « A Monsieur Beresford, chez Bourcard et Co., Bâle, Switzerland. Dublin, 24<sup>th</sup> April 1794.

Sir,

You are requested to see Mr Madgett directly, and to inform him that this evening two papers containing the opinion of the first counsel in this kingdom relative to his family law-suit are sent off to him by the post. Mr Madgett's friend has been wholly occupied since his arrival here in obtaining those opinions, attending different consultations and collecting what is now sent as a real case in point-your brother-in-law with whom the friend of Mr Madgett here had frequent conferences, approves the opinions as containing the opinions of all good and honest lawyers on the subject. Madgett may therefore proceed for the recovery of his family fortune by hostile or pacific means as he and his friends think proper.

I am, etc.

Thomas Popkins ».

(36) *Aff. étr. corr. angl.*, v. 588, f. 274 : Rapport de Rowan.

Dublin <sup>(37)</sup>. En Angleterre, William Stone fut arrêté au mois de mai, et on trouva, chez lui aussi, des documents compromettants et le mémoire de Vaughan. Le 23 mai, dix membres du parlement britannique reçurent des citations pour comparaître devant le bureau des ministres, au sujet de l'affaire Stone. Ces membres furent : lord Lauderdale, Sheridan, Vaughan, Thornton, Downe, Rogers, Towgood, Cornwall, Harrice et Young <sup>(38)</sup>.

Jackson, après une année de captivité, se suicida pendant son procès en avril 1795. Stone, resté vingt et un mois en prison, fut mis en jugement les 28 et 29 janvier 1796. William Smith, Towgood, Sheridan, Maitland, Rogers, Lauderdale furent tous appelés en témoignage. Ils déclarèrent tous que la proposition que leur avait faite Stone leur avait paru un peu délicate. Stone, admirablement défendu par Erskine, fut accusé non d'avoir voulu une descente en Angleterre, mais d'avoir voulu aider les Français en les dissuadant de le faire. Il fut acquitté et, ruiné, se rendit en France.

(37) Voir O'Brien : *Autobiography of Wolfe Tone*, I, 207.

(38) Voir *Nouvelles politiques* du jeudi 29 mai 1794, II, 757. Alger (*Englishmen*), dit le 8 mai.



## CHAPITRE VI

### LE VOYAGE EN SUISSE.

Stone et sa femme avaient été arrêtés en même temps que miss Williams et jetés au Luxembourg. Il fut mis en liberté le 30 octobre, mais sa femme resta en prison (1) jusqu'au 19 décembre, quand son mari demanda à la Convention de la libérer (2). Il écrivait le 24 janvier 1794 à son frère : « J'ai fait libérer Mrs Stone, en écrivant une lettre à la Convention qui en deux heures, m'envoya son décret par un officier. J'aurais fait cette démarche avant, si je n'eusse été trompé par trop d'amitié. J'ai fait la même chose pour plusieurs autres, et quant à ceux-ci, le cas n'est pas aussi mauvais, bien que cette politique soit mauvaise. Mais un homme qui a établi trois manufactures différentes dans un pays a droit à quelque considération; Dieu merci, je jouis de plus que ma part » (3). Une lettre de Mrs Piozzi dit que Stone pensait déjà au divorce ; « mais nous espérons que la douce Hélène ne voudrait pas l'avoir, fût-il ainsi libéré demain » (4). Miss Williams, dans une lettre (26 janvier 1819), déclara que la femme de Stone était méchante et que c'était elle en effet qui demandait le divorce « malgré tous nos conseils », pour se séparer de son mari (5).

(1) Alger : *Paris in 1789-94*, p. 356.

(2) Arch. Nat., C. 286 ; et voir *Procès-verbaux de l'Assemblée nationale* du 29 frimaire an II : « Le citoyen Stone, imprimeur, expose que sa femme, Anglaise, a été arrêtée en vertu de la loi contre les étrangers. La Convention nationale passe à l'ordre du jour, motivé sur la loi des exceptions en faveur des ouvriers et des artistes ».

(3) *State Trials*, XXV, procès de W. Stone.

(4) O. C. Knapp : *Ouvr. cit.*, p. 104, lettre du 15 décembre 1793.

(5) *Ibid.*, p. 43.

Hélène resta à Paris, où elle se tenait au courant de tout ce qui se passait autour d'elle. Un de ses amis trouva au Luxembourg Thomas Paine et Anacharsis Cloots qui étaient occupés à discuter sur leurs opinions religieuses et politiques (6). Et Stone avait eu l'idée de fonder une revue qui devait être « une entreprise nationale ». Jackson devait en parler à William Stone (7). Miss Williams devait en être le rédacteur principal et choisir ses collaborateurs. Stone lui-même devait être rédacteur d'une autre production, et en sa qualité d'imprimeur, il promettait à son frère de lui envoyer régulièrement des livres. « Nous pouvons faire n'importe quoi, disait-il, et nous espérons en trouver les moyens ; nous sommes passablement riches, mais il nous faudra peut-être de temps en temps cent ou deux cents livres sterling » (8). Le 16 février 1794, il demande à son frère si Gillet, éditeur à Londres, pourra lui envoyer des ouvrages à traduire d'anglais en Français. En même temps, il expédiait des ouvrages en Angleterre par Hambourg (9).

Miss Williams, qui, pendant son emprisonnement, avait été occupée à faire une traduction de *Paul et Virginie*, avait achevé d'écrire ses sonnets en février (10), et sa traduction était alors sous presse. Stone avait l'intention de les envoyer à Toulmin à Londres. Ses affaires étaient alors prospères. Le 1<sup>er</sup> février, Stone et Beresford avaient demandé l'autorisation d'exporter des marchandises de luxe, des bas de soie à destination d'Aix-la-Chapelle, Hambourg, Philadelphie, Bâle, etc.; et le 5 mars (Coquerel et Stone) des bas de soie à destination de Bâle (11).

Hélène passa à Paris tout l'hiver, « ayant sans cesse sur la tête le couteau de la guillotine suspendu avec un fil bien délié » (12). Mais le 27 germinal (16 avril 1794), le Comité de salut public fit passer un décret qui ordonnait aux ci-devant

(6) *Lettres* (1793-4), vol. II, 175 (édit. angl.); et cfr Alger : *Paris*, p. 61 note.

(7) *State Trials*, XXV, 1218 ; lettre du 17 janvier 1794.

(8) Cependant, les événements postérieurs semblent l'avoir empêché de réaliser ses espérances à cet égard.

(9) *Trials*, XXV, 1223.

(10) *Ibid.*, 1224. Voir plus loin.

(11) Pierre Caron : *La Commission des subsistances de l'an II. Procès-verbaux et actes*, Paris, 1925, 8°, pp. 302 et 446.

(12) *Lettres* (1793-4), I, 136 (édit. franç.).

nobles et aux étrangers de quitter Paris dans l'espace de dix jours, sous peine d'être mis hors la loi. « Cette loi, dit miss Williams, qui nous atteignait, ma famille et moi, faisait partie du plan de proscription générale que Robespierre avait conçu contre les nobles et les étrangers, et qu'il était impatient de réaliser. Ce décret nous enjoignait, après avoir choisi la place de notre retraite, de nous présenter devant les Comités révolutionnaires de nos sections respectives, qui devaient nous délivrer, non un passeport, mais ce qu'on nommait un « ordre de passe », où serait écrite la déclaration que nous aurions faite de quitter Paris, conformément à la loi du 15 germinal. Nous étions donc condamnées à errer à travers le pays avec cette passe, qui était comme la marque de Caïn sur notre front. Nous étions tenues de la déposer, sous peine d'emprisonnement, entre les mains de la municipalité de l'endroit où nous arrêtions notre course ; et toutes les vingt-quatre heures, nous étions contraintes de nous rendre devant cette municipalité, pour y faire inscrire nos noms sur une liste, laquelle devait être adressée chaque décade au Comité de salut public... Nous choisîmes pour lieu de notre retraite un petit village à un demi-mille de Marly, et, le cœur serré d'angoisse, nous dîmes adieu à ma sœur Cécilia qui, étant mariée à un Français, n'était pas touchée par la loi (13); et ainsi, une fois de plus, nous étions chassées de notre « home » sous peine d'être frappées d'une condamnation à mort. Nos voisins vinrent à notre seuil ; en pleurant, ils prirent congé de nous, et les gens pauvres, la seule classe qui osât en ce temps proférer une plainte, murmuraient tout haut contre l'injustice du décret...

« Notre demeure était située à quelques pas du beau parc de Marly ; et les allées désertes, envahies d'une herbe épaisse, les amoncellements de rochers sur lesquels récemment encore jouait le murmure des cascades artificielles, silencieuses à présent ; les dalles de marbre qui avaient

(13) Elle épousa Marie-Martin Athanase Coquerel. C'est le pasteur Maron qui bénit le mariage. Grâce à l'amabilité de l'*Union Consistoriale des Eglises Réformées de Paris*, j'ai pu trouver à l'Oratoire de Paris l'acte de mariage (Extrait du Registre « concernant la Bénédiction Religieuse des Mariages des Protestants de Paris » Quintidi de la 2<sup>e</sup> décade de Ventôse l'An II de la Rép. Franç. Une et Indiv., 6 mars 1794 V. S.).

« formé le lit des bassins aux eaux de cristal ; la machinerie  
 « brisée et dispersée des jets d'eau dont les sources étaient  
 « taries, les statues renversées, les emblèmes effacés de la féo-  
 « dalité, les herbes folles jaillissant entre les pierres des de-  
 « grés, qui conduisaient au château abandonné ; les fenêtres  
 « des gais pavillons tendus de toiles d'araignées, éveillaient  
 « des sentiments en union intime avec ceux que les circons-  
 « tances nous imposaient naturellement » (14). Les deux com-  
 missaires de leur section les secoururent une seconde fois, en  
 se rendant auprès du Comité de salut public, et en déclarant  
 qu'ils étaient prêts à répondre d'elles sur leur vie. Elles furent  
 « mises en réquisition », condition qui leur permettait de re-  
 tourner à Paris, et les faisait sortir de la classe des suspects  
 et des proscrits.

Les Williams avaient obtenu leur ordre de passe le 26  
 avril, et Stone les accompagna (15). Sa femme Rachel Coope  
 était partie pour Passy le même jour (16) et Benjamin Beres-  
 ford s'était rendu à Vaugirard le 24 avril (17). Stone avait été  
 dénoncé par l'Anglais Arthur le dix-huit ventôse an II. Voici  
 ce qu'il dit au sujet de Stone :

« Il existe à Paris un nommé Stone sur la section de.....  
 « Cet homme est Anglais, marié en Angleterre avec une  
 « femme qui lui a apporté une fortune de six à huit mille  
 « livres sterling. Il y faisait le commerce de charbon de terre ;  
 « mais ayant intrigué et cabalé contre le gouvernement d'An-  
 « gleterre de concert avec les presbytériens (qui sont de la  
 « même secte que les protestants albigeois) (18), il fut forcé  
 « de s'expatrier pour ne pas être poursuivi comme fana-  
 « tique.

« Arrivé en France, il prétendit avoir été proscrit en An-  
 « gleterre pour cause de patriotisme et se lia avec le parti  
 « des *Brissot*, des *Pétion*, etc., et particulièrement avec Mi-

(14) *Letters* (1793-4), II, p. 9 et suiv. Je me sers de la traduction de M. Funck-Brentano dans son *Règne de Robespierre*, ch. VI, p. 89 et suiv.

(15) Arch. Nat. : Passeports délivrés en l'an II. 2<sup>e</sup> registre d'inscription de la désignation des lieux où vont habiter les ex-nobles des sections de Paris. Section Mutius Scævola : F 7\* 103, p. 190. Le lieu et la date ne sont pas spécifiés, mais miss Williams dit qu'elles ont retardé leur départ jusqu'au dernier jour. Elles sont « en réquisition ».

(16) *Ibid.*, p. 190.

(17) *Ibid.*, p. 189.

(18) Cette phrase a été biffée dans l'original.



« randa. Il tenait avec les autres Anglais et surtout avec un  
« nommé Milne (le même homme dénoncé dans la lettre de  
« Lille comme agent de Pitt), ainsi qu'avec un S. Robert Smith  
« qui est de la même clique, et qui était de leurs concilia-  
« bules (*note* : il est arrêté). C'est ce même Milne qui don-  
« nait à manger à des bals presque toutes les semaines chez  
« White au passage des Petits-Pères, dans une espèce de ta-  
« verne anglaise. Ce fut dans une de ces orgies où il s'éleva  
« jadis une dispute qui occasionna une rixe entre Thomas  
« Payne et un autre Anglais <sup>(19)</sup> de cette même clique, qui  
« donna un coup de poing dans la figure de Thomas Payne  
« et qui après s'être sauvé et avoir resté caché s'est ensuite  
« réconcilié avec Thomas Payne.

« Ce Stone, qui avait voiture à chevaux avant la Révolu-  
« tion du 31 mai, aussitôt après cette heureuse résurrection  
« qui avait mis au grand jour toutes les manœuvres crimi-  
« nelles des Brissotins et qui conséquemment renversa les  
« espérances de cet individu et probablement ses grands  
« moyens de fortune ; et Stone, dis-je, a établi pour masquer  
« sa conduite une imprimerie en lettres et s'est sauvé sous  
« ce titre. Il a en outre réclamé sa femme comme la femme  
« d'un ouvrier- imprimeur quoiqu'il n'ait jamais exercé cet  
« état dans aucun pays ; en quoi il a trompé la religion du  
« Comité de sûreté générale. Il est même notoire qu'il est  
« à la veille de se divorcer d'avec cette même femme dans  
« le dessein sans doute de prendre une autre femme affin de  
« mieux masquer ses intrigues anti-révolutionnaires.

« Le S. Gamble Anglais, imprimeur en taille Douce rue  
« des Piques au coin du Boulevard est co-propriétaire de la  
« maison White dont il est fait mention ci-dessus. A la vérité  
« il n'a pris un intérêt dans cette maison que depuis que  
« White dont il avait la caution, a fait banqueroute. Mais ce  
« qui pourrait exiger qu'on prit des renseignements sur sa  
« conduite, c'est qu'il continue à avoir des relations avec ce  
« nommé Stone et que notamment il l'avait chargé dernière-  
« ment de négocier un effet de 3.000 livres laquelle somme  
« devait être employée à payer au tapissier une partie des

(19) Selon Sherwin : *Life of Paine*, c'était le capitaine John Grimston, R. A. ; cfr Alger : *Paris*, p. 332.

« meubles de la taverne anglaise passage des Petits-Pères, actuellement dite de Philadelphie » (20).

Stone avait reçu un ordre de passe le 23 avril, expédié par le comité de surveillance de la section de Mutius Scaevola (21), mais lui et sa femme furent arrêtés le 24 avril 1794 (22), sans doute à cause de la dénonciation d'Arthur. Ils ne furent pas longtemps prisonniers, comme nous venons de le voir. Le 26 avril on décréta que « le citoyen Jean Hurford Stone et sa femme détenus dans la maison de Saint-Lazare, seront mis de suite en liberté et qu'ils seront tenus de se conformer à la loi du 27 et 28 germinal » (23). Selon Alger, Stone devait quitter la France, mais bien qu'il accompagnât les Williams à Marly, il fut enregistré au comité de la section de Mutius Scaevola le 2 mai (24), et le comité « requiert le citoyen Jean Hurford Stone pour être employé à son état d'imprimeur-libraire sur la demande de la section de Mutius Scaevola » (25).

Après le procès de son frère, paraît-il, Stone perdit sa fortune. Au dire de miss Williams, sa femme obtint le divorce. Dès lors commence la liaison reconnue entre miss Williams et Stone, qui demeura chez les Williams pendant environ vingt-cinq ans comme membre de la famille ; et cette intimité est très importante.

Or, ce fut vers cette époque que Hamilton Rowan, échappé de Newgate, se rendit en France (7 mai 1794). Immédiatement, il écrivit à Nicholas Madgett et au comité de salut public. Il fut logé avec des malades à l'hôpital de la marine à Brest, et arriva malade à Paris le 19 juin (26). Vers cette même époque, Benjamin Vaughan, craignant les suites de l'emprison-

(20) Arthur se trompe dans ses conclusions, comme nous allons le voir. Mais pourquoi cette animosité contre Stone ? Cette dénonciation du 9 mars fut renvoyée au comité de surveillance de la section des Piques le 4 germinal (25 mars), par le comité de sûreté générale et de surveillance de la Convention nationale (Arch. Nat. F 7/4778, f. 52<sup>e</sup> et F 7/4775). Arthur fut dénoncé par Fouquier-Tinville le 11 therm. an II, mis hors la loi le 12 therm. (Arch. Nat., F 7/4581, plaq. 5).

(21) Arch. Nat. F 7/4775 (23).

(22) Alger : *Englishmen*, pp. 65-66.

(23) Arch. Nat. AF\* II, 254, et F 7/4775 ; Arch. de la Préfect. AA 14 f. 163.

(24) *Ibid.*, F 7/4775 (23).

(25) Cette pièce est signée : Carnot, Collot d'Herbois, Lindet, Billaud Varennes, Barère.

(26) Aff. étrang., *Corr. angl.*, vol. 588, f. 274. Rapport de Rowan.

nement de William Stone en Angleterre, s'enfuit en France, lui aussi, et prit le nom de Jean Martin (27). Selon Grégoire, Vaughan vécut à Paris « connu seulement de cinq à six personnes » ; et Alger dit qu'en juin le comité de salut public découvrit son incognito et le fit arrêter. Mais, d'après un document que j'ai trouvé, il paraît que Vaughan vint en France le 19 mai, garda sa chambre à Cherbourg pendant neuf jours, et arriva le 2 juin à Paris, où il fut immédiatement gardé *au secret* (28), au couvent des Carmes. selon Alger (29). Mais il déclare qu'il allait voir Rowan atteint de fièvre deux fois par jour, car celui-ci avait été autrefois son condisciple à Warrington, sous la direction du docteur Priestley (30).

Un arrêt du Comité de salut public (signé, Barère, Carnot, Collot, Robespierre, Couthon, Prieur, Billaud Varenne), décréta que Vaughan serait mis en liberté le 28 juin et il lui donna un passeport pour se rendre en Suisse dans les huit jours. La commission des Affaires extérieures fut chargée de s'assurer de l'exécution de ces arrêtés et du passage de Vaughan en Suisse (31). Vaughan reçut son passeport, sans doute le 1<sup>er</sup> juillet (32). En tout cas, il partit pour la Suisse le 3.

Stone et Hélène l'accompagnèrent. Celle-ci se croyait en danger : « Pendant cette tyrannie d'une nouvelle espèce, et « qui prenait le nom de gouvernement révolutionnaire, je « n'étais point simplement enveloppée dans le danger qui « menaçait tous les habitants de la France, j'avais des droits « à une proscription spéciale. Plusieurs des satellites se rap- « pelaient que j'avais été l'amie de la Gironde, de Mme Ro- « land, noms frappés d'anathème et qui portaient la mort.

(27) Carnot : *Mémoires de Grégoire*, I, 372.

(28) *Aff. étr. ibid.*, vol. 588, f. 102.

(29) *Englishmen*, p. 347. Chose étrange, à la page 92, Alger lui-même dit que Vaughan vivait dans la retraite à Passy. Voir l'article de M. Mathiez dans les *Annales révolutionnaires* de 1917 ; vol. 9, p. 8.

(30) *Aff. étr., corr. angl.*, vol. 588, f. 102. Sur Vaughan voir : *Dict. Nat. Biog.* ; l'article de M. Mathiez (cité) ; Alger : *Englishmen* ; *Biog. Univers.* ; la *France littéraire* ; *Journal de la Montagne*, août 1794 ; Drummond, dans son *Autobiography of Hamilton Rowan*, ne donne pas le nom de Vaughan. Il se trouve au British Museum une courte biographie de B. Vaughan par J. H. Sheppard, mais qui se rapporte plus particulièrement à sa vie aux Etats-Unis (B. M. 9914 c. c. 19).

(31) *Aff. étr., ibid.*, vol. 588, f. 96.

(32) *Ibid.*.

« On n'ignorait point que je venais de publier en Angleterre  
 « un ouvrage où j'avais peint sans ménagement le carac-  
 « tère de nos féroces oppresseurs, que la vive sensibilité de  
 « Lasource, la brûlante éloquence de Vergniaud, avaient tant  
 « de fois développé à mes yeux. Le dangereux honneur d'a-  
 « voir, une des premières, signalé leur barbarie tandis que  
 « j'étais dans leur puissance, rendait ma position extrême-  
 « ment critique, lorsque je parvins à obtenir un passeport  
 « pour la Suisse » (33). Et ailleurs elle dit : « Je dus mon  
 salut à quelques généreux amis, qui me procurèrent un passe-  
 port pour la Suisse, et je réussis à traverser la frontière, non  
 sans avoir été maintes fois arrêtée et interrogée par des gen-  
 darmes et des municipaux à bonnet rouge » (34). Peut-être  
 que Barère l'aida aussi un peu, mais bien certainement Ni-  
 cholas Madgett appuya la demande de miss Williams et de  
 Stone. On se rappelle maintenant l'affaire de Jackson. Entre  
 le 9 et le 19 juillet il expose (le document est mal écrit)

« Que les citoyens Jackson et Stone, arrêtés pour crime  
 « de haute trahison, ne paraissent néanmoins coupables que  
 « de correspondre avec le citoyen Stone de Paris.

« Il est nécessaire pour les soustraire de la peine de mort  
 « portée par acte de parlement d'Angleterre de mars der-  
 « nier, que les citoyens William (*sic*) et Stone se rendent  
 « à Bâle en y constatant leur résidence avant l'échéance de  
 « leur traite.

« Il demande pour eux un passeport qui assure leur re-  
 tour. Il observe que leur séjour à Bâle nous procurera des  
 nouvelles de nos amis d'Angleterre et d'Irlande.

« Il paraît que le Comité a obtempéré à la demande il y a  
 « environ 15 jours » (35).

Mrs Piozzi croyait évidemment que Stone s'était échappé  
 parce qu'il craignait la fureur de sa femme jalouse, et elle  
 disait que miss Williams, en s'attachant à Stone, se trouvait  
 dans une bonne situation (36). En tout cas, Stone échappa  
 sans doute à une troisième arrestation, car le 15 juillet, Mon-  
 tané lança contre lui la dénonciation suivante :

(33) Extrait de son *Voyage en Suisse*, I, 1. Voir *Décade Philosophique*, XVII, 222.

(34) *Souvenirs*, p. 77.

(35) Archives Nationales, F 7/3822.

(36) O. G. Knapp : *Ouvr. cit.*, p. 89, lettre du 11 juillet 1794.



« L'accusateur public contre Stone Anglais imprimeur, le  
« 26 messidor an 2 de la République.

« Monsieur Tinville,

« J'ai écrit le 20 au brave Robespierre ! je croyais aller  
« ensuite au comité, je n'ai pas eu réponse. D'après cela  
« je me suis déterminé à te faire part de ce que je croyais  
« avoir ouï dire.

« Il existe rue Jacob, faubourg Germain, un Riche an-  
« glais nommé Stone qui est venu au commencement de la  
« Révolution. Il n'est pas en arrestation parce qu'il passe  
« pour imprimeur. J'ai ouï dire qu'il ne passait chez lui que  
« pour garçon. L'imprimerie est, dit-on, sur la tête d'un prê-  
« tre écossais ou irlandais. J'ai ouï dire qu'il craignait d'être  
« mis en arrestation, et que sur dix jours de la décade, il en  
« passait à peine un à Paris, et qu'il passait les autres à  
« une campagne qu'il a loué (*sic*) à Saint-Germain, ou à  
« Marly !

« J'ai ouï dire encore qu'il était très lié avec le conspira-  
« teur Julien dit de Toulouse. J'ai ouï dire enfin qu'il était  
« très lié avec un autre anglais nommé Christie qui était très  
« lié avec Chaumette, et que ce dernier le fit partir pour  
« Londres deux heures avant que le décret contre les étran-  
« gers ne fut (*sic*) rendu. Cette liaison de Julien, Christi (*sic*),  
« et Chaumette, m'ont donné l'idée que ce Stone pourrait  
« être un agent de l'infâme Pitt. On peut tirer cela au  
« clair...

« MONTANÉ » (37).

Stone et miss Williams se rendaient à Bâle, tandis que  
Vaughan se rendait sans doute à Genève. Mme de Chastenev

(37) Arch. Nat. W 47/3148. Ce document porte les mots suivants :  
« Prévenu le 1<sup>er</sup> octobre d'être un agent de Pitt, le 2<sup>e</sup> d'émigration ». La  
dénonciation contient plusieurs inexactitudes. Le prêtre dont on parle  
peut bien être Beresford, dont la vie est obscure. Stone était un vrai im-  
primeur, et nous savons déjà ce que c'était que sa « campagne » à Marly.  
Il s'était brouillé avec Christie. Il connaissait sans aucun doute Julien,  
comme Sabonadière, son ami, et quant à Chaumette, Stone partageait  
sans doute la haine de miss Williams à son égard. L'attitude du gou-  
vernement britannique, le procès de son frère, sa ruine, et le rôle qu'il  
joue dans la révolution, tout cela tend à prouver, à mon avis, qu'il ne  
pouvait nullement être un agent de Pitt.

rencontra Stone à Saint-Mards, et voici ce qu'elle dit de cette rencontre :

«... Une espèce de tombereau s'arrêta derrière nous. Dans  
« ce tombereau était une chaise de paille, et de cette ma-  
« nière voyageait en poste un homme d'une assez belle figure,  
« qui ne parut pas impatienté quand on lui dit que les che-  
« vaux de relais étaient en course et qu'il ne pourrait même  
« repartir qu'après nous. Alexandrine et moi n'hésitâmes  
« pas à penser qu'un homme si résigné devait être un prison-  
« nier délivré récemment. Il s'approcha de notre voiture,  
« nous lui parlâmes avec obligeance, et en quelques minu-  
« tes, il trouva le moyen de me désigner, comme sa société  
« intime, plusieurs personnes connues de l'ancien monde de  
« Paris. Arrivés tous de bonne heure à Chanceaux, le voya-  
« geur vint nous faire une visite ; il était gai et fort aima-  
« ble, ne parla que d'émigration, et sur un ton fort peu civi-  
« que ». Le lendemain, Stone informa Mme de Chastenay  
qu'il allait en Suisse, et elle l'engagea à être plus prudent  
dans ses discours de politique ; mais Stone ne fit que rire,  
et observa qu'il était commissaire du gouvernement et qu'il  
voyageait par ses ordres. Elle le revit à Dijon, où elle eut  
encore lieu de lui reprocher ses discours imprudents, mais il  
répondit : « Eh ! mon Dieu, je ne suis pas dans le cas d'at-  
tirer l'attention. Je suis marchand de fromages, je vais en  
Suisse pour en acheter, et je vous en apporterai à mon re-  
tour ». En effet, il lui apporta à Châtillon trois semaines plus  
tard un gros fromage de Gruyère. « Il voyageait cette fois  
« en berline à six chevaux, et sans doute n'était pas seul.  
« Il arriva, fut gai, aimable, toujours de bon ton, parla de  
« tout ce qu'on connaissait à Paris, et finit par dire qu'il  
« s'appelait M. Stone, qu'il était Américain, et qu'il nous  
« offrait à Paris ses services. Je n'en ai jamais su davan-  
« tage. Un an après, il se fit annoncer ; il me dit qu'il avait  
« voulu savoir de mes nouvelles, à son passage à Châtillon.  
« Toujours en brillant équipage et escorté de plusieurs com-  
« pagnons, il ne s'arrêta qu'un moment, et depuis je ne l'ai  
« jamais vu » (38).

(38) Alphonse Roserol : *Mémoires de Madame de Chasteney*, Paris, 1896, 2 vol. 8°, I, 272-4. Cette conduite de Stone est inexplicable : pour-quoi, s'il voyageait par les ordres du gouvernement, tenait-il ces discours dangereux ? Mais miss Williams dit qu'il avait entrepris ce voyage pour

Vaughan était à Genève peu de temps après, car il écrivit à Robespierre le 26 messidor (15 juillet) (39). D'ailleurs, il devait se présenter, aussitôt son arrivée, à Barthélemy (40). Selon Soulavie, Witel et Conte interceptaient sa correspondance (41). Vaughan se rendit auprès de Barthélemy, et lui demanda s'il pourrait rester à Genève. Celui-ci lui répondit qu'il ferait mieux de ne pas chercher son intervention, parce qu'elle ne servirait qu'à attirer sur lui l'attention et la persécution de l'ambassadeur anglais lord Robert Fitzgerald. Il avait donné cette même réponse à Stone et à miss Williams. Stone avait entièrement renoncé à sa qualité de citoyen anglais (42).

A l'aspect de la Suisse, notre romancière sentit se dilater son âme et naître son enthousiasme. La Suisse avait une légende: c'était le pays d'hommes intrépides et indépendants, la patrie de Tell. Mais le caractère, les mœurs des Suisses, ne répondirent point à l'opinion que l'Anglaise s'en était formée. « J'eus plusieurs occasions, dit-elle, pendant mon séjour de quelques semaines à Bâle, de me répandre dans leurs sociétés, et je ne pus découvrir chez eux ni l'amour des arts, ni celui de la littérature, ni celui de la liberté, ni celui d'aucun bien terrestre, un seul excepté : l'argent » (43). Parmi les étrangers qu'elle rencontra à Bâle se trouvait Rivals, qui s'était chargé d'une mission diplomatique pour sauver sa tête (44).

Après que Vaughan eut vu Barthélemy à Bade, il rejoignit Stone et miss Williams. « Je fis plusieurs courses en Suisse avec M. Rivals, M. Stone et M. Benjamin Vaughan, alors membre du parlement d'Angleterre (45), dit-elle, auteur

sauver sa vie. Je ne crois pas qu'il fût marchand de fromages. Sans doute il agissait par esprit de bravade. Mais comment expliquer son retour en trois semaines ? Est-ce qu'il avait accompagné Benjamin Vaughan à Genève ?

(39) Barère : *Mémoires*, II, 226 ; et cfr *Annales révolutionnaires*, IX, p. 8 et suiv.

(40) Aff. étr., corr. angl., vol. 588, f. 103.

(41) Soulavie : *Mémoires historiques et politiques*, etc., V, 348 et suiv.

(42) Kaulek : *Correspondance de Barthélemy*, IV, 204, Barthélemy (à Baden) à Beuchot (23 juillet 1794 ; et cfr *Pap. de Barth.*, vol. 448, f. 165 (Aff. étr.).

(43) *Nouveau Voyage*, vol. I. Voir la *Décade philos.*, XVII, 222.

(44) *Souvenirs*, p. 85.

(45) Elle se trompe : Vaughan avait donné sa démission avant son départ.

d'un admirable pamphlet intitulé le *Calme Observateur* (46) ». Ils allèrent voir le prince abbé d'Engelburg, dont le couvent était placé « sur la pointe des montagnes ». Ils y trouvèrent rassemblés une société d'émigrés français. « Ce prélat, dit-elle dans son *Nouveau Voyage*, que tout son peuple honore du « beau nom de père du pays, a rendu les tribunaux civil « et criminel à peu près inutiles, en inspirant à ses sujets un « esprit d'équité et d'indulgence, et en terminant lui-même, « par voie de conciliation, leurs différends... Le prince est « lui-même un grand manufacturier ; il est à la tête d'un « commerce de fromages fort étendu » (47).

Miss Williams voyage un peu partout : elle s'arrête tantôt dans les villes, souvent sur les bords d'un lac, d'un torrent, quelquefois dans la ferme d'un simple paysan. Rien n'échappe à ses pinceaux ni à ses philosophiques observations. Elle va de Bâle à Soleure, de Bade à Zurich. Ici elle rencontre le vieux Lavater, et elle donne quelques détails intéressants sur sa personne et ses habitudes :

« Lavater est un vieillard vénérable ; sa mine est longue « et effilée ; ses traits prononcés, son front sillonné ; il est « grand, mince, sa figure intéresse ; lorsqu'il est sérieux, « elle est empreinte de mélancolie et presque d'inquiétude, « mais quand il sourit, elle prend une expression de douceur et d'intelligence. Il y a dans sa conversation une éloquence simple, une franchise bienveillante qui la rend extrêmement attachante. Il parle français avec peine, et lorsqu'il ne trouve pas le mot dont il a besoin, il a recours à l'allemand. Je priai un Suisse de notre compagnie de me traduire ceux-là ; il me répondit que les mots allemands dont Lavater se servait étaient, pour la plupart, des épithètes composées qu'il créait lui-même, qui avaient une énergie singulière dans sa bouche, mais qui n'étaient point susceptibles d'être traduites.

« Lavater nous dit qu'après Dieu, il ne connaissait rien de si respectable que le temps ; de tous les trésors de l'homme il regardait celui-là comme le plus précieux, et la perte de ses moindres parties comme une grande inconduite. Il

(46) *Souvenirs*, p. 85.

(47) Voir le compte-rendu du *Nouveau Voyage* dans le *Mercure français* du 19 mai 1798, XXXIV, 328.



« se lève tous les jours à cinq heures du matin, et quoiqu'il  
 « aimât à déjeuner tout de suite, il s'est fait une règle de  
 « gagner ce repas par quelque travail, afin que si dans la  
 « journée les choses s'arrangent tellement qu'il ne puisse  
 « plus rien faire d'utile, il ait au moins sauvé cette portion  
 « de son temps ». Lavater lui rendit sa visite, et il y eut des  
 discussions sur la religion et sur Priestley.

Mais lord Robert Fitzgerald, on ne sait pourquoi, persécuta Stone et miss Williams. Et pourtant, Stone avait autrefois annoncé son intention de se rendre auprès de Fitzgerald en Suisse s'il était menacé en France (48). Le 4 août 1794, il adresse la lettre suivante à Barthélemy :

« Monsieur,

« Je vous demande la permission avec miss Williams de  
 « vous faire nos sincères remerciemens des civilités d'amitié  
 « que vous nous avez témoignées pendant notre séjour à  
 « Bade.

« En revenant icy nous avons trouvé M. Vaughan arri-  
 « vant de Genève, avec lequel nous allons entreprendre une  
 « nouvelle course dans l'intérieur de la Suisse. Je suis en  
 « partie obligé à ce voyage par la conduite de Fitzgerald, et  
 « par le conseil de M. Bacher qui est disposé à me rendre  
 « tous les services qui dépendent de lui ; mais je crois que  
 « votre intervention serait nécessaire. Je n'ai point encore  
 « reçu de réponse des magistrats, mais cette situation pré-  
 « caire est plus désagréable que la certitude de leur refus.  
 « Les dispositions que vous nous avez montrées de nous  
 « obliger nous encouragent à vous prier de prendre des  
 « mesures qui fassent échouer les vœux de Fitzgerald, parce  
 « qu'indépendamment des inconvénients dans lesquels nous  
 « allons nous trouver plongés, obligés de nous éloigner d'icy  
 « et de faire des voyages continuels, je sens quelqu'indigna-  
 « tion de ce que son influence puisse s'étendre à un acte  
 « d'une nature aussi arbitraire, et de ce qu'un citoyen fran-  
 « çais puisse, surtout dans le moment actuel, éprouver le  
 « poids de l'autorité du ministre anglais.

(48) *State Trials*, XXV, p. 1300, lettre du 7 mars 1793 : « If any law of great severity should be enacted, I shall so far obey it as to retire into Switzerland to lord Robert Fitzgerald ».

« Je vous offre ainsy qu'à tous les bons citoyens, mes félicitations de ce que nous nous approchons de la véritable liberté, par nos victoires à l'extérieur, mais encore davantage par celles de l'intérieur. Je prie Dieu que ces événements nous amènent une paix honorable, qui établisse la république sur des bases solides et durables.

« J'ai l'honneur, etc...

« J. H. STONE » (49).

Et ce voyage attirait en même temps sur miss Williams la calomnie et lui faisait perdre ses amis. Mrs Piozzi disait que sa conduite « les blessait tous excessivement » (50). Stone, qui se déclarait citoyen français, n'avait pas fait connaître son titre d'adoption et l'autorisation en vertu de laquelle il avait quitté sa patrie adoptive. « Faute par lui d'avoir administré ces preuves, écrit Buchot à Barthélemy, il ne pouvait être pour toi qu'un individu étranger à la nation française » (51). Il y eut alors une correspondance suivie au sujet de Vaughan, Stone et miss Williams (52). Vaughan voulait se faire considérer comme Américain : Stone et miss Williams voyageaient ensemble. Le 20 août, Barthélemy écrivait à Buchot qu'il n'avait fait à Stone que « des offres vagues de service, par égard pour les passeports du comité de salut public dont lui et miss Williams étaient munis, en souvenir de notre ancienne connaissance à Londres (53), et à cause des persécutions qu'il éprouvait du despotisme britannique. Il m'a aussi dit qu'il avait une commission du comité de salut public en Suisse. Je n'ai point cherché en quoi elle consistait, parce que le moment des explications n'était pas encore venu » (54). Stone se disait beau-frère ou parent de Fox afin d'échapper aux persécutions de Fitzgerald. Stone revit Barthélemy le 8 septembre ; il retournait à Bâle. Barthélemy ne le croyait point parent de Fox. Stone déclara que le comité de salut

(49) Aff. étr., *Pap. de Barth.*, vol. 448, f. 257 ; 447, 141. Bacher était premier secrétaire interprète de la République française en Suisse.

(50) O. G. Knapp : *Ouvr. cit.*, p. 115, lettre du 4 août 1794.

(51) Aff. étr., *Pap. de Barth.*, vol. 441, f. 313 ; 447, f. 146.

(52) Voir *ibid.*, vol. 447, 448, *passim*.

(53) François Barthélemy avait été ministre plénipotentiaire à Londres depuis le 16 sept. 1787 jusqu'au 24 février 1792.

(54) Aff. étr., *ibid.*, vol. 448, f. 351 ; 447, f. 147 (copie).

public l'avait chargé de lui procurer les gazettes anglaises. « Il n'a justifié auprès de moi ni de sa qualité de citoyen français, dit Barthélemy, ni de la confiance du Comité » (55).

Pendant ce voyage en Suisse, ils allèrent voir le lac de Lugano, dont miss Williams fait une fort belle description. A Bellinzone, elle rencontra la fille de Beccaria, philosophe italien, qui avait hérité de l'intelligence de son père et de son amour de la liberté. Vers 1798, elle se fixera à Paris où elle fera connaissance de Paine. Elle connaîtra Henry Redhead Yore, et Holcroft sera frappé de sa beauté (56).

Après un assez long séjour dans les vallées italiennes, Hélène franchit de nouveau les montagnes, traverse le pays des Grisons qu'elle décrit en artiste, et dont « elle apprécie les mœurs et le gouvernement en philosophe » (57), parcourt quelques cantons qu'elle n'avait point visités, et revient enfin à Zurich. Cette dernière partie de son *Voyage* est semée d'observations aussi neuves qu'intéressantes.

Enfin, il fallut partir. « Il me fut pénible de quitter la Suisse, dit-elle ; qui peut sortir de ce beau pays sans regrets ? Lorsqu'on a lieu de gémir de ses institutions, ou lorsqu'on s'ennuie de ses sociétés, on y trouve toujours une grande ressource contre le dégoût, en s'enfonçant dans ses magnifiques paysages, où l'esprit, ravi par la spéculation, perd totalement de vue les maux créés par des mains de l'homme. La Suisse a ouvert à mes idées un nouveau monde tout entier ».

(55) *Ibid.*, Lettre à Buchot du 10 sept. 1794, vol. 449, f. 67 (orig.) ; vol. 447, f. 216 (copie).

(56) Alger : *Napoleon's British Prisoners, etc.*, p. 160. *Nouv. Voy.*, I, 166.

(57) *Décade Philosophique*, XVII, 288.

## CHAPITRE VII

### APRES LA TEMPETE.

On ne connaît pas la date du retour de Stone et de miss Williams à Paris (1). Mais quelle était sa mission en Suisse ? Etait-ce seulement pour procurer des gazettes anglaises ? M. Knapp, qui a lu des lettres intimes de miss Williams, nous certifie que Stone avait été envoyé par le Comité de salut public (2). Il est plus probable que Stone, devenu suspect, se rendit à Bâle pour y prendre les lettres et les rapports que son frère devait lui envoyer chez Bourcard et fils. William Jackson y avait d'ailleurs adressé les importants mémoires de Tone et de Rowan.

Quoi qu'il en soit, il est vrai que, le 18 novembre de cette même année (1794), Stone promet au Comité un précis des opinions de Lansdowne, Stanhope, Lauderdale et Fox, dans la lettre que voici :

« L'horizon politique de Londres continue à se rembrunir. La division entre les membres de l'administration est portée à un trop haut point pour qu'il ne puisse être sincèrement d'accord sur aucun plan d'opération. Il est même très probable que les revers et les disgrâces qui ont été la suite de leurs combinaisons payées ne tarderont pas à produire entre eux une rupture ouverte et que ce sera le parti de Portland et de Fitzwilliam qui éclatera le premier. Ils auront beau jeu contre la cour dont ils ont si cruellement été les dupes relativement aux concessions à accorder à l'Irlande et qu'ils avaient stipulées comme condition essentielle de leur entrée dans le ministère.

(1) Je ne trouve pas leurs passeports.

(2) O. G. Knapp : *Ouvr. cit.*, p. 157.



« Il est encore incertain si le parlement s'assemblera le  
« 29 novembre comme on l'avait annoncé. Tu peux être as-  
« suré que s'il ne s'assemble pas, c'est que le gouvernement  
« médite quelque plan de pacification, autrement il n'oserait  
« pas ainsi se jouer de l'opinion publique. On est si généra-  
« lement convaincu que ce nouveau délai présage la paix,  
« que les fonds publics en ont haussé de 2 ou 3 pr 100, ce  
« qui sûrement ne serait pas arrivé si cette opinion n'avait  
« été suggérée par le ministère même.

« Je vous ai marqué dans ma dernière que je vous ferais  
« passer un écrit qui m'a été communiqué par quelqu'un  
« d'ici. C'est un précis d'opinions de Lansdowne, Stanhope,  
« Lauderdale, et en partie de Fox et d'autres membres de  
« l'opposition. Ils l'ont envoyé ici à l'un de leurs amis dans  
« l'intention de le faire passer en France.

« On devait me remettre cette pièce ce matin, mais celui  
« qui l'a n'a pas eu le temps de la transcrire. Je ne crois pas  
« que les principes en soient conformes à ceux qui sont éta-  
« blis à Paris. Mais il est bon que l'on y sache la façon de  
« penser d'hommes aussi éclairés et aussi versés dans la poli-  
« tique que le sont les auteurs de ces écrits, et qui d'ailleurs  
« se sont toujours montrés les ardents défenseurs de la li-  
« berté. Un objet qui dans ce moment attire singulièrement  
« l'attention du peuple anglais, c'est le procès intenté par le  
« ministre aux bons patriotes, en les accusant de haute trahi-  
« son. Ce procès produira des effets plus salutaires pour la  
« cause de la liberté en Angleterre, que tout ce qui y a été  
« tenté en sa faveur. Il eût été impossible au ministère d'ima-  
« giner un moyen plus efficace que celui-ci pour propager les  
« vrais principes de la Démocratie. L'intérêt général qu'excite  
« la situation des prévenus, rend le peuple très favorable à  
« leur cause. Il ne manquera pas d'admirer attentivement  
« les principes sur lesquels ils fonderont leur défense. Je  
« crois fermement que la bévue du ministère dans cette oc-  
« casion, est l'avant-coureur d'une révolution prochaine. Il  
« y a dans le *Morning Post* un paragraphe qui annonce que  
« le procès de Jackson et de mon frère est différé pour quel-  
« que temps encore... » (3).

(3) Archives Nationales, AF II, 29, plaq. 232, extrait d'une lettre de Stone du 27 brumaire an III.

Le 20 novembre, Nicholas Madgett adressa au Comité un rapport sur l'Etat de l'Irlande qui est à peu près le même que le mémoire que l'on avait trouvé sur Jackson. « Tels sont les renseignements, déclare Madgett, que je me suis procurés sur l'état actuel de l'Irlande, et que j'ai consignés dans un premier mémoire présenté au comité, le mois de nivôse dernier (21 déc. - 19 janv. 1793). Je suis d'autant plus sûr qu'ils sont parfaitement conformes à ce que Hamilton Rowan a écrit sur le même sujet depuis son arrivée à Brest, c'est-à-dire dix semaines avant que j'eusse eu avec lui aucune espèce de relation... Si après la lecture du mémoire le comité pensait comme moi, qu'une descente en Irlande serait le coup le plus terrible et le plus affreux qu'il soit possible de porter à la puissance anglaise, je donnerais mes idées sur les moyens qui me paraissent les plus avantageux pour effectuer cette descente. Je les ai déjà détaillés, il y a deux mois... dans un mémoire assez détaillé.

« Ce 29 brumaire l'an 3.

« MADGETT » (4).

Les détails sur les agissements de Stone et de miss Williams vers cette époque, sont un peu obscurs. Les Irlandais Unis, surtout O'Coigly, O'Connor et Madgett, poussaient à une descente en Irlande (5). Hamilton Rowan, désespérant de voir la réalisation de son désir de donner la liberté à son pays, était passé en Amérique (6). Miss Williams travaillait sans doute à un ouvrage qui devait être publié l'année suivante. Elle était liée depuis quelque temps avec le pasteur protestant Marron, Hollandais qui, pendant la Révolution, avait été intime avec Rabaut Saint-Etienne (7), et avait été emprisonné dans l'hôtel Talaru, avec le banquier Laborde, ami de Stone et de miss Williams, chez lequel ils allaient souvent (8). Miss Williams avait demandé à Marron des rensei-

(4) Aff. étr., corr. angl., vol. 588, f. 176.

(5) Fitzpatrick : *Secret Service under Pitt*, p. 284.

(6) O'Brien : *Wolfe Tone*, I, 215 et suiv. Il arriva à New-York au mois de juin 1795, où il rencontra Tone environ six semaines plus tard. Il le présenta à Adet, qui lui conseilla d'aller en France et lui donna une lettre pour le Comité. Tone rencontra Napper Tandy à Philadelphie avant de se rendre en France le 1<sup>er</sup> février 1796.

(7) *Biog. Univers.*, XXVII, 60.

(8) *Letters* (1793-4), vol. II.

gnements sur les prisons, et le 4 mars 1795, il lui donna une lettre qu'elle publiera bientôt dans un volume de lettres. « Vous me demandez, citoyenne, écrit Marron, quelques détails sur la maison d'arrêt où, sous la tyrannie Robespierre, je me suis vu renfermer comme *soupçonné d'être suspect* ; et semblable dans vos actives recherches à votre compatriote Howard, vous voulez enrichir de mes renseignements votre histoire de nos cachots révolutionnaires. J'obéis, car

« Peut-on rien refuser aux Grâces,  
Quand la Vertu, quand la Raison,  
Inséparables de leurs traces,  
Par vos accents, commandent en leur nom <sup>(9)</sup> ».

Puis suit une longue lettre, destinée sans doute à montrer les connaissances classiques du brave pasteur. Stone lui-même devait être pour quelque chose dans les ouvrages de miss Williams, et leur liaison était maintenant bien connue de leurs amis <sup>(10)</sup>. Mais elle recueillait des renseignements partout. « M. Rouget de Lisle, auteur de l'hymne célèbre des Marseillais, dit-elle dans le quatrième volume de ses lettres, qui commandait une colonne républicaine à Quiberon, m'a raconté la scène émouvante qui se produisit quand les émigrés déposèrent les armes. Nombre d'entre eux le connaissaient personnellement et l'appelaient par son nom ; et quelques-uns d'entre eux baignaient ses mains de leurs larmes » <sup>(11)</sup>. Elle fut au tribunal révolutionnaire le 1<sup>er</sup> mai 1795, quand Cambon récapitulait les charges contre Fouquier-Tinville <sup>(12)</sup> ; et le 6 octobre, quand Napoléon fit canonner les sections en

(9) Voir *Letters from France*, London, Robinson Brothers, 1795, vol. II, p. 118, et suiv. Les *Lettres* parurent vers juillet 1795 ; voir l'*Eur. Mag.*, XXVIII, 39-44 (juillet 1795). Cette lettre fut réimprimée dans Nougaret : *Histoire des prisons de Paris*, Paris, l'an V-juin 1797, 4 vol. in-12, vol. III, 87 (B. N. Lb/41/22 ; dans Cousin : *Tableaux des prisons de Paris sous le règne de Robespierre pour faire suite à l'Almanach des prisons*, Paris, Michel, s. d. 3 vol. in-18. B. N. Lb/41 /18 ; dans *ibid.*, Paris, chez l'éditeur, 1797, 2 vol. 8°, T. 1<sup>er</sup>, 204. B. N. Lb 41/2238.

(10) O. G. Knapp : *Ouvr. cit.* p. 119 : Mrs Piozzi à Mrs Pennington, le 17 fév. 1795 : « The rival wits say that Helen Williams is turned to Stone, and though she was once second to nobody, she is now second to his wife ». Cependant, le colonel Barry lui resta toujours fidèle (p. 117).

(11) F. Funck-Brentano : *Le règne de Robespierre*, p. 148. M. Brentano a pu consulter le quatrième volume des lettres dont il n'existe plus que des exemplaires très rares (publiés en 1796).

(12) *Ibid.*, p. 135.

insurrection contre la Convention, elle dînait avec le général Servan (13). Vers la fin de 1795, miss Williams publia son troisième volume de lettres sur le règne de Robespierre (14).

Selon Turner, un des espions de Pitt à Hambourg, Stone appartenait à Hambourg et à Paris à la clique où se trouvaient lady Edward Fitzgerald (Pamela), lady Lucy Fitzgerald, Mrs Mathiessen, et le général Valence (15). Le frère de Stone fut mis en jugement vers la fin de janvier 1796, et sans doute les détails de son procès furent publiés peu de temps après. John Hurford Stone fut arrêté en France le 12 mars, à cause de certains passages de ses lettres publiées, et les scellés furent apposés sur ses papiers, presses et magasins « pour en être sans délai fait examen et description » (16). On accusait Stone d'avoir, dans une de ses lettres (datée du 24 octobre 1792), donné au gouvernement anglais le conseil d'entretenir en France un espion ; d'avoir écrit (18 mars 1793) une lettre où il prévenait son frère de projets formés par la République sur le cap de Bonne Espérance et sur l'Angleterre. On déclarait d'ailleurs que celui-ci avait donné à Pitt, en avril 1793, des extraits de sa correspondance, afin qu'il sût pourquoi Stone demeurait en France, et que William Stone n'avait été acquitté que sur la preuve des services qu'il avait rendus à son pays par sa correspondance avec John.

John Stone fut évidemment acquitté par le Directoire, car Wolfe Tone, envoyé en mission à Paris, le rencontra avec miss Williams le 19 juillet 1796. « Quelle ne fut pas ma surprise, s'écrie-t-il, de rencontrer mon vieil ami Stone, de Hackney, qui se promenait avec Hélène-Maria Williams, auteur des *Lettres de France* » (17). Tone, accompagné de Madgett, regretta un peu cette rencontre, car il gardait l'incognito de James Smith, citoyen américain, et Stone connaissait presque toute son histoire. Le 22 juillet, il dîna « très agréablement avec Stone et Hélène-Maria Williams. Toute

(13) *Ibid.*, p. 25.

(14) *Letters containing a Sketch etc.* Londres, Robinson Bros., 1795, 12° ; annoncées dans l'*Eur. Mag.* XXVIII, 321 (nov. 1795).

(15) Fitzgerald : *Secret Service*, p. 33.

(16) Arch. Nat. F 7/4368 (165° carton, 21 et 25 germinal, an IV) ; et cfr Debidour : *Actes du Directoire*. Le document est signé : Le Tourneur. Reubell, Réveillère-Lépeaux.

(17) *Autobiography of Wolfe Tone*, II, 85.



notre politique anglaise. Stone fut très gai, mais miss H.-M. Williams est miss Jane Bull complètement » (18). Le lendemain, Tone alla voir Hoche. Il était d'ailleurs en relations suivies avec Madgett et Delacroix: Madgett recevait encore des lettres de Philadelphie de Rowan (19). Les démarches de Tone dans cette visite amenèrent la fatale expédition de Hoche en Irlande. Le 17 avril 1798, l'espion Turner se rendit à Paris, envoyé sans doute par le *Home Office*, afin de savoir quels arrangements avaient été pris au sujet de l'expédition en Irlande (20). Selon Froude, c'est lady Edward Fitzgerald qui lui avait donné une lettre de recommandation pour le général Valence, qui le présenta à Hoche (21). Turner voulait voir le Directoire, mais ni Stone ni Grégoire ne se fièrent à lui et refusèrent de l'accompagner (22). Il n'est pas besoin de décrire ici le résultat de l'expédition en Irlande ni le sort d'un grand nombre des Irlandais-Unis.

Pendant ce temps, Stone correspondait avec le docteur Priestley qui était alors à Philadelphie. En 1797, Stone confirma le bruit que Priestley devait se fixer en France (23). Voici un fait curieux qui rappelle le procès de William Stone: En 1798, un paquet de lettres adressé au docteur Priestley par Stone fut trouvé à bord d'un vaisseau danois. Les lettres adressées à Priestley et à un mystérieux M. B. P., avaient rapport presque exclusivement aux affaires publiques. Elles furent publiées à Londres la même année (24). Dans une lettre à Priestley du 12 février 1798, Stone parle avec éloges de la fondation de la République helvétique, « fondée sur la base

(18) *Ibid.*, II, 87.

(19) *Aff. étr., corr. angl.*, vol. 589, *passim*.

(20) Fitzpatrick : *Secret Service*, p. 25.

(21) *Ibid.*, p. 24.

(22) *Ibid.*, p. 25. Cependant, Stone est dénoncé comme espion par Duckett (*Ibid.*, p. 108). Duckett lui-même avait été arrêté le 13 avril 1796, et conduit à la frontière, d'où, à ce qu'il paraît, il se rendit à Hambourg. (Arch. Nat. F 7/4368, 165° carton 23 germinal an IV). Tone croyait que Duckett était un espion de Pitt, et Madden (*United Irishmen*) partageait cette opinion. Fitzgerald, cependant, démontre qu'il avait été délégué par le gouvernement français pour soulever une insurrection dans la marine anglaise.

(23) *Ancien Moniteur*, réimp. XXVIII, p. 493.

(24) Brochure intitulée : *Political Tracts. Copies of Letters recently written by persons in Paris to Dr Priestley in America, taken on board a neutral vessel*. Londres, 1798. Il en existe un exemplaire au British Museum.

des droits de l'homme », et il recommande au docteur de consulter le *Nouveau Voyage en Suisse* de miss Williams qui allait paraître, et qui était alors sous presse à Londres. Il lui conseille aussi de lire le *New Annual Register* dans lequel miss Williams écrivait des articles sur la France. Une révolution se préparait, disait-il, en Espagne, en Allemagne, partout. Dans une autre lettre à Priestley, il déclare : « Vous aurez naturellement entendu dire que notre vieux pays est maintenant le seul qui reste pour lutter contre la République française, avec tous les désavantages que pourrait désirer tout ami de son vrai bonheur ; savoir : près de réaliser vos discours prophétiques, prononcés à diverses époques, et de diverses manières, et auxquels, heureusement, on ne prit pas garde ». Puis il parle de l'état de la religion en France et de la « grande opération dirigée contre l'Angleterre ».

Il y avait aussi une lettre pour B. M. P., où Stone parle à peu près des mêmes choses. Il se déclare l'ami intime de Gallois et d'Erigone. Il voit de temps en temps Talleyrand, qui lui rend ses visites, et qui demande après B. M. P. Stone était aussi lié avec Merlin. Il parle d'une nouvelle manufacture à laquelle souscrivaient Parker, Talleyrand, et d'autres amis. Il demande de la perlasse pour sa manufacture.

Miss Williams envoyait une note dans ce paquet. Elle y parle un peu de son *Nouveau Voyage* et de ses neveux. Je transcris cette lettre qui semble avoir été écrite à la hâte :

« Pray are you continuing your speculations on the great events ? Are you in the press ? Dr G... (25) has written us that he has sent to your order the books you wrote. Is there anything here that we can send you ?

« P. S. If pot or pearl ash could be sent, and a credit of nine or twelve months given, it would answer the same purpose as if it was sent from the works. I shall then be in full cash to answer it.

« The first opportunity, the French translation of my Swiss travels for I have no English copy in my possession. it is translated with great elegance by M. Say, Redacteur of the Decade Philosophique. I flatter myself you will ap-

(25) C'est sans doute le Dr Gregory. Voir l'*Anti-Jacobin* de juillet 1798, p. 151.

« prove the spirit in which it is written. With the warmest  
 « wishes for your happiness, and for all those who are dear  
 « to you, believe me ever, my dear Sir,

« your most affectionate

(non signé)

« My mother and sister are well, and I have two charming  
 « little nephews-the eldest is already an excellent repu-  
 « blican ».

La publication de ces lettres occasionna une grande excitation et Priestley dut répondre aux critiques faites contre lui et ses amis. Dans ce but, il choisit le journal de William Cobbett, qui s'était retiré à Philadelphie. Dans une lettre datée du 4 septembre 1798 <sup>(26)</sup>, Priestley fait remarquer que B.M.P. (= British Member of Parliament) était Benjamin Vaughan, qui s'était retiré de Suisse à Kennebek, près Philadelphie. Il parle avec éloges de Stone, « ami zélé des révolutions américaine et française, ce qui est une assez bonne raison pour qu'il corresponde avec moi ». Il loue Vaughan, ami du Président. On n'est pas fondé à les croire espions.

Cependant, le rédacteur de ces lettres traita Priestley et ses amis de traîtres éhontés, et il résume les détails des événements amenant la fuite de Vaughan en France. Les observations de Cobbett figurent dans une brochure qu'il publia peu de temps après <sup>(27)</sup> : « Que toute sa vie politique ait été une série continue de tentatives hostiles contre la tranquillité, le bonheur, et le caractère national des Bretons, on n'a pas besoin de l'affirmer » <sup>(28)</sup>. Les Irlandais-unis, disait Cobbett, avaient fait à Priestley des adieux affectueux ; les Démocrates l'avaient accueilli en Amérique. Il accusait Vaughan d'avoir obtenu sa position dans le parlement britannique par l'influence de lord Lansdowne <sup>(29)</sup>. Il parle assez longue-

(26) Rutt : *Priestley*, II, 406.

(27) *Remarks on the Explanation lately published by Dr Priestley, respecting the intercepted letters of his friend and disciple John H. Stone.* Londres, 1799, 8° (au British Museum).

(28) P. 13.

(29) « He owed his seat to one of those very patronised boroughs, about which he and Priestley, and Price, and Stone, and Fox, and Paine, and Grey, and the Sheares and the O'Connors have kept up such a loud and incessant clamour ». (p. 34).

ment du procès de William Stone, et déclare que l'intimité de Vaughan avec Gallois, Stone et Talleyrand le condamnaient tout de suite <sup>(30)</sup>. Puis il s'en prend à miss Williams avec laquelle Vaughan était lié <sup>(31)</sup>, et conclut que Vaughan doit être regardé comme un espion. Il fait remarquer d'ailleurs, que le jeune Joseph Priestley « avait un jour déclaré, sur un air de triomphe, que la monarchie de l'Angleterre serait renversée en moins de cinq années. Ce fait prouve, ajoute Cobbett, que les amis de Priestley comptaient avec beaucoup de confiance sur une révolution en Grande-Bretagne » <sup>(32)</sup>.

Presque tous les amis de miss Williams l'avaient maintenant abandonnée, s'il faut en croire Mrs Piozzi <sup>(33)</sup>, et sa conduite étonnait Harriet Lee <sup>(34)</sup>. Mais ce fut vers cette époque que la sœur de miss Williams, Cécile Coquerel, mourut enceinte, et miss Williams laissa échapper ce cri de douleur : « ...Les circonstances qui accompagnèrent sa perte furent cruelles... Elle avait passé la journée en société ; son teint était frais, son maintien animé ; à neuf heures elle se trouve mal ; le lendemain elle expire.

« Jamais je n'oublierai ce cruel moment. Je la vois encore ; une pâleur mortelle était répandue sur son visage ; ses longs cheveux tombaient sur ses épaules ; le calme de ses traits portait à croire qu'elle respirait encore ; qu'elle sentait les pleurs dont le baignaient une mère, un mari, une sœur éplorée. Parvenue au dernier mois de sa grossesse, son enfant périt avec elle ; les flancs de sa mère lui servirent de tombe. Cécile, ma chère Cécile ! la nature parut interrompre pour vous cette loi qui, veillant sur les jours d'une mère, en écarte les dangers jusqu'au terme de l'enfantement. Mais pourquoi murmurerai-je contre cette double perte ? La vie est-elle un bien ? » <sup>(35)</sup>.

C'est le pasteur Marron qui fit le service, et Charles Pou-

(30) *Ibid.*, p. 42.

(31) Selon Cobbett, Vaughan se trouvait ainsi « placed amidst the charms of liberty and equality, literature, philosophy, and love ».

(32) *Ibid.*, p. 49.

(33) O. G. Knapp : *Ouvr. cit.*, p. 141.

(34) *Ibid.*, p. 137.

(35) H. M. Williams : *Aperçu* (trad. par Mme Grandchamp), ch. IV, p. 27.



gens écrira : « Et moi aussi, charmante Cécilia, je vais jeter (*sic*) quelques fleurs sur ta tombe. Témoin de tes vertus, *jeune de ta jeunesse*, consolé par ta douce gaieté, j'ai souvent assisté au touchant spectacle de la paix intérieure dont tu faisais jouir ton heureuse famille et dont toi-même tu jouissais avec tant d'innocence ; alors tu n'étais point engagée dans les liens du mariage <sup>(36)</sup>, tu n'appartenais point à l'époux dont ta mort prématurée a flétri la vie. Fille sensible, femme et mère adorée, combien tu prêtais de charmes à cette réaction du cœur, qui seule colore l'existence, qui seul peut l'embellir et nous faire traverser sans dégoût le triste défilé de la vie ! Ni ta mère, ni ta sœur éplorées ne cesseront jamais de savourer ton amer et doux souvenir. Cécilia ! tu es quitte envers la vie, mais tu as laissé des gages sur la terre. Athanase, Charles, innocentes créatures, vous ne presserez de vos mains caressantes le front modeste de votre mère ! Vos jolis regards levés vers le ciel ne consulteront plus les siens, vos yeux ne la verront plus sourire ! Ah ! si jamais, transfuges des sévères limites de la raison et de l'ordre, le souffle empoisonné du vice pénétrait jusqu'à votre âme, que ces mots seuls vous ramènent dans les sentiers de la vertu : Fils adoptifs d'Hélène, souvenez-vous que Cécilia vous a donné le jour ! » <sup>(37)</sup>.

Vers cette époque, miss Williams connaissait sans doute Van Swinden et Stapfer <sup>(38)</sup>. Elle a laissé sur Mme Helvétius des observations intéressantes : « ...Quoique je n'eusse pas l'avantage de la connaître depuis longtemps, je l'avais vue assez pour regretter de n'avoir pas formé plus tôt cette liaison, et gémir de la voir cesser à jamais... Sa conversation était instructive, autant par la justesse de ses remarques que par l'application qu'elle faisait des opinions et des observations des autres ; et sa manière de raconter avait tant d'aisance, tant de vérité, que ceux qui l'écoutaient croyaient voir les personnes dont elle s'entretenait... Elle eut des liaisons suivies avec cette classe de philosophes qu'on appelle libres-penseurs... et fut également l'amie

(36) Donc, Pougens aurait connu les Williams avant 1794.

(37) *Bibliothèque française*, Paris, vol. pour janv.-fév. 1801, p. 120.

(38) Elle parle de Van Swinden dans son *Aperçu*, II, 196.

« de ces personnes qui, sans exclure la philosophie, considèrent la religion comme un guide plus sûr, comme un appui plus inébranlable pour nous conduire au terme de nos espérances... (39). De tous les anciens amis de Mme Helvétius, celui dont elle parlait avec le plus d'attachement était le docteur Franklin, il l'avait vue fréquemment pendant son séjour à Passy » (40).

Le nom de Wollstonecraft se présente ici encore. James Wollstonecraft, frère de Mary Wollstonecraft, étudiant à Paris, reçut, le 13 septembre 1798, l'ordre de le quitter (41). Il connaissait Stone, et, en protestant contre cet ordre, il lui adressa la lettre suivante :

« 3 vendre an 7. (25 sept. 1798).

« Citoyen,

« Tranquille par le sentiment de mon innocence ; espérant voir bientôt un terme à ma détention, d'après ma lettre au Ministre, Talyrand Périgord, lettre que vous avez bien voulu lui présenter et dont vous avez appuyé le contenu, jugez de ma douleur et de ma surprise.

« Au lieu de ma mise en liberté pure et simple, et telle qu'elle doit être accordée à un citoyen sans reproche, on me signifie aujourd'hui, un arrêté du Directoire qui m'ordonne de quitter Paris dans vingt-quatre heures et la République dans quinze jours. Ainsi me voilà sacrifié à mon dénonciateur ! Ainsi me voilà renvoyé dans mon pays, que mes opinions m'ont fait quitter, et rejeté d'une patrie devenue la mienne par adoption. Si je n'espérais encore en vos bons services, en votre zèle, en la protection du Citoyen

(39) *Aperçu*, lettre XXXVII, pp. 197-200.

(40) *Ibid.*, p. 209. Franklin fut à Passy depuis 1776 jusqu'à 1785.

(41) Arch. Nat. F 7/3056. Et cependant, le 25 juin 1796, il avait été autorisé à résider à Paris, d'après l'arrêté qui suit : « Arrêté signé : Carnot, La Réveillère-Lepeaux et Le Tourneur, et autorisant à résider à Paris, en vertu de la loi du 21 floréal :

Jacques Wollstonecraft, né Anglais, venu pour faire ses études, frère de Marie Wollstonecraft qui a écrit en anglais sur le droit des femmes et donné une histoire de la révolution française, avec des réflexions et des observations très justes, très philosophiques sur ses progrès et son influence dans toute l'Europe. (Il est vivement recommandé par Lanthenas, du Conseil des Cinq-Cents). Arch. Nat. AF. III, 381, dossier 1943 ; et voir Debidour : *Actes du Directoire*, I, 717.

« Talyrand-Périgord, il y aurait certes de quoi me livrer au désespoir.

« La date de l'arrêté (26 fructidor) est antérieure, sans doute, aux démarches que le Citoyen Talyrand aura faites pour moi, ainsi qu'il vous l'avait solennellement (*sic*) promis ; peut-être (*sic*) même n'a-t-il pu les faire encore, dans ce moment, vû (*sic*) la multiplicité et l'importance de ses affaires ; en conséquence, veuillez bien, dans le plus court délai possible, vous porter chez lui, le solliciter de nouveau de vouloir bien obtenir du Directoire le rapport, ou, tout au moins la suspension de l'exécution d'un arrêté qui, dans ce moment, est un vrai coup de foudre pour moi ; outre le chagrin de partir dans vingt-quatre heures de cette ville, où des affaires d'intérêt me tiendraient encore longtemps si j'étais libre ; il me serait affreux d'être renvoyé comme citoyen dangereux, d'un pays dont je n'ai cessé d'aimer les loix (*sic*), et pour la félicité duquel, indépendamment de mes voux (*sic*), j'eusse sacrifié tous mes moyens.

« Obligé de partir si promptement vous comprenez assez bien, j'ai besoin de quelqu'un qui s'intéresse à mon sort avec chaleur et sans perte de tems ; je me flatte d'obtenir tout cela de vous ; ce que vous avez déjà fait pour moi m'enhardit à cette demande et m'encourage à espérer ce que vous ferez encore. Soyez assuré, à votre tour, de mon attachement et de ma reconnaissance sans bornes.

« WOLLSTONECRAFT.

« Tour du temple 3 vendimiaire (*sic*) l'an 7 de la République française (42) ».

Stone envoya la lettre suivante à son ami Talleyrand le 27 septembre. Il demeurait alors rue de Verneuil, n° 433 :

« Citoyen ministre,

« Veuillez bien jeter (*sic*) vos yeux sur la lettre incluse, c'est de cet (*sic*) prisonnier le beau-frère de Godwin et le frère de madame Wollstonecraft et pour lequel vous avez daigné de vous intéresser. Vous verrez que la chose est pressante, permettez-moi de me présenter chez vous de-

(42) Lettre inédite, Aff. étr., corr. angl., vol. 592, f. 109.

« main un instant pour recevoir votre réponse et aussi pour  
« avoir l'honneur de vous parler d'une affaire qui vous inté-  
« resse.

« Salut et respect,

« Ce 5 vend. l'an 7.

« STONE » (43).

Cependant, il paraît que les efforts de Stone furent infructueux. Wollstonecraft dut partir.

Miss Williams était liée vers cette époque avec J.-B. Say auquel elle adressa une longue lettre sur le philanthrope Wadstrom. Cette lettre, publiée dans la *Décade philosophique*, dont Say était un des principaux collaborateurs, contient nombreuses inexactitudes, mais elle nous fait très bien voir les opinions de notre auteur sur la philanthropie et sur Wadstrom (44). Son compte rendu du roman révolutionnaire de l'Allemand Lafontaine, intitulé : *Claire et Clairant* (45), fut publié dans la même revue. Elle en fait naturellement l'éloge, puisque ce livre est lié aux principaux événements de

(43) Lettre inédite, *ibid.*, f. 106. Wollstonecraft sera de retour en 1804, et il subira le même sort.

(44) Voir la *Décade philosophique*, 1<sup>o</sup> flor. an VII, XXI, 229, etc. Cette notice parut dans le *Monthly Magazine* (juillet 1799, VII, 462 et suiv.). Sa publication occasionna une critique de la part d'un certain William Dickson, qui relève nombreuses inexactitudes (*Mon. Mag.*, déc. 1799, VIII, 862, etc.) : « The elegance of that performance, dit Dickson, transcends its accuracy, and lends charm to errors which may affect the interests of the living ». Il fait remarquer que Wadstrom fut devancé par Henry Smeatham qui avait déjà écrit en 1786 un ouvrage intitulé : *Plan of a Settlement to be made near Sierra Leone*. Le premier voyage à Sierra Leone fut fait au mois de décembre 1786, avant que Wadstrom fût parti de Suède pour l'expédition en Afrique. Wadstrom n'avait ni notes ni matériaux pour son *Essay on Colonisation*, qui fut commencé le 4 juillet 1794. Le vrai compilateur de cet ouvrage le termina le 27 août 1795 et le publia en septembre, non pas in-8°, comme le dit miss Williams, mais in-4°. Les principaux collaborateurs furent Lemesurier, le Dr Lettson et le colonel Bolts. Dickson prétend lui-même avoir compilé l'*Essay* : Wadstrom en fit les frais, et on le publia en son nom, Wadstrom ne savait rien personnellement de la condition des nègres dans aucune colonie européenne. « There will perhaps remain very little doubt, conclut Dickson, that Mr Wadstrom did not compile the work in question, which relates to the West Indian slavery ; and that I compiled not only that, but every other part of the book ». L'article dans Michaud : *Biographie universelle*, XLIV, 184, emprunté en grande partie à la lettre de miss Williams, est donc inexact.

(45) August Lafontaine : *Klara du Plessis und Klairant, Geschichte Zweier Liebenden*. Le critique se sert de la traduction de C. F. Cramer : *Claire du Plessis et Clairant, ou Histoire de deux amants émigrés*. Voir la *Décade*, 10 therm. an V, XIV, 215.



la Révolution. Ici, le père, vieux vicomte « que la nature semble avoir fait exprès pour être le défenseur de l'ancien régime », a assez de noblesse pour pouvoir tout supporter, excepté l'union de sa jolie fille Claire avec le plébéien Clairant qu'elle aime. Sur cet obstacle, qu'aucune vertu ne peut surmonter, repose l'intérêt de toute l'histoire. « Il ne nous est pas possible de cacher que Clairant était royaliste, écrit miss Williams. Puis elle ajoute naïvement : « Mais ne nous hâtons pas de le condamner. S'il existe encore, il a peut-être changé ; tant de royalistes de 1792 sont devenus, à ce qu'ils disent, républicains de 1797 ». Dans cet article, on peut le voir, l'Anglaise prône les principes de la Révolution. En même temps elle écrivait des articles pour le *New Annual Register* où elle montrait le même enthousiasme pour le nouveau régime <sup>(46)</sup>.

(46) *Public Characters* : « For some years she wrote the French Department in the *New Annual Register*, and that article, like all her writings, was distinguished by extraordinary eloquence ». Le *New Annual Register* fut fondé par Kippis en 1780. George Gregory en entreprit plus tard la rédaction, et la politique de la revue se fit « tory ». Voir *D. N. B.* XXIII, 97.

## CHAPITRE VIII

### UN SALON COSMOPOLITE SOUS LE CONSULAT : AMITIÉS ET RELATIONS.

Miss Williams, comme beaucoup d'autres Anglais, souffrit sous Napoléon. Depuis le 13 vendémiaire elle le détestait ; mais lorsque je vis, dit-elle, qu'il avait donné la liberté à l'Italie ; « lorsque je me rappelai que, au 13 vendémiaire il n'avait fait que remplir un rôle subordonné à la direction de Barras, peut-être même contre son opinion personnelle, j'avouai que je ressentis en moi-même une grande disposition à faire la paix avec lui » (1). C'est pourquoi elle le loue dans son *Nouveau Voyage* ; et elle trouve une raison de plus pour le louer : « M. de Talleyrand venait de nous déclarer positivement que la lecture d'Ossian faisait les délices de Napoléon, et, nourrie moi-même dans le culte d'Ossian, ceci acheva de me convertir. Je devins Bonapartiste enthousiaste » (2).

Elle publia son *Aperçu* au commencement de 1801 (3). Elle parle toujours avec éloges de Bonaparte, qu'elle connaissait personnellement. Peu après les événements du 18 brumaire, et après que Napoléon devint premier Consul, miss Williams se promenait à cheval au bois de Boulogne avec « un de ses meilleurs et plus anciens amis, M. Thiessé », membre du tribunal (4). Bonaparte vint les rejoindre et, mettant son cheval au pas, fit avec eux le tour du bois, suivi d'un brillant état-major. « J'aurais peut-être dû mal présager de « l'éclat de ce cortège, dit miss Williams ; mais les militaires qui le composaient venaient de combattre pour la li-

(1) *Souvenirs*, p. 108.

(2) *Ibid.*

(3) Traduit par son amie Sophie Grandchamp. Voir *Bibliothèque française* de janv.-fév. 1801.

(4) Nicolas-François Thiessé (1759-1834).

« berté, de sorte que je crus que tout irait à merveille. Le  
 « fait est que je ne voyais que le seul Bonaparte, que je  
 « n'entendis que lui. Mon enthousiasme était tout fervent.  
 « Il était fort poli, car il n'avait pas atteint ce point de puis-  
 « sance dans lequel, par la suite, un de ses regards fit presque  
 « évanouir M. le comte Volney. Il me dit qu'il venait juste-  
 « ment de lire ma description de la contre-révolution de  
 « Naples, et qu'il se portait garant de la vérité de ce que j'y  
 « rapportais. Il dit plusieurs choses réellement fort ordinai-  
 « res ; mais mon admiration rehaussait ses paroles » (5).  
 Mais, peu de temps après, l'Anglaise ne vit plus en Napoléon  
 qu'un despote. « ...J'éprouvai alors le plus pénible mélange  
 de sentiments, déclare-t-elle, et je ne renonçai que bien diffi-  
 cilement à mon admiration... Depuis cette époque, je ne l'ai  
 plus loué, ni en prose ni en vers » (6). Et à ce qu'il paraît,  
 Stone et Hélène étaient devenus suspects, et la police les  
 surveillait, en les croyant membres du comité anglais qui  
 voulait restaurer les Bourbons (7).

La société de notre auteur à cette époque était bien inté-  
 ressante. Un jour, Mrs Piozzi dînait avec des démocrates.  
 « D'après leurs propos, observe-t-elle, je conclus qu'Hélène  
 Williams habite le même hôtel que Stone ; mais qu'il n'existe  
 aucun scandale ni aucune idée de liaison pour cela ; que  
 Kosciéffsky (*sic* pour Kosciusko), le chef polonnais, est son  
 héros... et que sa maison (celle d'Hélène) est très fréquentée

(5) *Souvenirs*, p. 132.

(6) *Ibid.*, p. 137.

(7) Laquiente, dans une note, p. 81 de sa traduction d'*Un hiver à Paris sous le Consulat*, par Reichardt, déclare que, d'après un factum publié par la police en l'an VIII, sous le titre *Correspondance anglaise*, miss Williams servait, à cette époque, d'intermédiaire entre Hyde de Neuville et le comte d'Artois, en s'efforçant de les convaincre de l'existence de Louis XVII. J'ai fouillé les papiers relatifs à cette affaire (Arch. Nat. F 7/6245-6251, n° 4980) et ce n'est pas miss Hélène Williams dont il s'agit. Ce n'est pas non plus elle dont il est question dans Aulard : *Paris sous le Consulat*, I. II, 292, et cfr Arch. Nat. F 7/3829. Le nom de Stone est confondu avec celui de Stow. La femme en question est Mme Arabella Mallet, *veuve* Williams, Anglaise, âgée en l'an IX de 50 ans, native de Londres, veuve de Williams, officier d'artillerie. Elle vint en France en 1772. Elle fut arrêtée en l'an II (Arch. Nat. F 7/4775/52), mais elle fit des voyages en Angleterre mai-juin et décembre 1796 et en germinal an IX. Arrêtée et interrogée, elle nia avoir porté des lettres à personne. Elle avait entendu parler d'Hélène Williams, mais, à ce qu'elle dit, elle ne connaissait ni ses ouvrages ni sa demeure (*Ibid.*, F 7/6251). Le comité paraît principalement composé de Hyde l'aîné (Paul Berry), Ferrand et Dubois. Le factum se trouve aux Archives Nationales (AD I, 116).

par une coterie littéraire, dont tous les membres sont des *mécontents*, qui disent à ceux qui se mettent de leur nombre quelle courte durée sera accordée au régime actuel, et quels heureux jours sont réservés à la France quand le prochain changement aura lieu » (8). Vers cette époque, miss Williams connaissait les patriotes italiens Monti, auteur d'*Aristodème* ; Pindemonte (9), l'abbé Casti, Cesarotti, traducteur d'Ossian, Gianni, l'improvisateur, et d'autres, dont quelques-uns lui avaient fourni des détails sur la révolution de Naples (10).

Le 3 octobre 1801, « la signature des préliminaires de paix avec l'Angleterre fut annoncée, le soir, aux flambeaux, dans toutes les places et carrefours de Paris, par les commissaires de police, escortés par la force armée et précédés de tambours et de trompettes » (11). La satisfaction fut vive, et, profitant de cette occasion, beaucoup de gens se rendirent en France pour renouveler connaissance avec d'anciens amis, ou voir les trésors d'art et de peinture que Napoléon avait rapportés d'Italie ou d'Égypte. On peut signaler sir Humphry et lady Davy, Maria Edgeworth, lord Holland, Erskine ; lord Elgin ; William Shepherd, révérend anglais ; Mackintosh, Romilly. Rogers, James Watt, Opie, Kemble, Mrs Cosway, lady Esther Stanhope, Fanny Burney se trouvent au nombre des voyageurs (12). Et presque tous ces gens firent visite à notre romancière, par curiosité, peut-être, à cause de sa réputation, ou parce que chez elle on trouvait les plus grands littérateurs de ce temps. « On me dit, observe Mrs Piozzi, qu'Hélène Williams ne pense avec plaisir qu'à la société de Londres, et à une réputation sans tache de vertu féminine. Sa mère, qui vit encore, s'afflige des idées d'athéisme qui l'entourent, apprend aux bébés de Cécile les hymnes du docteur Watt et le catéchisme de notre Eglise, et fait des prières pour le roi George III du matin au soir » (13).

Heureusement, les voyageurs en France ont laissé des mé-

(8) O. G. Knapp : *Ouvr. cit.*, p. 248, lettre du 3 août 1802.

(9) Elle avait déjà rencontré Pindemonte en Angleterre, et, d'après une lettre de Mrs Piozzi, il s'était épris d'elle. Voir R. Brimley Johnson : *The Letters of Mrs Thrale*, Londres, 1926, 8°, lettre du 15 octobre 1791.

(10) *Aperçu*, II, 132.

(11) Cit. par A. Babeau : *Les Anglais en France après la paix d'Amiens*, Paris, 1890, 8°.

(12) A. Babeau : *Ouvr. cit.*, p. 5.

(13) O. G. Knapp : *Ouvr. cit.*, p. 248.



moires qui nous permettent de connaître quelques-uns des visiteurs de miss Williams. C'est une liste bien distinguée. En janvier 1802, le comte de Mountcashel <sup>(14)</sup> assistait à Paris à un banquet chez William Loughton Smith qui était venu se divertir à Paris. Mme de Staël était là, et les Mountcashel furent présentés à miss Williams et à la famille Livingstone <sup>(15)</sup>. Parmi les convives se trouvaient la princesse de Belmonte de Naples, des princesses russes et autres. Miss Williams est signalée comme l'une des femmes les plus distinguées.

Le lendemain, les Mountcashel furent invités chez miss Williams. « Sa famille, dit lady Mountcashel, consiste en une vieille Ecossaise de noble naissance <sup>(16)</sup>, sa mère, deux petits neveux et leur père, jeune Français, et M. Stone ». Quant à celui-ci, l'auteur fait remarquer que « c'est un Anglais, et l'un des plus sensés que j'aie jamais vus. Leur hôtel se trouve au milieu d'un charmant jardin, et nous passâmes la soirée dans la bibliothèque de miss Williams, laquelle correspondait particulièrement à son genre de société qui était composée de sénateurs, de membres de l'Institut National... et de tout le monde littéraire ». Les Mountcashel avaient la permission de se présenter quand ils voudraient à ces réunions qui avaient lieu deux fois par semaine. Miss Williams portait toujours le grand deuil de sa sœur <sup>(17)</sup>. Dans une autre réunion, les Mountcashel furent présentés par miss Williams au général Kosciusko. Dans cette brillante assemblée se trouvaient « plusieurs des plus illustres membres de l'Institut et de la Préfecture, entre autres Tennies, l'homme le plus éloquent de Paris ». Kosciusko les présenta à Gingue-

(14) Stephen Moore, second comte de Mountcashell. C'est sa femme qui écrit ce journal. Au sujet de lady Mountcashell Godwin écrit : « Lady Mountcashell is a singular character : a democrat and a republican in all their sternness, yet with no ordinary portion either of understanding or of good nature ». K. Paul : *William Godwin*, I, 369.

(15) Robert Livingstone (1746-1813) ambassadeur américain en France. W.-L. Smith (1758-1812) fut en 1797 chargé d'affaires au Portugal, et plus tard en Espagne.

(16) Persis Williams, dont la parenté me reste inconnue.

(17) « She wears, added to her black dress, a long black gauze scarf thrown over her head, and hanging down to her feet. I never saw manners so desirous to please, as hers, nor a countenance more corresponding to this idea. She speaks in a tone of voice that sounds like an invalid, and though large in her person, a general air of languor reigns throughout her exterior ». T. H. Sadleir : « *An Irish Peer*, pp. 38-39.

né (18). Lady Mountcashell compare les deux salons de miss Williams et du général Berthier, les trouve différents, mais également charmants. C'est chez miss Williams qu'elle rencontra l'abbé Grégoire...

La paix d'Amiens ne fut signée définitivement qu'au mois de mars 1802. Ce fut alors que miss Williams composa son *Ode to Peace*, où l'on trouve des vers comme ceux qui suivent :

« And thou, lov'd Britain, my parental isle !  
 « Secure, encircled by thy subject waves,  
 « Thou land august ! Where Freedom reared her pile,  
 « While Gothic might obscured a world of slaves !  
 « Thy Genius, that indignant heard the shock  
 « Of frantic combat, strife unmeet for thee,  
 « Now views triumphant from his sea-girt rock  
 « Thee unsubdued alone, for thou alone wert free ! »

Cette ode déplut à Napoléon. « J'affectai, dit notre auteur, de ne pas mettre son nom dans une *Ode à la Paix* que je composai lors du traité d'Amiens. Je sus que cette omission lui avait déplu, ce qui m'a prouvé que les ambitieux savent faire attention même aux plus petites choses » (19). En conséquence, miss Williams reçut une visite domiciliaire quelques mois plus tard et subit un emprisonnement de vingt-quatre heures. « M. le préfet Dubois, dit-elle, savait bien « que Bonaparte n'aimait pas beaucoup mes réunions, et il « se hâta d'envoyer des gens de police pour faire une visite « dans notre appartement. Ces messieurs n'oublièrent rien ; « ils examinèrent tous mes papiers, jusqu'aux joujoux de « mes neveux, et, ce qu'il y eut de pis, ils nous menèrent « à la préfecture, moi et ma mère, âgée et malade. Nous y « restâmes prisonnières pendant vingt-quatre heures. Le ministre Fouché se mit dans une grande colère, à propos de « cette arrestation arbitraire, et me dépêcha un membre du

(18) Littérateur, né à Rennes, chargé pendant la Révolution de plusieurs fonctions administratives. En 1795, il était directeur général de l'instruction publique. Son principal ouvrage est l'*Histoire littéraire de l'Italie*, qu'il ne put achever, et que Salfi continua. Voir la description qu'en fait lady Mountcashell (*An Irish Peer*, p. 42).

(19) *Souvenirs*, p. 137. L'ode fut traduite en excellent français par ordre de Napoléon. Voir la *Décade philosophique* du 20 nivôse an X, vol. XXXII, pp. 107-110. La traduction n'est pas signée. Voir ce que dit miss Williams dans sa *Relation* (trad. de la Martinière, 1816), 248-249.

« tribunal pour nous assurer qu'il était entièrement innocent de notre malheur » (20). Elles eurent plusieurs visiteurs pendant cette courte captivité. Kosciusko, « dont l'amitié leur était toujours si chère, et dont elles ne pouvaient répéter le nom sans émotion », alla les voir dans leur prison (21). Enfin les Williams furent renvoyées « avec les formalités d'un petit triomphe, c'est-à-dire en recevant les excuses de M. le préfet Dubois ».

Archibald Constable, ami d'Anna Seward et ancien correspondant de miss Williams, vit celle-ci pour la première fois à Paris en 1802 (22). Lady Monck la fréquentait aussi (23), ainsi que Joel Barlow qui, revenu à Paris en 1797, rencontrait les Mountcashell chez miss Williams au mois de juin (24). Catharine Wilmot s'y trouva avec Robert Merry et La Harpe, précepteur de l'empereur de Russie (25). Dans une autre soirée on y voit le célèbre Carnot et Maria Cosway, lord Holland et l'acteur Kemble. Chose très intéressante, Charles Fox figurait parmi les convives (26). Fox était à Paris depuis le 29 juillet. S'il se sentait un peu embarrassé dans cette société, il y avait sans doute une raison. Son secrétaire Trotter nous apprend que miss Williams l'avait invité à passer une soirée chez elle et « pour exprimer combien cet honneur lui ferait plaisir, écrivit que ce serait pour elle un jour de bonheur ». Mais quelques-uns des amis de Fox voulaient qu'il refusât cette invitation, de crainte de donner prise à la malveillance et à la calomnie. Cependant Fox, dédaignant la crainte d'être

(20) *Souvenirs*, p. 149.

(21) *Ibid.* En parlant de Kosciusko, miss Williams observe : « Je conserve ses lettres avec l'attendrissement que sa mémoire inspire ; je les classe à côté de celles que j'ai eu l'honneur de recevoir du général Lafayette, et je les regarde les unes et les autres comme les *pièces justificatives* de mon amour pour la liberté ». (*Souvenirs*, pp. 150-151). Mais que sont devenues ces lettres et toutes les autres lettres de miss Williams et de Stone ?

(22) T. Constable : *The literary Correspondents of Archibald Constable*, Edinburgh, 1873, 3 vol. 8°, II, 277. (B. N. Nx, 2277). Peut-être aussi que les Greathed, amis de Mrs Piozzi, voyaient miss Williams à cette époque. Voir R. B. Johnson : *The Letters of Mrs Thrale*, lettre du 22 mai 1802, où Mrs Piozzi parle de leur visite en France. A Paris, dit-elle, miss Williams et Kosciusko attiraient l'attention générale.

(23) *Colchester Letters*.

(24) *An Irish Peer. etc.*, journal du 19 juin.

(25) F. C. de Laharpe (1754-1838).

(26) *An Irish Peer*, 30 juillet.

soupçonné en Angleterre, se rendit chez elle (27). Lewis Goldsmith fit courir le bruit — tout à fait ridicule du reste — que Bonaparte avait ordonné à miss Williams d'inviter Fox afin de découvrir ses opinions, et que Stone avait donné à la police un rapport contenant toute la conversation. Il déclara que Williams et Stone avaient dénigré Napoléon pour savoir ce que Fox en pensait, mais que celui-ci garda le silence (28). En tout cas, Fox fut blâmé en Angleterre d'avoir pris le thé chez notre auteur (29). Cloncurry, qui visita Paris cette année-là, fréquenta beaucoup miss Williams et Kosciusko, chez lesquels il trouva une société composée de républicains libéraux, d'anti-Bonapartistes, et de réfugiés irlandais. Leurs opinions eurent une grande influence sur lui (30). Le peintre Farington trouva dans son salon des Irlandais comme O'Connor, Lawless, et d'autres républicains (31).

William Shepherd, révérend anglais et non-conformiste, se rendit à Paris en 1802, et le 26 juin il présentait à miss Williams des lettres de recommandation des docteurs Currie et Gregory. Elle ne le vit pas ce jour-là, car elle déménageait pour s'installer au quai Malaquais, mais le dimanche 27 juin, elle envoya un ami pour inviter Shepherd à prendre le thé chez elle le mardi soir. Shepherd et sa femme trouvèrent dans son salon une réunion nombreuse composée d'hommes et de femmes de tous les pays de l'Europe, des Français membres du Corps Législatif; Carnot, une princesse et un évêque de Naples; une comtesse polonaise; l'ancien

(27) John Bernard Trotter : *Memoirs of the latter years of the Right Honourable James Fox*, Londres, 1811, 8°, p. 287 : « He was aware that he might be misrepresented and blackened for going to Miss W's conversation ...but he despised slander, was not anxious for place, and was too benignant to slight, with contempt and scorn, the request of an accomplished female ». Voir Alger : *Napoleon's British Visitors*, etc., p. 33. Cependant, Fox fut très embarrassé (*An Irish Peer*, p. 77).

(28) Alger : *Englishmen*, p. 74.

(29) Alger : *Napoleon's Visitors*, etc., p. 33. Voir *Quarterly Review*, déc. 1811.

(30) Valentine lord Lloncurry : *Personal Recollections*, Londres, 1849, 8°, pp. 185-6 : « In such company I could not fail to become strongly impressed not only with the general dislike of the new despotism entertained by my own countrymen at the selfish and heartless manner in which they had been used and cast off by the various French governments, according as it suited their own temporary purposes ».

(31) J. Farington : *Diary* (éd. par J. Grieg), Londres, 1923, 2 vol., 8°, II, 36 et cfr pp. 6, 15, 34, 37. Le 1<sup>er</sup> septembre, Farington trouva Fox chez elle.



vice-roi de Sardaigne ; des Anglais et le général Kosciusko. Ce que Shepherd admirait le plus, c'était la manière toujours judicieuse et polie avec laquelle miss Williams recevait ses hôtes. Elle assura Shepherd qu'il pourrait revenir avec tous les amis de sa connaissance quand il voudrait. Shepherd, qui trouva cette soirée très agréable, ne partit qu'à une heure assez avancée (32).

La célèbre Caroline von Wolzogen (33) était à Paris et écrivit à sa sœur le 4 juillet 1802 : « On trouve ici une société agréable, et l'on peut rencontrer toutes les figures marquantes de différents pays, dans la maison d'une femme de lettres s'occupant de politique, nommée miss Williams. Elle est très agréable et très polie et reçoit tous les deux soirs. Hier lord Holland était là, et M. Kemble, célèbre acteur anglais. On m'a promis de lui faire déclamer quelque chose quand je reviendrai ici. Il a une magnifique tête, avec des traits presque colossaux » (34). Le 3 septembre, elle écrit : « Chez miss Williams, l'autre jour, j'ai vu un grand nombre de personnages politiques remarquables, Fox, Kosciusko, La Harpe, Carnot, une dame anglaise très aimable (une élève de Mme Wollstonecraft) et lord Holland » (35). Mais elle ne dit pas si elle entendit Kemble déclamer. Elle rencontra sans doute chez miss Williams Fuseli qu'elle voyait à cette époque.

Dans une autre soirée du 4 juillet, Shepherd et ses amis rencontrèrent des personnages « aimables et cultivés » parmi lesquels il signale l'ancien vice-roi de Malte ; un évêque napolitain qui avait été obligé par la contre-révolution de Naples de se réfugier en France ; et Holcroft, auteur d'*Anna Saint-Ives*, et de *Hugh Trevor*. Cette soirée, au dire de Shepherd, fut fort agréable. Il y rencontra plusieurs amis, et Casti, autrefois poète-lauréat de l'Empereur d'Allemagne. Un poète déclama des vers de sa composition, « d'une voix profonde et mélodieuse » (36).

(32) William Shepherd : *Paris in 1802 and 1804*, 2<sup>e</sup> édit., Londres, 1814, 8°, pp. 77-78.

(33) Née von Longefeld, le 3 fév. 1763, morte le 11 janv. 1847, auteur d'*Agnes von Lilien*. Elle était belle-sœur de Schiller.

(34) *Charlotte von Schiller und Ihre Freunde*, 1862, II, 75 ; et cfr *Notes and Queries*, juillet-décembre 1868, II, 533.

(35) *Ibid.*, II, 85 (*Charlotte von Schiller, etc.*).

(36) *Paris in 1802 and 1814*, p. 102. Cependant Shepherd ne semble pas avoir renouvelé connaissance avec miss Williams lors de sa seconde visite.

Thomas Poole visitait Paris, et il écrit le 20 juillet à son ami Coleridge qu'il avait vu Paine et miss Williams. « Nous avons dans cet hôtel avec nous Kemble — notre Kemble. C'est un homme gai, aimable... Il nous a accompagnés hier soir chez miss Williams, qui est une femme très obligeante, mais un peu affectée ». Lord Holland était là <sup>(37)</sup> ; Carnot à qui Poole parlait ; Livingstone, ambassadeur américain ; Joel Barlow ; des princesses italiennes et des princes allemands ; beaucoup de littérateurs de Paris, etc. <sup>(38)</sup>. James Mackintosh était alors à Paris. Poole le rencontra au Louvre, et sans doute lui aussi passait chez notre Anglaise. Poole fut présenté à Bernardin de Saint-Pierre, et il fut au moins trois fois chez miss Williams, et dans une autre lettre à Coleridge du 22 août, il parle avec éloges de sa société intéressante, où il rencontrait des poètes, « lord Holland, des ambassadeurs américains et suisses, Carnot, etc., etc... » <sup>(39)</sup>.

Un journal contemporain nous fait connaître quelques autres personnages de la connaissance de miss Williams. Voici ce que dit ce journal au sujet d'un grand déjeuner donné par Benjamin West : « Avant-hier, M. West, natif de « Pensylvanie et président de l'Académie royale de peinture « de Londres, donna un grand déjeuner aux artistes français « les plus célèbres et à quelques-uns de ses compatriotes qui « se trouvent en ce moment à Paris. Dans cette réunion « étaient Mme Lebrun, le citoyen Leroy, lord et lady Oxford, « miss Williams, M. Erskine, M. Kemble et un grand nombre « d'autres personnes tant Français qu'Anglais. Voici le premier toast qui y fut porté : « Puissent les artistes de France « vivre en bonne intelligence avec ceux d'Angleterre, quelle « que soit la politique du temps ! Les artistes français burent « à la santé de M. West et à la gloire des arts en Angle- « terre... » <sup>(40)</sup>.

Cela donne une assez juste idée de la renommée dont jouissait notre Anglaise à cette époque. On voit qu'elle était jugée digne de prendre place même parmi les plus illus-

(37) Au dire de Poole, Holland était « a Charles Fox, diminished into a common, good-natured man ».

(38) Mrs Henry Sandford : *Thomas Poole and his Friends*, London, 1888, 2 vol, 8°, II, 85.

(39) *Ibid.*, II, 90.

(40) *Le Publiciste* du 27 septembre 1802.

tres. Cependant Reichardt, chroniqueur et homme d'une culture intellectuelle supérieure, tout en nous donnant une des meilleures descriptions que nous ayons d'une réunion chez miss Williams, ne ménage point son hôtesse. C'est entre les 26 et 29 novembre 1802 : « En sortant de l'Institut, dit-il, « j'ai été assister à un « thé » chez miss Williams. D'après « les écrits sur la Suisse et la Révolution parus sous son « nom, je pensais trouver une femme de caractère et d'un « esprit indépendant. Eh bien, jamais je n'ai été témoin « d'une pareille affectation sentimentale de langage et de « manières ! A première vue, sa coiffure seule a failli me « faire reculer. Au milieu d'un groupe de belles Anglaises « assez élégantes, elle m'est apparue le visage encadré de « flots de rubans, avec un énorme bouquet planté dans les « cheveux et retombant jusqu'à la naissance du nez. Les révé- « rences et les grâces qu'elle prodiguait pour manifester à « tout venant ses « profondes sympathies » imprimaient à « sa coiffure de telles oscillations, que c'est à peine si l'on « parvenait à distinguer ses yeux et ses lèvres dans ce fouil- « lis. Pour ses paroles, c'étaient des gémissements de co- « lombe !

« Un grand feu de cheminée éclairait son vaste et beau « salon, trop étroit bientôt pour les arrivants. Au début nous « étions une soixantaine, des Anglais en majorité ».

Reichardt y trouva l'abbé Grégoire, Lasteyrie <sup>(41)</sup> et un autre personnage « assez jeune et fort intelligent — son nom m'échappe, — très au fait de la philosophie et de la littérature allemandes ». Reichardt, qui n'était pas bien connu, s'était rapproché de ces hommes-là dès son entrée. Mais à l'heure de la sortie des théâtres, dit-il, le monde élégant a fait invasion ; « il n'y a plus eu possibilité de bouger. Les femmes étaient assises sur des sièges rangés tout contre les murs, et l'on ne se sentait aucune envie d'aborder les belles insulaires raides et prudes. Au milieu du salon, les hommes formaient un groupe compact que les domestiques portant les plateaux de thé et de rafraîchissements avaient peine à traverser pour arriver aux dames ».

Le poète Vigée <sup>(42)</sup> devait dire des vers, et afin de lui faire

(41) Comte Lasteyrie du Saillant, agronome, publiciste, philanthrope.

(42) Frère de Mme Vigée-Lebrun.

de la place miss Williams pria les messieurs de s'écarter, pour que les femmes pussent voir le poète. « Voici un « mouvement » qui exige une savante tactique », dit Reichardt, au voisin qui le serrait à droite. Il s'était adressé, sans le savoir, à Kosciusko, dont il fait une bonne description. Il vit dans cette société le député suisse Kulin de Berne (43). Et puis le poète commença à déclamer :

« Vigée nous a lu une épître débutant par un exorde senti-  
« mental, finissant par une péroration comique. Elle a été  
« suivie d'un froid monologue d'Ariane pleurant le départ  
« de Thésée. Ce versificateur ferait mieux de s'en tenir à  
« des madrigaux. La séance a dû lui faire passer l'envie de  
« produire ses preuves devant un auditoire de « soliveaux »  
« anglais et allemands ! Ses mines, ses artifices de rhéteur  
« n'ont pas provoqué un applaudissement ; les ah ! les oh ! de  
« miss Williams, qui s'était presque couchée sur ses ge-  
« noux afin de mieux recueillir sans doute chacun des vers  
« tombant des lèvres inspirées, n'ont pas réussi à électriser  
« l'auditoire. Mais en voilà assez sur ce *Cercle*, que l'on dit  
« le plus intéressant » de Paris ! Je me suis esquivé, malgré  
« l'annonce d'une audition d'artistes de l'Opéra-Bouffa » (44).

Mais cet état de choses, ces relations amicales entre les Français et les Anglais, ne devaient pas durer : au mois de mai 1803, la guerre éclata et Napoléon prit des mesures contre les Anglais à Paris.

(43) « Un des députés envoyés à Paris, dit Laquiente, pour les négociations relatives à la médiation du Premier Consul, demandée par le Sénat Helvétique le 2 septembre 1802 ».

(44) Reichardt : *Un hiver à Paris sous le Consulat*, trad. de l'allemand par A. Laquiente, Paris, 1896, 8°, pp. 81-84.



## CHAPITRE IX

### UNE AFFAIRE D'ÉDITION SOUS LE CONSULAT.

Evidemment, la police continuait à surveiller la maison de miss Williams, car on rapportait le 5 avril 1803 à la préfecture de police qu'on avait parlé chez l'Anglaise d'une conspiration découverte à Stockholm (1).

Elle préparait depuis quelque temps une nouvelle publication dont elle informa Desmarets, préfet de police. Celui-ci, dans un rapport fait le 6 floréal an XI à Napoléon, écrit :  
« ...Il a été soustrait de différents dépôts et des cartons des  
« comités du gouvernement dans les assemblées nationales  
« précédentes, des *Lettres* du Roi, de la Reine, et autres per-  
« sonnages marquants ; ces lettres que l'on suppose origi-  
« nales, et qui, pour la plupart, portent en effet un caractère  
« d'authenticité, forment une collection assez considérable  
« et précieuse pour l'histoire du temps. Elles avaient été  
« remises aux frères Levrault, il y a plus d'un an, pour être  
« mises au jour avec des annotations favorables à la cause  
« des Bourbon.

« Levrault a traité du manuscrit avec un autre libraire,  
« qui les a annotées et commentées dans un sens bien diffé-  
« rent, et qui se dispose à les publier, en anglais et en fran-  
« çais. Ce libraire est M. Stowne (*sic*), anglais, réfugié à  
« Paris depuis 9 ans, par suite d'un procès révolutionnaire  
« qui lui a été suscité par M. Pitt. C'est Mlle Williams (Maria  
« Helena) connue par quelques ouvrages précédents, qui est  
« l'auteur des notes, discours, préliminaires, etc., etc...

« Mlle Williams, ayant connu que je faisais des recherches  
« à ce sujet, m'avait proposé franchement de me communi-

(1) Aulard : *Paris sous le Consulat*, tom. III, 810.

« quer ses manuscrits. J'ai vu que plusieurs lettres du roi à  
« ses frères sont très sévères. Cet ouvrage au total paraît  
« absolument contre les Bourbons, son parti, et les restes de  
« la famille.

« J'ajouterai même qu'il est des données à ma connais-  
« sance, mais qui sont ignorées des éditeurs, et qui pourraient  
« donner à l'ouvrage un ton beaucoup plus positif contre les  
« princes Bourbons.

« Mais je ne me prêterais à en jetter (*sic*) quelques-unes  
« dans cet ouvrage qu'autant que le 1<sup>er</sup> Consul le trouverait  
« convenable... L'ouvrage est maintenant sous presse ; la tra-  
« duction anglaise est achevée, et sera imprimée jusqu'en  
« même temps... » (2).

En effet, Napoléon, d'après une note écrite en marge dans cette communication, voulait bien que Desmarests y ajoutât des notes. Le 4 juillet un rapport de police dit :  
« Chacune des lettres de cette correspondance plus qu'apo-  
« cryphe est suivie de réflexions de l'auteur et de notes qui  
« ne tendent qu'à représenter Louis XVI comme le plus ver-  
« tueux des rois et même comme celui qui réunissait aux  
« vues les plus saines en politique, les sentiments purs,  
« même comme roi constitutionnel. Cet ouvrage a toute la  
« couleur du roman le *Cimetière de la Madeleine*, mais dans  
« un genre plus sérieux et plus méthodique encore » (3).

Napoléon avait peur à ce moment-là des conspirations ayant pour but de restaurer les Bourbons, et il se méfiait des Anglais. La *Correspondance* fut donc saisie le 5 juillet, et le lendemain miss Williams adressa au Grand Juge Régnier la pétition suivante :

« Citoyen Grand Juge,

« Je prends la liberté de réclamer votre justice dans une  
« affaire qui m'est arrivée hier, et qui pourrait porter un  
« grand préjudice à ma réputation, et à mes intérêts, si  
« vous n'aviez pas la bonté d'ordonner qu'il vous en soit  
« fait un prompt rapport.

« Guidée par mon attachement aux principes de la Révolu-  
« tion française, et au Gouvernement, j'ai fait imprimer avec

(2) Archives Nationales, F 7/6359. Lettre du 26 avril.

(3) Aulard : *Ouvr. cit.*, IV, 220.

« des Observations, des *Lettres de Louis Seize*, ignorées jusqu'à présent ; et j'allais les publier, lorsque hier soir, le Citoyen Conseiller d'Etat, Préfet de Police, a fait saisir toute l'édition, avec ordre de la transporter à la Police. N'ayant point mis de secret dans la rédaction et l'impression de l'ouvrage, je désire qu'il soit examiné avec la plus grande sévérité quand (*sic*) à l'intention ; mais il importait beaucoup que toutes les mesures ultérieures d'autorité soyent suspendues jusqu'à votre décision. C'est là l'objet de la lettre que j'ai l'honneur de vous adresser.

« Veuillez, Citoyen Grand Juge, agréer les sentiments de ma respectueuse considération.

« Le 17 Messidor XI. Paris.

« Hélène Maria WILLIAMS » (4).

Dans le rapport fait par la police sur cette saisie on lit (7 juillet) : « ...Le préfet de police a fait saisir chez un libraire de Paris deux éditions d'une *Correspondance secrète de Louis XVI avec ses frères et autres* : l'une anglaise en trois volumes de deux mille exemplaires, l'autre française de trois mille exemplaires. La demoiselle Williams se proposait de faire vendre cet ouvrage qu'elle a rendu considérable (de plus de six cents pages) par les observations qu'elle a faites sur chacune des lettres qu'elle publie. Elle réclame contre la saisie qu'on en a faite; elle dit n'avoir été guidée que par un attachement à la Révolution française et au gouvernement. Le motif de miss Williams peut être pur ; ses observations, quoique diffuses, mal rédigées, et d'un faible intérêt, sont dans de bons principes. Quant aux lettres du monarque, plusieurs peuvent renouveler les regrets que ses malheurs ont causés à beaucoup de Français. Il est inutile de leur rappeler ce souvenir, dans un moment où les bienfaits du gouvernement ont réuni toutes les confiances, toutes les opinions » (5).

A cause de ce rapport, peut-être, Napoléon adressa au Grand Juge, ce même jour, l'ordre que je transcris :

« ...Comme il paraît qu'il existe un système de corrompre l'opinion publique par la presse, je pense qu'il est conve-

(4) Arch. Nat. F 7/6359.

(5) Aulard : *Ouvr. cit.*, IV, 224-225.

« nable que le préfet de police écrive une circulaire à chaque  
 « libraire, pour leur défendre de mettre en vente aucun ou-  
 « vrage que sept jours après vous avoir remis un exem-  
 « plaire ; afin que, dès qu'il y a un mauvais ouvrage, tel  
 « que le livre du citoyen de Sales, la Correspondance de  
 « Louis XVI et le poème de la Pitié, on puisse l'arrêter » (6).

Un autre rapport fait par le Bureau des Journaux au Grand Juge parle des observations de miss Williams dans ces termes : « Ces observations sont diffuses, assez mal écrites ;  
 « mais elles sont dictées par un esprit animé de l'amour de  
 « l'humanité, de la liberté et des principes qui ont donné  
 « naissance de la Révolution. Quelques-unes des lettres de  
 « Louis XVI respirent, il est vrai, un intérêt bien vif en  
 « faveur de ce malheureux prince. Mais si cette correspon-  
 « dance était faite pour attendrir sur le sort et les vertus de  
 « l'homme privé, elle montre sous un jour bien méprisable,  
 « sinon bien odieux, l'homme public » (7).

Miss Williams, désespérée, envoya la lettre suivante à Régnier le 10 juillet, protestant vivement contre la saisie qu'on avait faite de son ouvrage :

« Au Citoyen Régnier, Grand Juge de la République  
 « française,

« Citoyen Grand Juge,

« Accablée par la saisie que le Conseiller d'Etat, Préfet de  
 « Police a jugé à propos de faire de l'Edition française et  
 « de l'Edition anglaise de la Correspondance politique et  
 « confidentielle, inédite, de Louis XVI, que je venais de  
 « publier ; c'est à vous, c'est à votre justice, que je crois  
 « devoir m'adresser avec la plus grande confiance, pour me  
 « mettre à l'abri de la ruine qui me menace.

« Assurée que mes principes, ma conduite, mes habitudes,  
 « et mon affection pour la France, pour le Gouvernement  
 « actuel, et pour le Grand Homme qui l'a formée, et qui le  
 « dirige, vous sont connus, je n'ai pas besoin de vous faire,  
 « Citoyen Grand Juge, la longue énumération de ce que j'ai  
 « fait, et de ce que j'ai souffert pour la belle cause que

(6) *Correspondance de Napoléon I<sup>er</sup>* ; lettre à Régnier du 7 juillet 1803, (cit. par Beaucourt : *Supercherie littéraire*, p. 9) tom. VIII, p. 491.

(7) Arch. Nat., *ibid.*



« vous avez soutenue avec tant de zèle, d'honneur, de lu-  
« mières et de succès. Je ne vous parlerai pas non plus de  
« l'acharnement avec laquelle j'ai été poursuivie, dénigrée,  
« calomniée, en Angleterre, ni des libelles que le Gouverne-  
« ment y a fait répandre avec profusion contre moi, dans  
« l'espoir de diminuer l'effet que mes ouvrages, et les con-  
« naissances de mes principes ne pouvaient que produire.  
« Accoutumée dès ma jeunesse à écrire, encouragée par des  
« succès précoces, fière de mes principes, et de l'hommage  
« forcé que l'opinion publique n'a pu s'empêcher de leur  
« rendre, dans le pays où je suis née, obligée de me procu-  
« rer, et d'assurer par mes écrits une existence honorable à  
« ma famille, composée d'une mère âgée et infirme, et des  
« enfants orphelins de ma sœur, mariée en France et à un  
« Français, que j'ai eu la douleur de perdre à la fleur de son  
« âge; j'ai l'intime conviction que tous mes ouvrages portent  
« le caractère d'une juste sensibilité et d'un attachement  
« sincère à la cause que j'ai embrassée. J'ose même ajouter  
« qu'il n'y en a point qui aient plus contribué à éclairer l'opi-  
« nion en Angleterre, et à détruire les préventions que cer-  
« taines phases de la Révolution française avaient dû pro-  
« duire, et que le Gouvernement britannique s'était attaché  
« à faire naître ou à fortifier.

« Le hasard m'ayant fait tomber entre les mains la Cor-  
« respôndance de Louis Seize, je vis aussitôt que ces lettres  
« faisaient le procès à la mémoire de ce monarque et étaient  
« un acte d'accusation contre lui d'autant plus puissant et  
« irrésistible que c'était lui-même qui l'avait dressé ; et je  
« ne pus m'empêcher de sentir qu'elles pouvaient contribuer  
« à fixer les idées de beaucoup de personnes sur ses torts  
« et sa conduite. D'après cette conviction je pensai que la  
« publication ne pouvait qu'en être infiniment utile, sur-  
« tout en y joignant des réflexions naturelles, et propres à  
« diriger l'opinion publique. Ce qui me fortifia dans cette  
« pensée fut la certitude morale que j'avais que si je ne me  
« chargerais (*sic*) pas de cette tâche, les lettres seraient pu-  
« bliées, sans observations, et présenteraient alors beaucoup  
« moins d'utilité. Celles que j'y ai jointes ne peuvent laisser  
« aucun doute sur mes intentions ; elles mettent dans tout  
« leur jour les torts du monarque ; et si, en condamnant sa

« conduite politique, en reprouvant cette duplicité coupable  
 « qui a causé et aggravé les malheurs de la France, et qui  
 « l'aurait perdu (*sic*) si le génie de Bonaparte ne l'avait rete-  
 « nu (*sic*) sur les bords de l'abyme, j'ai rendu un témoignage  
 « différent à son caractère privé. Cette preuve d'impartialité  
 « ne peut qu'ajouter un nouveau poids lorsqu'on le con-  
 « damne.

« Placé comme vous êtes, Citoyen Grand Juge, à ce point  
 « élevé d'où l'on découvre tous les manœuvres, leurs causes  
 « et leurs effets ; tenant dans vos mains tous (*sic*) les fils des  
 « trames éphémères sans cause ourdies par des hommes  
 « heureusement impuissants, vous n'ignorez pas que ce qu'on  
 « a nommé l'apitoyement sur le sort de Louis Seize, ne peut  
 « plus avoir d'effet réel et redoutable. Tous les moyens à  
 « cet égard sont usés. Une ère nouvelle a commencé. Grand  
 « par lui-même, fort par la nature des choses, par les cir-  
 « constances, cette admiration générale qu'il a scu (*sic*) com-  
 « mander, et surtout par celle de la France, Bonaparte n'a  
 « plus qu'un ennemi à combattre, et non à redouter.

« Si je n'ai pas saisi l'occasion d'exprimer ces sentiments  
 « dans mes Observations sur les Lettres de Louis Seize, ce  
 « n'est pas qu'il ne m'eût été aisé de les faire connaître. Il  
 « me l'eût été bien davantage de lui rendre ce juste tribut  
 « qu'un cœur pénétré annonce (*sic*) toujours avec tant de  
 « facilité et d'énergie, et que le mien avait déjà exprimé dans  
 « mes autres ouvrages, même avant qu'il eût acquis de nou-  
 « veaux titres à l'amour des Français, et au respect de toutes  
 « les Nations. Mais j'aurais cru affaiblir l'effet de mes obser-  
 « vations : j'aurais cru donner prise aux inculpations que les  
 « écrivains stipendiés du Gouvernement britannique m'ont  
 « faites de n'écrire moi-même que par les motifs qui les  
 « guident.

« Avant de donner l'édition qui vient d'être publiée, ne  
 « voulant pas me rapporter à mon seul jugement, je consultai  
 « des amis éclairés, et véritablement affectionnés du Gou-  
 « vernement, et je fis encore tout ce qui me parut néces-  
 « saire pour m'assurer de son approbation. Les encourage-  
 « ments non équivoques que je reçus, me décidèrent à faire  
 « les frais d'une édition française et d'une édition anglaise  
 « destinée pour les Etats-Unis de l'Amérique du Nord ; mais

« au moment où je comptais en retirer le profit, et me rem-  
« bourser des avances considérables que ces deux éditions  
« ont nécessitées, je me vois sur le point d'en être privée  
« par les mesures que le Conseiller d'Etat, préfet de Police a  
« jugé à propos de prendre à ce sujet. L'état de dépense que  
« j'ai l'honneur, Citoyen Grand Juge, de vous remettre ci-  
« joint, vous prouvera la perte énorme qui en résulterait  
« pour moi ; elle est non seulement au-dessus de mes facul-  
« tés, elle me ruinerait ; elle me plongerait, et toute ma fa-  
« mille dans un abyme de maux. Mais votre équité, votre jus-  
« tice me rassurent ; et si, contre mon attente, par des cir-  
« constances supérieures que je ne me permettrai pas d'exa-  
« miner ni de pénétrer, il vous paraissait convenable de  
« supprimer l'édition française, j'ai la ferme conviction que  
« vous voudrez bien, Citoyen Grand Juge, m'en faire rembour-  
« ser immédiatement le prix, conformément à l'état ci-an-  
« nexé ; mais comme l'édition anglaise qui est destinée pour  
« une autre hémisphère, ne présentera pas sans doute les  
« mêmes inconvénients, j'ose espérer, Citoyen Grand Juge,  
« que vous trouverez à propos d'ordonner qu'elle me soit  
« remise sans délai, sauf les précautions qui vous paraîtront  
« nécessaires et convenables pour en assurer l'exportation  
« à New-York, lieu de sa destination. Permettez-moi, Citoyen  
« Grand Juge, de vous observer que mon salut ou ma ruine  
« dépendent de votre décision, et de sa célérité ; et que la  
« justice que je sollicite de votre équité peut seule me mettre  
« à l'abri des résultats désastreux qui ne peuvent pas man-  
« quer de m'accabler si ma demande n'avait aucun succès.  
« Mais votre caractère personnel, et bien connu, celui de  
« votre dernier Magistrat, sa générosité éclairée, sa grandeur  
« d'âme, mes sentiments et ma situation confirment mes  
« espérances, et j'attends avec confiance la décision qui peut  
« seule me sauver.

« J'ai l'honneur, Citoyen Grand Juge, de vous saluer  
« respectueusement.

« Paris, ce 21 Messidor, an XI.

« Hélène Maria WILLIAMS ».

« Etat des prix ou déboursés de l'édition française de la  
 « *Correspondance confidentielle et politique, inédite de Louis*  
 « *Seize, avec des Observations*, par Hélène Maria Williams,  
 « en deux volumes. in Octavo, 3.000 exemplaires en papier  
 « fin et 150 en velin...

« *Déboursés :*

|                                |                  |
|--------------------------------|------------------|
| « Payé pour le manuscrit ..... | 4.000 fr.        |
| « Composition et tirage .....  | 2.992 10         |
| « Papier fin et velin .....    | 5.400 »          |
| « Traduction .....             | 1.200 »          |
| « Total des déboursés .....    | <u>13.592 10</u> |

« *Produit :*

|                                            |                  |
|--------------------------------------------|------------------|
| « 3.000 ex. à 7 fr. 50.....                | 22.500 fr.       |
| « 100 velin à 12 fr.....                   | 1200 »           |
| « Déboursés comme ci-dessus ...            | 13.592 10        |
| « Bénéfice de Libraire .....               | 3.555 »          |
|                                            | <u>17.147 10</u> |
| « Produit net de la première édition ..... | 6.552 10         |

« Edition anglaise, en trois volumes Octavo, les *Lettres de*  
 « *Louis Seize* étant traduites en anglais forment un volume  
 « plus (*sic*) que le français.

|                                                     |                  |
|-----------------------------------------------------|------------------|
| « Composition et tirage .....                       | 4.758 15         |
| « Papier de 2.200 exemplaires 3/4 papier fin et 1/4 |                  |
| « en velin .....                                    | 6.750 »          |
| « Déboursés .....                                   | <u>11.508 15</u> |

« Emploi d'une année à la composition des *Observa-*  
 « *tions*, » (8).

Elle sollicite son vieil ami Français de Nantes, alors mi-  
 nistre de l'Intérieur, d'intervenir en sa faveur auprès de  
 Régnier. Français aida noblement miss Williams, en adres-  
 sant au Grand Juge une pétition où il dit, le 15 juillet :

(8) Arch. Nat. F 7/6359.



« Citoyen Grand Juge,

« Vous avez accueilli avec bonté les observations que j'ai  
« eu l'honneur de vous faire, sur le personnel et sur l'ouvrage  
« de Mlle Williams. Personne n'est plus qu'elle soumise à  
« l'autorité et plus disposée à la seconder en tout ce qui peut  
« dépendre d'elle. Je l'ai connue en Angleterre en 1788, et  
« depuis je l'ai vue en France aux diverses époques de la  
« révolution, et je me suis rencontré avec elle dans le Palais  
« de Saint-Cloud le 18 Brumaire an 8; et elle était dès ce  
« moment remplie de la plus haute confiance dans le Grand  
« Homme qu'elle avait si noblement célébré dans la relation  
« de son voyage en Suisse. Neuf volumes de lettres sur la  
« Révolution française et un ouvrage en deux volumes qu'elle  
« a publié en l'an 9 sur des objets de bien public lui assurent  
« des droits à la Reconnaissance de notre pays, et ont eü  
« (*sic*) la plus grande influence en Angleterre. Tout ce qu'elle  
« imprime y est lu avec la plus grande avidité.

« Elle a achepté (*sic*) de Levrault frères Imprimeurs pour  
« 150 louis une partie des lettres de Louis XVI; elle s'est  
« procuré les autres, elle a employé une année à composer  
« son commentaire. Les originaux de ces lettres et les épreu-  
« ves imprimées de sès observations ont passé sous les yeux  
« de la police. Elle n'a rien fait sans autorisation et sans  
« ordres. Aujourd'hui elle vous demande avec confiance :

« 1° Que l'édition anglaise de son ouvrage suive sa desti-  
« nation pour New-York, et pour vous assurer de sa véri-  
« table destination, elle s'offre de l'adresser, soit à l'ambas-  
« sadeur, soit au commissaire des relations commerciales à  
« New-York, et de vous rapporter dans 4 mois les preuves  
« de son arrivée à New-York.

« 2° que les déboursés de l'édition française, montant à  
« 13.592 f. lui soient rendus, comme ayant été faits avec auto-  
« risation. Elle renonce volontiers au Bénéfice que lui aurait  
« procuré la vente.

« Mlle Williams fille d'un ancien colonel anglais a vu  
« ses biens et sa pension confisqués en Angleterre à cause de  
« son immigration en France.

« Elle y vit de ses ouvrages et uniquement de ses ouvrages.

« Elle est poursuivie à outrance par ses créanciers qui  
« comptaient sur le produit de la vente.

« Elle est digne de la protection du Gouvernement fran-  
« çais.

« Citoyen Grand Juge,

« J'ai l'honneur de vous saluer avec respect,

« FRANÇAIS ». (9)

Cependant, la vente de l'ouvrage avait évidemment été défendue, bien que, malgré l'arrêté de la police, on en eût déjà vendu un grand nombre d'exemplaires. Le 23 août, Régnier écrit au Conseiller d'Etat Préfet de Police : « Je suis informé, citoyen Préfet, qu'il a été vendu un grand nombre d'exemplaires de la *Correspondance de Louis XVI*, depuis la saisie que vous avez faite de l'édition » (10). Différents libraires en avaient des exemplaires. L'ouvrage est annoncé en Angleterre comme ayant paru en août (11). Des contrefaçons circulaient. Un rapport du 24 août annonce que deux éditions avaient été faites à contrefaçon et allaient paraître, et qu'une troisième édition avait été faite à Lyon. Les premiers contrefacteurs étaient Collignon, de Metz, et un nommé Heinrichs à Paris. La publication de ce dernier ne contenait que les lettres seules, sans les commentaires de miss Williams. On en avait même vu un exemplaire. Le 26 août, Régnier ordonne au commissaire général de Police à Lyon de saisir un exemplaire de la *Correspondance* dont quelques-uns avaient déjà été mis en vente.

L'édition de Collignon, saisie le 25 août, allait, selon l'éditeur, à Leipzig et à Hambourg. Il se plaignit de la saisie au Grand Juge : « Ignorant que je faisais quelque chose qui dé-  
« plût au gouvernement, j'ai cédé aux sollicitations de plu-  
« sieurs libraires étrangers, en imprimant un ouvrage qui ne  
« m'a paru à la lecture ne contenir rien contre le bon ordre  
« et les principes de la révolution » (12). Cependant les scellés furent mis sur ses presses le 27 août.

Le 29 août, Régnier écrit au Préfet de Police : « Je vous

(9) Arch. Nat., *ibid.*

(10) *Ibid.*

(11) *Monthly Magazine*, du 1<sup>er</sup> sept. 1803, XVI, 158.

(12) Arch. Nat., *ibid.*

« informe, citoyen préfet, que le premier Consul a ordonné  
« la Main-levé (*sic*) de la saisie faite d'après votre ordre.  
« L'ouvrage ayant pour titre *Correspondance politique et*  
« *confidentielle de Louis XVI*, avec des observations par Hé-  
« lène M. Williams ; que son intention est que cet ouvrage  
« circule librement. Je vous invite en conséquence à faire  
« restituer à miss Williams les exemplaires saisis tant chez  
« imprimeurs que chez les libraires qui étaient chargés de  
« les vendre » (13).

Quoi qu'il en soit, le 31 août, une perquisition fut pratiquée par la police chez James Smith, associé de Stone. Heureusement, une longue lettre de miss Williams, adressée sans doute à Français de Nantes, nous permet d'apprendre ce qui se passa :

« Vous me demandez, Monsieur, quel a été le résultat de  
« l'arrestation de M. James Smith, Directeur de notre imprimerie. J'ai le plaisir de vous informer qu'il fut enfin mis en  
« liberté par ordre du général Junot, après avoir été détenu  
« à la Préfecture de Police pendant huit jours, sans pouvoir  
« obtenir la permission de communiquer avec aucun de ses  
« amis, ni faire venir ses pièces justificatives, ni même écrire,  
« quoique ceux qui se trouvaient dans le même dépôt que lui  
« eussent toute liberté à cet égard. Vous me paraissez désirer, Monsieur, un petit historique de cet événement ; voici  
« les faits tels que je les ai vus, et qu'ils m'ont été rapportés  
« par des témoins oculaires et dignes de toute confiance.

« Mercredi dernier, 13 Fructidor, un agent de la police  
« fut à l'imprimerie, rue Vaugirard, N° 939, pour inviter M.  
« Smith, qui en est le Directeur, à se rendre à la Préfecture  
« de Police pour reprendre mon ouvrage. Comme au moment  
« de la saisie, les agents de la Police lui avaient tenu beau-  
« coup de propôs (*sic*), et avaient menacé de faire raser  
« l'Imprimerie, menaces qu'ils avaient répétées le lende-  
« main à la Préfecture, lorsque M. Smith y accompagna les  
« voiturés qui transportaient les ouvrages saisis, il n'osa pas  
« y aller seul, et y fut accompagné par M. Stone, M. Debray,  
« Libraire, et M. Coquerel mon beau-frère, négociant (*sic*) à  
« Paris. L'Inspecteur de Police ayant observé qu'il était trop

(13) *Ibid.*

« tard pour faire l'enlèvement ce jour-là, il fut remis au  
« lendemain à neuf heures.

« M. Smith ne manqua pas le lendemain à l'heure indi-  
« quée de s'y trouver avec les charettes (*sic*) et accompagné  
« de M. Debray et M. Coquerel ; et on procéda de suite à  
« l'enlèvement. Les ballots étaient disposés en haut. M. Smith  
« s'étant aperçu (*sic*) qu'il en manquait une assez grande  
« quantité, en fit la réclamation. L'Inspecteur de Police Cha-  
« banetti, qui avait fait l'enlèvement à l'imprimerie, répondit  
« que tout était là; mais M. Smith ayant insisté sur ce qu'il  
« en manquait au moins à vue d'œil cent cinquante exem-  
« plaires, un des agents qui se trouvait là lui dit qu'ils étaient  
« probablement dans le bureau de M. Bertrand, où il pour-  
« rait les réclamer. L'Inspecteur de Police descendit alors,  
« après avoir parlé à l'oreille aux autres agents ; et lorsque  
« le dépôt fut presque évacué, un des agents demanda à  
« M. Smith s'il ne voulait pas aller chez M. Bertrand. M. Smith  
« croyant que c'était pour réclamer le déficit des exem-  
« plaires s'y rendit aussitôt. Il y trouva l'Inspecteur Chaba-  
« netti au moment où il entra. Sans lui donner le temps de  
« faire sa réclamation, M. Bertrand lui déclara qu'il était  
« en arrestation comme Anglais.

« Aussitôt que le Dépôt eut été entièrement évacué, M. Co-  
« querel, qui ignorait l'arrestation de M. Smith, descendit  
« chez M. Boucheseiche, pour lui demander qui devait sup-  
« porter les frais du transport; et M. Boucheseiche lui répon-  
« dit que si j'avais des réclamations à faire à cet égard, je  
« n'avais qu'à m'adresser au Grand Juge, qui avait fait rendre  
« l'ouvrage. Instruit alors que M. Smith était en arrestation,  
« M. Coquerel et M. Debray offrirent de lui servir de caution,  
« mais on refusa de les recevoir, et il ne leur fut pas même  
« permis de voir M. Smith, qui avait été mis dans le petit  
« dépôt où il a été détenu jusques à lundi matin. Le même  
« jour de son arrestation jeudi, 14 Fructr, l'Inspecteur de Po-  
« lice Chabanetti, voulut lui faire subir un interrogatoire,  
« mais convaincu qu'il n'en avait pas le droit, M. Smith lui  
« dit qu'il n'avait rien à lui répondre, et qu'il le ferait lors-  
« qu'il serait interrogé par les chefs. Il fut alors conduit de-  
« vant M. Bertrand, qui lui demanda s'il ne connaissait pas  
« d'autres Anglais qui se cachaient, s'il n'en avait pas dans



« son Imprimerie, ainsi que des Réquisitionnaires ou des  
« conscrits, et si M. Julius Griffiths n'était pas un des Pro-  
« priétaires de l'Imprimerie. M. Smith répondit à ces ques-  
« tions que M. Griffiths n'était pas et n'avait jamais été en  
« aucune manière propriétaire de l'Imprimerie, qu'il avait  
« imprimé pour lui différents ouvrages, et qu'il redevait  
« encore deux mille francs : qu'à l'égard d'Anglais cachés, de  
« Réquisitionnaires ou de Conscrits, il n'en connaissait point,  
« et qu'il n'y avait qu'un seul Anglais employé à l'Impri-  
« merie, qui était en règle. Le soir du même jour, 14 Fructr.,  
« M. Smith fut interrogé par M. Boisseau. Le lendemain  
« M. Coquerel se présenta de nouveau à la Préfecture, avec  
« M. Levrault, Imprimeur Libraire, qui employe actuelle-  
« ment M. Smith, et ils le réclamèrent, en représentant que sa  
« présence était indispensable pour faire aller l'Imprime-  
« rie, où plus de trente ouvriers ne pouvaient rien faire sans  
« lui, qu'il était dûment patenté, et qu'il payait régulière-  
« ment ses impositions, faits dont ils donnèrent des preuves,  
« en exhibant les quittances authentiques (*sic*) ; que la Police  
« en était bien instruite, et lui avait adressé plusieurs fois  
« différentes réquisitions, auxquelles il avait toujours satis-  
« fait, et notamment à la dernière, qui était relative à la mise  
« en vente de tous les livres actuellement imprimés en consé-  
« quence d'un arrêté du Préfet de Police, et qu'il avait fait  
« sa soumission à la Préfecture de Police, comme tous les  
« autres Imprimeurs. Toutes les réclamations de M. Levrault  
« et de M. Coquerel furent inutiles sous prétexte que M. Smith  
« n'avait pas encore été interrogé. Le lendemain samedi,  
« mêmes réclamations aussi inutilement. Le lundi, M. Sou-  
« nisi (?) du Museum d'Histoire Naturelle, qui connaît M.  
« Smith, et qui est lié d'amitié avec M. Püs, ayant pris la  
« peine de s'adresser à lui, M. Püs qui n'avait eu aucune  
« connaissance jusqu'alors de l'arrestation de M. Smith, le  
« fit renvoyer tout de suite, devant le général Junot, qui se  
« trouvait en Campagne : en conséquence M. Smith fut con-  
« duit à l'Abbaye, d'où il fut extrait le lendemain matin, et  
« conduit devant le général Junot, qui le mit en liberté, et  
« lui accorda la permission de rester à Paris sur la repré-  
« sentation des quittances de patentes, et des contributions de  
« M. Smith.

« L'arrestation de M. Smith qui avait signé le Procès-Verbal d'enlèvement de mon ouvrage, ayant mis dans l'impossibilité de faire à la Police, la vérification du déficit, le Garde-Magasin de l'Imprimerie le fit avec le plus grand soin à l'arrivée des voitures que M. Coquerel avait accompagnées, et d'après un recensement exact, il se trouve que comme il n'en est revenu de la Police que deux mille, quatre cents (*sic*), quatre-vingt-six exemplaires... 2486, sur deux mille, huit cents, qui avaient été enlevés, ainsi qu'il doit conster (*sic* pour constater) du Procès-Verbal d'enlèvement, le déficit serait donc de trois cent quatorze Ex.... 314

« Total des exemplaires enlevés ..... 2800.

Mais M. Debray Libraire, en ayant repris soixante-cinq exemplaires de plus qu'il n'en avait remis, qu'il faut déduire des ...314 en déficit, ci ..... 65

« Il en résulte par conséquent un déficit réel de deux cents (*sic*) quarante-neuf... ci ..... 249 exemplaires.

« Voilà, Monsieur, ce qui s'est passé, et dont je vous atteste la vérité. J'ajouterai seulement que dans l'interrogatoire de M. Smith, on lui fit bien des questions sur ma conduite, et celle de M. Stone ainsi que sur les personnes que je recevais chez moi.

« J'ai l'honneur, Monsieur, de vous saluer.

« 20 Fructidor, XI.

« Rue Vaugirard au coin de la rue Férou. (14).

« Hélène Maria WILLIAMS ».

Miss Williams protesta contre la contrefaçon que Collignon avait faite de son ouvrage, et demanda le procès-verbal de la saisie faite chez lui. C'est Français de Nantes qui appuya sa demande, dans la lettre suivante qu'il adressa à Régnier le 5 septembre :

« Citoyen Grand Juge,

« J'ai l'honneur de vous adresser une pétition de miss Williams par laquelle elle a l'honneur de vous demander le procès-verbal de la saisie faite chez Collignon Impri-

(14) Arch. Nat. F 7/6359. Cette lettre ne porte pas d'adresse ; sans doute elle avait été envoyée à Français de Nantes.

« meur à Metz d'une contrefaçon de son ouvrage. Cet imprimeur est coupable de désobéissance envers le Gouvernement pour avoir imprimé un ouvrage dont il savait que la vente était suspendue et d'un vol envers Mlle Williams, pour avoir voulu lui ravir le fruit de ses labeurs et de ses peines - l'appui que Mlle Williams a trouvé dans votre Justice et la protection dont vous avez honoré son patriotisme, et son dévouement à la France lui font espérer que vous accueillerez avec la même bonté, la prière qu'elle a l'honneur de vous adresser.

« Salut et respect,

« FRANÇAIS » (15).

Toutes les pièces relatives à cette affaire furent renvoyées au Bureau des Journaux et le 9 septembre, Français reçut la réponse suivante : « Le procès-verbal est resté entre les mains du commissaire de police qui a fait cette saisie d'après mes ordres. Mlle Williams peut s'adresser à lui pour l'obtenir. Elle n'éprouvera à cet égard aucune difficulté d'après les instructions que j'ai données au préfet du département de la Moselle sur cet objet » (16).

Le même jour, le préfet du département de la Moselle reçut l'ordre de faire remettre à l'Anglaise le procès-verbal de la saisie si elle le réclamait. En effet, miss Williams poursuivit Collignon qui fut condamné le 5 floréal (25 avril 1804) par le tribunal de première instance de Metz à payer à notre auteur la somme de 22,500 francs équivalente au prix de 3.000 exemplaires de l'édition originale de cet ouvrage, à raison de 7 fr. 50 c. chaque exemplaire, prix de la mise en vente. Mais Collignon appela contre cette décision et le 6 Messidor an XII (25 juin 1804), il y eut un arrêt par lequel la cour de justice criminelle de la Moselle annula pour mal jugé dans la disposition relative à la valeur des 3.000 exemplaires, valeur que cette cour avait fixée elle-même et qu'elle réduisit de 25.000 fr. à 6.000 fr. (17).

Miss Williams avait déclaré que Desmarests avait ajouté des notes à son édition. Les observations de Desmarests là-dessus sont donc intéressantes. « Le 6 floréal dernier, écrit-

(15) Arch. Nat., *ibid*.

(16) *Ibid*.

(17) Dalloz : *Jurisprudence générale*, Paris, 1830, 12 vol. 8° ; vol. XI, p. 483, note de l'article : « Propriété littéraire ».

« il à Régnier le 15 septembre 1803, je fis connaître au Grand Juge qu'il se préparait une édition de Lettres de Louis XVI, en anglais et en français. Le sens dans lequel ces lettres étaient commentées et présentées était directement contre les princes Bourbons et leurs principaux adhérents; et en même temps... on y dévoile les faiblesses du monarque et les perfidies de la cour dans les affaires politiques de la Révolution... L'éditeur m'offrit de me communiquer les épreuves et j'avais l'intention, d'après l'approbation du Grand Juge, de placer quelques notes ou faits particuliers, propres à jeter un certain jour sur le caractère et les menées des propres frères du roi ». Mais Desmarests affirme qu'il « s'abstint de noyer ses observations dans ces commentaires, mais qu'il ne jugea pas moins favorablement le but et l'intention de l'auteur » ; « et je regardai même cet ouvrage, continue-t-il, comme propre à rompre cette affection de la plupart de nos faiseurs d'écrits qui soit dans les poèmes, soit dans des histoires et même dans les romans, semblent avoir pris à tâche d'exhumer l'antique féodalité, et de préparer l'opinion pour un retour de choses dont ils seraient les premiers frondeurs » (18).

Il est toutefois certain que Desmarests avait au moins suggéré à miss Williams quelques-unes de ses observations, comme elle le déclare elle-même ; et en fin de compte il ne croyait pas qu'il y eût du danger à laisser circuler l'ouvrage; il pensait même qu'il y aurait de l'inconvénient à le laisser supprimer, puisque déjà 200 exemplaires avaient été vendus, et qu'on disait qu'il s'en préparait une autre édition à Bâle. Enfin, grâce à l'intervention et aux bons offices de Français de Nantes, toute l'édition fut rendue à miss Williams. « Seulement, dit-elle, les journaux reçurent l'ordre de ne pas l'annoncer, et la meilleure partie de l'édition fut envoyée aux Etats-Unis » (19).

(18) Arch. Nat., *Ibid.*

(19) *Souvenirs*, p. 42. Elle dit vrai : je ne me souviens de l'avoir vu annoncer dans aucun journal français. Il est impossible donc de savoir comment on reçut la *Correspondance* dans ce pays. Il est intéressant de faire remarquer qu'une édition française de cet ouvrage fut imprimée en 1803 à Londres, à la librairie française, 2 vol. 8°. Mme Coquerel, de Paris, en possède un exemplaire qu'elle a bien voulu me faire voir.



## CHAPITRE X

### DERNIÈRES ANNÉES : AMIS ET RELATIONS.

Miss Williams regrettait son pays (1), mais ses neveux grandissaient et occupaient ses attentions. Son salon était un des plus importants qu'il y eût sous le Consulat (2). Sa société était composée de peintres, de philosophes, de poètes, enfin de tous les gens les plus distingués soit dans les arts, soit dans la politique. Les académiciens Boufflers et Esménard y discutaient la littérature. « M. de Boufflers, dit-elle, que De-  
« lille appelle *le modèle des chevaliers, la fleur des trouba-*  
« *dours*, est un écrivain élégant, et peut-être est-il encore  
« plus remarquable par les charmes de sa conversation, qui  
« avait un charme irrésistible. Il avait beaucoup de la poli-  
« tesse des cours, et encore plus de la simplicité d'un philo-  
« sophe. La vivacité et l'originalité de son esprit enchantaient  
« tous les autres ; mais pour lui, il n'a jamais soupçonné  
« qu'il eût sur eux la moindre supériorité d'intelligence. Je  
« ne l'ai connu que dans un âge avancé ; mais il était le plus  
« aimable des vieillards : le temps avait respecté ses facultés  
« et même ses sensations, et lui avait laissé ce sentiment ex-  
« quis de notre existence, dont la perte ou la diminution sont  
« la plus triste circonstance de notre dernière époque » (3).

Bitaubé la fréquentait ; et sans doute Charles Pougens continuait à la voir chez elle comme jadis. C'est dans son salon que se rencontraient le grand peintre Gérard, et des hommes remarquables à divers titres, tels que Marie-Joseph

(1) O. G. Knapp : *Ouvr. cit.*, p. 259. Lettre à Mrs Pennington du 31 juillet 1803.

(2) Lavisso : *Histoire de la France contemporaine depuis la Révolution*, t. III, 152.

(3) *Lettres sur les événements* (1819-trad. de Moreau), pp. 26-27.

Chénier, Ginguéné, Bernardin de Saint-Pierre, Grégoire, J.-B. Say et Humboldt. Selon Athanase Coquerel fils, celui-ci resta jusqu'au dernier jour de sa longue vie fidèle au souvenir de miss Williams et à l'amitié qu'elle lui avait inspirée pour ses neveux (4). C'est Bitaubé qui la présenta à Ducis qu'elle considérait comme « le patriarche actuel des poètes tragiques » (5). Ducis l'admirait. Il écrit à une amie en 1805 : « J'ai causé avec Mme Harvey, Anglaise, sur miss Williams, « Anglaise. C'est une personne d'infiniment de grâce, d'esprit et de talent. Elle écrit parfaitement en prose et en vers. Elle a composé dans sa langue une ode sur la paix, « qui a obtenu le plus grand succès en Angleterre. C'est une « femme célèbre. Bitaubé mon ami, m'avait déjà conduit « chez elle. Mais le dîner qu'elle m'a donné pour vous, et la « manière dont elle vous a reçue, me l'ont rendue chère ; et, « de retour à Paris, j'irai l'assurer de mon respect et de ma « reconnaissance ». (6).

Boufflers et Esménard admiraient en effet tellement les talents de l'Anglaise qu'ils firent une traduction en vers d'un choix des poésies de miss Williams, et c'est Ginguéné qui en fit le compte rendu (7). Kosciusko fut son ami jusqu'à sa mort. La seule lettre de Kosciusko à miss Williams que j'aie pu trouver est datée du 30 thermidor de l'an 13. Il invite son amie à faire avec lui une promenade à cheval (8). Elle demeurait alors rue de l'Echiquier, N° 38. Stone demeurait dans la même rue (9). Elle déclare que lorsque la guerre recommença contre la France en 1806, Kosciusko se tint à l'écart, refusant d'aider Napoléon s'il ne déclarait pas, par un écrit, qu'il allait rétablir la Pologne et son indépendance (10). Fouché n'eut pas de succès avec lui. Alors Napoléon fit dresser au nom de Kosciusko une proclamation à la nation polonaise

(4) *Notice biographique* sur Athanase Coquerel père, extraite du *Lien*, Paris, Alcan-Lévy, s. d. B. N. Ln 27/23863.

(5) *Relation des événements* (trad. de Lamartinière), pp. 251-2.

(6) Paul Albert : *Lettres de J. C. Ducis*, Paris, 1879, 8° ; lettre de Ducis à Mme Victoire Babois, Lettre CXXXVIII, p. 205.

(7) Voir P. Hazard : *Le Journal de Ginguéné*, Paris, Hachette, 1910, 8°, p. 20.

(8) A la Bibliothèque municipale d'Amsterdam.

(9) Delalain : *L'imprimerie et la librairie à Paris (1789-1813)* Paris, 1898, 8°, p. 194.

(10) Voir C. Falkenstein : *T. Kosciusko*, Paris, 1839, 8° (trad. par C. Forster), pp. 206-7.

où il l'exhortait à se joindre aux drapeaux français. Miss Williams ayant lu cette proclamation dans le *Moniteur*, se rendit chez Kosciusko pour lui faire ses adieux. « Kosciusko se mit « à rire de mon incrédulité, dit-elle : pour toute réponse je « lui montrai le *Moniteur*. C'est une imposture, c'est une « fausseté, s'écria-t-il ; Bonaparte me connaît trop pour m'insulter au point de m'offrir une part dans la spoliation qu'il « projette : nous ne nous entendrions pas plus sur la Polonoise que sur d'autres matières politiques » (11).

L'amitié d'Alexandre de Humboldt et de son ami Bonpland est importante, car miss Williams s'occupera pendant de longues années de la traduction de leurs *Voyages*. Stone, associé aux imprimeurs Smith, Debray et Levrault, mettra au grand jour des éditions de luxe d'ouvrages bien connus. Il publia en 1805 la Sainte Bible, version de Genève, dite Bible de Stone (12) ; il donna des éditions très soignées de plusieurs ouvrages anglais, entre autres le *Vicar of Wakefield* (13) ; *Poetry of the Monk*, recueil « propre à être mis entre les mains de tout le monde », des jolies poésies qui se trouvent dans le roman sombre et silencieux de Lewis intitulé *The Monk* ; la *Colombiade*, poème épique de Joel Barlow (14). En 1806 Stone devint imprimeur de l'administration des droits réunis, par la protection du directeur-général Français de Nantes (15). On peut regarder l'imprimerie comme appartenant également à miss Williams, puisqu'elle parle quelque part de « notre imprimerie » (16). En 1810, Stone acquit la propriété du *Voyage en Amérique* de Humboldt et Bonpland et en entreprit la publication. Il fut maintenu comme imprimeur par l'arrêté du 27 janvier 1811 (N° 30) (17), mais les frais énormes que lui occasionnèrent

(11) *Relation*, pp. 119-120.

(12) Paris, 1805, in-12 de 1330 pages. Voir *Biog. Univers.*, XL, 278.

(13) Paris, 1806, in-12.

(14) Paris, 1813, in-8.

(15) *Biog. Univers.*, *ibid.*

(16) Les deux amis étaient peut-être associés à Maximilien Schoell, historien et publiciste, conseiller intime du roi de Prusse, et ami du célèbre Kock, car il était associé en 1806 aux frères Levrault, et on attribue à Schoell en même temps qu'à Stone la publication des beaux ouvrages de Humboldt, dont il était, comme Stone, l'ami intime. Il fera d'ailleurs faillite en même temps que Stone (1812-13) (Voir *la France littéraire*, VIII, 537). Voir le catalogue de la B. N. sous A. de Humboldt.

(17) Delalain : *Ouvr. cit.*, p. 194.

l'impression, les cartes et les gravures du *Voyage en Amérique*, dit un contemporain, excédèrent de beaucoup le produit qu'il en obtint. Enfin, les crises que les événements politiques firent éprouver au commerce amenèrent la ruine de Stone (18). Après sa faillite, son ancien associé James Smith lui succéda le 24 mars 1813.

Mais Coquerel, Stone et Antoine Legros d'Anizy avaient une fabrique de porcelaine à Creil-sur-Oise. Ils étaient déjà « propriétaires en commun d'une manufacture d'impression de toutes sortes de desseins et gravures, sur faïences, porcelaines, etc., établie nouvellement à Paris, rue du Cadran, Nos 17 et 19 » (19). Le 10 janvier 1808 ils demandent un brevet d'invention « à l'effet de fabriquer dans l'Empire français, par un procédé nouveau (inventé par M. Legros...), vendre et débiter les faïences, porcelaines, cristaux, tôles, bois vernissés, or, argent, écailles, ivoire, toiles et autres objets imprimés par eux » (20). Stone demeurait alors dans le même hôtel que miss Williams, rue de Bondy, N° 40. Le 16 février 1808, Stone et ses amis demandèrent collectivement un brevet d'invention de dix ans pour imprimer mécaniquement les couleurs sur la porcelaine par un nouveau procédé. Cette demande fut accordée le même jour par les célèbres Montgolfier, Bardel, Gay-Lussac, Moland, et Ampère. Le 1<sup>er</sup> juin les inventeurs demandèrent un certificat d'addition et de perfectionnement à leur brevet d'invention. Le 30 décembre 1809, ils reçurent un autre brevet pour avoir inventé une espèce de machine « pour supporter les assiettes de terre de pipe, plats et autres pièces qui, si elles se touchaient à la cuisson, se colleraient ensemble, l'émail entrant en fusion ». Ils donnaient à ces sortes de machines le nom de *crémallères*. On voit par ce qui précède, que Stone avait une forte intelligence et un goût vraiment artistique, et que ses tra-

(18) *Biog. univers.*, *ibid*, et la *France littéraire*, IX, 271. Je ne trouve cependant le nom de Stone sur aucun ouvrage qu'on dit publié par lui : on y trouve toujours le nom ou de Schoell ou de Smith. Les ouvrages de Humboldt imprimés par Schoell, seront publiés après 1813 par Smith. Stone, Smith et miss Williams possédaient dès 1804 l'imprimerie de la rue de Vaugirard, n° 939. Voir Delalain (*cit.*), p. 208, et *cfr* p. 355 et p. 192. Mais l'auteur ne semble pas s'être aperçu de cette coïncidence plus que fortuite.

(19) Arch. Nat. F. 12/1012.

(20) *Ibid*.



vaux comme imprimeur et comme fabricant, étaient bien connus (21).

Evidemment, avant 1812, les affaires de Stone et de miss Williams allaient bien. Celle-ci disait à Mrs Pennington en 1819 qu'ils avaient un bel hôtel à Paris et une villa de campagne à l'anglaise avant la ruine de Stone (22). Vers 1810 nous la trouvons à Rouen, où elle s'était rendue après avoir fait un petit circuit sur la côte de Normandie. On attendait l'arrivée de Napoléon : « Nous trouvâmes la population en-  
« tière sur pied, la municipalité en grand costume, et les  
« dames en toilette de bal. Le jour avançait, courrier arrivait  
« après courrier, et, pour des raisons que je ne pus décou-  
« vrir, l'attente des Rouennais, en costume de réception, dura  
« trois jours entiers. Enfin, les hôtes impériaux de la bonne  
« ville arrivèrent ; mais l'empereur avait levé les glaces de  
« sa voiture pour se garantir de la poussière et, se sentant  
« fatigué et pressé de prendre un bain, il ordonna aux pos-  
« tillons de marcher plus vite. L'empereur, traversant la foule  
« au grand galop, arriva aux portes, et là, il refusa d'écouter  
« les belles harangues qui étaient improvisées depuis soixante  
« heures. Le soir, il arriva au bal et s'assoupit au milieu  
« de la fête. Il est vrai de dire qu'il devait être souveraine-  
« ment las de guirlandes de roses et d'arcs de triomphe de  
« lauriers, et encore plus las de la poésie des fonctionnaires  
« et de l'éloquence de MM. les sous-préfets. Aussi il s'em-  
« pressa de se donner de nouvelles occupations dont le monde  
« entier allait retentir » (23).

Mrs Williams mourut le 13 avril 1812 (24) et elle fut enter-  
rée au Père Lachaise dans un endroit, dit sa fille, « où les  
« bosquets sont plantés soigneusement d'arbrisseaux : les  
« restes de ma mère y sont déposés ; l'endroit où elle repose  
« est entouré de pins d'Ecosse qui semblent réunir les sou-  
« venirs de la patrie avec les douleurs de l'affection. A Paris,  
« nous connaissons tous le lieu de notre sépulture ; il y a  
« toujours quelque tombeau auprès duquel nous avons choisi

(21) On retrouve le monogramme de Stone et de ses amis dans le *Dictionnaire des marques et monogrammes* de Ris, Paquot, Paris, 2 vol. s. d. (1893), in-4°, II, 313, n° 6712.

(22) O. G. Knapp : *Ouvr. cit.*, p. 89.

(23) *Souvenirs*, p. 164.

(24) Registres du Père-Lachaise.

« notre dernière demeure. Nous avons tous dit à ceux qui  
« peuvent nous survivre : « *O lay me, ye that see the light,*  
« *near the rock of my rest* » (25).

Barlow mourut peu de temps après. Retourné en Amérique en 1805, il était revenu en France en 1811, chargé d'une mission auprès du gouvernement. Il renouvela sans doute connaissance avec Stone et miss Williams. Il suivit Napoléon jusqu'en Pologne, où il mourut le 26 décembre 1812 (26). Hélène écrivit un poème en son honneur :

« Where o'er the Polish desert's trackless way  
« Relentless Winter rules with savage sway  
« Where the shrill polar winds, as wild they blow,  
« Seem to repeat some plaint of mortal woe ;  
« For o'er the cheerless waste, the traveller's eye  
« Shall this recording pillar long, descry,  
« And give the sod a tear where Barlow lies,  
« He who was simply good and nobly wise.  
« Here, led by patriot zeal, he met his doom,  
« And found, amid the frozen wastes, a tomb.  
« Far from his native soil the patriot fell,  
« Far from that Western world he loved so well (27) ».

Entre 1803 et 1814, elle n'écrivit rien d'original ; elle craignait trop Napoléon. « Je n'ai gardé le silence, dit-elle, que parce que j'ai été découragée » (28). Et ailleurs elle déclare : « ...La verge de fer du despotisme comprimait mon âme et la privait de toute son énergie. Le chevalier de Boufflers avait coutume d'appeler Bonaparte le *Cauchemar de l'Univers*. L'idée des inconvénients fâcheux auxquels on s'exposait, seulement en rassemblant certains documents... aurait suffi pour ébranler le courage le plus intrépide » (29).

C'est pourquoi, pendant toutes ces années, elle ne s'occupa que de la traduction des *Voyages* de Humboldt et Bonpland.

(25) *Lettres sur les événements* (trad. de Moreau, 1819), p. 24. La citation est d'Ossian. M. O. G. Knapp (*Ouvr. cit.*, p. 48) cite une lettre de miss Williams en 1811 où elle parle de la mort de sa mère. Elle demeure toujours avec Mrs Persis Williams et ses neveux. M. Knapp a dû se tromper sur la date de cette lettre.

(26) Voir Oelsner : *Notice biographique sur Barlow*, Paris, 1813, 4°.

(27) *Poems on various Subjects* (1823).

(28) *Lettres sur les événements* (1819), p. 2.

(29) *Relation* (trad. de Lamartinière, 1816), préface de miss Williams, p. XV.

Un jour, Humboldt lui apporta des fleurs, et son amie reconnut ainsi son cadeau :

« Sooth'd, I receive the flowers you bring,  
 « Whose charm anticipates the Spring ;  
 « Whose tints in vernal freshness vie  
 « With plants beneath an Austral sky,-  
 « Those glowing plants that, long unknown,  
 « Your travelled science made your own.  
 « Bright gift ! in lavish grace arrayed,  
 « Thy flowers have only bloomed to fade,  
 « Their transience being soon forgot ;  
 « How far unlike the giver's lot ! (30) ».

Pendant ce temps, elle s'occupait de l'instruction et de l'éducation de ses neveux. Athanase Coquerel passa quelque temps en pension à Genève. Son frère Charles voulut d'abord se consacrer, comme Athanase, au ministère de l'Evangile. Ils furent alors tous deux envoyés à Montauban en 1811. Là ils firent des études sous Bénédict Prévost. Une lettre de miss Williams à Charles, datée du 5 janvier 1813, nous fait connaître un peu l'état de sa fortune à cette époque. Elle y parle de la mort de son ancien ami, le général Lariboisière :

« My dear Charles,

« I have been obliged to write to M. le Doyen, and to your  
 « brother, and therefore I can only send you a few lines  
 « by this post-but I shall write to you very soon again.

« Your letter gave me great pleasure, and M. Stone was  
 « very pleased with his, which he intends to answer. I have  
 « sent twenty-five francs for your étrennes, which you will  
 « receive either from M. le Doyen or M. Gilly-it is not in my  
 « power to do more at present, and of this little sum I hope  
 « you will make good use, and devote part of it *aux bonnes*  
 « *Œuvres*. Your letter my dear Charles came to console and  
 « sooth me in the distress we all suffer in this house-the poor  
 « General is dead, and M. Honoré is on his way to Paris,

(30) *Poems on various Subjects* (1823). Sa traduction des *Voyages aux régions équinoxiales du Nouveau Continent* parut à Londres en 1814, in-8. Elle fit publier aussi en 1814 les *Researches concerning the Institutions and Monuments of the Ancient Inhabitants of America*, traduites du français d'A. de Humboldt, in-8°.

« bringing with him the corpse of his poor father, and his  
 « brother's heart embalmed. You may judge of the despair of  
 « poor Mme La Ribosière. I am sure it must affect you- you  
 « remember how good she was envers « *petit Charles* » - poor  
 « woman, she is always bathed in tears. I pass most of my  
 « time with her. What a subject for pensive meditation is the  
 « fate of this family ! - so happy, so fortunate a short time  
 « ago, and now suffering the pangs of the most cruel mis-  
 « fortune. Adieu my dear Charles - that you may pass the  
 « new year happily and *profitably*, that you may become  
 « every year *wiser* and *better* is the most ardent prayer of  
 « your ever affectionate aunt.

« Janry 5th 1813.

« H. M. WILLIAMS » (31).

Cependant, un accident ramena Charles à Paris. « Il revint en 1815 dans la maison paternelle, dit son biographe, et y arriva pour voir s'écrouler, en même temps que l'Empire, la fortune de ses parents. La fortune le força à renoncer à la carrière pastorale ; mais rien ne put le détourner, ni de servir selon ses forces la cause protestante, ni d'aborder de front les grands problèmes de la théologie chrétienne. Il n'en prit pas moins l'habitude des études théologiques, et il a été le théologien laïque du protestantisme » (32). Il étudia la médecine sous Laennec et Broussais ; la chimie, sous Gay-Lussac, aux leçons duquel il remplissait l'office de préparateur ; Ampère et Briot l'initièrent aux hautes mathématiques, et, plus tard, il étudia l'astronomie sous Arago. Et, suivant l'exemple de sa tante, il se montra « enthousiaste des beaux-arts, il cherchait le beau dans toutes les écoles » (33).

Athanase Coquerel resta encore quelque temps à Montauban, mais ayant terminé ses études, il revint à Paris, où il trouva ses parents dans une position difficile. Alors il aida sa tante dans ses ouvrages, et surtout dans sa traduction de Humboldt. Ce travail était devenu pour elle une nécessité.

(31) Lettre inédite à la bibliothèque Bodléienne d'Oxford, MS Montagu d. 19, ff. 183 et 183 b.

(32) Voir le *Lien* du 15 février 1851, p. 240. Sur les Coquerel voir l'ouvrage de Jules Devèze : *Athanase Coquerel fils*, Paris, 1884, 8°, et celui de Stroehlin : *Messieurs Coquerel*, Paris, 1883, in-12.

(33) *Lien*, *ibid.*



Stone, par suite de malheureuses spéculations, avait aussi perdu la plus grande partie de sa fortune (34).

Cependant, miss Williams tenait toujours salon ouvert. Carnot la fréquentait souvent. « Carnot, dit-elle, fut l'un des « membres du Comité de salut public, l'un de ceux qui signèrent les proscriptions journalières de tant de victimes pures « et irréprochables. Je le sais fort bien, car je l'ai moi-même « entendu répéter sa seule justification de cette complicité « terrible : *il signait de confiance* comme remplissant une « formalité... J'ai lieu de penser, d'après une conversation « que j'eus un jour avec Carnot, qu'il regardait la *Terreur* « comme nécessaire à l'établissement de la liberté en France, « bien que lui-même fût homme probe et homme d'honneur... « C'est une fatale erreur : toujours la persécution tend à « faire triompher la cause des victimes... A cette époque, « j'avais souvent l'honneur de voir M. Carnot... » (35). Elle connaissait sans doute Benjamin Constant personnellement (36), et elle parle de lui toujours avec éloges (37).

Elle fut témoin des deux occupations de Paris par les alliés (38), et pendant la courte période de paix de 1814, elle reçut la visite d'un grand nombre d'Anglais. Shelley lui-même qui vint à Paris (août 1814), était porteur de lettres de recommandation pour elle, mais elle était à la campagne (39).

Henry Crabb Robinson, arrivé à Paris le même mois, y retrouva son ami Clarkson, qui voulait discuter avec l'Empereur de Russie, le duc de Wellington et d'autres personnalités, diverses questions concernant la traite des nègres. Le philanthrope était en relations suivies avec les chefs des *Amis des Noirs*, avec Lafayette, Grégoire, Mme de Staël. Miss Williams, membre de cette société philanthropique depuis sa première visite à Paris (40), connaissait Clarkson déjà depuis longtemps. « Je me souviens, non sans plaisir, dit-elle, que c'est moi qui dénonçai la première à mon vénérable ami

(34) Voir ses Lettres de Naturalisation, aux Arch. Nat. BB II, 125, dossier 7020 BB.

(35) *Souvenirs*, p. 152.

(36) Feuillet de Conches (Préf. de *Lettres de Mme Elizabeth*), dit qu'elle était son amie, mais ne dit pas d'où il tient ce fait.

(37) Voir *Souvenirs*, p. 151.

(38) Voir *Relation* (Lamartinière), pp. 198-9, et *Souvenirs*, pp. 173-5.

(39) E. Dowden : *Life of Shelley*, London, 1886, 2 vol., 8°, I, 444.

(40) *Souvenirs*, p. 197.

M. Clarkson, l'épouvantable histoire du vaisseau négrier le *Rôdeur*, histoire dont les détails affreux ont retenti dans toute l'Europe » (41). Clarkson présenta Robinson à miss Williams le 4 septembre. A cette date Robinson écrit dans son *Journal*, au sujet de cette visite : « After dinner I accompanied them  
« (les Clarkson), to see Helen Maria Williams, whose works  
« I had read with pleasure many years ago ; she was (then) a  
« preacher of liberty at the beginning of the Revolution. I  
« had suspected her of having been since an apologist of  
« French tyranny, and was prepared to be by no means plea-  
« sed with her or her friend Mr Hurford Stone. However, the  
« visit was an agreeable one and I shall renew my calls on  
« them.

« Miss Williams is an old maid - Mrs Clarkson thinks she  
« must have been handsome- I see no traces of former beauty.  
« Her features are strongly marked. Her chin is very long  
« and an almost perpetual smile does not bring it within  
« ordinary bounds. She reminds me a little both of Mrs Bar-  
« bauld and Mrs Opie. She talks freely on political subjects  
« to us without restraint. With all her sentiments I was per-  
« fectly satisfied, and they are always English » (42). Les  
opinions de miss Williams étaient tout à fait modérées, mais  
elle détestait Napoléon, le croyant despote, et ne le ménageait  
point dans sa conversation. Quant à Stone, Robinson fut égale-  
ment satisfait de ses opinions : « Stone was an in-  
« valide (*sic*) but his manners were genteel and his conver-  
« sation was in every respect unexceptionable. From them  
« I heard this with pleasure : when Humphrey Davy was  
« at Paris he gave great offence by speaking well of Bona-  
« parte. Though he was then the sovereign of France he was  
« so much the object of general detestation that a French-  
« man considered himself insulted when any foreigners af-  
« fected to praise him. I have for the last five years, said Miss  
« Williams, seen a number of officers living in the house of  
« a general (43) - and I can declare that in that time I have

(41) *Ibid.*

(42) Extrait non publié de son *Journal* (Bibliothèque du Dr Williams à Londres). Je le conserve en anglais.

(43) Sans doute Lariboisière qui habitait le même hôtel que miss Williams avant le départ pour Moscou. (*Souvenirs*, p. 166).

« never heard a single person speak a single word in favour of Bonaparte. No one spoke against him- people were afraid. But an absolute silence was observed concerning him (44) ...Bonaparte was their enemy also, said Stone, in consequence of Miss Williams' refusing to write in his favour, and would have persecuted them had they not had friends among the members of the police. Napoleon lost the greater part of his first friends by becoming Emperor, but his position was then so well established that he could not be destroyed by being merely unpopular- every war it was hoped would be his destruction, and whenever he went into the field the hope was that he would perish, and the wonder was that no one had the courage to kill him ». On trouve des observations semblables dans la *Relation des événements* de miss Williams, publiée après la chute de Napoléon. L'auteur informa Robinson qu'elle avait été témoin de la bataille du 31 mars entre les Français et les Russes, bataille qui dura depuis 5 heures du matin jusqu'à 5 heures du soir. « The cannon were continually roaring, disait-elle à Robinson, and there was but one wish at Paris, that the Russians might conquer, though the French felt the humiliation. But we saw no other end to our misery. We had been kept so ignorant that we did not know that there were more than 25,000 of the enemy near us ». Mais la politique n'absorba pas toute cette conversation. On s'entretint de sujets littéraires. Mrs Clarkson et Robinson répétèrent quelques sonnets de Wordsworth. Chose étrange, miss Williams n'avait jamais entendu parler de celui-ci.

Une semaine plus tard, autre visite chez elle. Robinson, accompagné des Clarkson et d'un ami nommé Guillemard, y resta quelques heures. Il s'y trouva avec une certaine Mrs Smith qu'il avait déjà connue à Londres. On parle de choses générales, mais Robinson trouve cette réunion moins agréable que la précédente. Stone et lui s'entretiennent d'Arthur O'Connor, qui avait été officier dans l'armée de Bonaparte. Maintenant, désillusionné, il s'était retiré à la campagne.

(44) Cfr ce qu'il dit dans une lettre à Mrs Collier (5 sept. 1814) : « Miss Williams declares that tho' during the last five years she has seen many officers of rank, and civil officers too, she never met once with a man courageous enough to praise Bonaparte, so detested was he, even though he was obeyed... » (Lettre non publiée, Bibl. du Dr Williams).

Thelwall voulait voir Hélène, mais quand, accompagné de Robinson, le 18 septembre, il se rendit chez elle, elle était à la campagne avec Stone. Robinson quitta Paris le 8 octobre, mais avant son départ, miss Williams lui écrivit une lettre datée du 5 octobre, et dont voici la teneur :

« Miss Williams presents her best compliments to Mr Robinson and assures him of her regret in having been obliged to make her little tour into Normandy, during his stay in Paris. She is now returned to the house of a friend in the neighbourhood <sup>(45)</sup> and will be in Paris on Saturday and Mr Robinson, and the gentleman he talked of bringing with him, will be sure of finding her on Sunday evening. But be it Mr Robinson should go sooner, she hastens to offer him her best wishes, together with her regret at his departure.

« She also begs leave to trouble him with two commissions to Mr Clarkson : the one to inform him that she has distributed in the best manner in her power the two copies she received of the last pamphlet <sup>(46)</sup> of which she had an opportunity of sending a dozen to the Duke of Pampo Chiaro at Vienna, and also to M. de la Harpe, who both feel a sincere interest in the cause. Her second is to remit to Mr Clarkson a few careless rhymes written one rainy morning in the country, and which she should consider as far too imperfect to send him if they did not serve as a proof of the zeal she feels in all his noble projects. She begs to be particularly remembered to Mrs Clarkson, whom it is impossible to know a little, without wishing to know her more- and if she should not happen to see Mr Robinson on Sunday she hopes that when he returns to Paris he will not forget the rue de Bondy » <sup>(47)</sup>.

Les vers dont elle parle sont adressés à Clarkson. J'en transcris quelques-uns :

(45) Cette lettre ne porte pas d'adresse.

(46) C'est sans doute le *Résumé du témoignage donné devant un comité de la Chambre des Communes de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, touchant la traite des Nègres, adressé... aux différentes puissances de la chrétienté...* Paris, A. Egron, 1814, 8° de 32 pp. (B. N. Lk 9/683).

(47) Lettre inédite (Bibl. du Dr Williams). Stone et miss Williams demeuraient depuis 1810 dans la rue de Bondy, N° 40. Voir Delalain : *L'imprimerie etc. à Paris 1789-1813*, p. 194.



« ...For Clarkson slights all forms of beauty,-  
 « Not that he thinks indiff'rence duty,  
 « But dearer pleasures fill the space  
 « Of classic charms; and attic grace :-  
 « He comes at this decisive hour  
 « In Pity's cause, to plead with power :  
 « His embassy is from the slave,  
 « His diplomatic skill to save !  
 « He comes the fetter'd to unbind,  
 « To stipulate for half mankind ;  
 « And when applause records his name,  
 « Sighs that philanthropy is fame (48) ».

Après la chute de Napoléon elle reprit sa plume et publia sa *Narrative of Events* (49). Il y eut de nouvelles visites. Rogers se rendit chez elle au mois d'octobre 1815 (50). Elle s'adonnait de plus en plus aux choses religieuses. Elle était liée avec des protestants, tels que Laffon Ladebat, vieil ami, membre du Consistoire de l'Eglise réformée (51). Elle parle de « M. Pommier Rabaut, frère de l'illustre et infortuné Rabaut de Saint-Etienne, et depuis quelques années un de nos ministres protestants à Paris... Il porte un nom qui n'est ja- mais prononcé qu'avec respect par les protestants de France... Après deux années d'exil, son rappel fut sollicité par un des meilleurs défenseurs du protestantisme et de la liberté en France, M. Boissy d'Anglas » (52). Stapfer était de ses amis habituels. « C'est un homme, dit-elle, distingué par ses brillants talents et par sa rare érudition ainsi que par une philanthropie pure et étendue qui renferme tant d'autres vertus, et qui est elle-même la plus précieuse de toutes » (53). Et, au dire de son neveu, « MM. Marron et Monod père furent ses amis dévoués dans la mauvaise fortune comme dans la bonne ; et ce dernier la pria d'être la marraine de son fils Horace. Son fils aîné, M. Frédéric Monod et M. Coquerel (Athanase père), ne s'appelèrent jamais l'un l'autre que par leurs noms de baptême » (54). Elle avait

(48) *Poems* (1823).

(49) *Narrative of Events which passed since the Landing of Napoleon Bonaparte, etc.*, London, Murray, 1815, 8°.

(50) Clayden : *Rogers and his Contemporaries*, London, 1899, 2 vol., 8° 1, 206.

(51) *Souvenirs*, p. 113.

(52) *Lettres sur les événements* (1819), p. II.

(53) *Ibid.*, p. III.

(54) *Notice extraite du Lien*, p. 7.

gardé sa première admiration pour Lafayette qui, selon elle, « est un de ceux (et il y en a bien peu) qui dans la traversée de la Révolution n'ont rien à désirer de l'oubli. Partout où nous ouvrons le livre de sa vie politique, nous le trouvons toujours le même. Toujours inaltérable, il est tel dans ce moment que dans le passé. Ciel ! Sauvez mon pays ! sera son dernier vœu » (55). Quant à Benjamin Constant, « à l'Athénée, observe-t-elle, rien n'attire une si brillante assemblée des deux sexes, qu'une dissertation politique par M. Benjamin Constant, faite avec cette précision d'analyse, et cette persuasive éloquence dont il connaît si éminemment le secret » (56). Elle connaissait le célèbre Cuvier, dont elle parle avec éloges (57). George Ticknor, lié avec Humboldt, Goethe, Schlegel et Mme de Staël, trouva dans son salon les pasteurs Marron et Stapfer (2 mai 1817), plusieurs professeurs du Collège de France, et bon nombre de littérateurs anglais. Il y rencontra la femme de William Godwin, venue en France pour vendre un roman de son mari. Selon lui, miss Williams déclinait. « Sa conversation, déclare-t-il, n'égale pas sa réputation, et, je m'en doute, ne fut jamais brillante... A ce que je pense, elle devait toujours être affectée. Mais c'est pourtant une femme peu ordinaire et elle parle raisonnablement sauf quand elle aborde la politique » (58). Puis il fait une observation injuste : « Après avoir été successivement royaliste, républicaine et Bonapartiste, elle trouve impossible, maintenant qu'elle est devenue Bourbonniste, de faire son chemin dans la conversation ». Le 18 mai, il conversait dans le même salon avec le poète Southey. On parla de Roger Williams, de Joel Barlow, et de la littérature allemande (59). Dans une autre réunion il entendit parler le grand Humboldt (60).

En août 1817 Crabb Robinson, accompagné de sa sœur et d'Esther Nash, fit sa seconde visite à Paris. Les dames,

(55) *Lettres sur les événements* (1819), p. 78. Elle se trompe bien sur son caractère.

(56) *Ibid.*, p. 105.

(57) *Ibid.*, p. 75.

(58) J. S. Hillard : *Life, Letters, and Journals of George Tickner*, Boston and New-York, 1909, 2 vol., 8°, I, 130.

(59) *Ibid.*, I, p. 132.

(60) *Ibid.*, I, p. 138.

ne connaissant presque personne, furent heureuses d'être présentées à notre auteur. « Ses neveux, écrit Robinson, étaient alors devenus jeunes hommes — du moins Coquerel aîné... Sa théologie était alors assez prononcée et indiquait ce qu'on a depuis rendu public <sup>(61)</sup> ». Selon lui, Coquerel ne voulait pas discuter des choses controversables, car « il avait l'autorité de son Eglise pour le justifier <sup>(62)</sup> ». Robinson lui donna l'ouvrage de Taylor intitulé : *Holy Living and Holy Dying*. (Il le fit voir à Robinson en 1830). Charles Aders, porteur d'une lettre de recommandation de Robinson, passa chez miss Williams en 1817 <sup>(63)</sup>.

Cette même année elle se fit naturaliser en même temps que Stone <sup>(64)</sup>. Celui-ci mourut au mois de mai 1818 <sup>(65)</sup>. Elle se trouva dans la gêne. Un ami auquel elle s'était fiée l'avait dépouillée de son argent, et elle craignait d'être à la charge de ses neveux. Elle perdait déjà la grande réputation qu'elle s'était acquise <sup>(66)</sup>. Vers 1819 elle préparait un autre ouvrage pour gagner sa vie. Elle habitait alors rue Hauteville, n° 10 (F. B. Poissonnière) et le 25 mars elle écrivit à Robinson, alors à Londres. Elle lui dit qu'elle préparait un livre sur les événements qui venaient d'avoir lieu et sur l'état de la France. C'est, disait-elle, ce qu'elle avait écrit de mieux. Elle se déclara peu satisfaite des autres éditeurs de ses divers ouvrages, et elle prie Robinson d'user de son influence auprès d'un autre éditeur :

(61) *Reminiscences*, vol. IV, 200 (Bib. du Dr Williams).

(62) *Ibid.* Robinson parle un peu du fils de Coquerel aussi.

(63) Aders écrit à Robinson d'Amsterdam (8 déc. 1817) : « I arrived here last night. My stay in Paris, though short, has been very satisfactory... I left your kind note at miss Williams' with the books and my card — the same to the Revd Cockerill (*sic*) — of the latter I had a call unfortunately when absent, of the former a very kind note lamenting that the death of a very near relative made it painful (*sic*) to her to see any company — but promising to fix a day to receive me as soon as she was able. I have claimed the advantage of this prerogative on a second visit to Paris ». (Lettre inédite, Bib. du Dr Williams).

(64) Voir lettres de Naturalisation, Arch. Nat., BB, II, 125, dossier 7019 BB.

(65) Registres du Père-Lachaise, où il fut enterré.

(66) O. G. Knapp : *Ouvr. cit.* : Lettre de Mrs Piozzi (17 oct. 1819) : « Helen's sinking into oblivion is no proof of the people's good taste, for she is a clever creature, though no one less approved of her classical elopement-Helen to Paris-than I did ». Et cfr *Blackwood's Magazine*, nov. 1822, XII, 658.

« Dear Sir,

« It is difficult to have less claim than myself to your services, but we have all a sort of instinct that tells on whom we may rely in need of a kind office. I am also encouraged by the address you gave, and the permission you granted me of writing to you. Soon after I had the pleasure of seeing you at Paris, M. de Humboldt went to visit his brother in London, and made arrangement for me with Messrs. Longman respecting the translation- the only thing in heaven or earth that M. Humboldt does *not* understand, is business, but he had given me a great proof of his devotedness in « binding up his loins to such a feat », he had done his best, and therefore I acquiesced in conditions with which I was little satisfied. Since that period I have been trying to calm my mind, and often some cruel remembrances by employing my time in a new production- this little work, which forms such a volume as that which I published on the return of Bonaparte, contains a rapid sketch of all that has passed in France since the Restoration, and of the situation of the country at this moment. I shall close at the breaking up of *our parliament* which will probably shortly take place. In my last publication I was too glad to be delivered from Napoleon and too glad of what followed. I have since been cured of whatever there was of excess in those feelings- the little work I now bring forward is written in the most liberal paragraphs, and I will venture to tell you is, I think, what I have written best. I have hopes that you will be pleased with it- it contains a great deal of information and it is not a dry narrative- the reader will, I trust, find in it some interest, and attraction. I have endeavoured to avoid that worst of all modes of writing, *le genre ennuyeux*. Will you allow me, dear Sir, to send you my manuscript ? Will you take the trouble to read it, and will you afterwards dispose of it to any bookseller you think proper, and for any sum you think fit, and reasonable ? You will render me a most essential service, which I shall appreciate as I ought ! It is right, to tell you that some time since I mentioned to the Longmans that I was employed in a new work, and without entering into details, desired to



« know if they would be disposed to treat for it-I thought it  
 « necessary to make them a sort of *first* offer, which I did  
 « not want them to accept, having little confidence in their  
 « liberality. They set me quite at ease by answering that eve-  
 « ryone in England was tired of works on France. I replied  
 « perhaps a little haughtily that the English reader might  
 « be permitted to be tired of books published by travellers  
 « who, after having spent a fortnight in Paris, hastened to  
 « write their adventures, but that the public in England had  
 « accustomed me to a favourable hearing, because they knew  
 « that my long residence in this country, my situation, and  
 « connections, qualified me to give them real information.  
 « My new volume is I believe too liberal for Murray, with  
 « whom also, *entre nous*, I have little reason to be satisfied.  
 « I am told that Baldwin is an honest man, but this you must  
 « know far better than those who told me so- and I remit the  
 « whole business to your judgment and benevolence and  
 « will say no more of the obligation you will confer on me,  
 « because I could never say enough. Will you write one line  
 « in answer by the post-perhaps the safest conveyance, if  
 « the letter is paid to Dover, without which it is thrown aside.  
 « Will you give me your direction and shall I address the  
 « packet to you, or to my old friend Mr Forbes, Albermarle  
 « Street, to be delivered into your hands. I beg to be very  
 « very particularly remembered to Mrs Robinson of whom  
 « I have a tender and pleasing recollection. Il also beg my  
 « best regards to Miss Nash, whom I expect to see again at  
 « Paris.

« Adieu, dear Sir-believe me with sentiments of great  
 « esteem; your most obliged and faithful servant, Paris, March  
 « 25th. 1819.

« Helen Maria WILLIAMS.

« My direction is Rue Hauteville, n° 10, F. B. Poissonnière.

« My nephew Charles present his respects- my eldest  
 « nephew has met with the most splendid success at Amster-  
 « dam » (67).

(67) Lettre inédite (Bibl, du Dr Wiilliams). La traduction dont elle parle, c'est des *Voyages* de Humboldt et Bonpland. Murray avait publié sa *Narrative of Events* (1815). James Forbes est l'orientaliste ; elle lui adresse des vers dans ses *Poems* (1823).

Cette lettre cependant nous montre que la popularité de miss Williams diminuait en Angleterre, puisque les éditeurs n'étaient point disposés, comme autrefois, à accepter l'ouvrage qu'elle voulait publier. Elle finit par en envoyer le manuscrit à son ancien ami Forbes, et dans une autre lettre du 19 mai 1819 elle pria Robinson d'aller le chercher et de le lire un peu afin de pouvoir appuyer sa demande :

« My dear Sir,

« I hasten to acquaint you that my manuscript left Paris  
 « this morning at four o'clock- the Diligence reaches London  
 « on Tuesday night, and if you take the trouble to call on  
 « Mr Forbes, Albermarle Street, 18, on Wednesday, he will  
 « put it into your possession. I wish you may have leisure to  
 « give it a slight reading, because I feel some hope that you  
 « will think of it with a little favour, and I feel, and com-  
 « prehend all the weight which your opinion will give to  
 « Mr Baldwin's decision. I am extremely glad to know that  
 « he has a disposition to take this little production. I have  
 « always heard of him as a very respectable man, and I con-  
 « sider it as a good fortune to me (a thing to which I am not  
 « much accustomed), that he knows you personally- in short,  
 « dear Sir, I have done an excellent thing for myself in as-  
 « king your intervention, but have imposed on you a disa-  
 « greable task- it will, I hope, be softened by the reflexion  
 « of doing me much good, and the certainty of my eternal  
 « gratitude for your services. Whatever sum you obtain for  
 « it will I am sure be the utmost possible, and all that I ought  
 « to obtain. I am delighted that the business will be termi-  
 « nated under your influence.

« I fear you will have some difficulty in decyphering (*sic*)  
 « my hieroglyphics in the manuscript-my English copyist has  
 « left France, and I have been forced to scrawl over again  
 « my rough copy, myself-my youngest nephew helped me a  
 « little, but he writes a bad french (*sic*) hand, perhaps more  
 « difficult to read than my own. Mr Baldwin's printers will  
 « no doubt be very careful in reading and printing a manus-  
 « cript of which the poor author is too distant to correct a

« syllable. Adieu, dear Sir- forgive this hurried line, and be-  
 « lieve me with sentiments of grateful esteem,  
 « Your most obliged and faithful servant,

« H. M. WILLIAMS.

« P. S. Mr Baldwin is of course at liberty to change the  
 « *title* I have given the volume, for any other he may think  
 « better » (68).

Robinson s'acquitta noblement de cette commission. Il alla voir plusieurs éditeurs, et enfin s'adressa à Baldwin qui devint plus tard son ami et lui persuada d'entreprendre la publication de l'ouvrage. Mais, d'abord, il se fit un devoir de lire le manuscrit et d'en corriger les gallicismes. Pendant ce temps, miss Williams, pour rendre son petit ouvrage plus intéressant, était occupée à faire un chapitre supplémentaire. Il paraît que c'est Robinson lui-même qui lui en avait suggéré le sujet. Thomas Raffles, révérend anglais, avait attaqué les protestants français, à la suite d'un voyage à travers la France. Selon Charles Coquerel, Raffles avait dit qu'il ne croyait pas qu'il y eût une seule famille pieuse dans toute l'assemblée de l'Oratoire (69). Robinson en avait fait part à miss Williams. Voici ce qu'elle lui dit là-dessus :

« June 21st., 1819.

« My dear Sir,

« I have been very busy in adding something to the little  
 « volume, or I should sooner have acknowledged receipt of  
 « your last letter, which reached me safely, but eight days  
 « after its date. I am delighted that you have given the little  
 « book to Mr Baldwin- if there is no profit, there is at least  
 « some respectability in having him for a publisher- how to  
 « thank you for all you have done I know not, and I know  
 « as little how to express sufficient regard for all you have  
 « suffered on my account-could I have foreseen the half of  
 « what I inflicted on you, I would never have imposed such

(68) Copie de l'original manuscrit et inédit (Bibl. du Dr Williams).

(69) *Revue protestante*, 1825, I, 16. Raffles publia un ouvrage intitulé : *Letters during a tour through France, Savoy, etc.*, Liverpool, 1818, 12°.

« a task. I have been so long absent from England, that I had  
 « really forgotten there was such a species of animal as your  
 « Newmans, Ridgeways, etc.- booksellers are as interested  
 « in Paris as in London, but they never forget to be polite-  
 « do think of some service I could render you, or any friend  
 « of yours at Paris, in order to set my soul at rest under the  
 « reflexion of all the time and labour I have cost you ! I felt  
 « it a sort of duty to follow your counsels, and instantly wrote  
 « an additional or supplementary letter, which will leng-  
 « then the volume more than a printed sheet. I sent it by the  
 « Post of the 19th. to Mr Baldwin- it will, I flatter myself,  
 « add considerable interest to the little volume- the subject  
 « is all your own, which I consider as a good augur- you  
 « talked to me in one of your letters of the Revd. Mr Raffles-  
 « some english (*sic*) gentlemen have since told me that not  
 « only Mr Raffles, but other persons, had attacked the French  
 « Protestants, so I throught I could do nothing better than  
 « write à little defence of them, supported by a variety of  
 « facts. I wish you may approve it- it appears to me that it  
 « will be more *piquant* in England than further political ob-  
 « servations. Having done so much for me, you will, I am  
 « sure, do more, by pressing Mr Baldwin to hasten the publi-  
 « cation, and the envoi of *twelve* copies instead of *six*, by  
 « the Paris diligence.

« Will you deign to accept six copies yourself to dispose  
 « of among any of your friends who you think may be incli-  
 « ned to read them? and give the following list to Mr. Bald-  
 « win.

« Mrs. Robinson of Bury.

« Sir James Mackintosh.

« Mr William Guille, M. P.

« Mr Godwin.

« Mr. Samuel Rogers.

« Mr. Hillhouse, at Thomas Williams' Esq., Finsbury Sq.

« The whole will form *two dozen* copies.

« Adieu, dear Sir- believe me ever, with sentiments of  
 « grateful esteem, your most obliged and faithful servant.

« Helen Maria WILLIAMS.



« Pardon my hieroglyphics- I have hurt my right hand a little, and hold the pen with some difficulty » (70).

Cette amitié de Robinson est très importante, car celui-ci connaissait de près presque tous les littérateurs célèbres, non seulement en Angleterre, mais en France et en Allemagne (71). Il était lié avec Wordsworth, Lamb, Clarkson, Southey, Coleridge, Collier, Godwin, sir James Mackintosh, etc. En France, il comptait au nombre de ses amis des personnes telles que Laharpe, Grégoire, Lafayette, Mme de Staël. Il fréquentait tous les salons, et son *Journal*, sa *Correspondance* et ses *Reminiscences* ont pour le biographe un intérêt tout particulier. Il se trouvait en parfait accord avec les idées de miss Williams, et il est donc intéressant d'apprendre qu'il aida l'Anglaise dans la publication d'un ouvrage libéral. Ses *Reminiscences* nous font connaître quelles peines il se donna pour la publication de ce livre : « During the Spring of this « year (1819), dit-il, miss Williams applied to me to procure « the publication of a volume of letters on the state of poli- « tics in France. She had written formerly letters giving an « account of the first French Revolution- a popular work « in its day. Alas! The times had changed, and she, too- after « much trouble and application to several publishers I with « difficulty persuaded my new acquaintance (through Hin- « dlebury) Robt. Baldwin, to publish the volume but she « got no money for it, and the house I fear lost a great « deal. - Poor lady, ajoute-t-il, she has been long dead in « poverty. Her eldest nephew, Athanase Coquerel, is now « a popular preacher at the Oratoire, notwithstanding his « heresy- and a somewhat distinguished member of the « Chamber of Deputies. But I fear he does not talk about « her- her connection with Stone (the traitor) whether justly « or not, had injured her character » (72).

(70) Lettre inédite (bibl. du Dr Williams).

(71) Voir sur Robinson les ouvrages de Sadler et de miss Edith Morley, qui permettent de connaître les amis de Robinson.

(72) Extrait non publié (Bibl. du Dr Williams, vol. II, 239). Dans une lettre à Wordsworth (23 avril 1826) il dit, au sujet de la maison de Baldwin, Cradock et Joy : « ...My only *business* with them has been that I engaged them to publish miss Williams' last book about France, which proved a losing concern ». (E. Morley : *Correspondence of H. C. R. with the Wordsworth Circle* (1808-1866), Oxford, 1927, 2 vol. 8°, I, 162 et note). Robinson se trompe sur les Coquerel qui admirèrent toujours leur tante.

Robinson revint à Paris en 1820, mais il n'y fit que deux courts séjours (4-5 août et 1-8 octobre). Il passa plusieurs fois chez mis Williams et c'est au cours de cette visite qu'il présenta Wordsworth à l'Anglaise. Le poète n'oubliera jamais son hôtesse. Les Wordsworth, qui demeuraient alors rue Charlot, boulevard du Temple, allaient voir Mme Vallon et les Beaudouins. Robinson connaissait le secret de Wordsworth (73). Le 8 octobre il se trouva chez miss Williams avec Marron et d'autres personnes, et on discuta sur la poésie et sur Wordsworth (74). Il quitta Paris le lendemain pour aller à Amiens. Il dut être à Londres le 25 octobre, car miss Williams lui adressa ce jour-là une lettre intéressante où elle parle beaucoup des Wordsworth. Son ouvrage n'a pas réussi; c'est une chose qu'elle ne comprend pas:

« Oct. 25, 1820.

« Dear Sir,

« Your friends depart to-morrow morning, and that sin  
 « of procrastination which so easily besets us all, has left  
 « me but one moment in which to thank you hastily, for what I  
 « can hardly thank you enough, your kindness in introdu-  
 « cing me to the acquaintance of Mr. Wordsworth and his fel-  
 « low-travellers. I am much flattered that you thought me  
 « worthy of them, and am grateful to them for having devo-  
 « ted to me two or three quiet evenings. I feel a little with  
 « respect to society as Gray did respecting fruit- he said if  
 « there were nothing but medlows and blackberries in the  
 « world it would not be worth eating- and everyday con-  
 « versation is, I really think, not quite as good as solitude.  
 « You will therefore easily believe with how much pleasure  
 « I left politics, the laws of election, and the charter- to take  
 « care of themselves, while I was led by Mr. Wordsworth's  
 « society to that world of poetical illusion, so full of charms,  
 « and from which I have been so long an exile.

« Miss Wordsworth has a desire to read my last little

(73) Voir G. M. Harper : *Life of Wordsworth*, II, 319. Sur les relations de Wordsworth avec Nanette Vallon voir les ouvrages de M. Legouis.

(74) Extrait non publié du *Journal*.

« volume- your protégé. Will you obtain a copy for her of  
 « the second edition from Mr Baldwin ? If I thought the com-  
 « mission would not be too disagreeable, I would ask you at  
 « the same time to question Mr. Baldwin on a question of  
 « finance, and enquire if at length the expenses of the little  
 « production are paid, and if we shall have any division of  
 « fund. I have no doubt that Mr. Baldwin is an honourable  
 « man, but accustomed from the age of seventeen when I  
 « began to scribble, to receive some pecuniary contribution,  
 « it seems strange to me to receive nothing for this autumn  
 « composition- and if the English public are grown tired of  
 « me they have chosen an evil hour, when from the loss of  
 « my fortune my affairs are as Thomson once observed of  
 « his own in a very poetical posture -- mais il faut subir  
 « son sort — for my part, I hate to be obliged to think of  
 « money, and am well persuaded, that all that is worth  
 « having in this world is what money cannot purchase. You  
 « will I hope remember me affectionately to Mrs. Robinson  
 « of Bury who, I trust, has not bid a final adieu to the conti-  
 « nent- my nephew begs I will present his best respects to  
 « you.

« Adieu, dear Sir, I do not forget that you are always  
 « expected to return with the birds of the Summer, and be-  
 « lieve me with great esteem, your most obliged servant,

« Helen Maria WILLIAMS.

« October 25th.,

« Rue Hauteville N° 10,                      My best regards to Mr. Naylor.  
 « F. B. Poissonnière » (75).

Wordsworth avait déjà connu miss Williams. L'avait-il déjà vue dans sa jeunesse, avant la Révolution ? D'après Robinson, elle ne le connaissait pas avant 1820 même de réputation. Mais, dans l'*European Magazine* de mars 1787 (XI, 202) on trouve ce sonnet : *On seeing Miss Helen Maria Williams weep at a Tale of Distress* :

(75) Lettre inédite (Bibl. du Dr Williams).

« She wept- Life's purple tide began to flow  
 « In languid streams through every thrilling vein ;  
 « Dim were my swimming eyes- my pulse beat low,  
 « And my full heart was swell'd to dear delicious pain.  
 « Life left my loaded heart, and closing eye ;  
 « A sigh recalled the wanderer to my breast ;  
 « Dear was the pause of life, and dear the sigh  
 « That call'd the wanderer home, and home to rest.  
 « That tear proclaims- in thee each virtue dwells,  
 « And bright will shine in misery's midnight hour,  
 « As the soft star of dewy evening tells  
 « What radiant fires were drown'd by day's malignant power  
 « That only wait the darkness of the night  
 « To cheer the wand'ring wretch with hospitable light.

AXIOLOGUS (76) ».

Ces vers, écrits dans le goût du temps, sont assez mauvais. Le jeune Wordsworth n'avait alors que seize ans, et il est impossible de savoir où il avait pu voir miss Williams alors.

M. Harper signale que Wordsworth, lorsqu'il mourut, possédait un exemplaire des *Lettres de France* de miss Williams. Il se peut bien qu'elle le lui donnât au moment de ses visites chez elle.

Quand la Révolution éclata, Wordsworth, alors plein d'enthousiasme pour ses principes, se rendit en France. Il était porteur d'une lettre de recommandation de Mrs Charlotte Smith pour miss Hélène. Il ne vit pas celle-ci alors, d'après une lettre qu'il écrivit d'Orléans le 19 décembre 1791 (77), et il en fut bien désappointé. Il ne la vit pas non plus lors de sa visite à Paris en 1802. Il la rencontra pour la première fois en 1820. Dorothy Wordsworth trouva sa compatriote bien

(76) *Axiologus* est un mot composé grec que l'on peut traduire : *Wordsworth*, nom que lui adaptait souvent son ami Coleridge. (Harper : *Ouvr. cit.*, I, 148). On trouve dans les journaux contemporains nombre de sonnets, etc., à l'adresse de miss Williams. On ne trouve le sonnet en question dans aucun recueil des œuvres de Wordsworth de son vivant, mais Knight (*Poems of William Wordsworth*, VIII, 209) et Hutchinson (*Wordsworth's Poetical Works*, p. 619) l'ont admis dans leurs recueils.

(77) Lettre de William à Richard Wordsworth : « Mrs Smith, who was so good as to give me letters for Paris, furnished me with one for Miss Williams, an English lady, who resided thers lately, but was gone before I arrived. This circumstance was a considerable disappointment to me... » (Harper : *Ouvr. cit.*, I, 146).



douce et bien aimable et fut enchantée de sa visite (78). Le poète lui-même en garda un souvenir toujours affectueux. Il goûta quelques-unes de ses poésies, et quand plus tard, le savant Alexander Dyce son ami fit un recueil de poèmes des femmes-poètes anglaises, ce fut Wordsworth qui lui recommanda le *Sonnet to the Moon* et le *Sonnet to Twilight* (79).

Bien des années après la mort de miss Williams, en 1843, une réunion d'amis composée de Wordsworth, miss Fenwick, Crabbe Robinson, et d'autres, parlait des temps passés. La pensée de Wordsworth se reporta à la Révolution française, et il parla de miss Williams et de Mrs Charlotte Smith (80) ; ce qui prouve que notre auteur lui avait fait une impression ineffaçable.

Robinson fait plusieurs observations intéressantes sur miss Williams qui, elle aussi, nous donne son opinion sur

(78) Lettre de Dorothy Wordsworth à Mrs Clarkson, du 15 oct. 1820 (Paris) : « Last night we drank tea at Miss Williams. She is a very sweet woman, and we were much pleased with our visit. I hope we shall go again. We talked much of you ». (Harper : *Ouvr. cit.*, II, 319. L'original se trouve au British Museum).

(79) « If a second edition of your *Specimens* should be called for, you might add from Helen Maria Williams the *Sonnet to the Moon*, and that to *Twilight* ». Wordsworth à Dyce, le 10 mai 1830. (W. Knight : *Letters of the Wordsworth Family*. Boston et Londres, 1907, 3 vol. 8° ; et cfr Nowell C. Smith : *Wordsworth's Literary Criticism*, Londres, 1905, 8°, p. 242. Cfr *Ibid.*, p. 247) lettre à Dyce où Wordsworth loue le *Sonnet to Hope* et le *Sonnet to Twilight*. Ailleurs (Knight, III, 25) Wordsworth recommande les poèmes de miss Williams (lettre du 4 déc. 1833). Dans les *Specimens of British Poetesses* (recueil de Dyce), Londres, 1825, 8°, on trouve le *Sonnet to Hope* (p. 391) et une note disant que Wordsworth l'avait répété de mémoire, lors de sa visite à Paris ; et la chanson intitulée : « Ah, Evan, by thy winding stream », etc. (p. 392). Dans les *Specimens of English Sonnets* (A. Dyce), Londres, 1833, 8°, on trouve le *Sonnet to Hope* (p. 172). Dyce possédait la plupart des ouvrages de miss Williams. Ils se trouvent actuellement au *Victoria and Albert Museum*, de South Kensington, Londres.

(80) Voir G. M. Harper : *Ouvr. cit.*, I, 149 : Il cite un passage dans un ouvrage manuscrit intitulé : *Memories of William Wordsworth (the Poet-Laureate from 1842-50) made for her children by Mrs John Davy from 1844-1850 (Mrs Fletcher, sister of Lady Richardson, husband Dr Davy, brother of Sir Humphrey Davy) »* : « An agreeable little dinner-party : Mr Wordsworth, Miss Fenwick, Mr Crabbe Robinson, and others. Mr Wordsworth, on entering our little parlour, seemed to have about him the remains of some unpleasant mood of mind, but very soon after sitting down to dinner the cloud cleared from his venerable face, and, as it seemed, from his mind. My mother and he went back to reminiscences of the French Revolution. He spoke of Helen Maria Williams and Mrs Charlotte Smith, on which my mother took up an old favourite sonnet of hers : « Queen of the silver bowl, by thy pale beam », and she and Mr Wordsworth repeated it in a sort of duet, their fine voices in happy concert ».

Robinson. D'après son *Journal* (23 mai 1820), il lisait les papiers d'un certain Hammond. Il fut arrêté par un passage contenant « non des éloges exagérés, mais une appréciation amicale. Les traits défavorables de mon caractère, dit-il, sont tous fidèlement écrits, et à l'exception de l'épithète : « ingénieux », que je désavoue, les autres qualités ne me sont pas attribuées sans fondement ». Voici ce qu'on y lit : « March 16, « Paris. « Miss Williams's manner is like Mrs Barbauld's, « which is no recommendation to me. She called Henry « Crabb Robinson an *interesting* man. Now he is a kind- « hearted, gay, ingenious, well-read man, with a good taste in « morals and poetry but he is as far from being an interes- « ting man as Joe Robley who was called so by Pollock. His « manners are too coarse- he has too little ambition, too much « vanity and garrulity » (81).

Voici ce que dit Robinson dans ses *Reminiscences* au sujet de miss Williams ; et son opinion est très juste : « 4th « sept. 1814. I was introduced by Mrs Clarkson to Helen Maria « Williams, a person who has been the subject of reproaches « which have been stimulated by party spirit. Her faults « have been grossly exaggerated. She was introduced to the « world as a poet when young, by Dr Kippis, and at the begin- « ning of the Revolution went to France, from whence she « wrote letters altogether in favour of the French cause. It « was her misfortune to become acquainted with Henry (*sic*) « Stone who fled from England, he being charged with high « treason. They were engaged in literary commercial under- « takings together which were very succesful, and their later « years were passed in very narrow circumstances. They « lived in the same house together, having apartments in se- « veral flats. In France no evil inference is drawn from such « a residence, but the English are more rigid. Perhaps I « should say that the different structure of French and En- « glish houses does not favour similar habits of life in the « two countries. At this time Stone was become an old « man (82) and had all the appearance of being a feeble worn- « out man. In spite of the diffamatory reports so malicious-

(81) Voir le *Journal* de Robinson, à la Bibl. du Dr Williams, vol. VIII, 56.

(82) Stone était très malade, mais il n'avait en 1814 que 51 ans.

« ly and perhaps unwarrantably circulated Mrs Barbauld told me that if Miss Williams came to England she would wish her to stay in her house » (83).

Cependant, ses neveux faisaient bien leur chemin. Charles fonda les *Annales protestantes* en 1819, et fit paraître en 1820 un *Annuaire protestant*. En 1823, ce travailleur infatigable publia ses *Tableaux de l'histoire philosophique du Christianisme* ou *Etudes de philosophie religieuse* (1 vol. in-18). On peut être sûr que sa tante y fut pour quelque chose. Grâce à ses connaissances littéraires, il sera en 1825 un des fondateurs de la *Revue britannique*. « La politique l'occupa beaucoup à la même époque, écrit son biographe. Il était en relations avec Lafayette, Benjamin Constant, et se réunissait à la plupart des hommes politiques du temps, dans la société *Aide-toi, le ciel t'aidera* » (84).

Quant à Athanase Coquerel, il avait déjà occupé la chaire de l'Oratoire au mois de novembre 1817. Un jour le pasteur Marron lui proposa d'aller prêcher dans l'Eglise Wallonne (française) d'Amsterdam. Il se rendit en Hollande où il obtint un si grand succès qu'on voulut le faire rester, et on créa pour lui une place de *pasteur extraordinaire*, sans faire autre fonction que deux prédications par mois afin de lui permettre de faire ses études. Il se maria en 1819.

Ses tantes Hélène et Persis avaient achevé les derniers débris de leur fortune. Malgré cela, Rogers et Moore trouvèrent (août 1821) dans le salon de miss Williams une société de *Bas-bleus* français (85). Lady Morgan, qui l'avait visitée en 1818 (86), revint à Paris en 1828. Elle se trouva un jour avec le pasteur Marron. « Nous parlâmes beaucoup et longtemps de notre célèbre amie Mlle Williams, dit-elle, et j'appris avec peine que quelque temps avant sa mort elle avait éprouvé

(83) Il n'est pas généralement connu que Robinson donna à Charles et Mary Lamb une lettre de recommandation pour miss Williams quand ils visitèrent la France en 1822. Il lui envoya en même temps un exemplaire de *Mrs Leicester's School*. Voir T. Sadler : *Diary and Reminiscences and Correspondance of Henry Crabb Robinson*, II, 233 ; et cfr E. V. Lucas : *Life of Charles Lamb*, II, 87. L'extrait ci-dessus est un passage non publié des *Reminiscences* de Robinson.

(84) Lien (15 fév. 1851), notice biographique sur Charles Coquerel.

(85) Clayden : *Rogers and his Contemporaries*, I, 310.

(86) Lady Morgan : *La France*. Trad. de l'angl., 5<sup>e</sup> édit., Paris, 1843, 3 vol. in-12, III, 129.



des revers de fortune que son esprit indépendant et fier l'induisit à cacher tant qu'il lui fut possible de le faire » (87).

La modeste position de pasteur sans patrimoine ne permettait pas à Athanase de subvenir à la fois aux besoins de sa famille et de ses tantes, et il crut devoir quitter l'Eglise afin de se rendre à Paris se vouer tout entier à les secourir. Cependant, le Consistoire d'Amsterdam refusa sa démission, et on lui fit une souscription de 10.000 florins (près de 22.000 francs alors). Il fit venir ses tantes à Amsterdam, « les recueillit chez lui, et plaça en rentes viagères, sur leur tête, ce qu'il avait reçu » (88). Persis mourut à Amsterdam vers 1825, et Hélène ne devait pas tarder à la suivre. Lady Morgan apprit du pasteur Marron la fin de sa malheureuse amie. « La privation de sa délicieuse société de Paris et la différence des habitudes hollandaises lui causèrent un choc au-dessus de ses forces ; la mélancolie s'empara d'elle, et sa santé s'altéra tout à fait dans ce changement. Son parent dévoué, poussant sa sollicitude jusque sur ses plaisirs, lui fit une rente sur ses propres moyens limités, et la ramena à Paris » (89). Peu de temps après, le 15 décembre 1827, la vie d'Hélène-Maria Williams s'éteignit. Elle fut enterrée, comme elle l'avait désiré, au Père-Lachaise, auprès de son ami John Hurford Stone, « champion éclairé de la liberté ». Charles Coquerel acheta un terrain à perpétuité « pour y fonder la sépulture de sa tante » (90), le 17 décembre 1827. « Ainsi, dit lady Morgan, finit la vie de l'élégante muse de Johnson » (91).

(87) Lady Morgan : *La France en 1828-29* (trad. de l'angl. par A. Sa-bry), Paris, 1830, 2 vol. 8°, I, 307.

(88) *Notice biographique extraite du Lien*, p. 14.

(89) Lady Morgan : *La France*, I, 307.

(90) Registres du Père-Lachaise, Le 16 décembre 1827, les Coquerel envoyèrent à M. Mahut la notice imprimée suivante : « Mr Charles Coquerel et Mr A.-L.-C. Coquerel, Pasteur de l'Eglise Réformée d'Amsterdam, ont l'honneur de vous faire part de la perte très douloureuse qu'ils ont éprouvée en la personne de Madame Hélène-Maria Williams, leur tante, décédée en sa maison, rue Neuve-Ste-Eustache, n° 47, le 15 décembre 1827, âgée de 66 ans.

Paris, le 16 décembre 1827 ».

(Bibliothèque Bodléienne d'Oxford, MS Montagu d. 19. f. 185).

(91) Lady Morgan : *La France*, *ibid.*



## CHAPITRE XI

MISS WILLIAMS ECRIVAIN.

Miss Williams a laissé quelques poésies vraiment charmantes.

Elle débuta par des vers, ou, pour mieux dire, par un roman en vers intitulé *Edwin and Eltruda, a legendary Tale*. Ce poème est plutôt long, et dans un goût sentimental qui n'est cependant pas désagréable. Un jeune homme est épris d'une jeune fille très belle. Mais la guerre éclate, le père et le fils combattent sous des drapeaux opposés. Une bataille acharnée qui s'engage entre les armées d'Henri et de Lancaster dure jusqu'à la tombée de la nuit. Albert, le vieux père, tombe au fort de la mêlée. Edwin, son meurtrier, saisi de remords, se précipite vers le mourant qui lui révèle son identité. Eltruda, croyant à la mort d'Edwin, meurt elle aussi, et Edwin, devant son cadavre, succombe à son tour.

Heureusement, miss Williams, tout en prenant ce sujet sentimental, ne tombe jamais dans le ridicule. Les rimes sont bien choisies et faciles, le style est élégant. Nous remarquons cette même facilité d'expression dans son *Ode on the Peace* (1783). La guerre d'Amérique venait d'être terminée, et tout le monde s'en réjouissait. L'auteur parle des horreurs de la guerre, et elle voudrait voir régner la concorde universelle. La Paix vient...

« It rests on Britain's rocky steep  
« Tis mild benignant Peace, enchanting form !  
« That gilds the black abyss, that lulls the raging storm ».

Maintenant que la paix est revenue, les beaux arts fleuriront : Reynolds et Romney travailleront avec un plus grand

enthousiasme, les poètes trouveront une nouvelle inspiration dans la liberté. Cette ode plut au Dr Johnson.

Le grand poème en six chants intitulé *Peru* est le plus long qu'elle ait composé. C'est une sorte d'épopée, et l'on y trouve une vraie sensibilité et une sympathie sincère pour une race opprimée. Le sujet de ce poème, elle le puisa dans la *History of Spanish America* de Robertson (1). « Les souffrances et l'oppression ont toujours fourni les grands matériaux de l'histoire humaine, dira-t-elle plus tard... On peut le voir depuis le quinzième siècle jusqu'au dix-neuvième siècle, depuis l'invasion du Pérou jusqu'à l'invasion de Naples » (2). C'est l'histoire de la lutte des Péruviens contre les Espagnols qui étaient venus faire la conquête de leur pays. L'auteur décrit le Pérou où

« The pines fling high in air their feather'd heads,                    i  
« While each broad leaf an ample shadow spreads ».

Ataliba, monarque du Pérou, vient de célébrer ses noces avec Alzira. Mais le génie du pays vient prédire la chute prochaine de son empire. Il dit vrai : Pizarro, chef des Espagnols, arrive avec ses soldats. On massacre les Péruviens. Ataliba est assassiné et Alzira se tue. Surviennent des massacres et des excès. Les Espagnols saccagent et pillent tout. Une longue guerre s'ensuit. Les Péruviens s'arment, et leurs ennemis punissent impitoyablement les révoltés. Bientôt les envahisseurs commencent à se quereller et à se tuer, pour le partage du butin. Les Péruviens victorieux, restent enfin maîtres de leur pays.

Voilà l'esquisse à grands traits de ce long poème. L'injustice ne peut pas avoir raison. Le tyran doit céder devant les principes de la liberté (3).

Cet amour de la liberté nous le retrouvons dans son *Poem on the Bill for Regulating the Slave Trade* (4), où elle fait l'éloge de l'Angleterre pour avoir été la première à réformer ce honteux commerce :

(1) Préface de ses *Poems* (1823).

(2) *Ibid.*

(3) Ce poème, très populaire en Angleterre, plut à J.-B. Say (Préf. de sa trad. du *Nouveau Voyage*). Dans les différentes éditions des poèmes de miss Williams, on y peut remarquer quelques légers changements.

(4) Londres, T. Cadell, 1788, 4°. Voir *Poems* (1823), p. 166.

« Britain ! the noble, blest decree,  
 « That soothes despair, is fram'd by thee !  
 « Thy powerful arm has interpos'd ;  
 « And *one* dire scene for ever clos'd ;

.....  
 « O, first of Europe's polished lands  
 « To ease the captive's iron bands ;  
 « Long, as thy glorious annals shine,  
 « This proud distinction shall be thine ».

Ce poème est à la fois une censure de la traite des nègres et un panégyrique enthousiaste des auteurs de cette réforme.

Dans les deux volumes de ses poèmes publiés en 1786 on peut signaler quelques sonnets qui ont du mérite, tels que le *Sonnet to Expression* et le *Sonnet to Sensibility*. Le poème intitulé *the Morai*, dithyrambe du capitaine James Cook, est reproduit par Kippis dans sa *Vie de James Cook* (5). Un joli petit poème dont on ignorait autrefois l'auteur a été mis en musique. J'en transcris quelques vers :

« No riches from his scanty store  
 « My lover could impart ;  
 « He gave a boon I valued more :  
 « He gave me all his heart !

« But now for me in search of gain,  
 « From shore to shore he flies ;  
 « Why wander riches to obtain,  
 « When love is all I prize ? (6) ».

Outre cette belle chanson miss Williams écrivit de très belles paraphrases et quelques hymnes dont une est célèbre par sa beauté et par la sincérité des sentiments qui s'y trouvent. Elle est intitulée : *Trust in Providence*.

« While Thee I seek, protecting Power !  
 « Be my vain wishes stilled :  
 « And may this consecrated hour  
 « With better hopes be filled.

« Thy love the power of thought bestowed,  
 « To thee my thoughts would soar ;  
 « Thy mercy o'er my life has flowed ;  
 « That mercy I adore.

(5) Miss Seward le considérait comme ce qu'il y avait de mieux dans l'ouvrage de Kippis ! Voir A. Constable : *Letters of Anna Seward*, II, 221.

(6) Chanson à quatre voix, mise en musique par Robert Cooke, publiée par Birchall, marchand de musique dans Bond Street, Londres, vers 1800. Voir la note de H. Cummings dans *Notes and Queries*, juillet 1906.

« In each event of life, how clear  
 « Thy ruling hand I see !  
 « Each blessing to my soul most dear,  
 « Because conferred by thee..... (7) ».

Ses paraphrases de l'Écriture respirent ce même sentiment de piété. En voici une qui a eu quelque succès comme hymne :

« My God ! All nature owns thy sway,  
 « Thou giv'st the night, and thou the day !  
 « When all thy lov'd creation wakes,  
 « When morning, rich in lustre breaks  
 « And bathes in dew the op'ning flower,  
 « To thee we owe her fragrant hour ;  
 « And when she pours her choral song,  
 « Her melodies to thee belong ! (8) ».

Signalons, dans ce recueil, un beau sonnet que Wordsworth lui-même goûtait. C'est le *Sonnet to Twilight* :

« Meek Twilight ! soften the declining day,  
 « And bring the hour my pensive spirit loves ;  
 « When, o'er the mountain slow descends the ray  
 « That gives to silence the deserted groves.  
 « Ah, let the happy court the morning still,  
 « When, in her blooming loveliness array'd,  
 « She bids fresh beauty light the vale, or hill,  
 « And rapture warble in the vocal shade.  
 « Sweet is the odour of the morning's flower,  
 « And rich in melody her accents rise ;  
 « Yet dearer to my soul the shadowy hour,  
 « At which her blossoms close, her music dies-  
 « For then, while languid nature droops her head,  
 « She wakes the tear 'tis luxury to shed (9) ».

Dans son roman intitulé *Julia* nous trouvons des poèmes qui ne manquent pas de mérite, tels que l'*Address to Poetry*, la jolie romance intitulée *Evan Banks*, le *Sonnet to Hope*,

(7) Voir *Poems* (1786), I, 169. Cette hymne se trouve dans les recueils du Dr Priestley (*Birmingham Collection*) 1790 ; du Dr Kippis, 1795. dans l'*Exeter Collection*, 1801, et dans presque tous les recueils unitaires. Dans le *New Congregational Hymn Book*, 1859, elle commence ainsi : « While thee I seek Almighty Power » ; dans d'autres recueils, comme dans Stowell : *Psalms and Hymns*, 1831 et 1877, elle commence par ces mots : « Father, in all our (my) comforts here ». Voir Julian : *Hymnology*, Londres, 1892, in-4°.

(8) *Poems* (1786), I, 177. On la retrouve dans Martineau : *Hymns*, 1840.

(9) *Ibid.*, II, 27. Ce recueil eut une seconde édition en 1791 (T. Cadell).



que Wordsworth aimait ; le *Sonnet to the Moon* ; et la *Bastille, a Vision*.

Dans l'*Address to Poetry*, l'auteur préconise la valeur de la poésie et fait l'éloge des grands poètes nationaux, Shakespeare, Milton ; Pope, Thomson, etc. « En caractérisant les plus grands poètes de la nation, dit Ginguéné, elle se montre leur digne élève. Elle parle d'eux avec cet enthousiasme que le génie inspire au vrai talent » (10). Au sujet de Shakespeare elle écrit :

« O, nature's Poet ! the untaught,  
« The simple mind thy tale pursues,  
« And wonders by what art it views  
« The perfect image of each native thought ».

Quant à Thomson :

« Then, Thomson, then be ever near,  
« And paint whatever season reigns ;  
« Still let me hear the varying year,  
« And worship Nature in thy strains... ».

La chanson *Evan Banks* a une curieuse histoire : Miss Williams avait dû l'envoyer à Robert Burns, qui en fit une copie. A ce qu'il paraît, on trouva cette copie, et Currie, croyant que le poème était de Burns, l'inséra dans la première édition des œuvres de ce poète. En 1808, Cromek le mit dans un autre recueil, mais la *Quarterly Review* releva vite cette erreur (11). La chanson en question a rapport à la jolie rivière près de Berwick-on-Tweed. En voici quelques vers :

« Slow spreads the gloom my soul desires,  
« The sun from India's shore retires ;  
« To Evan's banks, with temp'rate ray,  
« Home of my youth, he leads the day.  
« Oh, banks to me forever dear !  
« Oh, streams whose murmurs still I hear !  
« Ah, all my hopes of bliss reside  
« Where Evan mingles with the Clyde.

(10) *Mercur français*, fév. 1808, p. 308. Ginguéné possédait le recueil de 1786 et le recueil de Boufflers et Esménard, aussi bien que la *Correspondance de Louis XVI*. Voir Garat : *Catalogue des livres de Ginguéné*, p. 104 et p. 161.

(11) Ce poème avait été omis de toutes les autres éditions. Voir la *Quarterly Review* de fév. 1809, I, 34 : *Compte rendu des Reliques of Robert Burns, consisting chiefly of Original Letters, Poems, and critical Observations on Scottish Songs*. (R. H. Cromek, London, Cadell and Davies, 1808, 8°. Voir p. 427).

« And she, in simple beauty drest,  
 « Whose image lives within my breast ;  
 « Who trembling heard my parting sigh,  
 « And long pursued me with her eye ;  
 « Does she, with heart unchanged as mine,  
 « Oft in the vocal bowers recline ?  
 « Or where yon grot o' erhangs the tide,  
 « Muse while the Evan seeks the Clyde ?... ».

Sa traduction de *Paul et Virginie* contient de magnifiques sonnets qui, inspirés par la lecture du charmant roman de Bernardin de Saint-Pierre sont, peut-être, ce qu'elle a écrit de mieux comme poésie (12). Plus tard, Boufflers et Esménard, en publiant en français un recueil des poésies de miss Williams, traduiront tous ces sonnets-là. Charles Pougens, l'éditeur, dans une note qui précède le recueil, dit : « J'ai lu « les ouvrages de miss Williams, et j'ai désiré en enrichir « notre littérature. Deux poètes célèbres, dont l'un passe avec « justice pour l'ami fidèle des grâces et le conservateur du « bon goût en France, se sont chargés de ce soin. En nom- « mant M. de Boufflers et l'heureux émule de nos meilleurs « poètes, M. Esménard, auteur du poème de la *Navigation*, le « public n'aura qu'un seul reproche à me faire: c'est de ne « lui avoir transmis par eux qu'une partie des Œuvres poé- « tiques de miss Williams, que la renommée a placée depuis « longtemps au premier rang des poètes de l'Angleterre » (13).

Sur trente pièces contenues dans ce volume, Boufflers en a traduit vingt-trois, notamment les sonnets qui parurent dans la traduction de *Paul et Virginie*. Prenons le *Sonnet to the Curlew*, qui est exquis, et comparons-le à la traduction de Boufflers :

« Sooth'd by the murmurs on the sea-beat shore,  
 « His dun-grey plumage floating to the gale,  
 « The cur ew blends his melancholy wail  
 « With those hoarse sounds the rushing waters pour.

(12) Les sonnets, au nombre de huit, se trouvent dans un recueil de poèmes intitulé *Poems, Moral, Elegant and Pathetic... and original Sonnets*, par H. M. Williams, London, Vernor and Hood, 1796, 8° (annoncé par le *Monthly Mirror*, fev. 1797). Une autre édition de 1801 se trouve à la Bibliothèque Nationale (YK. 3137). Ce recueil contient, outre les sonnets, l'*Essay on Man* (Pope) ; *The Monk of La Trappe* (Jerningham) ; *The Grave* (Blair) ; l'*Elegy in a country Churchyard* (Gray) ; le *Hermit of Warkworth* (Percy). Plusieurs éditions.

(13) Boufflers et Esménard : *Recueil de Poésies extraites des Ouvrages d'Hélène-Marie Williams*, Paris, Pougens, 1808, 8°, notice de Pougens.

« Like thee ! congenial bird ! my steps explore  
 « The bleak lone sea-beach, or the rocky dale,  
 « And shun the orange bower, the myrtle vale,  
 « Whose gay luxuriance suits my soul no more.  
 « I love the ocean's broad expanse, when drest  
 « In limpid clearness, or when tempests blow ;  
 « When the smooth currents on its placid breast  
 « Flow calm as my past moments used to flow ;  
 « Or when its troubled waves refuse to rest,  
 « And seem the symbol of my present woe ».

Rien de fade dans ce sonnet : tout y est harmonieux, les mots sont bien choisis. C'est une petite peinture. Voici la traduction de Boufflers :

« Il vient à moi, l'oiseau qui nous prédit l'orage,  
 « Appelé par le bruit du flot qui bat ses flancs ;  
 « Il livre aux aquilons son grisâtre plumage,  
 « Et mêle un cri plaintif à leurs mugissements.

« Triste oiseau ! Nous avons un même caractère.  
 « Plus sauvage que toi, j'aime à porter mes pas  
 « Entre les rocs épars sur ce bord solitaire ;  
 « Les plus riants bosquets sont pour moi sans appas.

« O mer ! je t'aime calme, et j'aime ta furie !  
 « Quand je vois les courants, sur ta face unie,  
 « Fuir en traits lumineux, je m'arrête en disant :  
 « Voilà comme ils ont fui, les beaux jours de ma vie !  
 « Et tes flots, sur tes flots se pressant, se brisant,  
 « Peignent trop bien mon cœur tel qu'il est à présent (14) ».

Considérés séparément, et non au point de vue de la traduction, ces vers sont bons. Mais Boufflers y a introduit d'autres idées et n'a point suivi fidèlement l'anglais. Dans l'original, par exemple, l'oiseau ne vient à personne, et il ne prédit pas l'orage non plus. Tout en reconnaissant la difficulté d'une traduction en vers, on est porté à croire quand même que Boufflers aurait dû suivre de plus près le texte anglais. Cependant, l'impression générale est assez bien rendue. La traduction par Boufflers du *Sonnet to the Strawberry* est à peu près deux fois plus longue que l'original :

« The Strawberry blooms upon its lonely bed,  
 « Plant of my native soil ! - the lime may fling  
 « More potent fragrance on the zephir's wing ;  
 « The milky cocoa richer juices shed ;

(14) *Recueil*, p. 61.

« The white guava lovelier blossoms spread ;  
 « But not like thee to fond remembrance bring  
 « The vanish'd hours of life's enchanting spring,  
 « Short calendar of joys forever fled !  
 « Thou bidst the scenes of childhood rise to view,  
 « The wild-wood path which fancy loves to trace ;  
 « Where, veil'd in leaves, thy fruit of rosy hue  
 « Lurk'd on its pliant stem with modest grace :  
 « But, ah ! when thought would later years renew ,  
 « Alas, successive sorrows crowd the space ! ».

Il n'est pas besoin de faire remarquer comment Boufflers s'écarte de l'anglais : on le voit d'après les vers suivants, qui ne sont cependant pas mauvais :

« Cultivé de mes mains, je te vois refleurir,  
 « O modeste fraisier, enfant de ma patrie !  
 « Et quelle plante ici pourrais-je tant chérir ?  
 « Sans doute l'oranger confie  
 « De plus nobles parfums à l'aile du zéphir ;  
 « Le cocotier, sans doute, en son écaille unie  
 « Porte une plus douce liqueur ;  
 « Et la blanche gouïave aux regards de l'Asie  
 « Présente une plus riche fleur... (15) ».

Quant aux traductions d'Esménard, nous pouvons dire avec Ginguené que « dans les morceaux traduits par M. Esménard, on reconnaît plus de travail, une plume moins indépendante et plus habituellement assujettie aux pénibles enfraves de l'art des vers, sans que cela nuise à la facilité ni aux autres qualités du style » (16).

Chose étrange, la Révolution n'eut guère d'influence sur miss Williams comme poète : le poème intitulé *The Bastille, à Vision*, est le seul qu'elle écrivit sur cet événement. Après 1790 elle se borna presque entièrement à la prose. Son recueil de *Poems on various Subjects*, publié par souscription en 1823, contient quelques nouvelles pièces seulement, des vers adressés à ses neveux. Ces poèmes furent attaqués par la *Literary Gazette*. Mais le critique attaque plutôt la femme que les poésies (17). Il y a sans doute des pièces qui sont décidément inférieures, telles que l'*Epitaph on a favourite Dog*,

(15) *Recueil*, p. 51.

(16) *Mercur français*, fév. 1808, p. 308.

(17) *Literary Gazette and Journal of Belles-Lettres*, London, 1823, p.



l'*Elegy on a young Thrush*, le *Linnet and the Cat*, qui sont plutôt dans le goût de l'école « Della-Crusca » (18). C'est de ce genre de poème que Walpole se plaignait (19). Mais ses poésies, qui portent presque toutes un cachet de mélancolie (20) et de sensibilité, montrent l'influence des poètes qu'elle a lus, surtout celle de Gray. Ginguené remarque chez elle une « sensibilité qui paraît être la qualité dominante de son âme et de son talent » (21); et il trouve qu'elle aime le « mélancolique et sublime Gray ». Coquerel, critique érudit et perspicace, et qui est bien en droit d'exprimer son opinion là-dessus (22), lui accorde « des inspirations d'un talent gracieux et plein de sensibilité » (23); et il ajoute : « Ses vers sont des modèles de grâce et d'imagination ; les rares qualités de son cœur aimant et sensible se montrent dans ses poésies, et leur donnent ce cachet de vertu et de bonté d'âme qui attache une si pure couronne à la lyre de l'inspiration » (24). Elle plut à J.-B. Say, qui parle de sa plume « qui peut suivre les mouvements les plus fugitifs du cœur, aussi facilement qu'elle sait tracer le tableau des grands bouleversements politiques et la peinture des mœurs d'une nation » (25). La poésie est pour elle quelque chose de sublime :

« O, Poesy ! O nymph most dear,  
 « To whom I early gave my heart,-  
 « Whose voice is sweetest in my ear  
 « Of ought in nature or in art ;  
 « Thou, who canst all my breast controul.... (26) ».

(18) Voir là-dessus la *Cambridge Hist. of Eng. Lit.*, XI, 176 ; et cfr O. Elton : *Survey of Eng. Lit.* (1780-1830). London, 1912, 2 vol. 8° I, 35.

(19) Il écrit le 4 nov. 1786 (*Letters*, XIII, 416) : « Mesdames Seward and Williams, and half a dozen more of those harmonious virgins, have no imagination, no originality. Their thoughts and phrases are like their gowns-old remnants cut and turned ».

(20) Ginguené observe (*Merc. de France*, fév. 1808, p. 305) : « On trouve dans plusieurs de ces pièces cette douce mélancolie qui fait un des principaux charmes des bons poètes anglais ».

(21) *Ibid.*, p. 309.

(22) « Les ouvrages principaux des muses britanniques me sont familiers depuis longtemps ; j'ai l'habitude de leur langue, depuis mon enfance, et j'ai été en quelque sorte élevé dans l'admiration de ce qu'elles ont produit de plus beau ». (*Hist. abrégée de la lit. angl.* Paris, 1828, in-12, préf., p. 1).

(23) *Ibid.*, p. 503.

(24) *Ibid.*

(25) *Décade philosophique*, XXVIII, 288.

(26) *Address to Poetry* (*Poems*, 1823, p. 4.).

On reconnaît l'élève de Gray dans son poème : *The Bastille*. Ginguené voit l'influence de ce poète dans le *Morai*, c'est-à-dire le cimetière d'Otaïte (27). C'est à la même école qu'appartiennent l'*Hymne composé au milieu des Alpes*, l'ode : *Duncan*, et la pièce *Fragments*. Ginguené mettait l'auteur de ces vers parmi les meilleurs poètes vivants de l'Angleterre (28). Cette admiration est exagérée. Miss Williams ne fut pas un grand poète, mais elle a écrit des vers dont quelques-uns sont charmants, pleins d'une douce sensibilité. Son style est toujours facile, tombant un peu trop souvent peut-être dans l'affectation, quelquefois dans la fadeur. Elle a écrit de bons sonnets, qui méritent peut-être d'être mieux connus.

Ce sont ses écrits en prose qui firent la réputation de miss Williams. Le roman *Julia* fut sa première tentative en prose. C'est l'histoire d'un homme que son sentiment d'honneur oblige à épouser une femme qu'il n'aime pas. Il s'est épris de Julia, la cousine de sa femme; mais Julia repousse ses avances. Le mari désespéré, prend la fièvre et meurt.

Ce roman est intéressant au point de vue des caractères et comme description de la société du temps, mais l'intrigue ne vaut guère (29). C'est une véritable satire du beau monde de l'Angleterre, et l'auteur ne dissimule point sa haine des vices et du « snobisme » des gens soi-disant polis. C'est un monde d'hommes égoïstes et de femmes affectées, sans cœur. Miss Williams décrit admirablement le roué Seymour qui n'a épousé une femme que pour sa fortune. Celle-ci préfère promener son petit chien que d'assister une parente dans la gêne.

(27) *Merc. franç.*, fév. 1808, p. 305.

(28) *Ibid.*

(29) *Julia, a Novel, interspersed with poetical pieces*. Londres, 1790, 2 vol. in-12. Cependant on le loue. Voir Constable : *Anna Seward's Letters*, III, Lettre à Mrs Piozzi (15 avril 1790) ; *Literary Memoirs of the Authors of Great Britain*, Londres, 1798, 8°, II, 387 : « A well written novel, *Julia* ». Voir *Eur. Mag.*, juin 1790, XVII, 435 : « Elegant in her style, classically correct and harmonious in her language, unaffected in her sentiments, and chastely true in the manners of her characters ». Cfr *Lon. Mon. Rev.* (mai-août 1790, II, 334) : « It not only possesses no pernicious tendency, but conveys a very useful moral... A simple, instructive, and affecting story. Her characters are, for the most part, well drawn... Richness and brilliance of the similes... The pieces of poetry... are in general elegant ; and considerably enhance the value of the volumes ».

Son beau-frère, Charles Seymour, ne jette ses vues sur l'aimable Julia que lorsqu'elle devient riche. Celle-ci est, peut-être, un peu trop parfaite, surtout quand on la compare aux autres. Elle hait l'injustice, la cruauté, et la sotte vanité du « beau monde » la remplit de dégoût. Miss Williams montre l'influence de Charlotte Smith, de John Moore et du Dr Gregory <sup>(30)</sup>. Elle subit surtout l'influence de la Révolution française, et on remarque dans ce roman cet esprit plutôt démocratique et niveleur qui va caractériser ses ouvrages postérieurs. C'est comme si elle voyait dans le beau monde anglais une réflexion de la haute société française. Un long poème intitulé *The Bastille*, contenu dans cet ouvrage, est une dénonciation vigoureuse de l'ancien régime en France et un éloge enthousiaste de la Révolution.

Cet enthousiasme reparait dans son premier volume de lettres écrites de France <sup>(31)</sup>. L'auteur nous y donne le compte rendu de la Fédération et d'une visite chez Mme de Genlis. Puis elle décrit une séance de l'Assemblée Nationale, un voyage de Paris à Rouen, et diverses promenades que sa sœur et elle avaient faites dans Paris. Suivent une description de cette ville et le récit des malheurs des du Fossé. Tourneux ne croit voir dans sa description de la prise de la Bastille qu'une reproduction de l'hiérodrame de Désaugiers : *La*

(30) Cfr *Eur. Mag.* (cité) : « ...Too great an admiration of the writings of Mrs Smith may be discovered. Julia... like her archetypes, Emmeline and Ethelinde, is a character of consummate perfection ». L'auteur avait lu le *Legacy to my Daughters* (Gregory), et *Zeluco* (Moore). Voir *Julia*, II, 239.

(31) *Letters on the French Revolution, written in France, in the Summer of 1790, to a friend in England; containing various anecdotes... and memoirs of Mons. and Mme du Fossé*, London, 1790, 8°; Boston, 1791, 12°; Cadell (B. M. 8050 aaa 21); Dublin (1802 ?), 12° (B. M. 9210 bbb 21 (1)). Sans doute il y d'autres éditions. L'ouvrage fut traduit en français par le Bon Pierre de Lamontagne : *Lettres écrites de France à une amie en Angleterre, pendant l'année 1790*, Paris, Garnery, 1791, 8°. (B. N. 8° Lb 39/4473). La traduction n'est pas bonne. Il en existe des traductions en allemand et en hollandais : *Briefe aus Frankreich an eine Freundin in England im Sommer 1790*, etc., 2 Theile, Leipsig, 1793, 8° — cela comprend un autre volume écrit en 1791-92 — (Voir Kayser, VI, 248). Des exemplaires se trouvent à la Bibliothèque royale de Dresde et à la bibliothèque de l'Université de Leipsig. Voir E. M. Oetlinger : *Bibliographie biographique universelle*, Bruxelles, 1854, 2 vol. Il signale une autre édition : Oxford, 1794, 2 vol. 8°; et cfr *Manuel de bibliographie biographique et d'Iconographie des femmes célèbres, par un vieux bibliophile*, Turin, 1892, 8°. Le Dr Theissen (Bibliothèque municipale d'Amsterdam) me signale une traduction en hollandais : *Brieven in dem Zomer 1790*, etc., Haarlem, 1791, 8°. La Bibl. du protest. (Paris) en possède un exemplaire en 2 vol., 1791, in-18 (12841 ter).



*Prise de la Bastille* (32). Mais le style de miss Williams, élégant et vigoureux, devait plaire à ses lecteurs. L'ouvrage eut cependant des détracteurs, l'auteur ayant loué sans réserve les résultats de la première révolution (33). Son histoire des du Fossé devait exposer le despotisme de l'ancien régime.

Ces lettres eurent un grand retentissement (34). L'année suivante, Hélène fit paraître un autre volume de lettres élogieuses sur la Révolution (35). S'il faut en croire une traduc-

(32) *Bibliographie de l'histoire de Paris, etc.*, I, 67.

(33) Voir le *Gentleman's Magazine*, janv. 1791, LXI, 62 et suiv. : « That an English lady should be fond of, or intoxicated with, liberty, is no phenomenon in these times ; or even that an English lady should be eager for the parade and deception of the French Confederation. Such was Helen Maria Williams. She « saw it, and was glad », and perhaps rejoices that she has made a profitable book out of it... We, who have bestowed some attention to the calm reasonings of Burke and Calonne, must be permitted to entertain very different notions of the French Revolution, and indeed of the value of liberty... The pathetic tale of M. and Mme du F..... is a very seasonable episode in a declamation against tyranny. The writer herself fears it has the air of a romance, and we should perfectly agree with her as she is used to such writing, that every incident is made to tally, did we not know, from *undoubted* authority, that the tale was true... » Cette attaque évoqua une défense de l'ouvrage (*Gent. Mag.* avril 1791, LIII, 300) : « Could any mortal, from such a review of it, suppose the book worth reading ?... I was delighted with it... ; for I think I scarcely ever saw, in equal compass, more happy expression of just and elegant sentiments, enhanced by the sweetest of feminine grace... What a person of unimpeached veracity gives to her country, and in her name, as serious facts, in the most interesting and charmingly related history of M. and Mme du F..... he knows from « *undoubted* authority » to be true ». (Et cfr *Nicholls' Literary Anecdotes* (1813), IX, 200, où l'on donne un extrait de cette lettre).

(34) Voir l'*European Magazine*, déc. 1790, XVIII, 445, et vol. XIX, 41 (janv. 1791), et cfr *Lond. Mon. Rev.*, sept.-déc. 1790 (III, 429) : « Miss Williams has been a successful candidate, both in verse and prose, for the public favour. On every occasion, this amiable letter-writer warmly expresses her abhorrence of despotism, and nobly exults in the triumph of liberty over this horrible scourge of mankind ». En parlant de l'histoire des du Fossé, on ajoute : « If anything were wanting to create our detestation of tyrannical government, that purpose would have been effectually answered by this little history of the private distress, and unnatural cruelty, which these virtuous and innocent victims endured... ».

(35) Je n'ai pu trouver d'exemplaire de cet ouvrage. Voir *Eur. Mag.* (juillet 1792, XXII, 23) : « *Letters from France : containing many new anecdotes relative to the French Revolution, and the present State of French Manners*. Vol. II, Robinsons, 1792, 12° : « Pleasing style... enthusiast in the cause of liberty... She wishes to remove the prejudices of ignorance and abate the force of misrepresentation. In this attempt she will not prove unsuccessful. She powerfully interests the affections, she brings the tears to our eyes, and where she argues, she argues from facts. The result of her observations is highly in favour of the Constitution of France... An artless elegance and an easy volubility that cannot fail to render them popular ». Cfr *Lon. Mon. Rev.* sept.-déc. 1792 (III, 93) : « The volume... abounds with liberal sentiments, is written with ele-



tion allemande, Stone et Christie aidèrent miss Williams dans la composition de ces lettres (36).

Après la Terreur, en 1795, notre auteur publia trois nouveaux volumes de lettres. Les deux premiers parurent vers juillet sous ce titre : *Letters containing a Sketch of the politics of France, from May 31, till July 28, 1794, and of the scenes which have passed in the prisons of Paris*. L'auteur y décrit d'une manière saisissante, la chute et la proscription des Girondins ses amis, dont elle déplore le triste sort. Elle émet des observations intéressantes sur les principaux personnages de la Révolution, en y ajoutant des anecdotes tendant à rehausser le mérite de la Gironde et à flétrir ses ennemis. Tout en louant les vertus de Mme Roland, Vergniaud, Lasource, Rabaut Saint-Etienne, Brissot, etc., elle ne ménage point les Jacobins. La description de son emprisonnement au Luxembourg a un intérêt particulier. Ces lettres durent être composées entre novembre 1794 et juin-juillet 1795, puisqu'elle y parle de son voyage en Suisse. Dans le second volume, elle jette un coup d'œil sur les atrocités commises sous la Terreur. Ici, ses observations se portent sur les figures saillantes de l'époque, sur Camille Desmoulins et sa femme; sur Dillon et Chaumette; sur le général Custine dont la femme lui donna une lettre écrite par son mari dans sa prison; sur Mme du Barry, et sur les chefs révolutionnaires. On y trouve bien des anecdotes intéressantes, écrites dans un style élégant et vigoureux (37).

Un troisième volume publié vers novembre de cette même année, continue les observations de l'auteur : *Letters containing a Sketch of the Scenes which passed in various Depart-*

gance and spirit, and relates a great variety of pleasing anecdotes, most of them tending to place, in an interesting point of view, the happy effects of the late revolution... on the condition and manners of the people ».

(36) *Neue Briefe über französische Revolution : aus dem Englischen der Helene Marie Williams, Th. Christie und Hurford Stone ; nebst St-Meards 38 Stündigen Todesangst und Poltiers Betrachtungen*. 2 Theile, Berlin 8°, 1794-1795.

(37) *Letters containing a Sketch, etc.*, Londres, Robinsons, 1795, 2 vol. 12°. Voir *Enr. Mag.* juillet 1795, XXVIII, 39-44 : « We give it much just approbation ». (B. M. 596 c. 25). Une deuxième édition parut à Dublin en 1796 in-12° (trois volumes comprenant sans doute le troisième volume qui parut quelques mois plus tard. B. M. 1442 b. 6). Le premier volume seulement eut une traduction française (anonyme) : *Lettres sur les événements, etc.*, Paris (s. d.) in-12. (B. N. Lb 41/2097-P : 16360).

*ments of France during the tyranny of Robespierre, and of the Events which took place in Paris on the 28th July, 1794* (38). Le titre nous en fait connaître le sujet. Miss Williams met à nu les atrocités commises en Vendée et en Vaucluse. Elle s'attaque à Carrier, à Camille Desmoulins, à Fabre d'Eglantine, et surtout à Robespierre et à Marat. Ensuite elle nous décrit la réaction thermidorienne et les événements qui suivirent. Il faut se rappeler que c'est là le point de vue d'une Girondine qui déplore la perte de ses amis. Le peuple français, dit-elle, se réjouit maintenant d'avoir secoué le joug des tyrans jacobins. Ces lettres eurent, elles aussi, un grand retentissement en Angleterre (39). L'année suivante il parut un quatrième volume (40) de miss Williams où elle s'étend plus longuement sur la réaction de thermidor, et sur le

(38) Robinsons, 1795, 12°. Voir *Eur. Mag.*, nov. 1795, XXVIII, 321 : « ...We certainly cannot approve the extreme floridity, the Asiatic swell of Miss Williams' style and manner ».

(39) Voir *Gent. Mag.*, déc. 1795, LV, 1030. On y attaque miss Williams : « ...She must excuse us if we say she has debased her sex, her heart, her feelings, her talents, in recording such a tissue of horror and villainy, and we hesitate not to say, daring to insult a regular government, and a happy people, with such details... ».

(40) De ce volume, devenu fort rare, M. Funck-Brentano (*Règne de Robespierre*) a traduit des extraits. Il fait observer que « la première édition des trois volumes... a paru à Londres... en 1795, en 3 volumes in-12, le T. I de 285 pages, le T. II de 262 pages, le T. III de 231 pages avec errata non paginés. La 2<sup>e</sup> édition parut à la même librairie, en 1796, T. I de 238 p., T. II de 268 p., T. III de 233 p. (sans errata), plus un tome IV ajouté à l'édition précédente, et ne portant pas la mention « the second edition ». La traduction de M. Funck-Brentano a été faite « sur la première édition, plus correcte. Par exemple, l'auteur du poème des mois, est appelé dans la seconde édition « Boucher ». Il y a quelques différences entre les trois premiers volumes communs aux deux éditions : la note des pages 18-21 du T. I de la 1<sup>re</sup> édition devient l'appendice III du 3<sup>e</sup> vol. de la 2<sup>e</sup> édit., la lettre 4<sup>e</sup> du T. III de la 1<sup>re</sup> édit. ne figure plus dans la seconde édit., où les lettres 5, 6, 7, 8 de la 1<sup>re</sup> édit. deviennent conséquemment les lettres 4, 5, 6, 7 ». Le 4<sup>e</sup> vol. reprend le titre des 2 premiers. Il y eut de ces lettres des éditions allemandes. Voir M. Holzmann und H. Bohatta : *Anonymen Lexicon*, Weimar, 1907, 8°, IV, 402 : « H. M. Williams : *Briefe enthaltend einem Abriss der französischen Angelegenheiten*, Leipzig 1794-96, 4° (Schatz, Georg und Ludwig » ; et cfr Kayser (VI, 248) : « L. F. Huber : *Briefe über die französischen staatsangelegenheiten . aus den englischen Handschriften*, 4 Theile, Leipzig, 1795-98, 8°. Le *Monthly Magazine* (juillet 1797, IV, 38) déclare que l'ouvrage intitulé : « *A Residence in France, during the years 1792, 1793, 1794, 1795* » (dans une série de lettres écrites par une dame) « appears to be drawn up as a contrast to miss Williams' Letters from France, of which it is, in every respect, the reverse : the work is confessedly prepared for the press by Mr Gifford, and strong suspicions have been excited, that the public is more indebted to that gentlemen, than to the lady, for the entertainment of this publication... ».

sort des « amis » de Robespierre. Parmi ceux qui périrent alors sur l'échafaud, l'Anglaise nomme Fouquier Tinville. Elle assista à son procès et peut-être à son exécution. Puis elle raconte ce qui eut lieu pendant la révolution de prairial et nous donne un aperçu de la Constitution de l'an III. Suit un récit des événements de Quiberon, dont elle tenait les détails de Rouget de Lisle. Mais après avoir flétri les crimes de la Révolution, miss Williams peut encore dire : « La cause de la liberté n'est pas moins sacrée, le charme qu'elle répand n'est pas moins divin, parce que des monstres sanguinaires et de vilains sauvages ont souillé ses temples et insulté ses fidèles ».

Dans son *Tour in Switzerland*, publié en 1798, Hélène jette un coup d'œil sur la situation politique et morale de la Suisse qu'elle décrit en artiste et en philosophe. « On y verra, je crois, dit-elle, en parlant de son ouvrage, les importants effets qu'a produits et doit produire encore sur ce pays voisin, le feu électrique de la Révolution française... » (41). Un critique contemporain dit très justement que l'auteur « toujours peintre, trace avec enthousiasme les beautés et décrit avec justesse le Gouvernement et les mœurs. Les tableaux de la nature sont chauds et vivement colorés : ceux des mœurs sont le plus souvent *brillantés* (si l'on peut se servir de cette expression) par un léger vernis de satire » (42). Elle a cru devoir

(41) Le *Mon. Mag.* l'annonce déjà en février 1798 (V, 131). L'ouvrage parut vers mai (*Ibid.*, V, 223) en 2 vol. in-8, Robinsons, Londres. Voir aussi l'*Annual Register*, XL, 352, où l'on donne des extraits du *Voyage*. Il y en eut une traduction en français la même année par J.-B. Say, sous ce titre : *Nouveau Voyage en Suisse, contenant une peinture de ce pays, de ses mœurs et de ses gouvernements actuels ; avec quelques traits de comparaison entre les usages de la Suisse et ceux de Paris moderne, par Hélène-Maria Williams, traduit de l'anglais par J.-B. Say ; 2 vol. in-8, Paris, Charles Pougens. Voir Déc. Philos.* ventôse, l'an VI, XVI, 563. L'exemplaire de la B. N. (M. 35596-35597) porte, écrit de la main de miss Williams : « au citoyen Grégoire, de la part de l'auteur ». Une deuxième édition parut en 1802. Voir *Déc. Philos.* XXX, 426 : « On trouve dans cette seconde édition des notes étendues dont le but est, soit de rectifier quelques opinions soutenues par l'auteur dans la première, soit de justifier la plupart de ces opinions contre les déclamations postérieures à la publication de l'ouvrage ». (Annoncé le 10 frimaire an IX).

M. le Conservateur de la Bibliothèque de Genève m'en signale un exemplaire : Fb 297. Mme Réville possède une traduction hollandaise du *Voyage* : *Reize in Switserland*, Te Leyden, Bij A. en J. Honkoop, 2 tom. en 1 vol., 1797, 8°.

(42) *Déc. Philos.* XVII, 221.



jeter un coup d'œil sur les cantons prétendus *démocratiques* qui, à l'époque de son voyage, tenaient les bailliages italiens sous le joug le plus avilissant. Ces cantons sont *Uri*, *Schwyz* et *Unterwald*. Elle désigne une partie des causes qui ont altéré, corrompu la forme de leur gouvernement. Là encore un petit nombre de familles se partagent entre elles tous les emplois publics. Seules elles jouissent véritablement de l'indépendance. L'auteur compare les mœurs des Français avec celles des Suisses, qui sont plus simples. Aucune partie de la Suisse, dit-elle, n'est moins éclairée, aucune par conséquent n'est plus ennemie du véritable esprit de liberté, que ces petits cantons où la démocratie et le despotisme semblent marcher de concert, le nombre de ceux qui ont droit de siéger dans les assemblées générales, étant fort petit en comparaison du nombre de ceux qui en sont exclus. Elle dit comment des 40.000 habitants qui composent la population de la ville et du canton de Bâle, les bourgeois qui en formaient la cinquième partie, jouissaient seuls ou pensaient jouir des droits de l'égalité ; comment les autres classes étaient exclues de l'exercice de tous les droits politiques ; comment les paysans y étaient encore attachés à la glèbe, etc...

Ce n'est point un froid journal que le *Voyage*. « L'ouvrage plaira aux imaginations sensibles, dit un critique, aux âmes douces, aux amis de l'humanité, aux partisans des principes républicains » (43). Miss Williams a su rendre la physionomie du pays. « Nul n'a peint avec plus de vivacité ses mœurs, ses usages, ses gouvernements et ses grandes scènes de montagnes » (44). Mais la révolution de Suisse, favorisée par le gouvernement français, changeait la face de ce pays pendant que miss Williams était occupée à le peindre. C'est qu'elle défend toujours la Révolution française en montrant la nécessité d'une révolution en Suisse. Cet ouvrage, qui est l'un de ses meilleurs, fut, lui aussi, bien accueilli (45). Cependant, le

(43) *Ibid.*, p. 288.

(44) *Ibid.*, XXXV, 424.

(45) Voici quelques observations sur le *Voyage* : *Monthly Mirror*, août 1798, VI, 95 : « The politician, the novelist, and the poet, are here united in the traveller... Independant of its *political bias* we may justly pronounce it an elegant, interesting, and instructive work ». *Mon. Mag.*, juillet 1798, V, 491 : « A work of considerable and deserved popularity... Interesting volumes... We could not but contrast the ancient freedom, which the hardy forefathers maintained of those bleak mountaineers,



*Voyage*, ne paraissant qu'en 1798, ne pouvait pas influencer beaucoup sur les révolutionnaires anglais ; mais il pouvait justifier la Révolution.

Elle prenait un vif intérêt aux choses qui se passaient autour d'elle, et en 1801, elle publia un ouvrage renfermant le résultat de ses observations. C'est le livre intitulé : *Sketches of the State of Manners and Opinions in the French Republic towards the close of the Eighteenth Century. In a Series of Letters* (46). C'est en quelque sorte la suite de son *Voyage*. L'auteur nous apprend, dans sa préface, que les principaux sujets qu'elle traite se rapportent aux événements du jour. On y trouve une description de la révolution qui s'était produite en Suisse et surtout à Berne ; des observations sur l'état de la République française qui, à son avis, s'était amélioré, et sur les privilèges abolis de l'ancien régime. Elle s'en prend à un ouvrage de Mallet du Pan qui prône le gouvernement aristocratique de la Suisse d'autrefois (47). Suit un long récit

the Swiss, with the disgusting vassalage, to which their descendants had most ingloriously submitted ». Voir Green : *Extracts from the Diary of the Lover of English Literature* : She paints the giddy frivolity and capricious versatility of French manners, in very vivid colours... » ; cfr *Scots' Mag.* 1799, LXI, pp. 112-115.

*Mercur français*, mai 1798, XXXIV, 321 : « Le *Voyage*... ne saurait manquer d'être accueilli du public avec intérêt et avec reconnaissance... On reconnaît que l'auteur est poète, et excellent poète... Mais miss Williams a parfaitement exposé les griefs des habitants du pays de Vaud contre l'aristocratie bernoise ». Cfr la *Déc. Philos.*, XVII, 222, etc. : « Miss Williams a le talent assez rare de bien écrire... Son ouvrage peut être comparé à une riche galerie de peintures... ; une espèce de voyage sentimental, dans le genre de Sterne ; et cependant c'était un ouvrage original ». *Ibid.*, vol. XXXV, 424 : « On trouva qu'il réunissait l'attrait de l'imagination, de la sensibilité, et d'une philosophie douce, au mérite de la liberté... ».

(46) En deux vol., London, Robinsons, 8° ; annoncé janv. 1801 (*Mon. Mag.*, X, 543). Traduit en français par Sophie Grandchamp s. c. t. : *Aperçu de l'état des mœurs et des opinions, etc.*, Paris, frères Levrault, 2 vol. 8°. Il fut annoncé en janvier 1801 (*Bibliothèque française*, IX-X, p. 105). Pougens y parle de « son élégante traduction ». L'exemplaire de la B. N. porte, de la main de miss Williams : « Pour le citoyen Grégoire, de la part d'Hélène-Maria Williams ». (8° Lb 41/27). L'exemplaire de la Bibliothèque de l'Institut (G. X. 233 A) porte une dédicace de miss Williams au citoyen Gallois. Il y en eut une traduction allemande — la Bibliothèque municipale de Munich en possède un exemplaire : *Skisse von dem Zustande der Sitten und Meinungen in der französischen Republik gegen das ende der 18 jahre hundertts*, Tübingen, 1801-1802. Autre édition, Stuttgart, 2 Theile, 1801, 8° (Kayser, VI, 248). La Bibl. du Protest. possède un exemplaire en hollandais (12841 bis), Haarlem, 2 vol. 8°.

(47) *Remarques sur l'histoire de la destruction de la liberté helvétique*. « M. Mallet du Pan, observe miss Williams, peut être impartial, mais il nous a donné plus de raisons pour faire une révolution en Suisse que ses partisans ne paraissent le sentir ». (I, III, éd. fr.).

de la révolution et de la contre-révolution de Naples (48). Dans le second volume, l'auteur trace à grands traits les événements du 19 brumaire. Elle offre aux pensées ses propres réflexions sur la Constitution de l'an 8, le caractère des femmes françaises sous le rapport de la politique, et sur l'état de la religion. Suivent des détails relatifs à l'ouverture de la campagne d'Allemagne, au départ de Napoléon pour l'Italie, à son passage miraculeux des Alpes et à ses étonnants succès.

Miss Williams a su rendre son ouvrage plus intéressant en y ajoutant des anecdotes. « Il était réservé à cette jeune Anglaise, dit Pougens, que Paris s'honore de recéler dans ses murs, de donner à une simple narration d'événements actuels, et qui se sont passés sous nos yeux, le caractère auguste de l'histoire » (49). Mais l'anecdote de Pérourou repose l'attention, en nous faisant oublier pour le moment la nature politique de l'ouvrage. Pérourou, humble raccommodeur de soufflets, vient à Lyon. Plusieurs riches graveurs, charmés de

(48) Miss Williams déclare avoir reçu des documents originaux relatifs à la capitulation des patriotes de Naples, de l'évêque de Canosa, qui les avait apportés à Paris. Pougens (*Bib. franç.*, janv. 1801) dit : « Elle trace pour ses contemporains, j'oserai même dire pour la postérité, les détails de la révolution et de la contre-révolution de Naples ». Southey se servira de cet ouvrage pour faire sa *Life of Nelson*.

Dans un exemplaire autographe (British Museum, *Nelson Papers*, vol. XC, *Additional MS.* 34,991) lord Nelson, dans des notes écrites en marge, nie beaucoup des observations de miss Williams. La *Lon. Mon. Rev.* (1801, II, 83) écrit : « In the latter narration, Miss Williams seems to have admitted some extravagant reports, that we apprehend do not belong to true history » ; et Laughton (*D. N. B.*, article sur miss Williams) déclare que son récit est faux dans tous ses détails. Les revues contemporaines lui accordèrent des louanges mêlées de restrictions ou même de reproches. Cfr *Lon. Mon. Rev.* (cit.) : « Though she betrays an evident partiality for the system which is introduced, and is at present triumphant, she manifests knowledge and penetration in her remarks on the scenes and characters passing before her... In speaking of some facts, she may have fallen into mistakes ; in exhibiting others, she may have used a too strong and too poetical colouring... Her account of the present state of the enemy merits a calm and patient investigation ». Cfr la *Bib. franç.*, où Pougens écrit (p. 110) : « Miss Williams discute avec sagacité... Elle est sûre d'être lue avec intérêt par les penseurs et les esprits délicats... Ces détails sont présentés avec tant d'art, de vérité et de sensibilité vraie, que le lecteur, devenu spectateur actif, assiste aux événements décrits par la plume éloquentte d'Hélène Williams ». J. B. Say déclare (*Déc. Philos.* XXVIII, 222) : « Il peut être piquant de connaître ce que les étrangers pensent et disent de nous ». En parlant du récit de la révolution de Naples, il ajoute : « Voici, à ce que nous croyons, le premier morceau vraiment historique écrit à ce sujet ».

(49) *Bib. franç.* janv.-fév. 1801, p. 113.

sa belle mine, le conduisent chez eux, lui apprennent les belles manières, à lire et à écrire. Ils veulent se venger de la belle Aurore, jeune femme hautaine, qui croit qu'un prince peut seul aspirer à sa main. Pérourou se fait enfin présenter à Aurore qui s'éprend de lui et qu'il finit par épouser, non sans un sentiment de honte, car les graveurs avaient voulu se venger de la jeune femme en lui faisant épouser un homme du peuple. Elle découvre le vrai rang de Pérourou, et se retire dans un couvent. Son mari s'abstient de la voir pendant cinq années. Devenu fort riche, il retourne à Lyon. Le père d'Aurore est mort en laissant de grandes dettes. Pérourou les acquitte et se rend auprès de sa femme. Son enfant se précipite dans ses bras. Pérourou se réconcilie avec sa femme. On donne un grand diner auquel on invite les graveurs.

Sa *Correspondance politique et confidentielle inédite de Louis XVI avec ses frères, etc.*, publiée en 1803 <sup>(50)</sup> est un ouvrage purement politique. Miss Williams y ajoute des observations sur les « lettres » du feu roi. Autre défense de la Révolution qui, tout en ayant un grand retentissement, attira à l'auteur mille reproches. Elle en fit une traduction anglaise assez mauvaise <sup>(51)</sup>. La fortune de cet ouvrage est si curieuse que j'ai cru devoir lui consacrer un chapitre entier <sup>(52)</sup>.

(50) Paris, Debray, 1803, 8° (B. N. Lb 39/37).

(51) La *Lon. Mon. Rev.* (1804, I, 234) dit : « The translation... bears the mark of haste and carelessness which usually distinguish similar performances, but we have to complain, if not of important, yet of palpable departures from the genuine sense of the original, of hideous galli-cisms, and of gross violations of our vernacular dialect ». Cfr *Mon. Mag.* (janv. 1804, XVI, 616) : « An odious specimen of bookmaking ... We have the tasteless, the frippery, the gewgaw translation of Miss Williams's ; and lastly we sicken, and turn with disgust from many of the pert, conceited, cold-hearted observations of the refugee authoress ». (Le critique doute de l'authenticité des lettres). Kayser (VI, 248) en signale une traduction en allemand, Augsburg, 1804, 8°. Une autre édition parut en 1803 à Leipsig. La Bib. univ. de Strasbourg possède une édition de Strasbourg, 1804. Le pasteur Marron (voir le catalogue de ses livres à la Bib. du Protest.) avait une traduction en hollandais, Dordrecht, 1804, I tome en 4 vol. in-8° ; et une édition anglaise, Londres, 1805, 3 vol. 8°.

(52) Voir ch. XII. L'ouvrage ne fut pas bien accueilli. Cfr *Lon. Mon. Rev.* (cit.) : « The strong and decided tendency of these comments is to excite and foster sentiments unfavorable to the late reigning family... However ...it could not perhaps have fallen into hands which would have treated it with more decorum, and which would have encountered it with more address ». Cfr B. de Moleville : *A Refutation, etc.* et la *Quart. Rev.* (1843, LXXII, 123) : « The unwomanly indifference with which Helen Maria Williams speaks of the death of Louis ». La *Correspondance* ne



Elle continue ses observations sur l'état de la France dans un autre livre intitulé : *A Narrative of the Events which have taken place in France from the landing of Napoleon Bonaparte on the 1st March 1815 to the Restoration of Louis XVIII* (53). C'est donc un récit des événements des Cent jours, en même temps qu'un aperçu de la société. Miss Williams y relate les événements de Grenoble et de Lyon, et l'entrée de Napoléon à Paris après la funeste journée du 20 mars. « Tous les partis, dit-elle, quoique divisés d'opinion, se réunissaient en un seul point: c'était de regarder Bonaparte comme le plus odieux des imposteurs ». Elle décrit l'assemblée du Champ de mai, le départ de l'empereur vers le Nord, et sa défaite à Waterloo. La haine de l'auteur pour Napoléon perce partout. Enfin, elle raconte comment les Anglo-Prussiens entrèrent à Paris, et comment ils emportèrent les chefs-d'œuvre des Musées.

Cet ouvrage intéressant fut suivi en 1816 par une petite brochure intitulée : *On the late Persecution of the Protestants in the South of France* (54). C'est une légère esquisse de l'his-

plut point à sir James Mackintosh : « Miss Williams's observations (or rather Stone's, for I am persuaded they are his)... are, to be sure, stupid and malignant to the last degree... I do not believe in the authenticity of all the letters... She deserves a very severe castigation for dullness and malevolence. Depend upon it that liberal principles will never again be popular, till we shake off all those who have brought disgrace upon them ». (*Correspondence of Francis Horner*, London and Boston, 1853, 2 vol. 8°, I, 241, lettre XLI, du 26 août 1803. et cfr lettre XXXVIII.

(53) Londres, 1815, 8° (Murray). Le B. M. en a un exemplaire (286 c. 2). Il parut vers novembre 1815 (*Monthly Literary Advertiser*, nov. 1815). Il y eut une traduction française en 1816 par Breton de Lamartinière, s. c. t. : *Relation des événements qui se sont passés en France depuis le débarquement de Napoléon Bonaparte au 1<sup>er</sup> mars 1815, jusqu'au traité du 20 novembre*, Paris, Dentu, 1816, 8° (B. N. Lb 46/23). Le traducteur y fait remarquer que « si miss Williams parle de beaucoup de faits dont nous avons été témoins oculaires et qui se trouvent déjà consignés dans un grand nombre de pamphlets, elle les présente au moins d'une manière fort intéressante, et les entremêle d'anecdotes qui sont généralement peu connues » (Préf. ii). Elle se trompe cependant quelquefois. Carnot : *Mémoires de l'abbé Grégoire*, Paris, 1837, 2 vol. 8°, I, 125) observe : « Miss Williams, dans sa relation des événements depuis le débarquement, dit que M. Lanjuinais, dans la fameuse séance où l'on vota sur l'impérialité, s'écria : « Quoi ! Vous livreriez votre pays à un Corse, à un homme d'une nation si méprisée des Romains qu'ils n'en voulaient pas pour des esclaves ! » ...Ces récits sont inexacts : M. Lanjuinais était absent et malade. A la séance, M. Grégoire seul parla, persistant dans son vote négatif ». Il y a une édition américaine récente de la *Narrative* : Burrows Bros., Cleveland, 1895, 8° (B. M. 9231 c. 5).

(54) Londres, 1816, 8° Exemplaires au British Museum et à la Bibl. du Prot.



toire des Protestants en France, et un exposé du mauvais traitement qu'ils avaient reçu. Boufflers lui en avait communiqué beaucoup de détails. Cet opuscule fut incorporé en 1819 dans des *Letters on the Events which have passed in France since the Restoration in 1815* (55). L'auteur commence son ouvrage par quelques réflexions générales sur la chambre de 1815, sous l'auspice de laquelle une fatale réaction eut lieu en France, s'étendant avec violence sur les protestants du Midi.

« Cet ouvrage, dit un contemporain, intéresse particulièrement les protestants français. Miss Williams, déjà connue par plusieurs productions distinguées, demeure à Paris depuis 25 ans, et ses relations avec l'église réformée dont elle fait partie, lui ont fourni les moyens de s'instruire d'un grand nombre de faits nouveaux, relativement aux troubles du Midi... Personne n'avait envisagé le sujet d'une manière plus complète et plus instructive que miss Williams. Il est beau de voir une étrangère prendre la défense des Français ; c'est un spectacle utile et digne de notre admiration que celui d'un écrivain de la Grande-Bretagne plaidant la cause d'une nation qu'un trop grand nombre d'Anglais poursuit encore aujourd'hui de ses invectives. Miss Williams donne un exemple de l'union qui devrait régner entre les peuples ; et il est consolant de penser que la religion protestante peut devenir la chaîne commune qui effectuera cette alliance » (56).

La plus grande partie de cet ouvrage est en effet consacrée à la discussion de choses religieuses, mais l'auteur y parle aussi de la Chambre des Députés, de la liberté de la presse, et de la loi de recrutement. Elle termine son livre par le chapitre que lui avait suggéré Crabb Robinson : la *Défense des protestants français*. Mais on oubliait maintenant miss Williams, ou, pour mieux dire, on ne lisait plus ses ouvrages

(55) Sous presse juin-juillet (*Mon. Mag.*, juillet, 1819, XLVII, 547), l'ouvrage parut peu de temps après. London, Baldwin, Cradock and Joy, 1819, 8° (Voir Ch. X). Des exemplaires au B. M. (1195 g. 23) et à la B. N. (Lb 48/2). Il y eut une traduction française en 1819 : *Evénements arrivés en France depuis la restauration*, Paris, Rosa, 8°. Sur l'exemplaire de la B. N. (Lb 48/3) est ajouté à la main, d'une écriture contemporaine : « par M. Moreau père ». Selon *la France littéraire* (X, 519) cet ouvrage eut une deuxième édition la même année.

(56) *Annales protestantes, Recueil spécialement consacré à la défense de la religion réformée*, Paris, s. d. (1820), 8°, T. I, 48.

avec la même avidité qu'autrefois. Dans ses *Souvenirs*, publiés en 1827, son dernier ouvrage, elle parcourt à grands traits l'histoire de sa vie politique. C'est pour ainsi dire le résumé de tous ses écrits, et c'est en même temps sa défense et sa justification de l'attitude qu'elle avait prise en face des différents événements de la Révolution. C'est le jugement de la femme mûre qui n'a pas cessé d'espérer... (57).

Miss Williams traduisit différents ouvrages. Sa traduction de *Paul et Virginie*, une des premières qui aient paru (58) est bien faite. On peut cependant y relever de petites fautes de traduction, quelques gallicismes même, et elle a cru devoir omettre certains passages « d'observations générales qui, si excellentes qu'elles fussent en elles-mêmes, seraient négligées par le lecteur anglais, quand elles viennent interrompre le récit pathétique » (59). Elle a su conserver la couleur locale et la douce sensibilité de l'original (60).

Hélène Williams a l'honneur d'être la première à faire passer en anglais les ouvrages de Humboldt et Bonpland: Le premier volume de la *Personal Narrative* (61) parut en 1814. On peut y relever les mêmes défauts de traduction que dans *Paul and Virginia*, mais le style est plus soigné (62). Les autres

(57) Paris, A. Mesnier, 1827, 8°, traduits de l'angl. par C. Coquerel, qui dit, dans sa préface, que le manuscrit anglais n'avait pas encore paru à Londres. Je ne connais aucun exemplaire en anglais. Des exemplaires de l'édit. franç. au B. M. (1442 g. 6) et à la B. N. (8° La 32/161) ; une deuxième édition parut en 1828, Paris, Mesnier, 8° (B. N. 8° La 32/161 A).

(58) Il y en eut une traduction en anglais en 1789. Voir la *Lon. Mon. Rev.* janv.-avril 1790 (I, 332) : « *Paul and Mary, an Indian Story*, in-12, 2 vol., 1789 (Dodsley) ; translated from Bernardin de St-Pierre's *Etudes de la Nature* ». Cfr aussi l'*Eur. mag.*, fév. 1790, XVII, 116.

(59) *Paul and Virginia*, trad. du franç. par miss Williams. Paris, 1795, 8°. Des exemplaires au B. M. et à la B. N. (Y2 9711-9714).

(60) L'*Annual Register* (New-York), IV-p. 150 fait remarquer qu'elle a détruit l'exquise simplicité de *Paul et Virginie*, en entrelardant l'original de quelques sonnets de sa composition.

(61) *Personal Narrative of Travels to the equinoctial Regions of the New Continent, during the years 1799-1804*, trad. du franç. par H.-M. Williams, Londres, 1814, Longmans, 2 vol. 8°, pp. 651. (B. M., 279h. 3 etc.). Elle fit paraître la même année une autre traduction d'un ouvrage de Humboldt : *Researches concerning the Institutions and Monuments of the ancient Inhabitants of America*. Londres, 1814, 8° (B. M. 1050 k. 13).

(62) Il y en a eu plusieurs éditions. La *Quarterly Review*, toujours hostile, trouve la traduction « molle et verbeuse ». L'*Edinburgh Review* dit : « The translation bears the mark of good execution, and is the work of a lady well acquainted both with the language from which and into

volumes parurent plus tard, à différentes époques. Sa traduction du *Lépreux de la cité d'Aoste* par Xavier de Maistre abonde en gallicismes, tout en conservant la douce mélancolie de l'original. Elle fut publiée en 1817, peu de temps après l'édition française (63).

which, her translation is made, — and who is, besides, intelligent and interested in the subjects about which she writes ». (XXV, 86-III). Samuel Rogers goûta cette traduction (Powell : *Recollections, etc.*, p. 26). Thomasina Ross, dans une traduction plus récente (Bohn, 1852) déclare : « An English translation of this work by H.-M. Williams was published many years ago, and is now out of print. Though faultless as respects correctness of interpretation, it abounds in foreign turns of expression, and is somewhat deficient in that fluency of style without which a translated work is unsatisfactory to the English reader ».

(63) *Leper of the City of Aoste, a Narrative from the French*, Londres, 1817, 8°. Exemplaires au B. M. et à la Bib. du Protest. (7666). Miss Williams, en parlant de la récente publication du *Lépreux*, observe : « ....It has had the good fortune to fall into the hands of some distinguished litterati. The translator caught their enthusiasm ». (Préface).

## CHAPITRE XII

### UNE SUPERCHERIE LITTÉRAIRE

Nous passons maintenant à l'étude d'un ouvrage qui a soulevé beaucoup de discussions et de controverses. C'est la *Correspondance politique et confidentielle de Louis XVI*, publiée en 1803 (1), et dont l'authenticité a été vivement contestée. L'histoire de cet ouvrage est très intéressante. Miss Williams, dans sa préface, nous dit : « Il est inutile de faire connaître les raisons qui ont retardé cette publication, et encore plus les moyens qui ont fait tomber ces manuscrits dans mes mains. Ce qu'il y a de plus important à prouver, c'est leur authenticité. L'auteur du recueil (2) déclare dans une note qui précède sa préface, que les originaux sont déposés entre les mains d'une personne qui se fera un plaisir et un devoir de les communiquer aux curieux et aux incrédules : mais indépendamment de cette preuve matérielle et convaincante pour ceux qui connaissent l'écriture de Louis XVI, j'ai pris toutes les mesures qui m'ont paru propres à la corroborer, en consultant ceux qui étaient le plus en état d'en juger, et les témoignages de différentes personnes qui occupent aujourd'hui des postes éminents, et celui de plusieurs autres qui ont rempli les premiers emplois sous le règne de ce monarque, et qui ont dû connaître, par conséquent, ses vues et sa façon de penser, ne m'ont laissé aucun doute sur leur authenticité ». Elle les croyait authentiques, sans aucun doute. « Voici les faits, dé-

(1) Paris, Debray, an IX, 1803, 2 vol. in-8.

(2) C'est-à-dire, du recueil qu'elle publie.



« clare-t-elle plus tard : en 1800, j'achetai cent louis la plu-  
 « part de ces lettres, qui furent trouvées dans l'armoire de  
 « fer au château, et quelques-unes me furent données par  
 « M. Desmarests, alors secrétaire de la police générale. J'au-  
 « rais pu alors, du moins je le pense, me procurer les preuves  
 « les plus claires de cette correspondance, si j'avais pu pré-  
 « voir que le jour viendrait où elle serait révoquée en  
 « doute » (3).

Selon M. Eckard, non seulement en France, mais chez l'étranger, cette *Correspondance* avait attiré à miss Williams de vives réclamations de la part d'un grand nombre de Français qui chérissaient la mémoire de Louis XVI, et ils relevèrent dans l'ouvrage des anachronismes et une ignorance presque totale des usages de la Cour (4). Parmi ces personnes, on peut nommer surtout Bertrand de Moleville, ancien ministre, qui attaqua Miss Williams dans un ouvrage intitulé : *Réfutation du libelle contre la mémoire de Louis XVI*. En parlant de la *Correspondance*, il s'écrie : « Cette publication scandaleuse est annoncée au public comme l'ouvrage d'Hélène-Maria Williams, une femme dont la plume infâme s'attire depuis longtemps des critiques par des écrits semblables » (5). Et dans cette réfutation, il met en doute certaines observations de miss Williams. M. L. de Malesherbes, gendre du ministre, se présenta chez celle-ci, la priant de lui permettre de voir les lettres originales de son beau-père qu'elle avait fait imprimer ; mais elle lui fit observer que la police les avait saisies, et qu'il pourrait peut-être trouver les originaux aux archives de la préfecture (6).

Les affirmations contenues dans ces lettres donnèrent une apparente authenticité à la *Correspondance*, et ce ne fut que lorsque Barbier dans son *Dictionnaire des Ouvrages anonymes* (édit. de 1809) eut signalé Babié comme l'auteur de la *Correspondance*, que l'on commença à s'apercevoir de sa

(3) *Souvenirs*, p. 41.

(4) J. Eckard : *Une lettre sur l'éducation du Dauphin, attribuée à Louis XVI, est-elle authentique ?* Paris, N. Nicolle, 1819, 56 p. 8°. B. N. 8° Lb 39/40.

(5) Introduction, p. I. Cet ouvrage fut traduit en anglais par R. C. Dallas, sous ce titre : *A Refutation of the Libel on the Memory of the late King of France*. London, 1804, 8°. B. N. 8° Lb 39/6189.

(6) *Souvenirs*, p. 41.

nature apocryphe (7). Plus tard, Breton de la Martinière, dans la Préface de sa traduction de la *Relation des événements* par miss Williams, affirme qu'il ne connaît point cette dame, et il fait l'observation suivante : « La manière dont cette collection (les lettres de Louis XVI) a vu le jour, serait assez curieuse à connaître. Les premiers éditeurs devaient être MM. Sulpice de la Platière et Babié, qui vendirent le manuscrit à MM. Levrault, libraires, moyennant la modique somme de 2.400 francs. Le manuscrit passa dans les mains d'un autre spéculateur, qui chargea miss Williams de modifier le commentaire des éditions primitives et d'en faire un nouveau... » (8).

Miss Williams nous apprend qu'un personnage éminent s'adressa à elle en 1816, au sujet de la *Correspondance* (9). Peut-être que ce fut Pujoulx, car en 1817, il publia un ouvrage intitulé : *Louis XVI peint par lui-même* (10). Dans ce recueil, Pujoulx reproduisit en grande partie les lettres publiées par l'Anglaise. Elle ne le poursuivit pas, bien qu'il eût mis son ouvrage à contribution. Mais, peu de jours avant la mise en vente de *Louis XVI peint par lui-même*, ayant appris de l'éditeur Gide que l'on avait puisé dans la *Correspondance*, un certain Beuchot, homme érudit, alla voir Gide qui fit enlever du frontispice de son livre les initiales de l'homme de lettres qui l'avait rédigé. L'auteur, Pujoulx, fait seulement allusion dans une note à la publication des mêmes documents, en France et à l'étranger par « quelques compilateurs » qui les ont « défigurés par leurs commentaires ». Mais, lui, prend soixante-dix des lettres qu'il annote lui-même. Ce livre n'est donc qu'un plagiat du recueil de 1803. Dès lors il s'éleva une polémique très vive.

Ce fut au mois de mai 1817, que Feydel envoya la lettre suivante au *Journal de Paris* : « On nous donne aujourd'hui,

(7) Barbier : *Dictionnaire des anonymes*, Paris, 1809. T. III ; *Correspondance de Louis XVI* (composée par M. Babié), avec des notes par Mlle Williams. Il faut remarquer ici que Francis Horner, dans le compte-rendu qu'il fit de cet ouvrage dans l'*Edinburgh Review* (oct. 1803), ne se douta point de sa nature apocryphe. Cfr Leonard Horner : *Memoirs and Correspondance of Francis Horner* ; 2<sup>nd</sup> édité. Boston, London, 1853, 2 vol. 8°.

(8) *Relation des événements*, préface de B. de Lamartinière, p. V.

(9) *Souvenirs*, p. 41.

(10) Pujoulx : *Louis XVI peint par lui-même*, Paris, Gide fils, 1817, 8°.

« sous le nom du plus auguste des personnages du siècle  
 « dernier, des expressions qui n'existaient pas de son temps,  
 « le barbarisme *démoralisation*, par exemple, qui fut de la  
 « création du capucin Chabot... ; l'expression *arrière-pensée*  
 « qu'on fait aussi sortir d'une plume qu'on devrait considérer  
 « comme sacrée, appartient exclusivement, dans sa naissance,  
 « à Siéyès... Il se peut que le morceau cité soit la seule pièce  
 « fausse ou altérée du Recueil qu'on annonce; mais que moi  
 « seul je fasse ces remarques, c'est chose impossible ».

Ce fut donc Beuchot qui vint attaquer ce recueil, dans l'article *Variétés* du *Journal de la Librairie* du 13 juin 1818, où l'on trouve ce qui suit : « Toute la *Correspondance de Louis XVI*, publiée par miss Williams et reproduite en partie dans *Louis XVI peint par lui-même* est ce qu'on appelle apocryphe. Les auteurs sont M. le comte Sulpice de la Platière, mort aux îles, il y a plusieurs années, et M. B... qui existe encore et de qui je tiens tous les détails que voici : « J'étais un jour chez Sulpice de la Platière, me dit-il ; nous cherchions ensemble le titre ou le sujet d'un livre. L'idée nous vint de faire des *Lettres de Louis XVI*, et sur-le-champ nous nous mîmes à l'œuvre. Tous les matins, continua-t-il, je me rendais chez Sulpice de la Platière, et là, en prenant du thé, et après l'avoir pris, nous fabriquions quelques lettres ; quand nous en eûmes une quantité suffisante, nous vendîmes notre travail à M. L... qui nous en donna cent louis, que mon collaborateur partagea avec moi. Comment ce manuscrit est-il tombé entre les mains de miss Williams qui a donné la première ces lettres comme authentiques, je l'ignore » (12).

Toutefois, Gide protesta vivement contre cet article, dans une note insérée le 11 juillet 1818, dans le *Journal de la Librairie* : « Je ne conteste pas que M. B... vous ait dit avoir composé une correspondance de Louis XVI conjointement avec Sulpice de la Platière. Celui-ci est mort, comme vous l'observez fort bien, et il n'est pas possible de l'appeler en témoignage ; mais ceux qui l'ont connu pourront bien

(11) Cette lettre fut reçue, lue, mise aux rebuts, et réfutée indirectement le 9 juin. Voir Feydel : *Un cahier d'histoire littéraire*, Paris, Delaunay, 1818, 8°, p. 34. (Voir *Journal de Paris* du 9 juin 1817).

(12) *Journal de la Librairie* du 13 juin 1818. PF. 351-2.

« attester qu'il était hors d'état de composer une seule des  
 « lettres de la collection de Mlle Williams. Reste ce mysté-  
 « rieux M. B... Ne serait-il pas possible qu'il ait avancé un  
 « fait inexact? Quand on sait que c'est M. Bar-Bor, membre  
 « de la Convention et du trop fameux Comité de salut pu-  
 « blic qui a vendu la correspondance de Louis XVI à Mlle  
 « Williams ; quand on pense qu'à l'époque où elle parut  
 « pour la première fois, le gouvernement consulaire, au lieu  
 « d'en nier l'authenticité, préféra ajouter des notes où respi-  
 « rent le fiel et la mauvaise foi, pour en diminuer l'effet sur  
 « le public; enfin, quand on réfléchit qu'un ministre du  
 « roi (13) a cité ce recueil à la Chambre des députés en 1817,  
 « au sujet de l'administration provinciale, on est convaincu  
 « qu'il faut des renseignements plus certains pour révoquer  
 « en doute l'authenticité de ces lettres où respire d'ailleurs  
 « un si grand caractère de vérité » (14).

Beuchot, dans sa réponse, après avoir fait remarquer à Gide qu'il l'avait déjà averti de la nature apocryphe des lettres, déclare : « Comment se faisait-il, qu'après après cru  
 « ce que lui disais chez moi, confidentiellement, sans té-  
 « moins, conséquemment sans avoir à redouter aucune dis-  
 « cussion, M. Gide révoque en doute ces mêmes faits quand  
 « je les fais imprimer dans un journal, au risque d'être con-  
 « vaincu d'imposture » (15).

Puis M. Beuchot passe à l'examen des arguments de Gide. Il les détruit un à un. Sulpice de la Platière, observe-t-il, était peut-être hors d'état de composer les lettres, mais il fait remarquer que le très médiocre marquis de Caraccioli, en fabriquant les *Lettres de Ganganelli* (16) dupa longtemps le monde.

Quant au mystérieux M. B..., il affirme que celui-ci est nommé en toutes lettres dans le *Dictionnaire* de Barbier (17). Et puis il répète qu'il ne sait pas comment les lettres sont tombées entre les mains de miss Williams. « J'avais donné l'historique jusqu'à M. L...; il y a toujours lacune entre

(13) Lainé. Voir Quérard : *Supercheries littéraires dévoilées* ; II, 830 c.

(14) Lettre de Gide au *Journal de la Librairie*, 13 juillet 1818, p. 410. Il est à supposer que Bar... (Bor...) veut dire Barère.

(15) *Journal de la Librairie* du 13 juillet 1818, pp. 411-412.

(16) Clément IX. Les *Lettres* furent publiées en 1775.

(17) N° 9352 de l'édition de 1809.



M. L... et M. Bar...; mais de ce qu'elles ont passé par les mains de ce dernier, je ne vois pas comment on pourrait en conclure qu'elles sont de Louis XVI » (18). Quant à l'attitude du gouvernement consulaire, M. Beuchot déclare qu'il « s'est contenté de laisser faire, et personne n'a fait attention au livre qui a été imprimé dans les formats in-12 et in-8 mais qui n'a point été réimprimé en France, qu'on n'a exhumé ni à la première, ni à la seconde restauration (19). (M. Beuchot se trompe bien ici, comme nous l'avons montré.) Mais il ajoute que le ministre avait cité ces lettres « comme Mlle Williams les avait publiées, comme l'auteur *Louis XVI peint par lui-même* les a employées, de bonne foi » ; mais la bonne foi n'exclut point l'erreur. M. Gide déclare que les lettres ont un grand caractère de vérité. Beuchot nie que ce caractère soit évident, et il affirme que Feydel « conclut avec raison, de l'emploi de certaines expressions, que ces lettres ne peuvent pas être de Louis XVI » (20). Il demande que ses adversaires produisent leurs preuves, et enfin, il nie que ces lettres soient authentiques. *Et incumbit probatio qui dicit, non qui negat.*

Ce n'est pas tout : Beuchot ajoute encore un mot : Si « ces lettres étaient vraies, on les aurait en minute ou en « original. Dans l'un ou l'autre cas, il est bien facile de « m'éclairer, de me convaincre. Mais Louis XVI gardait-il, « faisait-il des minutes de ses lettres ? Quant aux originaux, « ils ne pourraient, ce me semble, avoir été remis que par « les personnes à qui ces lettres étaient adressées. Mais comment tant de personnes auraient-elles consenti à se dessaisir de papiers aussi précieux et se seraient-elles entendues « pour s'en dessaisir en faveur d'un même personnage qu'on « peut bien cette fois appeler mystérieux. Mais si toutes celles « de ces personnes auprès desquelles ont été pris des renseignements s'accordaient à dire qu'elles n'ont pas reçu ces « lettres, elles ne pourraient les avoir remises. Voilà pourtant « ce qui est.

« Qu'une seule personne à qui les lettres (publiées par « Mlle Williams) sont adressées, dise : « *Je les ai reçues ;*

(18) *Journal de la Librairie*, 13 juillet 1818, pp. 411-412.

(19) *Ibid.*

(20) *Ibid.*

« c'est ce que je ne crains pas plus que de voir représenter  
« les originaux, qui sont indispensables pour convaincre le  
« public de leur authenticité ».

Mais voici que paraît Eckard <sup>(21)</sup> qui, dans la troisième édition de ses *Mémoires sur l'histoire de Louis XVI*, nie l'authenticité de la lettre à M. l'abbé... sur l'éducation du Dauphin, et, implicitement de toute la *Correspondance*. Il s'éleva immédiatement de nouveaux arguments en faveur de cette lettre, même après ce qu'avaient dit Feydel et Beuchot. C'est cette lettre, en effet, qui devint alors le pivot de la discussion. Le 6 février 1819, on annonce <sup>(22)</sup> une nouvelle publication ayant pour titre : *Aux mânes de Louis XVI, ou de l'authenticité des lettres de ce prince, publiées par miss Williams (sic) et par MM. de Saint-Avit, Péricaud, Laroche et Gide, et déclarées apocryphes par MM. Grapard (sic pour Eckard), de la Martinière, Barbier, Beuchot et Babié, - par F. L. Crosnier*. Cet ouvrage commence par les épigraphes suivantes : « Le caractère et l'esprit publics ont survécu : la France est essentiellement chrétienne comme elle est essentiellement monarchique. (*Défense préliminaire de Louis XVI*). (Les *Lettres de Louis XVI* saisies par Bar... confiées à *Desmoulins* et publiées, le 18 septembre 1792, par M. de *Saint-Avit* seront le catéchisme des Rois. *Drapeau, considérations sur la journée du 10 août, 92*, édit. du 13 novembre suivant) <sup>(23)</sup>.

(21) Il est intéressant de savoir l'opinion portée sur ces lettres par des personnages contemporains. L'abbé Grégoire lui-même écrit : « Louis XVI lui-même... dans ses lettres publiées par miss Williams, dit que je crie hautement contre la tyrannie. (Voir *Correspondance*, lettre 10). En cela il a dit vrai ; mais que de mensonges sont entassés dans cette correspondance ! par exemple, lorsqu'il annonce comme chose sûre que je me suis trouvé à un souper politique très mystérieux, présidé par Latouche-Tréville (*Ibid.*, lettre 40), où figuraient aussi, dit-il, Talleyrand-Périgord, Mirabeau, Siéyès, Biron, etc. ; lorsqu'il m'accuse d'avoir reçu de l'argent, ainsi que Siéyès, Volney, Bureau de Puzy, Champfort, Fauchet, etc., (lettre 24) ; assurément il me place en bonne compagnie... » Carnot : *Mémoires de Grégoire*, I, 400. Cfr les observations des Rémusat : Charles de Rémusat écrit à Mme de Rémusat, le 8 juin 1817, en parlant de *Louis XVI peint par lui-même* : « Je pense comme vous de ces lettres de Louis XVI. Il y en a, cependant, quelques-unes où je trouve trop de phrases, ce qui me ferait douter de leur authenticité. Elles me semblent, au reste, bien favorables aux libéraux, et bien contraires à l'opinion de ces gens qui croient faire honneur à ce malheureux roi en disant qu'il était de mauvaise foi dans ses paroles royales et nationales... ». Paul de Rémusat : *Correspondance de M. de Rémusat*, Paris, 1884, 3 vol. 8°. Vol. III, p. 151 ; et cfr *ibid.*, III, pp. 155-6. Cfr aussi la *Quarterly Review*, LXXII, p. 123.

(22) *Journal de la Librairie*, 1819, n° 527.

(23) Paris, impr. Mme Jeunehomme-Crémière, 21 janvier, 1819, 8°.

Nous rencontrerons tout à l'heure les ouvrages cités par Crosnier. Sa brochure est celle d'un poète, et, à l'exception de plusieurs pages de notes, le reste est en vers. On peut juger de ceux qui suivent, de l'esprit qui anime cet ouvrage :

« ...Et gravons dans nos cœurs cette Loi qui nous crie :  
En défendant son Roi l'on défend sa patrie. »

Et voilà, ce me semble, le plus puissant argument du poète pour prouver l'authenticité des lettres, et surtout de celle adressé à l'abbé d'Avaux. Et il dit, d'ailleurs : « Ce livre (24) dont l'attaque de M. Frappart (*sic* pour Eckard) fait attendre une nouvelle édition, a triomphé, quoiqu'il ait paru sous des auspices défavorables » (25). Le 8 mai 1819, J.-B.-G. Drappeau, ancien professeur d'éloquence à l'université de Valence, publia une nouvelle brochure intitulée : *Aux détracteurs de Louis XVI, ou de l'authenticité des lettres de ce prince, publiées par miss Williams et par MM. de Saint-Avit, Péricaud, de Créqui, Ransemon-Laroche et Gide, et déclarées apocryphes par MM. Eckard, de la Martinière, Barbier, Aubouenne, Feydel, B..., Ransemon-Laroche, Beuchot et Babié* (suit l'épigraphe déjà donnée : *Les Lettres de Louis XVI*, saisies par Bar..., etc.). Faisons remarquer ici la répétition du nom du mystérieux Ransemon-Laroche. Nous verrons tout à l'heure la raison de cela. Dans cette brochure, les faits sont obscurs et le plus souvent non confirmés. Différentes gens écrivent des lettres, dont le but semble être de prouver que celles de Louis XVI avaient déjà été publiées dès 1792 et on donne comme imprimeurs l'abbé d'Avit et Péricaud. Alors miss Williams, au dire de ces imposteurs, les aurait publiées pour la septième fois.

Mais les défenseurs de Louis XVI n'ont pas encore fini, tant s'en faut. On annonce une publication en 1819, sous ce titre : *De l'authenticité des lettres de Louis XVI*, par J.-B. Drappeau. *Des notices du Chevalier de Foulaines sur le duc de Penthièvre et sur lord Dormer*, par R. de Carondeley (26). *Correspondance du Roi Martyr*. Dédié à P.-P. Guélon-Marc,

(24) C'est-à-dire, le Recueil de 1817.

(25) Une seconde édition de cette brochure parut le 13 mars 1819. Voir *Journal de la Librairie*, 1819, n° 965.

(26) Cet écrit n'a aucun rapport au sujet des lettres, et semble y avoir été intercalé sans raison.

défenseur et otage de Louis XVI, par J.-Bourcier (de Nantes) (27). Maintenant, chose curieuse, Drappeau invoque Ransemon-Laroche, mentionné plus haut : « Un écrivain (M. Laroche), déclare apocryphes les lettres de Louis XVI recueillies par miss Williams et par M. Gide. Il ajoute : « Ne sachant comment restaurer mes finances, j'ai conçu et exécuté avec deux amis, qui ne sont plus, le projet d'imiter le style du Prince, et de mystifier nos contemporains » (28). Qui est ce Laroche ? Drappeau déclare que Laroche « ignore que le « conventionnel Bar..., du Comité de salut public, vendit à « miss Williams la correspondance du roi. Lorsqu'elle parut « pour la première fois, grâce à miss Williams, les Consuls « n'en nièrent point l'autorité, ils se contentèrent d'y faire « ajouter des notes, dictées par l'animosité et par la calomnie. Il était de leur politique de ralentir l'intérêt public, et « l'enthousiasme qu'inspire une correspondance confidentielle, dans laquelle un monarque se peignait lui-même, « sans prévoir que ce grand tableau paraîtrait au grand « jour » (29). Dans quel but tout cela ? Le mystérieux Laroche se rétractera plus tard, beaucoup trop vite. Drappeau donne ensuite les noms de certains hommes qui attestent que les lettres furent confiées par Bar... à M. de Saint-Avit, qui les fit publier dans une édition considérablement augmentée plus tard par Péricaud. Il affirme d'ailleurs avoir envoyé loyalement à Eckard des copies « certifiées conformes par le possesseur des originaux » (30). Puis cet homme cite trois missives de certaines personnes, ajoutant : « La réfutation de M. Eckard est dans les pièces qu'on vient de citer » (31). Ensuite il donne des pièces pour démontrer l'authenticité des lettres de Louis XVI, publiées par Gide, et Bourcier en donne neuf « qui ne sont pas dans l'édition de M. Duval et qui se trouvent dans celle de M. Créqui » (32). Il n'est pas besoin d'ajouter que ces lettres font partie de l'édition de miss Williams, et aussi du recueil de Pujoulx, qui formerait donc la « hui-

(27) Paris, Migneret, juillet 1819, in-8° de 65 pp. (B. N. 8° Lb 39/39 A).

(28) Cette lettre parut dans un ouvrage intitulé : *Influence de la médecine légale sur la morale et le jury*, par J.-E.-L.-B., Paris, Migneret, 1819, 8°, p. 32 et suiv.

(29) Drappeau : *De l'authenticité*, etc., p. 2.

(30) *Ibid.*, p. 4.

(31) *Ibid.*, p. 5.

(32) *Ibid.*, p. 41.



tième édition ». Bourcier nous dit lui-même : « Si le sentiment de ma faiblesse ne me permet pas de publier la lettre dont M. le comte de Persan m'a honoré, je dois à la mémoire de Louis XVI de mettre au grand jour des pièces précieuses sur l'authenticité desquelles l'auteur des *Mémoires historiques sur Louis XVII*, et les individus qu'il invoque, ont la maladresse d'élever des doutes impies. Voici ce qui m'a été adressé... ». Et puis nous trouvons cette même lettre qu'il ne croyait pas pouvoir publier, et huit autres de Louis XVI, qui, selon lui, lui avaient été confiées par ce même M. Persan. Ce sont les lettres dont j'ai déjà parlé. Puis suivent des félicitations évoquées par la publication de cinquante exemplaires de *l'épreuve*.

Alors on fit état dans cette discussion d'un ouvrage intitulé : *Louis XVI et ses défenseurs*, par le Chevalier de Foulaines. Dans ce recueil paraît une *Défense préliminaire de Louis XVI*, portant les dates des 3, 14, 17, 19, 21 et 24 décembre 1792, et l'on prétend ici <sup>(33)</sup> que la « Correspondance de Louis XVI et en particulier la lettre à l'abbé d'Avaux auraient été un des chefs d'accusation contre le roi » <sup>(34)</sup>. Eckard déclare avoir inutilement cherché l'édition originale de la *Défense de Foulaines* ; et l'auteur ne lui fournit pas de preuves à cet égard. Beaucourt va jusqu'à dire : « Nos recherches personnelles nous ont amenés à cette conclusion que la *Défense préliminaire* n'a jamais existé et qu'elle a été imprimée pour la première fois sous la Restauration, alors qu'une armée de défenseurs prétendus héroïques de Louis XVI se leva tout à coup et parvint à en imposer à l'opinion. Ce Foulaines fut un des plus fougueux défenseurs — non de Louis XVI, mais de sa correspondance apocryphe » <sup>(35)</sup>.

Ce fut Eckard qui publia, en 1819, une nouvelle brochure, sous ce titre : *Une lettre sur l'éducation du Dauphin, attribuée à Louis XVI, est-elle authentique ? et observations sur les recueils de lettres publiés en 1803 et 1817 sous le nom de ce prince*, par l'auteur des *Mémoires historiques sur Louis XVII* <sup>(36)</sup>. Dans cet ouvrage, Eckard détruit l'autorité de Drap-

(33) *Louis XVI et ses défenseurs*, T. I, 1<sup>re</sup> partie, p. 164 (B. N. Lb 41/372).

(34) Voir Beaucourt : *Une supercherie littéraire*, Paris, 1865, 8°, 19 pp. B. N. Lb 39/6179. Extrait de la *Revue bibliographique et littéraire*.

(35) *Ibid.*, p. 13.

(36) Paris, Nicolle, 1819, 8°, 59 pp.

peau. Il relève, dans la lettre supposée écrite par Louis XVI au député Vergniaud, le 19 janvier 1791, cette expression, *idées libérales*, inconnue à cette époque (37). Il rechercha même M. Babié, et les personnes qu'il visita alors l'ont assuré comme un fait qui leur était connu depuis longtemps, que ces *Lettres* étaient l'ouvrage de cet écrivain et de M. de Laplatière » (38). Mais voici une preuve des plus concluantes que nous donne Eckard : « Parvenus, après beaucoup de recherches, à découvrir la demeure de M. Babié, nous avons eu « avec lui un entretien très-long, sur les faits qu'on vient « de lire et dans lequel il s'est prêté à répondre à toutes les « questions. En résultat, cet écrivain, aujourd'hui sexagénaire, nous a déclaré qu'en effet, des circonstances qu'il a « déduites l'avaient amené à composer avec Sulpice Laplatière la *Correspondance de Louis XVI* publiée par miss « Williams en 1803, et il a reconnu que tous les détails rapportés à ce sujet par M. Beuchot étaient conformes à la « vérité » (39).

Quant au mystérieux Laroche, Eckard affirme qu'il n'a fait que répéter les arguments de Breton de Lamartinière, Barbier et Beuchot, quand il s'avoua comme un des compilateurs du recueil de 1803. Mais, depuis, Laroche s'était rétracté, ce qui fit croire à Eckard que cela était concerté entre Drappeau et lui. « Enfin, poursuit-il, M. Babié nous a dit, expressément, qu'il n'avait jamais entendu parler de M. Ransemon-Laroche, et c'est en vain que nous avons tenté de le découvrir » (40). Sans doute Laroche, comme les six premières éditions des *Lettres*, avait une existence imaginaire... Mais Eckard prend quelques-uns des arguments de Drappeau et les détruit sans contredit. Par exemple ce dernier disait que « Mme la duchesse de Brissac, douairière, a démontré que la lettre de Louis XVI à l'abbé... avait été trouvée en original sur ce Commandant de la Garde constitutionnelle du Roi, au moment où ce fidèle Français fut massacré » (41). Eckard fait remarquer avec beaucoup de justesse que le com-

(37) Eckard : *Une lettre sur l'éducation du Dauphin, etc.*, p. 13.

(38) *Ibid.*, p. 16.

(39) *Ibid.*, p. 15.

(40) *Ibid.*, p. 21.

(41) Drappeau : *De l'authenticité des Lettres de Louis XVI*, p. 4, ligne 26, etc.

mandant avait certainement été fouillé plusieurs fois avant son assassinat et que, d'ailleurs, on avait brûlé les vêtements des prisonniers dans cette occasion. Mme Brissac, décédée depuis plus de trois ans, n'avait pas donné de preuve écrite qu'elle avait obtenu cette lettre, *en original*, sur son mari, au moment où il mourut. En effet, à ce moment-là, elle était à plus de cent quatre-vingts lieues de là, à Nice.

On pourrait citer d'autres exemples où Eckard met à nu l'imposture de Drappeau, qui est inexcusable, attendu que l'auteur devait bien savoir que les faits qu'il donnait n'étaient pas vrais, et qu'on avait déjà nommé les auteurs de la mystification. On n'avait indiqué ni le dépositaire de certaines lettres sur lesquelles on discutait, ni aucun exemplaire de la prétendue édition de 1792. Les défenseurs des lettres de Louis XVI s'en remettaient à un recueil publié par le chevalier de Foulaines et intitulé : *Louis XVI et ses défenseurs* (42). Drappeau déclare (43) que le duc de Rochefoucauld avait démontré que la lettre à M. l'Abbé... sur l'éducation du Dauphin, était bien de Louis XVI. Cette lettre porte la date du 18 décembre. Eckard fait remarquer que l'abbé d'Avaux avait été massacré à Gisors le 14 de ce mois, quatre jours avant la prétendue publication. Quant aux sept éditions supposées des lettres, il montre que miss Williams et Gide avaient tous deux affirmé que la lettre à l'abbé... n'avait pas encore été publiée. Les apologistes, dit-il, n'offrent aucune preuve matérielle de ces nombreuses éditions.

Faut-il donner d'autres arguments sur la fausseté des observations de Drappeau, puisque ce ne sont pas des preuves qu'il donne ? La seconde partie du recueil de Foulaines parut en 1818, mais c'est par les mêmes mensonges qu'il cherche à étayer ses absurdes attestations. Eckard en fait justice, et il nie qu'il ait reçu aucune des lettres que Drappeau prétendait lui avoir envoyées par la poste. Mais Beuchot vint placer son dernier mot dans la discussion sur la *Correspondance* publiée par miss Williams : « Depuis ce que j'ai écrit en 1818, il a paru quelques écrits où l'on combat mon opinion, mais où l'on ne détruit pas mes raisonnements, et où l'on n'apporte

(42) Chez l'auteur, M. le Chevalier de Foulaines, 1817, 8°, première partie.

(43) Drappeau : *De l'authenticité, etc.*, p. 16, ligne 12. On y renvoie à la page 106 de *Louis et ses défenseurs*.

aucune preuve de l'authenticité de ces lettres. On se contente de dire qu'on y croit et qu'il faut y croire » (44). Beuchot remarque la grande préoccupation qu'ont les apologistes des lettres de détourner l'attention du lecteur de l'objet de la difficulté. Les explications qu'on donne, dit-il, sont très obscures. Et il relève un anachronisme à la page 60 de la brochure de Drappeau où on lit : « Je baisai ce dépôt sacré avec le respect « religieux qu'un militaire éprouvera à l'épée de Duguesclin « qui accola François I<sup>er</sup> en le faisant chevalier ». « Quand « on prend Duguesclin pour Bayard, déclare M. Beuchot, « on peut bien comprendre l'œuvre de MM. Sulpice de La-platière et B... pour l'œuvre de Louis XVI (45).

Comme dans le cas de M. Eckard, on prétendait lui avoir envoyé des copies de pièces relatives à l'authenticité des Lettres de Louis XVI. Ici, M. Beuchot s'indigne, et s'écrie : « Je « déclare qu'aucun des paquets qu'on dit m'avoir adressés « au sujet des lettres prétendues de Louis XVI, publiées par « miss Williams, ne m'est parvenu... (46). Je soutiens toujours « que les lettres publiées sous le nom de Louis XVI par miss « Williams sont apocryphes, que ces lettres sont l'ouvrage de « MM. Sulpice de La Platière et B..., et je le soutiendrai jus- « qu'à ce que le contraire m'ait été démontré.

« Comme je n'ai dans tout ceci d'autre passion que celle « de la vérité, que ce n'est pour moi affaire ni de vanité, « ni de calcul, ni de fanatisme, je suis prêt à renoncer à mon « opinion quand on m'aura prouvé qu'elle est une erreur. « Mais ce sont des *preuves* que je veux; et, je ne crains pas « qu'on en produise.

« Qu'on ne s'imagine toutefois que je demande des preu- « ves d'une espèce extraordinaire. Sans doute le public (et « j'en fais partie) a le droit, si l'on veut qu'il croie, d'exiger « la représentation des autographes. Pour mon compte, je « serai plus accommodant.

« Plusieurs des personnes à qui sont adressées ces lettres « prétendues de Louis XVI existent encore. Eh bien! qu'une « seule dise avoir reçu l'une de celles que contient le recueil « de miss Williams, voilà tout ce qu'il me faut.

(44) Voir *Journal de la Librairie* de juillet 1819, p. 374-5; cfr Qué-  
rard : *Supercherie*, II., p. 828.

(45) *Ibid.*

(46) *Ibid.*



« C'est faire de fortes concessions, je le sais. Peut-être même, en me les voyant faire, quelques personnes qui s'intéressent à la cause que je défends ont-elles conçu quelque inquiétude. Qu'elles se rassurent ; ce que je demande est bien peu de chose, mais ce peu de chose est impossible » (47).

Nous avons vu que Barbier, dans la première édition de son *Dictionnaire*, avait nommé Babié en toutes lettres. Dans sa seconde édition de 1882, il écrivait : « La correspondance de Louis XVI a trouvé quelques faibles défenseurs ; un ministre du roi l'a citée comme authentique dans la Chambre des députés en 1817. Un homme de lettres très estimable, M. Alexandre Soumet, l'a aussi alléguée en faveur de cet infortuné monarque. Les preuves de supposition n'en sont pas moins convaincantes ».

On pourrait croire que la question avait été définitivement tranchée après les attaques successives de Beuchot et d'Eckard. Mais voici qu'en 1833 un nommé Havard s'est avisé de publier une brochure intitulée : *Opinion de Georges Couthon, membre de la Convention Nationale, sur le jugement de Louis XVI* (48), qu'il précéda de quelques réflexions et d'une lettre secrète de Louis XVI à Frédéric-Guillaume, roi de Prusse. Il déclare que Louis méritait la mort pour l'avoir écrite ; car elle invoque l'assistance des armes du roi de Prusse contre les révoltés. Cette brochure provoqua une seconde attaque de la part d'Eckard, dans une brochure plus courte que la première mais non moins péremptoire (49). « Vous décidez, dit-il, que pour l'avoir écrite, Louis XVI méritait la mort ; mais vous n'apportez aucune preuve de l'authenticité de cette lettre. Si vous eussiez consulté quelque biographe, il vous aurait redit ce que personne n'ignore, que cette lettre et beaucoup d'autres, attribuées à Louis XVI sont entièrement apocryphes ». Puis il donne une preuve matérielle de sa fausseté.

Après cela, il ne fut plus question de cette correspondance apocryphe (si ce n'est un ouvrage intitulé : *Les actes du mar-*

(47) *Journal de la Librairie* de juillet 1819, p. 374-5. Quérard, II., 828.

(48) Paris, 1833, 8°, de 30 pages. B. N. Le 38/94.

(49) Eckard : *Au nouvel éditeur d'une lettre attribuée à Louis XVI*. Versailles, impr. de Dufaure, 1834, 8°, 16 pp. B. N. Lb 39/41.

tyre de Louis XVI, roi de France et de Navarre suivis de la correspondance de ce monarque, par A. Seguin, qui reproduit soixante et une des lettres apocryphes) <sup>(50)</sup>, quand, en 1862, parut la malencontreuse publication de Chauvelot : *Lettres de Louis XVI, Correspondance inédite, etc.* <sup>(51)</sup>.

Pour le moment, remontons à 1838 et constatons ce fait intéressant que le fils de Barbier inséra dans le *Bulletin du Bibliophile* de mars-avril de cette année (pp. 74-75), cette lettre que son père avait reçue de Babié, sous la date du 10 octobre 1822 : « Vous avez eu bien raison de motiver vos  
« doutes et de présenter vos remarques sur la trop fameuse  
« *Correspondance de Louis XVI*. La force de la vérité vous  
« entraînait ; elle doit aussi me guider, malgré les injures,  
« les menaces et le dire de certains personnages.

« Il y a près de quatre ans, l'on prétendit exiger de moi  
« que je voulusse bien renoncer au bon sens et accuser feu  
« notre bon Louis XVI d'avoir composé les deux volumes  
« ayant pour titre *Correspondance de Louis XVI*. Cette violence me parut déplacée. Je refusai.

« L'auteur de la *Vie de Louis XVII*, le sieur Eckard, a  
« parlé de ma *Correspondance* dans son ouvrage et dans une  
« petite brochure qui se vend chez Delaunay au Palais-Royal.  
« Ce qu'il a dit me paraît juste et raisonnable ; il a bien  
« établi ma paternité et vengé Louis XVI... A trente-six ans,  
« on fait des livres par vanité ou par intérêt ; à soixante, on  
« reconnaît ses erreurs, mais on ne soutient pas le mensonge.

« Je suis auteur de la *Correspondance de Louis XVI* :  
« l'idée de ces lettres me fut suggérée par le comte Imbert  
« de la Platière ; il fut mon correcteur. L'ouvrage fut vendu  
« à Levrault, libraire, quai Malaquais, 2.400 francs. Le marché fut conclu chez le comte Imbert en ma présence, rue  
« d'Artois, boulevard des Italiens, mais avec des assertions  
« non prouvées...

« J'ose vous rappeler, Monsieur, qu'il y a 16 ou 17 ans  
« que je vous ai déclaré de vive voix et adressé une note par  
« laquelle je vous affirmais que j'étais réellement l'auteur  
« et non l'éditeur des *Lettres de Louis XVI*. Je certifie au-

(50) Valence, 1837, 8°. Cit. par Beaucourt : *Une supercherie*, p. 15.

(51) B. Chauvelot : *Lettres de Louis XVI, Correspondance inédite, discours, maximes, pensées, observations diverses*, Paris, Dillet, 1862, 8° B. N. Lb 39/6190.

« jourd'hui la même chose et je vous prie de donner à ma déclaration telle publicité que vous jugerez à propos.

« Signé : Babié de Bercenay, Homme de Lettres ».

L'ouvrage de Chauvelot eut d'abord un accueil assez favorable (52). Mais Beaucourt en attaqua l'authenticité dans la *Revue indépendante*, démontrant que la correspondance était loin d'être inédite. E. F. Barrière déclara, dans le *Journal des Débats* du 28 juin 1864, la *Correspondance de Louis XVI* apocryphe.

Aussi parut-il en 1864 une seconde édition du recueil de Chauvelot, sous ce titre : *Lettres de Louis XVI et preuves de leur authenticité* (53). « Voici que M. Barnabé Chauvelot, écrit Beaucourt, nous ressert textuellement son livre de 1862, avec un nouveau titre et huit pages inédites sur l'authenticité de la correspondance de Louis XVI » (54). A l'appui de ses arguments, Chauvelot cite la préface de miss Williams. Ses notes, dit-il, sont peu favorables à Louis XVI. « Aussi cette publication n'inspira-t-elle aucun ombrage au gouvernement consulaire et ne provoqua aucun débat sur son authenticité, deux choses très graves à noter. Plus tard, sous la Restauration, en 1817, un écrivain, M. Pujoulx, dans un écrit intitulé *Louis XVI peint par lui-même*, reproduisit en grande partie les lettres publiées par miss Williams.

« Dans ce temps de brûlante et déloyale polémique où tout ce qui pouvait accuser la Révolution et rehausser la royauté devenait aussitôt le point de mire de toute une presse conjurée contre la monarchie, un tel livre ne pouvait passer sans qu'on cherchât à l'étouffer par quelque calomnie » (55).

Voilà comment Chauvelot explique le discrédit où était tombé l'ouvrage de Pujoulx. La lettre de Beuchot (Chauvelot ne sait pas si elle est de Beuchot ou d'Eckard) du 13 juin 1818 dans le *Journal de la Librairie*, il la traite de « fable grossière » et il ajoute que Gide n'eut pas de peine à réduire à

(52) Laurentie dans l'*Union* ; cit. par Beaucourt ; Georges Gandy, dans la *Bibliographie catholique* (B. N. 8° Q. 130). Ils donnèrent au recueil des éloges mêlés seulement de quelques restrictions.

(53) B. Chauvelot : *Lettres de Louis XVI et preuves de leur authenticité* ; 2<sup>e</sup> édit., Paris, Dillet, 1864, 8°. B. N. Lb 39/6190 A.

(54) Beaucourt : *Une supercherie*, p. 7. Voir, sur cette 2<sup>e</sup> édit., l'article de Gandy, dans la *Bibliographie catholique*, T. XXXII., pp. 240-246.

(55) Chauvelot : *Lettres de Louis XVI*, 2<sup>e</sup> édit., préf., pp. 4-5.

néant « cette pauvre invention ». Beuchot, affirme-t-il, n'a pas nommé B..., mais sa discrétion se comprend.

Et d'ailleurs, « pourquoi B... ne désigne-t-il le libraire auquel il prétend avoir vendu son ouvrage que par une initiale? ». En effet, Chauvelot trouve les objections soulevées contre l'authenticité des lettres « si légères, si dénuées de fondement, tranchons le mot, si absurdes », qu'il ne croit pas que ce soit la peine d'y répondre. Il est parfaitement convaincu que la correspondance portait tous les caractères de la vérité et de l'authenticité. Si Dezobry dans son *Dictionnaire historique*., dit-il, déclare la correspondance apocryphe, c'est qu'il ne fait que copier la *Nouvelle Biographie* de Didot, laquelle copiait à son tour la *France littéraire* de M. Bourquelot (56), à moins que Bourquelot ne l'ait copié dans Michaud. « Et c'est ainsi, poursuit le malheureux auteur, qu'une absurdité d'abord acceptée par légèreté ou par esprit de parti, se fortifie dans sa marche à travers le monde moral et finit par usurper la place et la royauté d'une vérité démontrée » (57). Mais Chauvelot avait d'abord donné cette correspondance comme *inédite*. « Je sais bien, continue-t-il, que ce document est loin de plaire à tout le monde, puisqu'il ruine par la base tous les moyens de justification invoqués par les régicides et leurs héritiers. Mais, à Dieu ne plaise que, par crainte ou par flatterie, je m'estime assez peu pour insulter à la majesté de l'histoire, et me rendre le complice moral de la plus grande iniquité qu'ait commise notre pays » (58).

Le document en question, d'après Chauvelot, est un *fac-simile des Lettres de Louis XVI à M. de Bouillé suivies d'un plein pouvoir de Monsieur, depuis Louis XVIII* (59). Dans ce *facsimilé authentique*, M. Chauvelot retrouve « l'original et la minute de plusieurs des lettres contenues dans la correspondance »... « Je trouve même dans certaines, des erreurs de copistes qui amoindrissent trop souvent l'énergie de l'expression et déparent la beauté de l'original. Et maintenant, je demande à MM. Eckard et Beuchot, est-ce que leur M. B... aurait pu fabriquer, avant, pendant ou après le thé, des lettres

(56) Il veut dire de Quérard. Il se trompe encore ici comme partout.

(57) *Lettres de Louis XVI*, préf., p. 4.

(58) *Ibid.*, p. 8.

(59) Paris, 1845, 8°, 40 p. cit. par Chauvelot, p. 8. Contient 9 feuilles seulement.



identiquement semblables à celles qui ont réellement été écrites ? Il est fâcheux pour ces messieurs qu'il n'y ait pas eu de *médiums* dans ce temps là ; ils leur attribueraient la rédaction de ces lettres : ils n'auraient pas d'autre ressource... » (60). Et voilà les preuves historiques que donne Chauvelot de l'authenticité de ce document. On voit enfin que les arguments de Chauvelot ne se réduisent qu'à des paroles ; et, en effet, Beaucourt n'eut pas de difficulté à rendre justice de ce fatras de prétendues preuves. Bien que Chauvelot dise qu'il a trouvé la minute de plusieurs lettres, il donne seulement une lettre datée du 3 juillet 1791, de ce recueil de 1845. Pour montrer la grande disparité entre cette lettre et celle publiée par Chauvelot, afin de prouver qu'il ne s'agit pas d'erreurs de copiste, on peut placer en regard « l'original » et celle de Chauvelot ou de miss Williams.

3 juillet 1791,

Vous avez fait votre devoir, Monsieur, cessez de vous accuser. Cependant, je conçois votre affliction ; vous avez tout osé pour moi, et vous n'avez pas réussi. Le destin s'est opposé à mes projets et aux vôtres, de fatales circonstances ont paralysé ma volonté, votre courage, et ont rendu nuls vos préparatifs. Je ne murmure point contre la Providence ; je sais que le succès dépendait de moi, mais il faut une âme atroce pour verser le sang de mes sujets, pour opposer une résistance et amener la guerre civile en France. Toutes ces idées ont déchiré mon cœur ; toutes mes belles résolutions se sont évanouies. Pour réussir, il me fallait le cœur d'un Néron et l'âme d'un Caligula. Recevez, Monsieur, mes remerciements ; que n'est-il en mon pouvoir de vous témoigner toute ma reconnaissance ?

Louis (61).

« L'original ».

Paris, le 3 juillet 1791,

Vous avez fait votre devoir, Monsieur, cessez de vous accuser. Vous avez tout osé pour moi et pour ma famille et vous n'avez pas réussi. Dieu a permis des circonstances qui ont paralysé (*sic*) votre courage et vos mesures. Le succès dépendait de moi, mais la guerre civile me fait horreur, et je n'ai pas voulu verser le sang de mes sujets égarés ou fidèles. Mon sort est lié à celui de la Nation et je ne veux point régner par la violence. Vous, Monsieur, vous avez été courageux et fidèle ; j'ai voulu vous exprimer mes remerciements, et peut-être un jour sera-t-il en mon pouvoir de vous donner un gage de ma satisfaction particulière.

Louis (62).

(60) Préf., p. 8.

(61) Cette lettre paraît dans le recueil de Chauvelot, p. 125 ; de Pujoulx, p. 203-204 ; de miss Williams (édit. franç., 1803), vol. I., 331.

(62) Voir Beaucourt : *Une supercherie littéraire*, p. 16.

« La fraude est-elle assez évidente ? s'écrie Beaucourt. Ne « reconnaît-on pas la contrefaçon flagrante ? Ne constate-  
« t-on pas le travestissement qu'ont subi les documents eux-  
« mêmes ? Quand la lettre originale n'existe pas, on la fa-  
« brique ; quand elle existe, on la falsifie et on lui  
« donne le ton, la couleur du recueil. Voyez plutôt la  
« *marque de fabrique* ! Le Destin substitué à *Dieu* ; au lieu  
« de cette phrase sublime dans sa simplicité » Je n'ai pas  
« voulu verser le sang de mes sujets égarés ou fidèles », celle-  
« ci : Il faut une âme atroce pour verser le sang de mes su-  
« jets », etc. Le *cœur de Néron* et l'*âme de Caligula* ajou-  
« tés, sans doute, par une « erreur de copiste ». Remercions  
« M. Chauvelot. Il nous a donné une preuve péremptoire de  
« la fabrication des lettres de Louis XVI » (63).

Feuillet de Conches mit fin à cette longue et extraordi-  
naire polémique soulevée par l'ouvrage de miss Williams,  
quand il publia en 1864 son recueil de lettres authentiques  
sous ce titre : *Louis XVI, Marie-Antoinette, et Madame Eliza-  
beth* (64). En parlant des lettres de Louis XVI, il affirme qu'el-  
les « portent les caractères les plus flagrants de la supposi-  
tion ». Son recueil nous donne un meilleur moyen de contr-  
ôle ; et, comme il le dit lui-même, l'étude de la langue est  
un moyen aussi sûr pour contrôler l'authenticité que l'est le  
talent de l'expert en écritures. Louis XVI avait son langage  
particulier : « Il ne pouvait, dans ses correspondances per-  
sonnelles et intimes, parler la langue des clubs de '93... Il n'eût  
pas écrit à Malesherbes : « La nature vous avait donné  
une âme citoyenne » (65). M. de Conches dit que miss Wil-  
liams battit la campagne quand le gendre de Malesherbes  
demanda à voir les lettres autographes, et qu'elle déclara  
que la police les lui avait prises. Mais je crois que miss Wil-  
liams croyait toujours que les lettres étaient authentiques ;  
et, en effet, la police avait bien confisqué son ouvrage. Feuillet  
de Conches signale une autre publication semblable, celle  
de Barante, intitulée : *Lettres et instructions de Louis XVIII  
au comte de Saint-Priest* (66). « Tout en commençant, il est

(63) *Une supercherie*, p. 16.

(64) Paris, Henri Plon, 1864, 6 vol., 8°. Sur cette question voir l'*Edinburgh Review* de 1888.

(65) F. de Conches : *Ouvr. cit.*, préf., p. XIII.

(66) Paris, 1845, 8°.

« vrai, par reconnaître le discrédit où la publication de miss Williams est tombée ; tout en signalant une lettre, désavouée par M. de Saint-Priest lui-même, à l'adresse duquel elle est portée, M. de Barante demande grâce pour deux autres, qui sont aussi peu authentiques que le reste, aussi peu dans le style de Louis XVI, aussi peu possibles. L'une est adressée au comte d'Estaing, commandant de la garde nationale de Versailles, dans les journées des 5 et 6 octobre ; l'autre au ministre des Affaires Etrangères, Montmorin » (67). M. de Conches en prouve la fausseté.

Mais revenant au sujet de recueil de miss Williams, M. de Conches observe que lorsque Babié composa, pour vivre, cette collection de lettres, « on nageait à pleins bords dans les vivants souvenirs de la Révolution. Il n'y avait qu'à puiser aux sources vraies ou fausses des on-dit, des bruits publics, des confidences particulières qui, depuis longtemps, avaient percé à jour les moindres incidents de cette époque agitée. Mais la langue révolutionnaire, alors courante et qui avait obscurci l'ancienne, était un écueil pour le faussaire. Aussi, dans ces pastiches, voit-on se heurter le faux avec le vrai, et l'anachronisme de style y sauter constamment aux yeux. » (68).

Si nous mettons maintenant en regard deux lettres, nous pouvons voir combien elles diffèrent l'une de l'autre.

A Malesherbes (apocryphe).

17 avril 1776.

Je n'ai pu vous exprimer assez notre dernier entretien, mon cher Malesherbes, tout le plaisir que me causait votre résolution bien prononcée de vous démettre du ministère : maintenant que j'ai réfléchi avec quelque maturité sur cet objet, je vais vous ouvrir mon cœur, et je transmets mes idées sur le papier pour qu'elles ne s'échappent point de ma mémoire.

Vous êtes avec le *sage de Maurepas* et l'*intrépide Turgot*,

A Malesherbes (authentique).

28 juin 1775.

Etant déterminé à recevoir sous peu la discussion de M. de la Vrillière, je ne puis rien faire qui me soit plus particulièrement agréable que de rapprocher, dans cette occasion, de ma personne, en lui confiant le département de ma maison, l'éloquent et intègre président de la cour des aides. J'ai chargé M. Turgot, qui vous remettra cette lettre, de vous dire, Mon-

(67) F. de Conches : *Ibid.*, préf., p. XVI.

(68) *Ibid.*, préf., p. XVIII.

l'homme de mon royaume qui avez le plus de titres à ma confiance.

Lorsque Maurepas m'eut présenté votre nom, *j'étudiai en silence votre vie publique et privée*, et je vis que je serai peut-être plus heureux de vous offrir une grande place que vous de la recevoir.

La nature vous avait donné une *âme citoyenne*, et vous l'avez transmise à votre des aides, etc. (69).

sieur, combien je fais cas de votre fidélité à mon service et de votre amour pour le bien public... Venez donc, Monsieur, occuper la place qui appartient à vos talents. Votre cœur s'applaudira d'avoir de plus fréquentes occasions de faire le bien, et le bonheur le plus doux sera pour moi, qui assure celui de mon peuple tout en honorant une vertu telle que la vôtre.

Et voilà la fin de cette question contentieuse (70). « J'ai insisté sur un livre, dit M. de Conches, qui devrait être enfoui dans les catacombes littéraires, parce que la réhabilitation du mensonge par une plume autorisée a le danger de jeter le trouble dans les consciences et de multiplier les dupes si avides de supercheries ». Il a parfaitement réussi, car ces lettres apocryphes n'ont plus reparu. Mais elles ont assez longtemps vécu, soit ignorance, soit amour du roi, et elles ne semblent avoir apporté que des reproches à miss Williams. Mais elle les publia de bonne foi; et, comme le dit M. de Conches, ne soyons pas trop sévères en notre blâme... « c'est l'erreur de gens de bien ».

(69) Cette lettre se trouve dans le recueil de miss Williams (édit. franç., vol. I, p. 27; de Pujoulx, p. 6; de Chauvelot, p. 63.

(70) M. de Beaucourt (*Supercheries*, p. 5) et M. de Conches, préf., p. XVIII) signalent un autre recueil anonyme, qui parut en 1864, intitulé : *Œuvres de Louis XVI*, précédées d'une histoire de monarque, et d'une lettre de M. Berryer. « L'éditeur anonyme de cette innocente naïveté, dit M. de Conches (la dernière), met au nombre des œuvres de Louis XVI ses prétendues *Réflexions* et entretiens avec le duc de la Vauguyon, déjà publiés en 1851, d'après un manuscrit, non de Louis XVI, mais de Louis XVIII ». Selon Beaucourt : « Nous avons ici 84 lettres du roi, publiées d'après les recueils de 1803 et de 1817; avec des commentaires dont le fonds est emprunté à M. Pujoulx, avec quelques compléments tirés de miss Williams et de rares et insignifiantes additions ».



## CHAPITRE XIII

### LE CARACTÈRE ET LES IDÉES DE MISS WILLIAMS.

Cette femme, que ses meilleurs amis avaient abandonnée, nous offre un exemple du plus singulier dévouement à une cause vaincue, et c'est pourquoi ses ennemis, après avoir attaqué la femme dans ses écrits, en vinrent enfin à l'attaquer dans son caractère.

Maniérée, sans doute, elle l'était, mais sa qualité dominante, c'est la sincérité. Elle avait l'esprit indépendant des fiers Ecossais. On l'a crue peu instruite, parce que c'est sa mère qui lui avait donné son instruction première. C'est une erreur : elle avait lu presque tous les grands écrivains, comme nous le voyons dans ses ouvrages. C'est à une femme très intelligente que nous avons affaire. « C'est une Anglaise très estimable, philosophe sans égoïsme, moraliste sans pruderie, savante sans pédanterie », dit un ami (1). Une femme de beaucoup d'esprit, déclare Pougens (2). Des critiques ou des ennemis même la respectaient (3).

C'était une femme très sensible ; et cette combinaison de sensibilité et d'intelligence explique en grande partie son attitude pendant la Révolution. « C'est de là, dit-elle, que vient mon amour de la révolution française. Ma profession de foi politique est une affaire purement de cœur » (4). Depuis ses premières poésies jusqu'à ses *Souvenirs*, jamais sa plume ne s'est démentie.

(1) *Décade philosophique*, XVII, 220.

(2) *Bibliothèque française*, janv.-fév., 1801, p. 115.

(3) Cfr *Lon. Mon. Rev.*, 1804, I, 234 : « We profess respect for the talents of this lady » ; *Eur. Mag.*, juin 1798, XXXIII, 390 : « An intelligent and well-formed mind » ; Hale : *Woman's Record* : « A cultivated taste » (p. 554).

(4) *Lettres* (1790), lettre IX, p. 71 (éd. franç.).

Ce furent les malheurs des du Fossé qui la réveillèrent tout à coup (5). L'influence de Holcroft, de Godwin et de ses amis vint renforcer ce sentiment de liberté déjà si fort chez elle. Cela se montre dans *Julia* : « Habitée dès ma jeunesse, » dit-elle, à fixer mes vœux sur ces nobles causes qu'embrassent les intérêts généraux de l'humanité, et ayant appris de bonne heure que le mot de tyrannie est synonyme de misère, j'ai toujours aimé la liberté d'un amour sincère... Ces principes (et les principes politiques d'une femme dérivent toujours de ses sentiments), ont toujours penché vers le parti opprimé » (6). Elle déclare ailleurs : « Le cœur humain se révolte contre l'oppression » (7). L'homme doit aspirer à la liberté : « Il n'y a pas d'être humain qui ne puisse aspirer à la dignité d'homme libre... Partout où l'homme existe, il faut qu'il la trouve » (8).

La première grande Fédération « fixa pour toujours ses opinions politiques » (9) ; mais elle croyait alors que la Révolution était finie. Elle se trompa. Marron, en lui adressant des vers, dit très justement :

« Vous qui des bords de la Tamise  
« Délaissant les brouillards épais,  
« Au milieu du peuple français  
« Cherchâtes la terre promise ;  
« Vous, qui caressâtes longtemps  
« Cette illusion délectable,  
« Comme s'amusaient les enfants  
« Des rêves brillants de la fable ;  
« Vous que les guichets, les verrous  
« Ont achevé de mieux instruire ;  
« Mais qui voyez des jours plus doux  
« Enfin à l'horizon reluire :  
« Aimable élève d'Apollon,  
« Qui, sur le sommet de Parnasse,  
« Près des Pope et des Addison (*sic*)  
« A déjà fixé votre place (10) ».

(5) Voir ce qu'elle dit dans ses *Souvenirs*, p. 7.

(6) *Ibid.*, pp. 198-199.

(7) *Julia*, I, 208.

(8) *Lettres sur les événements* (1819, trad. de Moreau), p. 176. Mrs Piozzi dit (Knapp : *Ouvr. cit.*, p. 99) : « She said here she could dye with pleasure for French liberty ».

(9) *Souvenirs*, p. 7.

(10) Marron à *Mademoiselle Williams* (15 vent. l'an 3 de la Rép.).

On peut comprendre, d'après les calomnies lancées contre elle en Angleterre, que le parti ministériel craignait son influence. Ce rapport déclarant qu'elle avait dansé autour des cadavres mutilés des gardes suisses (11) fit que Boswell raya, dans la première édition de sa *Life of Johnson*, l'épithète *amiable* qu'il avait appliquée à notre auteur (12).

Sa liaison avec Stone lui attira beaucoup de reproches. Mais elle n'alla pas seule avec lui en Suisse, et, dans ce pays, ce furent les parents de son beau-frère Coquerel qui s'occupèrent d'elle (13). Après comme avant, elle demeura toujours avec sa mère et Persis Williams. Toutefois, à cause de cette liaison supposée, des journaux comme l'*Anti-Jacobin* critiquèrent sévèrement sa conduite. Des poèmes grossiers parurent sur son compte.

« Then came Maria Helen Williams Stone,  
 « Sitting upon a goat with bearded chin ;  
 « And she hath written volumes many a one ;  
 « Better the idle jade had learned to spin-  
 « Dearly she loves a philanthropic sin,  
 « Call'd fornication- and doth it commit ;  
 « Nor careth she for modesty a pin,  
 « And laughs at Satan and the burning pit ;—  
 « Ah ! dame ! belike one day you'll know the truth of it ! (14) ».

Elle n'apprit que longtemps après les bruits qui couraient sur son compte : « L'*Anti-Jacobin*, écrit-elle, m'accabla, moi, « de mille invectives. Les rédacteurs espéraient me causer

(11) Voir le *Courier* (Londres, 10 avril 1798), et Cfr l'*Anti-Jacobin* (30 avril 1798) : « Mrs Stone (miss Williams) ...who danced, with all the fury of a drunken Bacchante, round the mangled bodies of the faithful Swiss ; handled their scorched and gory limbs with brutal curiosity ; and to flatter the successors of Robespierre (the friend and patron of the traitor Stone), has now published an attack (i. e., le *Nouveau Voyage*) on the countrymen of those victims of the 10th August, whose sacrifice she then encouraged and applauded ».

(12) « I was sorry to be obliged to strike it out, dit Boswell, but I could not in justice suffer it to remain, after this young lady had not only written in favour of the savage anarchy with which France had been visited, but had... walked, without horror, over the grounds at the Thuieries, when it was strewn with the bodies of the faithful Swiss Guards... » G. B. Hill : *Boswell's Johnson*, London, 1887, 6 vol. 8°, IV, 282. Cfr l'*Edinburgh Review*, juillet, 1888, p. 156 : « Amiable, strictly speaking, she may not have been- she was too dogmatic for that ».

(13) Lettre de miss Williams à Mrs Pennington (3 juillet 1803). Knapp : *Ouvr. cit.*, p. 43.

(14) *Anti-Jacobin*, 1801, VIII, 510. Poème intitulé : *The Union of Liberty*.

« un violent chagrin... Ses traits acérés se perdaient dans les  
 « airs. Et quand un ami de Londres m'apporta plus tard la  
 « collection complète de l'*Anti-Jacobin*, nous sortions tout  
 « récemment du régime de la terreur; et les épigrammes du  
 « journaliste anglais me paraissaient des piqures d'épingles  
 « bien légères, après les agitations de cette tempête » (15).

On l'a accusée d'être partiiale, et d'avoir dénaturé des faits (16), mais Hélène Williams, contemporaine de la Révolution, avait vu périr ses meilleurs amis, elle en avait souffert. Elle ne pouvait, comme l'historien impartial moderne, se débarrasser de ses préjugés. « Dans les graves annales de  
 « l'histoire, dit-elle, tout est raconté avec calme et avec mé-  
 « thode ; mais je ne suis pas un historien, j'ai seulement  
 « hasardé.. d'exprimer mes propres sentiments pendant le  
 « cours de la révolution, de présenter son influence sur l'exis-  
 « tence domestique, et de le peindre, d'une touche mal assu-  
 « rée sans doute, mais dont les traits laissent une certaine  
 « impression de vérité. » (17).

La Révolution avait été souillée par des crimes, mais ce n'est pas là la vraie liberté.

Elle détestait l'athéisme, qui, selon elle, détruit l'ordre social (18). Elle était dissidente parce que les « dissidents des  
 « églises établies par l'ordre civil se sont toujours montrés  
 « les amis les plus ardents de la liberté... Le non-confor-  
 « miste, qui examine les articles de sa croyance avant de les  
 « admettre, et dont le ministre est de son choix, appliquera  
 « le même examen aux principes du gouvernement civil, et  
 « s'il n'est pas le meilleur membre de la communauté, au  
 « moins en deviendra-t-il le plus éclairé » (19). Elle partage  
 les idées de Priestley, qui regardait la liberté civile et reli-  
 gieuse comme d'une importance égale. « La cause du christia-  
 « nisme rationaliste, disait-il, est le but le plus important que

(15) *Souvenirs*, pp. 45-46.

(16) Voir *D. N. B.* : « Impressions frequently formed on very imperfect, one-sided, and garbled information, travestied by the enthusiasm of a clever, badly educated woman, and uttered with the cocksureness of ignorance ».

(17) *Souvenirs*, p. 199.

(18) *Letters* (1795), III, 173, et elle cite cette observation de Voltaire qu'un athée qui raisonne est un plus formidable fléau de l'humanité que le fanatique le plus sanguinaire.

(19) *Aperçu* (éd. franç.), II, 94-5.



« l'on puisse avoir dans ce monde. Pour moi la philosophie, « je puis le dire en toute vérité, n'était jamais plus qu'une « considération secondaire » (20). L'athéisme des Français l'étonnait. Son premier soin, dès son arrivée en Amérique, fut d'y établir une église unitaire. Stone correspondit avec lui jusqu'à sa mort, et le renseigna sur les affaires de la France, et surtout sur l'état de la religion (21). Priestley aurait bien voulu se fixer en France, car, disait-il, « bien que je ne puisse prêcher en français, je pourrai... encourager la cause que j'ai tellement à cœur » (22). C'est qu'il voulait y fonder une église libérale pour prêcher le christianisme rationaliste (23). Il paraît même qu'il avait engagé Stone à publier une traduction de ses *Corruptions of Christianity* (24). Celui-ci, dans une lettre à A. du Fossé, sur l'unitarisme, parle avec éloges de Priestley et de ses idées religieuses. Il rejette certains dogmes, comme celui de la divinité de Jésus-Christ. « Par qui, demande-t-il, les vacances dans le sacerdoce se-  
« ront-elles remplies, lorsque les jeunes gens qui dans ce  
« siècle de lumière apprennent à penser par eux-mêmes dès  
« leurs premiers pas dans la carrière de l'éducation, seront  
« obligés de donner leur assentiment à des dogmes aussi  
« éloignés de leur croyance et auxquelles ils ne souscriront  
« qu'avec un soupir ou un sourire ? »

Ce fut Kippis qui inspira à notre auteur ses premières idées religieuses (25). Puis elle fréquenta la société des « dis-

(20) Rutt : *Priestley*, II, 518. Lettre à Russell en France (20 oct. 1803).

(21) En 1798 Priestley lui écrit : « Le récit que vous me donnez de l'état de la religion en France me donne une grande satisfaction. Je suis heureux que ni vous ni M. Vaughan ne soyez entraînés par le torrent d'infidélité actuel ». (Rutt : *Ouvr. cit.*, vol. II. Lettre du 20 janv. 1798). Et cfr la lettre de Stone à Priestley (1790), publiée dans une brochure intitulée *New Lights on Jacobinism*, Birmingham, E. Piercy, 1798, 8°, p. 54 (B. M. 8132 df (2) 16). Stone y prône les principes du jacobinisme et les idées révolutionnaires de Priestley.

(22) Rutt : *Ouvr. cit.*, lettre du 20 janv. 1798.

(23) Déjà en 1792, paraît-il, il chérissait cette idée. Il était lié avec Français de Nantes, Rabaut Saint-Etienne, et Lasource. Voir Howell : *State Trials*, XXV, 1304, où Stone en parle.

(24) *Monthly Repository*, XI, 643 ; lettre de Stone à Lindsey, 1801.

(25) A propos de cet ami elle écrit (*Gent. Mag.*, janv. 1796, p. 66) :

« Him through this lengthening scene I mark with pride  
« My earliest teacher and my latest guide.  
« First, in the house of prayer, his voice impress'd,  
« Celestial precepts on my infant breast ;  
« The hope that rests above, my childhood taught,  
« And lifted first to God my ductile thought ».

senters ». Mais Stone eut sans aucun doute une grande influence sur ses idées. Elle semble répéter ses paroles dans le passage suivant : « Quels sont donc les étranges parents qui « condamnent leurs enfants à être élevés dans ces principes « corrupteurs, aujourd'hui surtout que l'esprit d'examen « force toute chose à se démasquer » (26). Et quand, en 1802, elle écrit que « l'examen des actes de l'église primitive est certainement un grand pas vers la liberté religieuse » (27), elle ne fait que répéter les idées de Priestley. Pour elle, le bonheur, c'est la liberté politique et religieuse. Les protestants avaient salué la révolution avec transport. « Ce grand « événement leur assura en effet deux bienfaits, aussi précieux l'un que l'autre : la liberté civile et la liberté religieuse... La liberté et le protestantisme sont de la même « famille, et la même destinée les attend » (28).

C'est pourquoi elle « ne connaît pas de caractère plus respectable que celui d'un ministre qui nous instruit des devoirs de la religion, objet qu'elle considère comme le plus important et le plus sublime pour les hommes » (29). Elle veut un peuple éclairé (30), car « le secret de la tyrannie est l'ignorance » (31). C'est la philosophie qui éclaire les esprits, qui donne la paix aux nations belligérantes.

Donc, il faut assister ses semblables : « De toutes les vertus... la philanthropie est... la plus précieuse » (32). On peut donc dire qu'elle « n'était point... un esprit chagrin et irrité... Ses persécutions ne la rendirent pas injuste : son ad-

(26) *Souvenirs*, pp. 190-1.

(27) *Aperçu*, II, 100 (édit. franç.).

(28) *Souvenirs*, p. 55.

(29) *Aperçu*, II, 107. Charles Coquerel fera remarquer plus tard : « C'est au moins une circonstance remarquable, que quatre des hommes les plus célèbres de notre temps dans la philosophie et dans les sciences, fassent profession de la foi réformée : MM. Guizot, Cuvier, Benjamin Constant et A. de Humboldt. Ce fait est général et, dans tous les pays de l'Europe le protestantisme compte, parmi ses disciples, les hommes qui avancent à la tête de la civilisation ». (*Revue protestante*, 1825, I, 6).

(30) *Aperçu*, I, 40.

(31) *Souvenirs*, p. 13.

(32) *Lettres sur les événements* (trad. de Moreau), p. 112.; et elle avait déjà exprimé cette idée : « Benevolence was the ruling passion of Julia's soul. To sacrifice her own gratifications for those of others, to alleviate distress, or to diffuse happiness, were the most delightful occupations of her mind ». *Julia*, II, 189.

miration pour la grande œuvre de la Révolution la dédommageait des souffrances qu'elle avait endurées pour elle » (33). Elle voulait la liberté en tout. Il faut libérer les nègres, abolir « le trafic infâme, l'une des plus grandes calamités qui affligent l'espèce humaine » (34). Il faut surtout la liberté de la presse, « palladium sacré » (35). Quant à l'institution du jury, « il n'y a point d'institution qui donne une plus haute idée du prix de la liberté que celle du jury. Il a été non seulement la source, mais le fleuve protecteur de la liberté civile en Angleterre » (36). Les femmes méritent également d'avoir plus de droits (37). Il faut une diplomatie plus ouverte : « Quand verrons-nous les hommes d'Etat devenir « les hommes des peuples ? Quand verrons-nous les diplomates désapprendre la diplomatie, et sacrifier tout ce mesquin attirail sur les autels de la raison ? La diplomatie ne « doit-elle jamais servir au bonheur des peuples ? » (38).

On l'a accusée d'être l'ennemie acharnée de Louis XVI. Elle l'avait attaqué, il est vrai, dans ses *Lettres* et dans son édition de sa *Correspondance*. Mais il faut ici faire une distinction. Cette correspondance avait montré le roi à la fois sous un bon et mauvais jour (39). Miss Williams ne le haïssait pas : elle avait pleuré sa mort. C'est qu'il y avait deux Louis, dit-elle, l'homme privé, doux, aimable ; et l'homme d'état, incapable, inutile, réfractaire à tout progrès. Je crois bien que miss Williams voulait vraiment être impartiale : « L'écrivain, déclare-t-elle, ne doit jamais perdre de vue la « dignité du caractère qu'il va remplir, ni oublier... qu'il est « un des ministres de la vérité » (40). Puis elle ajoute : « En « le voyant (Louis XVI) revêtu d'un pouvoir absolu, et con-

(33) Dauban : *Paris en 1794-1795*, p. 593.

(34) *Relation des événements* (trad. de la Martinière), p. 257.

(35) *Aperçu*, II, 27-28 : « Si la licence de la presse est nuisible à l'ordre social, sa liberté bien dirigée est le plus ferme appui d'un bon gouvernement ».

(36) *Ibid.*, II, 72 ; et cfr *ibid.*, II, 63.

(37) *Ibid.*, II, p. 53-54.

(38) *Souvenirs*, p. 118.

(39) Cfr la *London Monthly Review*, 1804, I, 232 : « We find in these pages ample proof of the benevolence of his nature, of the goodness of his heart, of his love of his people, and of his desire to promote their happiness ; but, by the side of these amiable and commendable qualities, lurked imperfections which greatly reduced their value ».

(40) *Correspondance*, p. XIII.

« sentant avec peine à en céder une petite portion, lorsqu'il  
 « lui en restait encore une si grande, une âme libérale se  
 « place naturellement du côté de la multitude opprimée; et  
 « regarde toutes les armes arrachées au despotisme, comme  
 « des trophées élevés à la justice. Mais lorsqu'on met en  
 « balance ses fautes, et leur terrible expiation, on ne peut  
 « se défendre de cet intérêt naturel et touchant qu'inspi-  
 « rent les grandes infortunes ; la sensibilité plaide en sa  
 « faveur; et on déplore sincèrement sa fin violente et préma-  
 « turée » (41). Les premiers éditeurs du recueil de lettres  
 avaient voulu dénigrer la Révolution et les amis de miss  
 Williams (42). En effet, dit-elle, ce furent les cabinets étran-  
 gers qui abandonnèrent le roi à son sort. Le duc de Bruns-  
 wick, en lançant son manifeste, et en marchant sur Paris,  
 ne fit qu'enflammer les esprits. « Le moment était fatale-  
 « ment choisi : le public de la capitale était encore agité ;  
 « nul gouvernement établi n'assurait l'ordre public. C'était  
 « irriter les esprits encore... c'était déchaîner toutes les pas-  
 « sions d'une multitude offensée » (43). Nous pouvons donc  
 être d'accord avec elle quand elle dit : « Si je n'ai pas caché  
 « mon admiration pour les grands principes que cette révo-  
 « lution a établis en faveur de l'humanité, j'espère qu'on  
 « ne m'accusera pas d'insensibilité et d'injustice dans les  
 « réflexions que j'ai faites sur le caractère de Louis XVI,  
 « et sur sa conduite; et dans lesquelles je n'ai eu d'autre  
 « but que la vérité » (44).

Ses observations sur la Révolution sont intéressantes. Elle se rend nettement compte de l'influence des philosophes

(41) *Ibid.*, pp. XIII-XIV.

(42) « Il semble que ses partisans (*i. e.*, les auteurs, et Louis XVI) ont moins cherché à défendre sa gloire, qu'à calomnier la mémoire des hommes célèbres qui formèrent le glorieux dessein de délivrer leur patrie de l'esclavage avilissant sous lequel elle gémissait depuis tant de siècles. C'est ainsi que, dans leur préface, ils qualifient leurs généreux efforts de vains crimes, qui ont produit de vains désastres ». *Ibid.*, XXIV ; et puis elle ajoute (*Ibid.*, XXV) : « Ce n'est plus le roi qu'ils veulent défendre, c'est la révolution qu'ils s'attachent à dénigrer. Qu'ils ne s'étonnent donc pas, s'ils découvrent dans les observations que ces lettres m'ont suggérées, une sorte de prédilection en faveur de cette barbarie vers laquelle la nation la plus spirituelle de l'Europe a fait, selon eux, un pas rétrograde ».

(43) *Souvenirs*, p. 35.

(44) *Correspondance*, XXVII.



français, et surtout de Voltaire et de Rousseau. « Le peuple servit de combustible. Jusque là il avait languï dans son ignorance et dans sa misère » (45).

Après le retour de Varennes, disait-elle, Louis XVI, là où il aurait dû embrasser la Révolution, ne pouvait plus s'en tenir à des demi mesures (46). « Nul doute, ajoute-t-elle, que « dans des temps ordinaires, le règne de Louis XVI n'eût été « un modèle de bon gouvernement. Son esprit doux et hon- « nête eût accueilli des remontrances modérées ; il cherchait « à se faire chérir, et quand on veut se faire aimer, presque « toujours on réussit. Mais ses vertus, faites pour un temps « calme, ne pouvaient le servir dans une effroyable tempête. « Louis XVI était fait, non pour commander, mais pour se « laisser conduire » (47). Les Girondins ne voulaient pas le détrôner : elle leur avait souvent entendu dire qu'ils demandaient tout bonnement une monarchie limitée (48).

Les massacres, « premier acte du régime de la terreur », et qui étaient « la honte de Paris, puisque son immense population, stupéfaite et glacée, les laissa faire, portèrent un coup funeste à la Révolution » (49). Ce furent ses partisans qui déployèrent le plus ses crimes. « Les Jacobins jugèrent « l'infortuné monarque ; la Gironde, éclairée et humaine, fit « tout ce qu'il était possible de tenter pour le sauver... Elle « fut vaincue en audace, et non en talent. Elle succom- « ba » (50). On voit bien que miss Williams s'identifie avec les Girondins (51). « La faute capitale de l'Assemblée constituante, dit-elle, fut de trop espérer d'un peuple à peine sorti de la plus abjecte servitude, et de lui supposer trop de lumières » (52). Ses membres eurent le tort immense de ne pas être assez absolus (53). Le peuple n'avait que des idées très

(45) *Souvenirs*, pp. 12-14.

(46) *Souvenirs*, p. 25.

(47) *Ibid.*, p. 26.

(48) *Ibid.*

(49) *Ibid.*, p. 35. Et elle dit ailleurs que les citoyens de Paris étaient plus lâches que les citoyens de Rome. *Letters*, III, lettre III, 83.

(50) *Souvenirs*, p. 38. Observations inexactes.

(51) Elle préfère la bourgeoisie ou la classe moyenne : « The middle rank, perhaps the society of all others from which the greatest improvement may be derived ». *Julia*, I, 172. Le lecteur, prévenu, se rendra compte des préventions de l'auteur.

(52) *Souvenirs*, p. 8.

(53) *Ibid.*, p. 17.

confuses sur ce qui constituait la liberté. Il ne rencontra pas de frein assez puissant pour l'arrêter ; le commencement de la terreur date des mauvaises élections (55). La masse, qui jurait par ses chefs, « peu éclairée et sans expérience, fut menée à la laisse par quelques intrigants rusés et ambitieux, et la liberté fut méconnue au point que l'on admirait davantage les anarchistes que les modérés : jours funestes où l'on estimait l'audace plus que la vertu » (55). Elle croyait que les Girondins avaient trop méprisé leurs adversaires en abandonnant trop tôt les séances des jacobins, laissant le champ libre à leurs ennemies (56).

Elle détestait les Jacobins (57). Robespierre, dit miss Williams, prenait des scélérats pour marche-pieds à son ambition, et ensuite les assassinait (58). Mais voici la raison de cette haine : « Les partisans du pouvoir arbitraire trouvent dans « les scènes de la terreur les pièces justificatives de leur « propre système ; ils ne frémissaient nullement en contem- « plant les sacrifices offerts chaque jour aux Couthon, aux « Robespierre, ni ces meurtres *en masse* d'un Collot, d'un « Carrier, auprès de qui Néron ou Caligula auraient passé « pour être modérés. Leur haine en voulait bien davantage « à l'éloquence de Vergniaud, à la fermeté de Lasource, aux « vertus de Rabaut Saint-Etienne. Les amants de la liberté « sont les seuls qui voudraient arracher la page hideuse du « terrorisme, des brillantes annales de la Révolution ; j'en « appelle aux soins que leurs ennemis prennent pour la « mettre en lumière. Et ce sont eux, ce sont les amants de

(54) *Ibid.*, p. 38.

(55) *Ibid.*, p. 9.

(56) *Ibid.*, p. 49 ; et voir p. 91, où elle dit : « Cette immortelle assemblée avait assuré la liberté au pays par les plus glorieux travaux, tandis que la Convention lui imposa le joug de la plus dégradante tyrannie, et le couvrit d'échafauds ».

(57) La description qu'elle a faite de Marat et de Robespierre dans ses *Letters* a été reproduite dans les *Mémoires* de Barbaroux (Berville et Barrière), Paris, 1827, 8° ; Marat, pp. 58-59 ; Robespierre, pp. 63-64.

(58) Elle ne ménage point Robespierre, mais M. Mathiez, dans ses ouvrages récents, jette un nouveau jour sur lui. Les paroles de Robespierre sur l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, rapportées par l'Anglaise (*Letters*, III, 151-154), se trouvent dans le *Discours sur les rapports des idées religieuses et morales avec les principaux républicains et sur les fêtes nationales*, prononcé à la Convention le 7 mai 1794, et cfr Vermorel : *Œuvres de Robespierre*, 2<sup>e</sup> édit., Paris, 1867, in-16, pp. 308-336 (cit de M. Funck-Brentano). et voir *Letters* (éd. angl.), II, 16.

« la liberté qu'on accuse d'être les complices de crimes  
« qu'ils détestent et dont ils sont tombés les victimes » (59).

Et elle s'en prend énergiquement à Hébert, à Marat, à Cloots (60). « Une nation qui avait possédé Rousseau, Mably, « Voltaire, dit-elle tristement, se prosternait avec un enthousiasme frénétique devant la classe d'un Marat... » (61).

Burke, dans ses sombres prédictions, n'en avait point exagéré les horreurs. Cependant, son ouvrage n'avait fait qu'exaspérer les Français (62). La Convention transforma la France « siège des arts, de l'élégance, de la littérature, en un pays sauvage, en proie à l'ignorance et à la barbarie » (63). Mais les Français se réveillèrent et prirent l'offensive dans la réaction thermidorienne. « Il m'a toujours paru, déclare « miss Williams, que le mouvement, loin d'être royaliste, « était simplement l'effet de la vengeance différée... la vengeance nue et terrible... » (64).

Cependant, elle cherche toujours à justifier cette révolution. « On ne pouvait sans un mouvement d'indignation et « de désespoir, contempler cette glorieuse révolution, qui « présentait au genre humain de si brillantes perspectives de « bonheur, devenue le jouet des hommes de sang et la proie « de leur insatiable activité. On ne pouvait voir sans douleur « un peuple appelé à la liberté, présenter servilement la « tête... » (65). Mais les Français étaient en droit de protester contre les abus de l'ancien régime : « Il est aisé, sans doute, « de reprocher aux Français les crimes de leur Révolution ; « mais qui oserait fixer des limites aux excès dans lesquels « une nation peut être poussée, quand elle sort d'un état d'esclavage aussi ancien que son origine, et qu'elle est stimulée contre l'oppression par une haine traditionnelle, accumulée pendant des siècles » (66).

(59) *Décade philosophique*, 10 therm. an V, XIV, 222, article sur *Claire et Clairant*.

(60) *Letters*, II, 21. Sur Cloots : « Cloots was also a preacher of blood ; but, cruelty being the order of the day, what distinguished him from others was not the ferocity of his principles, but the chimaeras of his imagination ».

(61) *Lettres* (éd. franç.), I, 103.

(62) *Letters* (édit. angl.), II, 16.

(63) *Souvenirs*, p. 91.

(64) *Ibid.*, p. 89.

(65) *Lettres* (édit. franç.), vol. I, 103.

(66) *Lettres sur les événements* (1819, trad. de Moreau), p. 173.

La coalition avait poussé à ce régime de sang, et sans doute il y eut quelques Jacobins qui se laissèrent corrompre (67). Ce qui est certain, c'est que le despotisme et le jacobinisme ont plus d'un lien de fraternité (68). Elle regarderait comme une sorte de dégradation de chercher à se défendre contre le reproche de jacobinisme. « Le système politique que j'abhorre le plus est celui de la terreur, soit qu'elle se présente sous la forme des Jacobins en France, ou des royalistes à Naples » (69). Si la Révolution s'est si fort chargée de crimes et de sang, c'est plutôt par ignorance que par cruauté (70).

Mignet, dans son *Histoire de la Révolution*, avait dit qu'une partie de la révolution fut faite par les nobles, une seconde par les bourgeois, une troisième par la populace. Elle n'est pas de cet avis : « La révolution ne se fit point par l'effort successif de masses spéciales, mais bien par le vœu unanime de tout le peuple français. Nous ne pouvons pas classer moralement les hommes... Nos opinions et nos principes ne sont point le résultat de notre place dans ce monde, mais bien de notre caractère et de nos dispositions » (71).

Et cependant, on a accusé Hélène de s'être montrée tour à tour républicaine, bonapartiste et bourbonniste, et, dans ses dernières années, ennemie de la Révolution (72). Cette accusation n'est pas exacte. Elle avait loué Napoléon dans son *Voyage en Suisse*, parce qu'elle croyait qu'il allait délivrer l'Italie (73). A son retour d'Egypte, elle s'écrie : « Bona-

(67) *Souvenirs*, p. 43 : « Le reproche, d'avoir soldé de tels monstres est le plus pesant de ceux qu'on ait pu adresser à la sainte-alliance de ce temps-là ».

(68) *Ibid.*, p. 44.

(69) *Aperçu*, préf. de miss Williams, p. XII ; et cfr *ibid.* Lettre XVI, pp. 159-179 où elle fait un parallèle entre la terreur royale à Naples et la terreur des jacobins en France.

(70) *Souvenirs*, p. 17 ; et cfr *Letters*, II, 207 : « In the first days of the Revolution, when liberty and philosophy went hand in hand together, what a moral revolution was instantly effected throughout Europe ».

(71) *Souvenirs*, pp. 104-105.

(72) *Gent. Mag.*, 1828, I, 373 : « ...In her later political writings Miss W. appeared only as a friend of the Bourbons and an enemy of the Revolution ». Cfr *Lon. Mon. Rev.*, 1815, III, 301 : « This warm old female Whig, transformed into a sort of non-descript between a Revolutionist and a Bourbonist, reprobates Bonaparte, and rejoices in the return of Louis XVIII ». Cfr *Annual Register*, New-York (1825-1833), IV, 150 ; *Public Characters*, London, 1823, 3 vol., 8°, vol. III. (B. M.).

(73) *Aperçu*, Lettre XXXII, pp. 135-144.



« parte revenu ! mon cœur bat en songeant aux projets qu'il  
 « médite!... Quelle foule de réflexions ce retour ne fait-il  
 « pas naître ? Je ne peux m'occuper d'autre chose, mon ima-  
 « gination l'accompagne au milieu des divers dangers qu'il  
 « a courus dans sa traversée de l'Égypte en France. Si un  
 « vaisseau anglais s'en était emparé ! s'il eût été conduit à  
 « Londres ! Je sais que ma nation est trop grande, trop éclai-  
 « rée, pour ne pas admirer un ennemi comme Bonaparte. Mais  
 « il a des choses plus importantes à faire que de visiter les  
 « côtes de l'Angleterre... » (74). Elle le loue ailleurs (75), et  
 entreprend sa défense contre Francis d'Ivernois (76). Elle cher-  
 che même à justifier l'action des soldats qui évacuèrent la  
 Chambre le 19 brumaire, quand on criait : « A bas le dic-  
 tateur ! » « Gardant un silence profond, dit-elle, il ne réflé-  
 « chissait qu'au salut de l'Etat, qui dépendait de la Résolu-  
 « tion qu'il allait prendre (77)... et ce que vous appelez ré-  
 « volte contre une autorité constitutionnelle ne me paraît  
 « pas plus difficile à justifier » (78).

Elle fut vite désillusionnée. Ce fut l'influence militaire de  
 Bonaparte qui l'emporta, dira-t-elle plus tard (79). Et lors-  
 qu'elle vit Napoléon, qui lui paraissait comme l'ami des li-  
 bertés de la France (80), s'installer dans l'antique palais des  
 Tuileries, « porté dans des équipages somptueux, environné  
 « de grands, de pages, et de toute la pompe d'une parade,  
 « son cœur se sentit cruellement désappointé... (81). Lorsque  
 « le Sénat voulut lui offrir le *consulat à dix ans* il refusa  
 « dédaigneusement ce demi-pouvoir, et exigea qu'on le nom-  
 « mât consul à vie » (82). C'est que, plus tard, elle y voit la

(74) *Ibid.*, Lettre XXI, pp. 267-8.

(75) *Ibid.*, Lettres XXXI, XXXII, XXXIII, XXXV.

(76) *Ibid.*, vol. II, Lettre XXXIII. Francis d'Ivernois, suisse, d'abord très démocratique, lié avec Brissot. Plus tard, réfugié à Londres, il reçut l'accolade, et se fit champion du despotisme monarchique. Son ouvrage parut à Londres : *Des causes qui ont amené l'usurpation de Bonaparte et qui préparent sa chute*. 1800, 8°. B. N. 8° Lb 43/86.

(77) *Aperçu*, II, Lettre XXII, p. 10.

(78) *Ibid* II, p. 17.

(79) *Souvenirs*, p. 115.

(80) *Ibid.*, p. 133.

(81) *Ibid.*, p. 134.

(82) *Ibid.*, p. 136 : « L'idée de voir son élévation à qui que ce fût, observe miss Williams, l'idée qu'un beau jour un tel pourrait lui dire : « C'est moi qui vous ai mis là », lui paraissait insupportable. Il regret-

ruine de la république : à partir du 18 brumaire (1799), la France devint la propriété de Bonaparte <sup>(83)</sup>. « Il commença  
« par diriger le canon contre les citoyens en vendémiaire, il  
« déporta les députés par l'aide de son aide-de-camp Auge-  
« reau, en fructidor, et l'exploit final fut son propre ouvrage,  
« le 18 brumaire. Ce furent là les trois événements qui ren-  
« versèrent la république française, et tous trois furent le  
« développement naturel les uns des autres » <sup>(84)</sup>. Mais ce  
fut aussi le coup de mort du jacobinisme. Ce parti arriva à  
sa décadence, fut englouti dans le même tombeau, « et une  
tyrannie d'une autre couleur remplaça la sienne » <sup>(85)</sup>.

On voit désormais la raison de sa haine pour Napoléon.  
« La vérité pure, dit miss Williams, c'est que cette âme sin-  
« gulièrement organisée combinait toutes les petitesse de la  
« vanité et tout le gigantesque de l'ambition... Ses manières  
« étaient souvent répulsives... Souvent, même en public, Bo-  
« naparte se lassa d'être poli... Pouvant ressembler à Was-  
« hington, il aima mieux être empereur. Son ambition insa-  
« tiable était pour lui comme un lit de torture, où son mau-  
« vais génie le tenait attaché. Il était incapable de connaître  
« le charme d'une société spirituelle et polie, qui est un  
« des plus grands plaisirs de l'existence » <sup>(86)</sup>. Si un voya-  
geur étranger louait Napoléon, il fallait toute la politesse  
naturelle aux Français pour que ces éloges ne les poussas-  
sent point à bout <sup>(87)</sup>. D'ailleurs, Napoléon avait un grand  
mépris pour les femmes <sup>(88)</sup>, et, à l'exception de quelques-  
unes de sa cour, le sexe féminin s'était depuis longtemps  
déclaré contre le despote <sup>(89)</sup>.

C'est que Napoléon, par sa manière de forcer la cons-  
cription, s'était fait de toutes les femmes de France autant  
d'ennemies <sup>(90)</sup>, parce qu'il avait tourné ce système aux pro-

tail sans doute que la couronne de France ne pût lui revenir de droit divin » (p. 129). D'ailleurs, dit-elle, Napoléon était superstitieux (*Relation des événements*, édit. franç., p. 151).

(83) *Souvenirs*, p. 121.

(84) *Ibid.*, 114.

(85) *Ibid.*, 122.

(86) *Ibid.*, pp. 156-158.

(87) *Relation* (1816, trad. de La Martinière), p. 221.

(88) *Lettres sur les événements* (1819, trad. de Moreau), ch. XII, 120.

(89) *Relation*, p. 49.

(90) *Lettres sur les événements* (1819, trad. de Moreau), p. 119, et cfr *Souvenirs*, 128.

jets de son ambition <sup>(91)</sup>. Et, ajoute miss Williams, « les mots Conscription et Bonaparte ne sont-ils pas unis ensemble inséparablement ? » <sup>(92)</sup>. La cour de Napoléon était toute militaire et par conséquent « aurait dû être appelée son camp » <sup>(93)</sup>. *Aller en avant* était le grand principe de son gouvernement en législation comme en guerre, et il était armé du pouvoir d'un despote <sup>(94)</sup>. Il voulait prendre lui-même les rênes de l'Etat. Il sut sonder adroitement les dispositions de ses soldats et il s'aperçut qu'ils voulaient la république <sup>(95)</sup>. Ils aimaient Napoléon comme chef, car « il n'y a point de liens plus puissants que ceux qui attachent le soldat à son chef » <sup>(96)</sup>. Mais il était ambitieux et la vie des hommes « n'était pas plus à ses yeux, que les millions en or et en argent qu'il extorquait et dissipait » <sup>(97)</sup>. Cette phrase explique l'attitude de miss Williams envers Napoléon : « Je suis encore à apprendre ce qu'il y a de commun entre abhorrer le despotisme militaire... et renoncer aux principes libéraux » <sup>(98)</sup>.

Napoléon voulut être le fondateur d'un nouveau système religieux, mais ses principes de tolérance tournaient exclusivement à l'avantage des sectes dissidentes de l'église catholique. Il ne favorisait les protestants que parce qu'il craignait les prêtres <sup>(99)</sup>. « Et hâtons-nous de faire observer, avec impartialité, ajoute notre auteur, que la tolérance ne s'est pas bornée au règne d'un homme qui n'avait réellement ni foi ni loi, qui était musulman au Caire et chrétien à Paris » <sup>(100)</sup>. Il avait promis une constitution libérale ; mais « voilà qu'il crée de son autorité une autre institution devant laquelle il ordonne à la nation de se prospérer » <sup>(101)</sup>. On objectera que Napoléon a fait un grand acte d'humanité, en abolissant la traite des nègres. Miss Williams ne se fie pas à sa bonne foi : « Hé quoi, s'écrie-t-elle, il existerait des

(91) *Ibid.*, p. 121.

(92) *Ibid.*, p. 126.

(93) *Relation* (1816), p. 49.

(94) *Lettres sur les événements* (Moreau), ch. VIII, 92 ; et cfr *Relation* p. 151.

(95) *Souvenirs*, 110-111.

(96) *Relation*, p. 33.

(97) *Ibid.*, p. 100.

(98) *Lettres sur les événements* (Moreau), p. 2.

(99) *Relation*, 101-102.

(100) *Ibid.*, 105.

(101) *Ibid.*, 96-97.

« rapports de philanthropie entre un Napoléon, un Wilber-  
 « force, un Clarkson ! Je vois d'ici Bonaparte laisser échap-  
 « per un sourire amer en se trouvant associé aux célèbres  
 « orateurs du parlement anglais... Non, non, Bonaparte se-  
 « rait bientôt revenu sur ses pas : il ne pouvait rester long-  
 « temps dans la route de la vertu. C'eût été pour lui une  
 « gloire trop pure de se montrer le libérateur d'une partie  
 « du genre humain, après s'être fait un plaisir d'opprimer  
 « l'autre. Il ne méritait point les honneurs d'un semblable  
 « triomphe » (102).

Quant aux campagnes de Napoléon, le monde entier a retenti des brillants exploits des armées françaises qui le suivirent à la victoire ; mais « est-ce qu'ils ont fait moins  
 « pour la république, bien avant qu'il fût à leur tête ? Ne  
 « firent-elles donc rien à Jemmapes et à Fleurus ? Est-ce  
 « que leur admirable courage ne sauva pas alors la patrie de  
 « l'humiliation d'une occupation étrangère ? » (103).

Ce qui est plus impardonnable, c'est que Napoléon se croyait irrésistible et tout puissant. Il avait soumis toutes les nations de l'Europe. L'Angleterre seule s'opposait à ses efforts de s'emparer de l'empire universel. Alors, « frappons l'Angleterre au cœur, nous n'aurons plus rien à craindre d'elle » (104). Idée insupportable pour miss Williams qui aimait toujours sa patrie, qu'elle regardait comme la source de la liberté de la France :

« When, far around that brightening scene, I view,  
 « Objects of general bliss, to *Gallia* new ;  
 « Then, Albion ! shall my soul reflect with pride  
 « Thou wert her leading star, her honour'd guide... (105) ».

Ce sentiment de patriotisme, cependant, est mêlé au sentiment de l'internationalisme. Elle aimait passionnément la

(102) *Ibid.*, 256.

(103) *Ibid.*, p. 47. Cela se rattache à ce qu'elle avait déjà dit en 1795 : « Quelle que puisse être la différence des opinions politiques sur les événements de la révolution française : il n'en peut pas moins exister relativement au tribut de gloire et d'applaudissements, qu'ont mérité les armées de la République ». *Lettres*, vol. I, 107 (édit. franç.).

(104) *Relation*, 257.

(105) *Farewell for Two Years to England*, et cfr (*ibid.*) :

« My thoughts shall fondly turn to that lov'd Isle,  
 « Where Freedom long has shed her genial smile ». (1790).

Ce même sentiment se trouvera dans le dernier poème qu'elle ait écrit : *Lines on the fall of Mussolinghi, 1827* (*Souvenirs*, 204).



liberté, la paix, enfants de la philosophie. La France est le siège de la philosophie (106), et il faut donc que les deux plus grandes puissances vivent d'accord : « Rien certainement ne doit être plus désiré que cet accord entre les deux nations » (107). Mais Napoléon a ruiné la France et trahi la liberté; « il a habitué l'Europe à voir d'énormes masses d'hommes armés » ; il devra rendre compte des légions qu'il a perdues (108). « La France l'eût choisi pour son libérateur; « elle eût mis ses destinées aux pieds d'un héros citoyen. Mais « Napoléon rejeta ce rôle sublime : cette sainte cause qu'on « lui confia, il l'a trahie ; loin de la défendre, il l'a perdue ; « au moins, il l'a ajournée pour longtemps » (109).

Une circonstance intéressante se rattache au nom de Bonaparte. Selon miss Williams « ce n'était pas par fierté, mais par prudence que Bonaparte conservait sur sa tête un chapeau doublé d'acier, et qui lui servait de casque. Ainsi sa tête n'était pas moins à l'abri des coups de feu que son corps, couvert d'une cotte de mailles » (110). Napoléon en exil lit ce passage, et démentit énergiquement les assertions de l'auteur (111). Le général O'Meara rapporte que Napoléon dit un jour que la plume de l'Anglaise était à la solde des Bourbons. « J'ai tout lieu de croire, déclare miss Williams, que « Bonaparte n'a jamais proféré cette insulte, parce que l'empereur captif avait assez de discernement pour voir que je « n'avais rien écrit qui méritât leurs dons. Même au milieu « de la joie excessive de voir la France délivrée du joug mi-

(106) *Souvenirs*, p. 91.

(107) *Aperçu*, Lettre VII, p. 254.

(108) Voir *Poems* (1823), préface, XIII : « Bonaparte is no more ; and perhaps we are too much disposed to forgive his treasons against liberty in favour of the expiation he has made. But those who have abused power must not escape the sentence of posterity because they were unfortunate. Bonaparte must appear at the bar of history to give an account of his legions, and of that immense stock of human happiness confided to his care, and which he, guilty spendthrift, threw away ».

(109) *Souvenirs*, p. 182.

(110) *Relation*, ch. VIII, p. 128-9.

(11) « I had lent him miss Williams's *Present state of France* to read, dit O'Meara. Two or three days afterwards he said to me, while dressing : « That is a vile production of that countrywoman of yours. It is a heap of falsehoods. This, opening his shirt and showing his flannel waistcoat, is the only coat of mail I ever wore. My hat lined with steel, too ! There is the one I wore, pointing to the one he always carried ». O'Meara : *Napoleon at St-Helena*, London, 1838, 2 vol., 8° ; vol. I, ch. II, p. 31. B. N. Lb 48/3574.

« litaire, ce que j'avais le plus loué dans la révolution, c'était  
 « le bill des droits, la Charte ; et Bonaparte savait qu'un en-  
 « thousiasme aussi conditionnel ne figure pas dans le tarif  
 « des récompenses de cour, sans parler de ce que devaient  
 « me faire perdre les éloges de Lafayette et de Kosciusko.  
 « Mais... vers la fin du petit ouvrage en question, je me permis  
 « la remarque suivante, où l'on conviendra que la prédiction  
 « générale est réalisée : « Cette union des quatre grandes  
 « puissances leur donne une immense force physique ; de  
 « là est venue l'idée de former une haute police pour l'Eu-  
 « rope, c'est-à-dire de gouverner suivant les vues et les inté-  
 « rêts des hautes puissances. De toutes les conséquences de  
 « la révolution française, celle-ci est la plus fatale pour les  
 « droits du genre humain ». M. O'Meara conviendra que ce  
 « style était un singulier moyen d'arriver aux bonnes grâces  
 « des cours » (112).

Cependant, elle avait bien fait l'éloge de Louis XVIII. Quand il entra à Paris en 1815, le peuple l'accueillit avec joie (113). Mais il ne voulut entrer dans la capitale qu'après avoir rédigé la fameuse « déclaration libérale de Saint-Ouen. ...La nation reconnut ici le gage de réconciliation entre la révolution et la dynastie légitime. Aussi, le roi et la Charte furent reçus à Paris avec d'unanimes acclamations » (114). D'ailleurs, pendant les dix mois du règne de Louis XVIII, on avait éprouvé une tranquillité parfaite, « tranquillité qui donnait les espérances les plus fondées » (115). Louis n'avait jamais dérogé aux « principes sacrés de la tolérance » (116), et sous son règne le trafic des nègres avait été aboli — « grand acte de philanthropie » (117). Mais à peine Louis XVIII était-il installé sur le trône que le parti oligarchique, « les éternels  
 « et incurables partisans de l'ancien despotisme, au lieu de  
 « calmer les agitations de l'esprit public, saisirent les rênes  
 « du gouvernement avec toutes leurs habitudes d'arrogance  
 « et de privilèges... Ils crurent que le moment était venu de

(112) *Souvenirs*, 186-187.

(113) *Relation*, 244-245.

(114) *Souvenirs*, p. 177, et cfr *Lettres sur les événements* (1819), ch. VIII, p. 87 : « Hors de la Charte, point de salut ».

(115) *Relation*, ch. VIII, p. 122.

(116) *Ibid.*, ch. VII, p. 106.

(117) *Ibid.*, p. 257.

« fouler aux pieds pour jamais les principes d'égalité des « droits, d'indépendance, de tolérance, proclamés par la « Révolution » (118). Le roi seul s'y opposa. Il fut le meilleur défenseur de la Constitution quand la Chambre fut dissoute par lui (5 sept. 1816). Il savait mieux que les *ultra* garder la foi des traités (119). Sa modération était si généralement connue, « que l'expression « plus royaliste que le roi » passa en proverbe » (120).

Miss Williams était essentiellement modérée. Napoléon lui avait donné de grandes espérances, mais son despotisme la déçut. Louis XVIII se montra ami de la Constitution : il dressa la Charte.

Il faut donc démentir cette accusation que miss Williams fut coupable d'une apostasie en politique. « Je pardonne volontiers, dit-elle, quand on m'accuse d'avoir défendu la révolution, mais je ne puis pardonner quand on m'accuse de l'avoir trahie » (121).

Elle a raison : ses ennemis même admettent qu'elle y était restée fidèle (122); et Henry Crabbe Robinson trouva en 1814 qu'elle avait gardé son premier amour pour la liberté (123). Dès sa jeunesse « les principes sacrés de la révolution française devinrent son culte et son idole » (124), dit-elle. Et bien qu'elle regrette les atrocités commises, elle écrit en 1800 : « Jamais je ne cesserai de regarder cet événement comme le plus glorieux effort que les annales du monde puissent offrir pour l'amélioration et la perfectibilité de l'espèce humaine » (125). Plus tard, en 1819, elle déclare : « L'intérêt

(118) *Lettres* (1819), p. 5.

(119) *Ibid.*, p. 70.

(120) *Ibid.*, p. 60.

(121) *Ibid.*, p. 2.

(122) Cfr Bertrand de Moleville : *A Refutation*, etc. (trad. de Dallas) : « To complete its ignominy, there exists but one panygyrist of it, and that panegyrist is Helen Maria Williams ! Helen still speaks of it with as much admiration as ever, still considers it as one of the finest conceptions of the human mind. Her zeal in its defence is as ardent and as ready to take fire as at first ». Introduction, p. 7.

(123) Il écrit à une amie le 5 octobre 1814 : « I have been pleased to find Miss Williams retain her original love of liberty uncorrupted by the exterior splendour which covered the interior deformities of the tyrant ». Lettre inédite (Bibliothèque du Dr Williams).

(124) *Souvenirs*, p. 3.

(125) *Aperçu*, préface de miss Williams, p. XIII. C'est une idée de Godwin ; voir H. N. Brailsford : *Shelley, Godwin, and their Circle*, London, 1927, ch. IV.

« que j'ai pris d'abord à la Révolution française n'est pas  
 « refroidi, et l'enthousiasme que la cause de la liberté m'a  
 « inspiré anime toujours mon cœur... Nous n'abandonnons  
 « pas aisément une prédilection longtemps chérie. Ceux qui,  
 « comme moi, ont cru fermement aux premières promesses  
 « de la révolution, ont peut-être aussi, comme moi, senti le  
 « tourment de l'espoir trahi ; mais il n'y a pas de doute qu'ils  
 « persévèrent, comme moi, dans l'amour de la liberté » (126).

Elle admet qu'elle a pu se tromper dans ses ouvrages, en se permettant un jugement peut-être prématuré sur divers événements. « J'ai pu me tromper, mais j'ai toujours été sincère... Dans le progrès toujours constant et ferme des idées de la Révolution française depuis vingt-cinq ans, rien n'a été plus constant que les opinions de mon propre cœur, sa fidélité inébranlable à la cause de la liberté, ou, en d'autres termes, à la cause de l'espèce humaine » (127). Elle ose même réclamer sa part de mérite auprès des amis de la liberté (128), mais on n'est pas encore arrivé à cette terre promise (129).

Elle voit cependant quelque chose de très encourageant dans les effets de la Révolution, dont elle prend la défense. « Je puis dire, affirme-t-elle, comme l'ingénieux Boufflers : « Nous avons passé la tempête sous le même parapluie » (130). Une révolution guérit radicalement l'égoïsme (131). En 1815, elle peut dire, en parlant des Français : « Il fallait une terrible leçon à leur vanité, à leur présomption. Ils ont passé par toutes les passes, depuis l'anarchie la plus effrénée, jusqu'au despotisme le plus insolent, le plus oppresseur. Ils n'ont jamais connu la liberté que de nom. Ils aspirent au repos ; et cette fois ils goûteront la liberté véritable » (132). Le Français cultivera les beaux arts, il dirigera ses énergies vers le perfectionnement de l'esprit humain (133). La marche des peuples modernes « se dirige vers

(126) *Lettres* (1819), pp. 1-2.

(127) *Souvenirs*, pp. 2-3.

(128) *Ibid.*, p. 199, et cfr *Aperçu*, préface, p. XIII.

(129) *Ibid.*, p. 2.

(130) *Relation*, p. 262.

(131) *Souvenirs*, p. 6.

(132) *Relation*, pp. 262-263.

(133) *Ibid.*, p. 264.



la liberté, et par conséquent vers le bonheur » (134). On peut donc regarder comme certain que les espérances de la France, de posséder une constitution libre, seront remplies (135). La France a trouvé enfin le sentier de la liberté, et « les *ultra* » de toute la terre, quelque alliance qu'ils puissent former « entre eux, ne l'empêcheront pas d'être libre. Elle prend « une place aujourd'hui dans les gouvernements constitu-  
tionnels, pleine de souvenirs, et riche en espérances. Elle « possède dans l'expérience de ses calamités passées, un anti-  
dote contre toutes les espèces de despotisme » (136).

L'état des nègres s'est amélioré : ils sont arrivés d'eux-mêmes non seulement à la qualité d'hommes, mais à la qualité de citoyens libres. Wilberforce et Clarkson ont donc fini par avoir raison (137). Les femmes jouissent de nouveaux avantages, et le peuple est beaucoup plus heureux (138). C'est aux paysans, surtout, que la Révolution a apporté une amélioration marquée : « La Révolution semble avoir été faite « pour le cultivateur français. Pendant que le clergé, la noblesse, les rentiers, ont été ruinés ; pendant que le commerce, ami de la paix, a été contrarié, interrompu par de « continuelles secousses politiques, le laboureur, émancipé « de toutes les gênes féodales et de la servitude personnelle, « déchargé de taxes onéreuses multipliées sous mille formes « différentes et dont quelques-unes entraînaient le déshonneur, délivré des vampires du fisc qui semblaient sucer le « cadavre de la misère avec d'autant plus d'acharnement « qu'il était plus épuisé, le laboureur, dis-je, plus que tout « autre, doit saluer l'aurore de la liberté... Le château était « livré aux flammes, sa chaumière était respectée ; presque « toutes les propriétés étaient violées, celle du cultivateur, à « l'exception de quelques réquisitions, demeurait intacte ; les « villes regorgeaient de bourreaux et de juges, la plupart des « campagnes ne les ont jamais vus » (139).

(134) *Souvenirs*, p. 200.

(135) *Lettres* (1819), p. 176.

(136) *Ibid.*, p. 173.

(137) *Souvenirs*, p. 196.

(138) *Nouveau Voyage*, I, ch. II, pp. 13-19 ; *Aperçu*, II, lettre XXV ; et cfr Dauban : *Paris en 1794-1795*, p. 592.

(139) Extrait du *Nouveau Voyage en Suisse*, cité par Dauban : *Paris en 1794-1795*, p. 563.

Elle attaque l'accusation d'athéisme que les étrangers en général font à la France <sup>(140)</sup>, et elle dira : « Le Français, devenu plus sage et meilleur par l'adversité, chérit le respect pour la religion ; mais une religion distincte de la bigoterie » <sup>(141)</sup>. Un changement se produit aussi chez les jeunes gens, que « des chants patriotiques ont bercés » et qui acquièrent de nouvelles lumières <sup>(142)</sup>, en profitant des enseignements de la génération précédente. « Si c'est un jeune homme, c'est un adorateur de la liberté. Les jeunes gens de France n'ont vécu que dans le nouvel ordre de choses, ils n'ont pas été instruits à respecter l'ancien : ils ont été imbus des principes de la révolution, sans avoir senti ses maux » <sup>(143)</sup>. Il faut se méfier des jésuites, mais les jeunes gens sont trop éclairés. « Les pères de la foi... avec toute leur adresse, parviendront difficilement à façonner la jeunesse française à leur joug... la jeunesse française se forme au rôle qu'elle est appelée à remplir, en prenant un caractère plus sérieux, plus élevé, en se passionnant pour l'étude. Les spectacles ne sont pas plus fréquentés le soir, que les cours des savants professeurs le matin. Il naît enfin une philosophie qui évite également le fanatisme et l'incrédulité. La jeunesse de nos jours apprend que les vérités sublimes d'une religion éclairée rehaussent toutes les choses terrestres, et que, sans ces espérances, la liberté même perd son prix » <sup>(144)</sup>.

Les principes de la Révolution poursuivent leur marche inflexible <sup>(145)</sup>, mais elle avertit les Français qu'ils « ont encore beaucoup à améliorer et à corriger, non seulement dans leurs institutions mais même dans leurs habitudes, avant que d'avoir atteint à la dignité d'hommes libres... Ils ne doivent jamais oublier, surtout, que, pendant qu'ils

(140) Dans son *Aperçu*, lettre XXXVII. Pougens observe, à propos des remarques de miss Williams : « Elle disculpe la France, et je doute que ses compatriotes de Londres soient satisfaits de cet article ». *Bibliothèque française*, janv.-fév., 1801, vol. IX-X, p. 115.

(141) *Lettres* (1819), p. 113 ; et cfr *Poems* (1823) : préface, pp. XXXVII-XXXVIII.

(142) *Souvenirs*, p. 46.

(143) *Lettres* (1819), p. 8.

(144) *Souvenirs*, p. 192 ; et cfr ce qu'elle a déjà dit dans ses *Lettres* (1795), (édit. franç.), I, 208.

(145) *Ibid.*, p. 46.

« étaient les maîtres du monde, ils étaient les esclaves d'un « soldat » (146). C'est sur la Charte, « tout octroyée qu'elle « est », que repose le salut de la France. « C'est le seul héritage d'une révolution si chèrement achetée » (147). Il faut la garder jalousement.

Dans le domaine littéraire et philosophique et dans les beaux-arts, miss Williams découvre de grandes améliorations. On avait répandu en Angleterre ce bruit qu'il y avait dans la littérature française moins d'originalité depuis cinquante ans que dans tout autre pays de l'Europe (149). Notre auteur avait déjà écrit : « Il n'est pas de critique dont l'autorité puisse me faire croire... qu'une révolution qui semble « enfin avoir donné l'existence à un nouvel univers, ne devienne pas favorable aux véritables intérêts des sciences « et de la littérature » (150). Maintenant (1822), elle proteste contre cette accusation (151). La Révolution n'a point détruit l'originalité française.

Après la Révolution, l'éloquence, jusqu'alors entravée de toutes parts, s'épanouit d'une manière remarquable, surtout dans l'Assemblée Constituante (152). Plus tard, après la chute de Napoléon, les partisans du temps passé ne pouvaient vanter des orateurs comme Benjamin Constant, Royer-Colard, Daunou, etc. Le voyageur éclairé visitait Paris non seulement pour voir le Louvre et les chefs-d'œuvre d'art; il se rendait au sanctuaire où l'on défendait les intérêts du genre humain (153). On s'occupait de plus en plus de la politique : le peuple veillait sur la Charte.

Au moment de la Révolution, dit miss Williams, il existait en France deux poètes marquants : Lebrun et Delille. Leur

(146) *Lettres* (Moreau), pp. 80-81.

(147) *Souvenirs*, p. 188.

(148) *Ibid.*, p. 138.

(149) Cfr *Edinburgh Review*, XXXVI, p. 67 ; et voir aussi XXXIV, p. 388, etc.

(150) *Aperçu*, II, 286.

(151) *Poems* (1823), préface, p. XIV.

(152) *Ibid.*, p. XVI : « The immortal members of the Gironde proved that the purest source of eloquence is found in the love of liberty ; they who, after having vainly pleaded her cause, gloriously died in her defence : and such men, among whom are found the Hampdens, the Sidneys, and Russells of their country, have been styled, in a tone of irony, « revolutionary worthies ».

(153) *Ibid.*, p. XVII.

poésie différait autant que leurs opinions politiques; et pourtant la Révolution eut une grande influence sur tous deux. Lebrun, apôtre de la liberté, l'accueillit avec transport, et y puisa une nouvelle inspiration <sup>(154)</sup>. Delille, anti-révolutionnaire, fut emporté malgré lui sur le torrent de la Révolution. M.-J. Chénier a, lui aussi, noblement défendu dans ses poésies, la cause de la liberté et de sa patrie. Béranger est un des poètes les plus populaires. La jeunesse de France, devenue plus sérieuse, est peut-être moins brillante; mais les esprits ont plus de dignité et d'élévation. Le jeune Lamartine s'est rangé sous le drapeau du pouvoir; mais « M. Lamartine a de vrais talents, et sa muse a, malgré lui, emprunté de l'énergie à la liberté » <sup>(155)</sup>.

Miss Williams termine son coup d'œil intéressant en disant que la Révolution a fait naître des talents plus énergiques, des poésies plus sérieuses, un plus vif sentiment de philanthropie et de religion qu'il n'en avait jamais existé en France auparavant.

(154) *Ibid.*, p. XXII : « Upon the whole, it cannot be denied that Lebrun was a greater poet for having witnessed the Revolution; that his muse took a higher flight after escaping from the trammels in which poetry had been confined in France; and that, by mingling the dearest interests of mankind with the passionate language of the muse, he gave his divine art a charm and an empire till then unknown in his country ».

(155) *Ibid.*, p. XXXIV.



## CONCLUSION

Miss Williams est donc peut-être la seule personne qui ait gardé jusqu'à la fin son premier enthousiasme pour la Révolution. Price, Fox et beaucoup d'autres champions de la cause française étaient morts. Coleridge, Southey, Wordsworth avaient renoncé à leur ardeur primitive. James Mackintosh était devenu « sir » James, et la plupart des libéraux anglais avaient fini par se dégoûter de leurs espérances trahies. Priestley, par exemple, était désappointé (1) ; Paine était désenchanté (2) ; Henry Redhead Yorke avait fait volte-face (3). Des Français même qui avaient appuyé la Révolution étaient devenus royalistes, le peintre David par exemple (4).

Ce sont des idées tout à fait en faveur de la Révolution que miss Williams a cherché à répandre. Mais son point de vue est plutôt celui des Girondins dont elle avait subi l'influence. Elle ne comprit donc pas l'attitude du peuple. Ses opinions sur ce qui constituait la liberté sont celles d'une bourgeoise, et nul doute qu'elle n'ait contribué puissamment par ses écrits à la « légende robespierriste ». Elle était dominée par ses sentiments plutôt que par sa tête.

Son salon, toujours resté ouvert, fut le rendez-vous de personnages importants. Ses amis les plus intimes, c'étaient

(1) Il écrit en 1802 : « All the friends of liberty must have been disappointed with respect to France. But, perhaps, a state of less political liberty may suit that nation. If they do not complain, why should we ? » (Rutt : *Priestley*, II, 497).

(2) « Do you call this a republic ? » demanda Paine à Yorke. « Why, they are worse off than the slaves at Constantinople ! » (Alger : *Englishmen*, p. 101).

(3) Il publia en 1803 ses *Letters from France*, très anti-gallicanes.

(4) Delécluze : *Louis David*, Paris, 1854, in-18. « La conversion de David à la monarchie fut, à ce moment du moins (vers 1800) complète et sincère ». (p. 234).

des libéraux comme Kosciusko, J.-B. Say, Chénier, Ginguené, A. de Humboldt, etc. L'échange d'idées qui résultait de ces réunions devait avoir une importance considérable. On y discutait ouvertement la politique; les voyageurs étrangers écoutaient avec la plus grande attention les entretiens qui se tenaient dans le salon cosmopolite de la brillante Anglaise.

Les réunions de miss Williams étaient tout aussi célèbres pour les relations littéraires que l'on y rencontrait. Sa bibliothèque était grande, ses connaissances littéraires étendues. Elle contribua certainement à répandre en France le goût de la littérature d'Outre-Manche (5). Impossible, cependant, de savoir quelle fut précisément son influence à cet égard, parmi tant d'autres influences qui tendaient alors à populariser la littérature anglaise.

Ses écrits eurent quelque retentissement même en France. J.-B. Say disait, en 1798, que ses volumes sur la Révolution « ont donné aux Anglais de justes idées sur des événements dont la France a été le théâtre depuis neuf ans. Ces lettres où respirent un enthousiasme raisonné pour la liberté, et en même temps une haine profonde contre toute espèce d'injustice et de cruauté, n'ont pas peu contribué à multiplier en Angleterre les partisans des principes français, et doivent placer miss Williams au rang des auteurs à qui l'on devra l'affermissement de la République » (6). En Angleterre on reconnaissait sa popularité (7), et on la citait souvent. On peut dire qu'elle fut une des personnes les plus célèbres de son temps. Le *Mercury* met son nom à côté de ceux de Boufflers, de Ségur aîné, de Molé, de Sicard (8). Un ami fait son éloge en disant que « si Londres peut se glorifier de ses Burney, Radcliffe, Roche, Williams, etc., Paris peut citer aussi ses Dubocage, de Staël, Pipelet et quelques autres » (9).

Comment donc ses ouvrages eurent-ils un si grand retentissement à cette époque, et comment se fait-il qu'ils soient

(5) Sir John Bowring dit en 1861 : « Her conversation was most instructive, entertaining, and varied ». (*Autobiographical Recollections*).

(6) *Nouveau Voyage*. avertissement du traducteur.

(7) *Mon. Mag.* juillet 1819, XLVII, 625 : « Miss Williams is one the most eloquent writers of her time ; and when her opposition to the conspirators was not inequivocal... one of the most popular writers ».

(8) *Mercury de France*, 21 janvier 1802, VII, 208.

(9) *Décade philos.*, XVII, 221.

à peu près oubliés aujourd'hui ? On peut répondre que ses livres furent des ouvrages de circonstance, publiés à un moment où les esprits flottaient un peu égarés, excités par les événements contemporains. Tout fut alors lu avec avidité. C'est le style de notre auteur qui captivait les lecteurs, surtout pendant les premières années de la Révolution. « Quoique « étrangère, dit un contemporain, loin de dénigrer comme les « incorrigibles *ultra* un peuple qui, au moral comme au physique, tiendra toujours le premier rang parmi les nations « de l'Europe ; elle s'était plu à l'admirer dans sa bonne « comme dans sa mauvaise fortune, et à lui rendre justice « sur sa conduite et ses actions, à l'époque où il passait pour « criminel de trouver quelque chose de louable dans un « Français qui n'avait point porté ses armes contre sa patrie, « et qui n'avait pas voulu, à l'instar des émigrés et des Vendeens, combattre pour les étrangers » (10). Mrs Piozzi se rend compte du « danger » des ouvrages de son amie : « Elle introduit son venin avec une telle douceur de style, et si modérément, que nulle corruption... n'a meilleure chance de se répandre » (11). Et, en parlant de ses lettres, on déclare que « ces volumes élégants et pleins de verve tendent à rendre la Révolution populaire en Angleterre » (12).

Mais cette sorte d'ouvrage, moitié histoire, moitié apologie de la Révolution, n'eut généralement qu'une existence passagère. Après 1800 et surtout après 1815, quand tout le monde fut las de guerres et qu'on sentit que la Révolution n'avait abouti à rien, miss Williams commença à perdre sa popularité. Le public, peu fidèle, oublia vite l'auteur qui l'avait autrefois charmé. Les ouvrages de l'Anglaise, pleins de préventions et d'inexactitudes, seront remplacés dans le domaine de l'histoire par des travaux d'une érudition spéciale.

Elle a servi d'intermédiaire entre la France et l'Angleterre. Le grand nombre d'éditions qu'eut sa traduction de *Paul et Virginie* prouve sa popularité. Bien qu'elle ne fût pas la première à traduire ce livre, c'est à elle que revient l'hon-

(10) *Mercury*, sept. 1819, p. 409.

(11) Knapp : *Ouv. cit.*, lettre à Mrs Pennington (1<sup>er</sup> août 1798).

(12) *Public Characters*, London, 3 vol., 1823. (Article sur miss Williams).

neur d'avoir popularisé Bernardin de Saint-Pierre parmi les Anglais. En traduisant les vastes ouvrages d'Alexandre de Humboldt, elle rendit à ses compatriotes un réel service. Elle fit passer d'ailleurs en anglais la charmante petite histoire de Pérourou, que le premier lord Lytton adapta pour en faire une pièce de théâtre sous le titre de *The Lady of Lyons*. Enfin, elle traduit le *Lépreux* de Xavier de Maistre, ouvrage important au point de vue du grand mouvement romantique qui se développe.

Et miss Williams ne fut-elle donc pas pour quelque chose dans ce mouvement? Toute sa poésie sent vaguement le romantisme. Si elle eût vécu à une autre époque où ses talents eussent pu suivre un autre chemin que celui de la Révolution, elle aurait peut-être appartenu à cette école. M. Legouis voit dans le *Ruined Cottage* de Wordsworth une ressemblance avec la *Chaumière indienne* de Bernardin de Saint-Pierre (13). Or, justement, il se peut que Wordsworth eût lu la traduction qu'en avait faite notre auteur dont il admirait le talent.

Les Coquerel profitèrent dans une large mesure des préceptes de leur tante. Liée avec le « dissenter » Stone, elle semble, comme lui, avoir voulu continuer les principes de Priestley en France. « On ne saura jamais, dit Bowring, combien la famille Coquerel fut redevable à l'instruction et à l'influence de cette femme admirable » (14). Charles Coquerel traduisit en 1827 les *Souvenirs* de sa tante. « Je ne l'eusse point traduit, dit-il dans sa préface, si je n'avais trouvé dans cette esquisse historique une certaine analogie entre les opinions de l'écrivain et les miennes, et surtout un respect décidé pour ces droits glorieux que la Révolution a proclamés à l'univers » (15) Athanase Coquerel fils fera observer plus tard que « l'éducation profondément religieuse qu'Athanase et Charles reçurent des dames Williams a dominé toute leur vie, les a voués par avance au service de l'Eglise Réformée à laquelle le plus jeune, resté laïque, consacra sa plume de journaliste et de penseur, le second sa puissante parole et sa carrière pastorale. Ni l'un ni l'autre n'ont oublié un seul

(13) E. Legouis : *Jeunesse de Wordsworth*, Paris, 1896, 8°, p. 364.

(14) *Unitarian Review*, IX, 315. Bowring connaissait les Coquerel.

(15) *Souvenirs*, préf., p. VII.



jour ce qu'ils devaient à ces pieuses femmes » (16). Miss Williams développa chez eux le goût de la littérature, mais c'est surtout son influence religieuse qui domina leur vie. Il n'est donc pas besoin de dire avec A. Coquerel que « le protestantisme libéral était à divers titres, pour son père, une tradition de famille, aussi bien que la piété sérieuse et la culture littéraire ». Dans la politique, les Coquerel, comme leur tante, se rangèrent du côté des républicains modérés, et Athanase père se mit évidemment du côté des dissidents en refusant de donner sa signature aux trente-neuf articles de l'Eglise anglicane et d'adhérer à toutes les doctrines de cette église. Il refusa d'aliéner sa liberté en signant une profession de foi quelconque. « Il s'est dévoué, dit son fils, à ce grand principe de liberté évangélique dès les premiers jours de sa carrière, comme aux derniers, un demi-siècle après, en maintenant jusqu'à sa mort son droit d'avoir un suffragant libre de ce joug humain des confessions de foi, qu'il n'a jamais voulu imposer aux autres ni à lui-même » (17).

La même influence opéra chez Charles, bien qu'il ne devînt pas pasteur. Mais il était imbu des idées du milieu où il avait passé ses premières années. « Il n'a rien laissé perdre, dit son biographe ; il a mis tout à profit. Rien n'est plus vaste et plus divers que le champ parcouru par son infatigable activité d'esprit ; mais une seule pensée a dominé dans son existence, s'est présentée à lui avec la même force à toutes les époques, la pensée religieuse et protestante ; c'est le centre du large cercle d'idées où il a vécu ; elle seule donne l'unité à sa vie » (18). Grâce, sans doute, à sa tante, il s'intéressa aux philosophes anglais et il traduisit un ouvrage de l'unitarien Belsham. « Il avait beaucoup lu les unitaires anglais, observe son biographe, et surtout l'illustre Priestley, qui avait été un des amis de la famille, et dont l'esprit éminent avait ce trait commun avec son admirateur, qu'il cultivait avec la même ardeur la théologie protestante et les sciences physiques. Belsham est considéré comme le premier écrivain

(16) *Notice* extraite du *Lien*, p. 5. A. Coquerel dédia, en 1829, ses *Esquisses poétiques* à la mémoire de ces femmes, et on y trouve des vers en leur honneur.

(17) *Notice*, p. 8.

(18) *Lien*, 15 fév. 1851.

après Priestley, parmi les unitaires anglais ; et le but de son traducteur a été, comme il le dit lui-même, d'offrir au public religieux de nos églises réformées un ouvrage doué de ces deux caractères : d'être éminemment chrétien et de n'être aucunement mystique » (19). On peut donc conclure que, si les ouvrages de miss Williams furent assez vite oubliés, son esprit, du moins, avait survécu.

Un jour, Lady Morgan et Marron s'entretenaient de notre auteur. « Ses fautes, observait lady Morgan, doivent être attribuées au temps extraordinaire pendant lequel ses sentiments ardents et ses talents brillants se développèrent : née et élevée dans une autre ère, elle eût sans doute dirigé vers d'autres fins ses rares qualités, et probablement elle en aurait obtenu des résultats plus heureux ». Marron fut de son avis.

— C'est, continua-t-elle, un grand tort, un défaut absolu de philosophie, que de juger des gens sans avoir égard aux temps et aux circonstances dans lesquelles ils ont agi.

— Et c'est manquer le plus essentiellement de charité chrétienne, dit-il (20).

(19) *Ibid.*

(20) Lady Morgan : *La France* (éd. franç.), I, 307.

Vu : le 10 Janvier 1930.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres  
de l'Université de Paris,*

H. DELAUD.

Vu et permis d'imprimer :

*Le Recteur de l'Académie de Paris,*

S. CHARLETY.

## NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

### *Ouvrages de miss Williams*

*Edwin and Eltruda, a legendary Tale*, London, 1782, 4°.

*Ode on the Peace*, London, 1783, 4°.

*Peru, a Poem*, London, 1784, 4°.

*Poems*, 2 vol., London, 1786, 12°.

*Poem on the Bill lately passed for regulating the Slave Trade*, London, 1788, 4°.

*Julia, a novel interspersed with poetical pieces*, London, 1790, 2 vol., 12°.

*Letters written in France in the Summer of 1790, to a Friend in England; containing various anecdotes, ...and Memoirs of Mons. and Mme Du F...*, 1790, 12°.

*Letters from France containing many new Anecdotes relative to the French Revolution, and the Present State of French Manners*, London, 1792, in-12.

*Letters containing a Sketch of the Politics of France from the 31st May 1793 till the 28th of July 1794*, London, 4 vol., 1795-6 in-12.

*Paul and Virginia, and the Indian Cottage*. By Bernardin de Saint-Pierre. Translated by Helen Maria Williams.

*A Tour in Switzerland; or, a View of the present State of the Governments and Manners of these Cantons, with comparative Sketches of the Present State of Paris*, London, 1798, 2 vol., 8°.

*Sketches of the State of Manners and Opinions in the French Republic, towards the close of the 18th century*, London, 1801, 2 vol., 8°.

*The Political and Confidential Correspondence of Louis XVI...*, with Observations by Helen Maria Williams, 1803, 3 vol., 8°.

*Personal Narrative of Travels to the Equinoctial Regions of the New Continent...* by A. de Humboldt and Bonpland. Translated into English by Helen Maria Williams, London, 1814, etc., in-8°.

*Researches concerning the Institutions and Monuments of the Ancient Inhabitants of America...* Written in French by A. de Humboldt, and translated into English by H. M. Williams, London, 1814, 8°.

*A Narrative of the Events which have taken place in France from the Landing of Napoleon Bonaparte on the 1st March 1815 to the Restoration of Louis XVIII,* London, 1815, 8°.

*On the late Persecution of the Protestants in France,* London, 1816, 8°.

*Letters on the Events which have passed in France since the Restoration in 1815,* London, 1819, 8°.

*Poems on Various Subjects,* London, 1823, 8°.

*Souvenirs de la Révolution française,* trad. de l'anglais par C. Coquerel, Paris, 1827, 8°.



## INDEX DES PRINCIPAUX NOMS PROPRES

Adair, 18 n., 30.  
 Addison, 242.  
 Aders, 183 et n.  
 Adet, 130 n.  
 Alfieri, 16.  
 Alger, 67, 119.  
 Amelot, 94.  
 Ampère, 172, 176.  
 Anderson, 102 n.  
 Andriani, 29.  
 Anselme (citoyenne), 72.  
 Arago, 176.  
 Armfield (T.), 73.  
 Arthur, 9, 102 n., 116, 118 n.  
 Auckland (lord), 68.  
 Autun (Voir Talleyrand).  
 Avaux (l'abbé d'), 226 et suiv.  
 « Axiologus », 192.

Babié (de Bercenay), 222 et suiv.  
 Babois (Mme V.), 170 n.  
 Bacher, 125.  
 Baillie (Joanna), 18 n., 41.  
 Baldensperger (F.), 79 n.  
 Baldwin, 185, 186, 187, 188, 189  
 et n., 190.  
 Bancal (des Issarts), 2, 47 et  
 suiv.  
 Barante, 238, 239.  
 Barbault (Mrs), 4, 5, 9, 28, 41,  
 42, 67, 194, 195.  
 Barbier 224 et suiv., 233 et suiv.  
 Bar-Bor, 224 et suiv.  
 Barclay, 76, 107.  
 Bardel, 172.  
 Barère, 52, 61, 64 et n., 88, 89,  
 119, 120.

Barlow (Joel), 1, 2, 6, 32, 63 n.,  
 72, 73, 74, 76 et suiv., 102 n.,  
 104, 147, 150, 171, 174, 182.  
 Barnave, 36.  
 Barrière, 235.  
 Barry (le colonel), 28, 30, 131 n.  
 Barthélemy, 76, 123 et suiv.  
 Bates (le Dr Bates), 16, 18 n.  
 Bates (Mrs), 18 n.  
 Bayard, 232.  
 Beaucourt, 235 et suiv.  
 Beaudouin, 190.  
 Beccaria, 127.  
 Bellews, 73.  
 Belmonte (princesse de), 145.  
 Belsham, 30, 269.  
 Bentham, 6.  
 Béranger, 264.  
 Beresford (B.), 69 n., 105, 107,  
 111 et n., 114, 116, 121 n.  
 Berry (miss), 40.  
 Berry (Paul). Voir Hyde.  
 Berryer, 240 n.  
 Berthier (le général), 146.  
 Bertrand (de Moleville), 37, 221.  
 Beuchot, 222 et suiv.  
 Biron, 226 n.  
 Bitaubé 58 et n et suiv., 169,  
 170.  
 Blackden, 1, 76, 77.  
 Blackeney (lord), 12.  
 Blake (W.), 2, 5, 7.  
 Blanche (J.), 44.  
 Blunt (J.), 16.  
 Boissy d'Anglas, 181.  
 Bonaparte. Voir Napoléon.  
 Bonpland, 171, 174, 218.

- Borelly, 79 n.  
 Bosc, 49.  
 Boscawen (Mrs), 18 n.  
 Boswell (J.), 28, 243 et n.  
 Boufflers, 169, 170, 174, 202 et suiv., 217, 260, 266.  
 Bourcard et fils, 107.  
 Bourcier, 228 et suiv.  
 Bougon, 2, 67.  
 Bourquelot, 236.  
 Bowring (sir J.), 268.  
 Boyd (W.), 88.  
 Bradley (J.), 74.  
 Briot, 176.  
 Brissac (la duchesse de), 230, 231.  
 Brissot, 48, 49, 56, 60, 61, 66, 70, 95, 116, 209, 253 n.  
 Broussais, 176.  
 Brûlart. Voir Sillery.  
 Brunswick (le duc de), 56, 248.  
 Buchot, 126.  
 Bulmer, 73.  
 Bureau de Puzy, 226 n.  
 Burgess (Bland), 68.  
 Burke (E.), 4, 5, 29, 38, 39, 40, 73, 80, 251.  
 Burney (Fanny), 15, 16, 28, 144, 266.  
 Burns (R.) 4, 20 et suiv., 29, 201.  
 Butler, 108-9.  
 Buzot, 56.  
 Cadell, 41.  
 Cadogan (le Dr), 41.  
 Caligula, 237, 238, 250.  
 Callaghan (E.), 104.  
 Cambacérès, 63.  
 Cambon, 59 n., 131.  
 Canosa, 214 n.  
 Caraccioli 224.  
 Carnot, 119, 147, 148, 149, 150, 177.  
 Carondeley, 227.  
 Carrier, 210.  
 Carter (Elizabeth), 28.  
 Cartwright, 13.  
 Casti (l'abbé), 144, 149.  
 Césarotti, 144.  
 Chabanetti, 164.  
 Chabot, 83, 223.  
 Chamfort, 57 et suiv. 226 n.  
 Channing, 5.  
 Chartres (le duc de), 35, 36.  
 Chastenev (Mme de), 121 et suiv.  
 Chaumette, 98, 121 et n., 209.  
 Chauvelot, 234 et suiv.  
 Chénier (M.-J.), 60, 64, 98, 169, 264, 266.  
 Choppin (W.), 73, 102 n.  
 Christie (T.), 1, 4, 6, 49, 63 n., 75 et suiv., 121 et n., 209 et n.  
 Clarkson (Mrs), 178, 179, 180, 193 n., 194.  
 Clarkson (Thomas), 6, 49, 177, 178, 180, 181, 189, 256, 261.  
 Cloncurry, 148.  
 Cloots, 1, 6, 67, 114, 251 et n.  
 Cobbett (W.), 135, 136.  
 Cockayne, 108-9.  
 Colchen, 76.  
 Colclough, 74.  
 Coleridge, 4, 150, 189, 265.  
 Collier, 179 n., 189.  
 Collignon (de Metz), 162, 166-7.  
 Collot (d'Herbois), 119, 250.  
 Condorcet, 6.  
 Constable (A.), 147.  
 Constant (Benjamin), 177, 182 194, 246 n., 263.  
 Conte 123.  
 Cook (James), 199.  
 Coope (Rachel). Voir Mrs Stone.  
 Cooper (B.), 7, 72.  
 Cooper (T.), 6.  
 Coquerel (Athanase père), 137, 175 et suiv., 181, 183 et n., 189, 195, 196 et n., 243.  
 Coquerel (Athanase fils), 13, 170, 268 et suiv.

Coquerel (Charles), 12, 55, 137,  
175 et suiv., 185, 187, 195,  
196 et n., 205, 246 n., 268  
et suiv.

Coquerel (M.-M.-A.), 97, 114, 163  
et suiv., 172.

Corday (Charlotte), 79.

Cornwall, 112.

Cosway (Mrs), 18 n., 144, 147.

Couthon (G.), 119, 233, 250.

Créqui, 227 et suiv.

Creuzé-Latouche, 64.

Cromek, 201.

Crosnier, 226-227.

Currie (J.), 27, 148, 201.

Curtayn (J.), 73.

Custine (le général), 209.

Cuvier, 182, 246 n.

Danou, 263,

David (J.-L.), 75, 265.

Davy (le Dr), 193 n.

Davy (Sir Humphry), 144, 178,  
193 n.

Davy (lady), 144.

Davy (Mrs J.), 193 n.

Debray, 163, 166, 171.

Debry (J.), 98.

Delacroix, 133.

Delille (l'abbé), 56, 59, 263-4.

Désaugiers, 207.

Desmarests, 153 et suiv., 167-8,  
221.

Desmoulins (C.), 109, 210, 226.

Dezobry, 236.

Dickson (W.), 140 n.

Didot, 236.

Dillon (A.), 73, 82 n., 103 et n.,  
209.

Dorat-Cubières, 98.

Drappeau, 226 et suiv.

Du Barry (Mme), 209.

Dubocage, 266.

Dubois, 146, 147.

Ducis, 170.

Duckett (W.), 73, 133 n.

Du Fossé, 31, 37, 43, 97, 207,  
208 n., 242.

Duguesclin, 232.

Dumouriez, 54, 63, 72.

Dunlop (Mrs), 20.

Dupin, 63.

Duprès, 66.

Dyce (A.), 193 et n.

Eckard, 221 et suiv.

Edgeworth (Maria), 144.

Edwards, 102 n.

Elgin (lord), 144.

Engelburg (l'abbé d'), 124.

Erigone, 134.

Erskine, 7, 8, 18, 112, 114, 150.

Esménard, 169, 170, 202, 204.

Estaing (le comte de), 239.

Eustace, 1.

Fabre d'Eglantine, 210.

Farington, 148.

Fauchet, 226 n.

Fenwick (miss), 193 n.

Fernig (Mlle), 72.

Féron (A.), 45 n.

Ferrand, 143 n.

Ferris (E.), 73.

Ferris (N.), 103 et n.

Feuillet de Conches, 238 et suiv.

Feydél, 222 et suiv.

Fitzgerald (lord Edward), 1, 6,  
71, 72, 73, 83, 84, 102 et n.,  
103.

Fitzgerald (lady), 82, 84, 85, 132,  
133.

Fitzgerald (lord Robert), 76, 123  
et suiv.

Fitzwilliam, 128.

Fleming, 102 n.

Fletcher (Mrs), 193 n.

Fonfrède, 56, 65.

Forbes (J.), 185 et n., 186.

Forster (G.), 1, 77, 78, 79 n.

Fouché, 146, 170.

Foulaines, 227, 229.

Fouquier Tinville, 118 n., 121, 131, 211.

Fourcroy, 56.

Fox (Charles-J.), 3, 30, 63 n., 67, 70 et n., 72, 73, 81, 82, 126, 128, 129, 135 n., 147-8, 149, 265.

Foy (le général).

Français (de Nantes), 2, 30, 67, 69, 160 et suiv.

François I<sup>er</sup>, 232.

Franklin (le Dr), 16.

Franklin (Benjamin), 138.

Frédéric-Guillaume (roi de Prusse), 233.

Frost (J.), 73, 74, 75, 102.

Froude, 133.

Funck-Brentano (F.), 11 n., 210 n.

Fuseli, 2, 77, 149.

Gallois, 134, 136.

Gamble (J.), 74, 102 n., 117.

Gandy (G.), 235 n.

Garat, 56.

Garran, 48.

Garrick, 29.

Gastineau (T.-J.), 73.

Gay-Lussac, 172, 176.

Genlis (Voir Sillery).

Gensonné, 56.

Gérard, 169.

Gerrald (J.), 8, 30.

Gianni, 144.

Gibson, 73.

Gide, 222 et suiv.

Gifford (W.), 210 n.

Gillet, 114.

Ginguené, 145 et n., 170, 201 n., 204, 205, 206, 266.

Girard, 55.

Godwin (W.), 2, 3, 4, 5 et n., 27, 30, 69, 78, 182, 188, 189, 242.

Goethe, 182.

Goldsmith (L.), 148.

Gray (T.), 190, 204-5.

Green (J.), 73.

Grégoire (l'abbé), 54, 55, 64, 77, 119, 133, 146, 151, 170, 177, 189, 216 n., 226 n.

Gregory, 102 n.

Gregory (le Dr), 134 et n., 148, 207.

Grieve (G.), 1, 102 n.

Griffiths (J.), 165.

Grimston, 117.

Guadet, 56.

Guille (W.), 188.

Guillemard, 179.

Guizot, 246 n.

Hamilton, 6.

Hammond, 194.

Hanriot, 63, 94.

Hardinge (G.), 18 et n., 19, 20.

Hardy (T.), 8.

Hardy, 44.

Harrice, 112.

Harvey (miss E.), 28.

Harvey (Mme), 170.

Hastings (Warren), 18 n.

Havard, 233.

Hay (D.), 11.

Hay (G.), 12.

Hay (H.). Voir Williams (Hélène).

Hayley (W.), 1, 5, 15, 16, 18 n.

Hays (M.), 5, 9.

Hébert, 50, 251.

Heinrichs, 162.

Helvétius (Mme), 137-8.

Hickson (N.), 73.

Hillhouse, 188.

Hoche, 133.

Holcroft (T.), 2, 3, 4, 30, 127, 149, 242.

Holland (lord), 144, 147, 149, 150 et n.

Hollis (T.-B.), 1, 3.

Hoole (J.), 15, 18 n., 28.

Howard, 131.

Huber, 77, 210 n.



Humboldt (A. de), 170, 171 et n.,  
174, 175, 176, 182, 184, 218,  
246 n., 266, 268.

Imbert (voir Sulpice).

Imlay (G.), 79.

Irlandais-Unis.

Ivernois (Francis de), 253 et n.

Jackson (W.), 8, 74, 85 n., 102  
n., 107 et suiv., 120, 128,  
129, 130.

Jefferson, 77.

Jerningham (E.), 5, 18 n., 28, 35,  
41.

Johnson, 102 n.

Johnson (le Dr), 15, 28, 196,  
198.

Johnson (libraire), 2, 30.

Jones (P.), 1, 76.

Joyce (R.), 73.

Julien (de Toulouse), 82 n., 121  
et n.

Junot (le général), 163, 165.

Kemble (J.), 1, 2, 18 n., 144,  
147, 149, 150.

Kersaint, 71.

Kippis (le Dr), 1, 2, 3 et n., 13,  
14, 16, 18 n., 28, 30, 41, 194,  
199, 245 et n.

Kirwan, 16 et n.

Klopstock, 6.

Kock, 1.

Kosciusko (T.), 6, 143, 145 et  
suiv., 149, 170 et suiv., 266.

Kulin, 152 et n.

Laborde, 130.

Laennec, 176.

Lafayette, 147 n., 177, 182, 189,  
194.

Laffon Ladebat, 181.

Lafontaine (A.), 140 et n.

Laharpe, 147 et n., 149, 180, 189.

Lamartine, 264.

Lamartinière (B. de), 216 n., 222,  
226.

Lamb (C.), 189, 195 n.

Lamb (Mary), 195 n.

Lanjuinais, 216 n.

Lansdowne, 108, 128, 129, 135.

Lanthenas, 48, 49.

Lariboisière (le général), 175-6,  
178 n.

Lariboisière (Mme), 175-6.

Laroche, 226 et suiv.

Las Heras, 81.

Lasource, 94 et suiv., 120, 209,  
250.

Lasteyrie, 151.

Lauderdale, 8, 108, 112, 128, 129.

Laughton (J.-K.), 11 n., 214 n.

Laumonier, 44.

Lavater, 124-125.

Layard, 18 n.

Lawless, 148.

Leary, 8.

Lebrun (C.-F.), 102, 103, 150,  
263-4.

Leconteur, 44, 45.

Lee (Harriet), 136.

Legouis (E.), 268.

Legros (A.), 172.

Lenchseuring, 79 n.

Leroy, 150.

Levrault, 153 et suiv., 171 et n.,  
222 et suiv.

Lewis, 171.

Lindsey (T.), 30.

Listers, 30.

Livingstone, 150.

Llandaff (l'évêque de), 18 n.

Lofft (C.), 2, 30.

Longman, 184.

Losack, 75, 76.

Louis XVI, 50, 52, 63, 154 et  
suiv., 217 et suiv., 247 et  
suiv.

Louis XVII, 143.

Louis XVIII, 216, 236, 258.

Lower (P.), 73.

Lytton (lord), 268.

- Mably, 251.  
 Macaulay (Mme), 49.  
 Macdermott (T.), 74.  
 Macdonnell (J.), 74.  
 Mackenzie (Henry), 41.  
 Mackintosh (sir James), 1, 4, 6,  
 Mac Sheehy, 73, 68 et n., 70, 72,  
 73, 144, 150, 188, 189, 216  
 n., 265.  
 Maddison, 6.  
 Madgett (Nicholas), 74, 85, 101  
 et suiv., 118, 120, 130, 132-3.  
 Maistre (Xavier de), 268.  
 Maitland (le colonel), 108, 112.  
 Malesherbes (L. de), 221, 238.  
 Malesherbes (ministre), 221, 238.  
 239.  
 Mallet du Pan, 213 et n.  
 Marat, 210, 250 n., 251.  
 Margarot, 8.  
 Marron (P.), 77 et n., 115 n., 130  
 et suiv., 136, 181, 182, 195,  
 196, 242, 270.  
 Marshall, 74, 81.  
 Masquerier (L.), 73.  
 Mathias (Albinia), 29.  
 Mathias (Vincent), 16, 19, 29.  
 Mathiessen (Mrs), 132.  
 Mathiez (A.), 250 n.  
 Maurepas, 239, 240.  
 Maxwell (W.), 74.  
 Mc Nally, 8, 109 et n.  
 Melville, 81.  
 Merlin, 134.  
 Merry (R.), 1, 5, 30, 41, 74, 75,  
 102 n., 147.  
 Michaud, 236.  
 Mignet, 252.  
 Milne, 117.  
 Milton, 201.  
 Mirabeau, 36, 57, 226 n.  
 Miranda, 1, 62 et n., 68, 70, 80  
 et n., 81-82, 116.  
 Moland, 172.  
 Molé 266.  
 Monck (lady), 147.  
 Money (le général), 1.  
 Monod (E.), 181.  
 Monod (H.), 181.  
 Monod (Père), 181.  
 Monro (l'espion), 74.  
 Monroe (J.), 80 n.  
 Montagu (Mrs), 15 et n, 18 n, 28.  
 Montané, 120.  
 Montgolfier, 172.  
 Monti, 144.  
 Moore (le Dr J.), 1, 18 n., 20 et  
 suiv., 41, 207.  
 Moore (T.), 85, 195.  
 More (Hannah), 18 n., 28.  
 Moreau (père), 217 n.  
 Morgan, 30.  
 Morgan (lady), 195, 196, 270.  
 Mountcashel, 145 et suiv.  
 Mowatt (H.), 73, 102 n.  
 Muir (T.), 8, 63 n.  
 Murphy (A.), 29.  
 Murray (B.), 73.  
 Murray (imprimeur), 185 et n.  
 Napoléon, 131, 142-3, 146 et  
 suiv., 153 et suiv., 170-171,  
 173, 174, 178-9, 184, 214 n.,  
 216, 252 et suiv.  
 Nash (Esther), 182, 185.  
 Nelson (lord), 214 n.  
 Newton (W.), 73 et n.  
 North (le Dr), 18 et n.  
 O'Brien (Denis), 30, 82.  
 O'Coigley, 8, 130.  
 O'Connor (A.), 8, 130, 135 n., 148,  
 179.  
 Oelsner, 78.  
 O'Meara (B.), 257-8.  
 O'Neill (J.), 73.  
 Opie (peintre), 144.  
 Opie (Mrs), 144.  
 O'Reilly (Robert), 74.  
 Orléans (le duc d'), 86.  
 Oswald (J.), 1, 6, 68 et n, 73, 74,  
 102 n., 103.  
 Oxford (lord et lady), 150.

Paine (T.), 1, 2, 3 et n., 4, 5, 6, 7,  
8, 9, 30, 40, 41, 49, 52, 53,  
63 n., 68 et n., 71, 72, 73,  
75, 77 et n., 78 et suiv., 102-  
103, 114, 117, 135 n., 150,  
265 n.  
Palmer, 8.  
Pamela (Voir Fitzgerald, lady).  
Pampo-Chiaro (le duc de), 180.  
Paoli (Pascal), 16 et n.  
Paradice, 16, 30.  
Parker, 134.  
Partoubas, 91, 92.  
Pennington (Mrs), 29, 82, 173.  
Percy, 13.  
Péridaud, 226 et suiv.  
Perregaux, 85.  
Perroud (C.), 42, 48.  
Perry (Sampson). 1, 7, 70, 71,  
79 et n., 102 n.  
Persan, 229.  
Pestalozzi, 6.  
Pétion, 49, 56, 57, 82, 116.  
Pétion (Mme), 57.  
Pigot, 81.  
Pindemonte, 144 et n.  
Piozzi (Mrs), 28-29, 32, 42, 68,  
82, 87, 88, 98, 113, 120, 126,  
131 n., 143, 144, 266.  
Pipelet, 266.  
Pitt (W.), 8, 9, 52, 79, 88, 101,  
108, 121, 132, 153.  
Pollock, 194.  
Poole (T.), 150 et n.  
Pope, 201, 242.  
Porson (R.), 30.  
Porteus (B.), 18 et n.  
Portland, 128.  
Potier (T.), 74.  
Pougens (C.), 136, 169, 202, 241.  
Prévost (B.), 175.  
Price (R.), 1, 2, 3, et n., 4, 18 n.,  
27, 30, 67, 75, 81, 135 n., 265.  
Priestley (J.), 1, 2, 3 et n., 4,  
6, 27, 30, 67, 68 et n., 69, 71,  
75, 81, 83, 86, 124, 133 et

*suiv.*, 245 et *suiv.*, 265, 269-  
270.  
Priestley (fils), 1, 136.  
Prieur, 119.  
Pujoulx, 222 et suiv.  
-Quartermain (J.), 73.  
Rabaut Pommier, 181.  
Rabaut Saint-Etienne, 36, 61, 64,  
et n., 98, 130, 181, 209, 250.  
Radcliffe (Anne), 266.  
Raffles (T.), 187, 188.  
Rayment (R.), 74.  
Raymond, 102 n.  
Rees, 1, 3, 18 n., 30.  
Régnier, 154 et suiv.  
Reichardt, 151-152.  
Reid, 84.  
Rémusat, 226 n.  
Reynolds, 18 n., 20, 197.  
Richards, 102 n.  
Richardson (lady), 193 n.  
Ricketts (W.), 74.  
Rickman (Clio), 2, 5.  
Ridgeway, 7, 188.  
Ritson (J.), 30.  
Rivals, 123.  
Robertson, 198.  
Robespierre, 49, 52, 56, 58 n., 63,  
80, 88, 89, 119, 121, 131, 210,  
211, 250 et n.  
Robinson (Henry Crabb), 177 et  
suiv., 182 et suiv., 217, 259.  
Robinson (Mrs), 185, 188, 191.  
Robley (Joe), 194.  
Roche, 266.  
Rochefoucauld, p. 231.  
Rogers (Samuel), 1, 4, 8, 27 et  
suiv., 30, 41, 42, 67, 82, 108,  
112, 144, 181, 188, 195.  
Roland (Mme), 11, 47 et *suiv.*,  
62, 65, 77 et n., 78, 119,  
209.  
Romilly, 144.  
Romney, 2, 16, et n., 197.

- Rose, 74 et n., 102 n.  
 Rouget de Lisle, 131, 211.  
 Rousseau (J.-J.), 249, 251.  
 Royer-Collard, 263.  
 Rowan (Hamilton), 4, 103 et suiv., 118-119, 128, 129, 130 et n.  
 Russell (F.-J.), 107 n.  
  
 Sabonadière (J.-S.), 80, 82 n., 121 n.  
 Saint-Avit, 226 et suiv.  
 Saint-Priest, 239.  
 Say (J.-B.), 134, 140, 170, 198 n., 206, 266.  
 Sayre (S.), 73.  
 Schiller, 6.  
 Schlabrendorf (G.), 1, 77, 78, 79 et n.  
 Schlegel, 182.  
 Schoell (M.), 171 n., 172 n.  
 Seguin, 234.  
 Ségur (l'ainé), 266.  
 Sempill (lord), 6.  
 Servan (le général), 83, 132.  
 Seward (Anna), 17 et n., 18 n., 19, 28-29, 39 n., 42, 75, 97, 147, 205.  
 Shadwell, 16.  
 Shakespeare 57, 201.  
 Sharpe (Grandville), 49.  
 Sheares (H.), 74.  
 Sheares (J.), 74.  
 Sheehy, 102 n.  
 Shelburne, 3.  
 Shelley, 177.  
 Shepherd (W.), 144, 148 et suiv. suiv.  
 Sheridan, 1, 3, 8, 30, 67, 70 et n., 72, 73, 81, 82, 84, 108, 112.  
 Sicard, 266.  
 Siddons (Mrs S.), 16, 18 n., 29, 87.  
 Siéyès, 40, 226 n.  
 Sillery, 35, 82 et suiv., 94 et suiv., 207.  
  
 Skill (J.), 73.  
 Skirving, 8 n.  
 Smith (Mrs C.), 5, 9, 67, 72, 192 et n., 193 et n., 207.  
 Smith (J.), 163 et suiv., 172 et n.  
 Smith (R.), 1, 71, 72, 73, 102 n., 117.  
 Smith (W.), 8, 81, 108, 112.  
 Soulavie, 123.  
 Soumet (A.), 233.  
 Southey (R.), 4, 182, 189, 214 n., 265.  
 Staël (Mme de), 60, 145, 177, 182, 189, 266.  
 Stanhope, 1, 30, 49, 128, 129.  
 Stanhope (lady), 144.  
 Stapfer, 137, 181, 182.  
 Stockdale (P.), 13.  
 Stone (John-Hurford), 1, 18 n., 27, 30, 49, 54, 63 n., 67 et suiv., 98, 102 et suiv., 113 et suiv., 153 et suiv., 178, 194, 196, 209 et n., 243, 244 et suiv.  
 Stone (Rachel), 79, 113, 116.  
 Stone (W.), 8, 68, 107 et suiv., 114, 133, 189.  
 Stow, 143 n.  
 Stowne (Voir Stone).  
 Sulpice (de la Platière), 222 et suiv.  
 Saint-Pierre (Bernardin de), 78, 90, 150, 170, 202, 268.  
 Swan (J.), 76.  
  
 Talleyrand, 81, 83, 134, 136, 138 et suiv., 142, 226 n.  
 Tandy (Napper), 130 n.  
 Taylor (J.), 183.  
 Tell (G.), 123.  
 Tennies, 145.  
 Thelwall (J.), 1, 5, 8, 180.  
 Thicknesse (P.), 42.  
 Thiébault (le général), 58 et suiv.  
 Thiessé, 44, 55, 142 et n.  
 Thomson (J.), 19, 191, 201.  
 Thomson, 102 n.



Thornton, 71, 112.  
 Tickell (J.), 73.  
 Ticknor (G.), 182.  
 Todd (Polly), 16.  
 Tone (Wolfe), 109 et suiv. 128, 130 n., 132-3.  
 Tooke (J.-H.), 2, 3 et n., 6, 8, 30, 71, 72, 105 et suiv.  
 Toulmin (le révd), 18 n., 114.  
 Tourneux, 207.  
 Towers (J.), 3, 30.  
 Towgood (J.), 18 n., 27, 67 n., 108, 112.  
 Trenck, 1.  
 Trotter (J.-B.), 147.  
 Turgot, 239.  
 Turnbull, 18 n., 81.  
 Turnbull et Forbes, 75, 80 n.  
 Turner (S.), 8, 132, 133.  
 Tweddell, 73.  
 Twiss, 18 n.  
 Urban, 42.  
 Valazé, 56.  
 Valence (le général), 83, 132, 133.  
 Vallon (Mme), 190.  
 Vallon (Nanette), 190 et n.  
 Van Swinden, 137.  
 Vaughan (Benjamin), 3, 8, 10, 18 n., 39, 49, 67, 75, 108 et suiv., 118 et suiv., 135 et suiv., 245 n.  
 Vouguyon (le duc de la), 240 n.  
 Vergniaud, 49, 56, 60, 61, 89, 120, 209, 230, 250.  
 Vesey (Mrs), 28.  
 Vigée, 152.  
 Villette (Mme de), 98.  
 Voidel, 82.  
 Volney (le comte de), 226 n.  
 Voltaire, 5, 249, 251.  
 Wadstrom, 140 et n.  
 Walker (J.), 74.  
 Walpole (H.), 18 n., 40, 205 et n.

Wardell (W.), 73.  
 Warner (J.), 1, 6, 42.  
 Warren (le Dr), 18 n.  
 Warton (J.), 16 et n.  
 Warton (T.), 16 et n.  
 Washington, 6, 65.  
 Watt, 1, 68 n.  
 Watt (J.), 144.  
 Watts (W.), 74.  
 Webb (J.), 73.  
 Wedekind, 79 n.  
 Wedgewood (J.), 29, 30.  
 Wellington (le duc de), 177.  
 West (Benjamin), 150.  
 Weston. Voir Pennington.  
 Whalley (le Dr), 28, 29.  
 White, 117.  
 Wilberforce (W.), 6, 18 n., 70, 71, 256, 261.  
 Wilkes (J.), 3 et n.  
 Williams (Arabella), 143 n.  
 Williams (Cécile), 13, 31, 42, 91, 92, 96, 100, 115 et n., 136-137, 144.  
 Williams (Charles), 11, 12.  
 Williams (David), 6, 11, 49, 70.  
 Williams (Hélène, mère), 11, 42, 91, 92, 96, 100, 173.  
 Williams (Hélène-Maria), 1, 4, 5, 9, 10, 28, 41 ; Premières années, ch. I ; A Berwick : 13 ; et Kippis, 13-14 ; et Burns, 20 et suiv. ; et le Dr Johnson, 27 ; et les du Fossé, 31-32 ; Premier séjour en France, 33 et suiv. ; et Mme de Genlis, 35 ; se fixe en France, 42 ; et Bancal, 48 et suiv. les Girondins, 55 et suiv. ; et Stone, 67 et suiv. ; Mary Wollstonecraft, 78 ; emprisonnement, 90 et suiv. ; à Marly, 115 ; voyage en Suisse, 113 et suiv. ; et Marron, 130-131 ; sous le Consulat, 142 et suiv. ; opinion de Robinson sur, 189,

- 194 ; son opinion sur lui, 178-9, 194 ; et Wordsworth, 190 et suiv. ; mort, 196 ; ouvrages, ch. XI ; caractère, ch. XIII.
- Williams (Persis), 13 n., 91, 92, 96, 100, 195, 196.
- Williams (Roger) 182.
- Williams (T.), 8.
- Wilmot (Catharine), 147.
- Wilson, 1, 68 n.
- Witel, 123.
- Wollstonecraft (J.), 138-140.
- Wollstonecraft (Mary) 1, 2, 4, 27 30, 77, 78, 104, 149.
- Wolzogen (Caroline von), 149 et n.
- Wordsworth (Dorothy), 190, 192, 193 n.
- Wordsworth (Richard), 192 n.
- Wordsworth (William), 14, 19, 179, 189 et n., 190 et suiv., 201, 265, 268.
- Yearseley (Anne), 5, 9, 29.
- Young (A.), 49.
- Young, 112.
- Yorke (Henry-R.), 127, 265.
- Zenobio (le comte), 30.

## TABLE DES MATIERES

|                                                                                                                                                        | Pages   |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| <b>PRÉFACE.</b>                                                                                                                                        |         |
| <b>INTRODUCTION</b> .....                                                                                                                              | 1       |
| <br><b>CHAPITRE PREMIER. — Années d'enfance et de jeunesse<br/>(1761-1792)</b> .....                                                                   | <br>11  |
| <b>CHAPITRE II. — Premières amitiés françaises. — Miss<br/>Williams et Mme Roland. — Bancal des Issarts<br/>amoureux. — Relations politiques</b> ..... | 47      |
| <b>CHAPITRE III. — Miss Williams et la colonie étrangère à<br/>Paris. — John Hurford Stone.</b> .....                                                  | 67      |
| <b>CHAPITRE IV. — Sous la Terreur. — Emprisonnement.</b> ...                                                                                           | 87      |
| <b>CHAPITRE V. — L'affaire Stone.</b> .....                                                                                                            | 101     |
| <b>CHAPITRE VI. — Voyage en Suisse</b> .....                                                                                                           | 113     |
| <b>CHAPITRE VII. — Après la tempête</b> .....                                                                                                          | 128     |
| <b>CHAPITRE VIII. — Un salon cosmopolite sous le Consulat.<br/>— Amitiés et relations.</b> .....                                                       | 142     |
| <b>CHAPITRE IX. — Une affaire d'édition sous le Consulat.</b> ...                                                                                      | 153     |
| <b>CHAPITRE X. — Dernières années. — Amis et relations.</b> ..                                                                                         | 169     |
| <b>CHAPITRE XI. — Miss Williams écrivain</b> .....                                                                                                     | 197     |
| <b>CHAPITRE XII. — Une supercherie littéraire</b> .....                                                                                                | 220     |
| <b>CHAPITRE XIII. — Le caractère et les idées de miss Wil-<br/>liams.</b> .....                                                                        | 241     |
| <b>CONCLUSION</b> .....                                                                                                                                | 263     |
| <br><b>NOTE BIBLIOGRAPHIQUE</b> .....                                                                                                                  | <br>271 |
| <b>INDEX</b> .....                                                                                                                                     | 273     |





IMPRIMERIE "LES PRESSES MODERNES"

45, Rue de Maubeuge

== PARIS ==













